

ROBERT SILVERBERG

Les Royaumes du Mur

Science-Fiction



Tout à l'original

Robert Silverberg

Les Royaumes du Mur

*Traduit de l'américain
par Patrick Berthon*



Le livre de poche

PRÉFACE

Une dimension fréquente des romans de Robert Silverberg est celle du voyage. Non pas celle du déplacement spatial ou temporel, générateur du dépaysement qui fait le sel de la plus grande partie de la science-fiction, mais celle du voyage formateur, voire initiatique, qui constitue pour celui qui l'entreprend ou s'y trouve engagé, parfois contre son gré, une occasion de formation, un apprentissage, un passage vers la maturité.

Les auteurs de science-fiction privilégient souvent au contraire une problématique de l'autre lieu, ou de l'autre époque, choisissant l'Ailleurs afin d'y situer un thème dont le développement laissera leurs personnages la plupart du temps inchangés. Le voyage ne leur est que le franchissement d'une distance, à peine mis en scène. Il devient caricatural dans les *space operas* dont les protagonistes sautent comme puces enragées d'étoile en étoile, de monde en monde, dont seuls diffèrent les noms ou des attributs grossiers comme leur taille, le nombre des lunes ou la couleur des soleils. Il est habituel que la complexité d'un astre soit niée au profit d'un trait unique – planète glaciale, ou désertique, ou monde jungle – comme si sa taille même n'impliquait pas une pluralité de climats, de paysages, une diversité écologique. Chaque planète devient une région à peine démarquée de son équivalent terrestre.

La brièveté du transit, ou son oblitération en état d'animation suspendue, annule l'énormité des distances pourtant par ailleurs soulignée, parce qu'il ne représente pour le voyageur qu'un intervalle – un temps mort – qui semble ne solliciter aucune expérience. À l'extrême, l'instantanéité du transfert (les portes S'œils ou les portes distrans,

respectivement dans *L'Étoile et le Fouet* de Frank Herbert et *Hypérion* de Dan Simmons) supprime la distance elle-même¹.

Il ne s'agit évidemment pas ici de railler des procédés dont certains auteurs parmi les plus fameux tirent des effets remarquables, mais de souligner ce qui les sépare d'une tradition littéraire ancienne qui fait du voyage non pas un simple intervalle et un moyen, mais une fin en soi, le temps d'une évolution intellectuelle et spirituelle.

Cette tradition met l'accent sur la transformation des personnages, de leur psychologie, de leur conception du monde et de leurs buts. Elle est assez étrangère à la littérature française. Il vaut de noter du reste que la société française a privilégié le roman d'éducation sentimentale, alors que les Anglais et les Allemands ont fait une place particulière au roman de formation (*Bildungsroman*), aux années de voyage et d'apprentissage de la vie (*Wanderjahre*), au point de les constituer en genre. Il n'est guère difficile d'y voir du côté français la persistance d'une tradition aristocratique axée sur la conquête et la séduction, sur un impérialisme militant et un chauvinisme de cour, tandis que les sociétés britannique et allemande, fondées sur des conquêtes récentes et encore incertaines ou sur une grande dispersion des pouvoirs (plus de 340 états allemands avant Bismarck), sont plus attentives à l'altérité, à la diversité du monde et des hommes, et se soucient de les faire découvrir et comprendre à la jeunesse de leurs élites à travers des Grands Tours. D'un côté *La Princesse de Clèves*, de l'autre *Robinson Crusoé*, *Gulliver* et *Wilhelm Meister*. Et sans doute, dans une autre tradition, *Don Quichotte*, ce roman du voyage inutile et de l'impossible désillusion.

Sauf sous l'aspect de l'étrangement cognitif, bien décrit par Darko Suvin la littérature de science-fiction ignore cependant le second courant presque autant que le premier : ses héros demeurent aussi inchangés, sinon impavides, devant leurs découvertes que leur modèle, le savant, qui s'efforce à

¹ Sans négliger la téléportation chère aux héros de *Star-Trek*, qui ne semble toutefois être efficace qu'à courte distance sans que la physique de cette limitation ait jamais été explicitée à ma connaissance.

l'objectivité et s'emploie à tenir distinctes pratique scientifique et morale, théorie et subjectivité. C'est dans la littérature de *Fantasy* que l'on peut le mieux retrouver cette idée que le voyage et ses épreuves sont sources de transformations psychologiques, de mutations intérieures².

Cependant, alors que la majorité de la science-fiction s'intéresse d'abord au destin d'objets, de problèmes, d'idées, d'images de la science, au dépaysement plus qu'à l'expérience intime, un écrivain comme Robert Silverberg, sans négliger les thématiques propres à la science-fiction, se penche aussi sur le destin intérieur de ses personnages. Il ne leur est pas besoin d'accomplir de grands voyages à travers la galaxie pour se rencontrer enfin. Il y suffit dans *La Face des eaux* des océans d'une planète, et dans *Les Royaumes du Mur* de l'ascension d'une montagne, voyage vertical de quelques kilomètres seulement, qui, à travers cent épreuves, conduit vers une certaine idée des deux, des dieux, et surtout à la découverte de soi-même, de l'étrangeté des autres, et à une vision renouvelée du monde.

Il n'est guère difficile de repérer ce thème du voyage révélateur dans la plupart des œuvres de Robert Silverberg, même là où il ne semble pas apparaître de prime abord. Il était présent dès le premier grand livre de Silverberg, *Les Ailes de la nuit* où il promène ses héros entre Jorslem, Per et Rom, où l'on reconnaît les Jérusalem, Paris et Rome de l'avenir, implicitement désignées comme les grandes cités de l'histoire de l'humanité. Il suffit aux personnages les plus audacieux des *Monades urbaines* de changer d'étage dans leurs tours géantes, à moins qu'ils ne se risquent à l'aventure beaucoup plus périlleuse d'une excursion dans une campagne dénaturée. Le jongleur du *Château de Lord Valentin* recouvrera son identité et son trône au bout d'une longue errance. C'est la migration folle de tout un peuple à travers le continent américain que décrit *Tom O'Bedlam*.

Enfin, ce thème du voyage permet de relier au reste de son œuvre des romans qui semblent ne pas relever de la science-

² Voir la préface du *Gnome* de Michael Coney, Le Livre de Poche, n°7204.

fiction : ainsi *Gilgamesh, roi d'Ourouk* qui relate le premier voyage d'exploration de la littérature épique, à la recherche du secret de l'immortalité, *Jusqu'aux portes de la vie* qui prolonge le précédent au-delà de la mort, et surtout *Le Seigneur des ténèbres*, cette prodigieuse odyssée d'un marin anglais qui le mène au cœur de l'Afrique sur la fin du XVI^e siècle.

Peut-être comprendra-t-on mieux, à la suite de ces observations, l'affinité discrète qui relie une partie de l'œuvre de Robert Silverberg à la meilleure veine de la *Fantasy*, affinité souvent soulignée par des critiques et parfois déplorée par quelques lecteurs. Elle le conduit dans la série de *Majipoor*, et en particulier dans son dernier volume *Les Sorciers de Majipoor* à s'aventurer fort loin dans cette direction, sans vraiment y tomber. L'intéressé n'a jamais fait mystère de son mépris pour la *Fantasy* mercantile et de son éloignement de toutes les superstitions, mais il n'a jamais renoncé non plus aux approches des mythes et des légendes pour ce qu'ils révèlent des âmes humaines et de leurs relations de pouvoir.

Car ce thème du voyage formateur en introduit un autre, celui du pouvoir politique et de la diversité de ses exercices à travers différentes sociétés, époques, paysages. C'est bien le but d'un Grand Tour que d'étudier non seulement les langues et les usages mais aussi les mœurs politiques d'autres nations, que de développer l'intelligence politique. C'est le second grand thème sous-jacent à l'œuvre de Robert Silverberg, comme si, à la question de la maturité intérieure « Qui doit gouverner en moi ? », répondait la question « Qui doit gouverner l'être social et avec quel rapport à la violence ? ».

Presque tous les romans de Robert Silverberg portent une leçon politique. Non qu'il propose une réponse normative, bien au contraire. Mais parce que presque tous ses héros sont confrontés à la question de la loi, de l'organisation et de l'application du pouvoir dans ses modalités les plus diverses, au point qu'il finit par s'en dégager une sorte de théorie du pouvoir et de ses relations avec le divin, qui a peu de rapport avec sa légitimité ni avec son éthique.

Aux temps premiers, ainsi qu'il est aujourd'hui convenu de nommer ceux qu'on n'ose plus dire primitifs, le pouvoir

s'acquiert et se conserve par la force et aussi par le retissage sans fin des liens sociaux par la parole, qui est comme une ébauche d'un système contractuel. Ainsi, Calandola, le *Seigneur des ténèbres*, tyran indiscuté, s'assure l'autorité à force d'exubérance cannibale, sans négliger la ruse.

À ces temps païens doivent en succéder d'autres qui font une place au divin, à un pouvoir sis hors de l'humanité mais s'imposant à l'humanité à travers son incarnation dans l'humanité. C'est qu'en effet la conservation du pouvoir par la force ou par une oralité toujours à répéter est une tâche épuisante qui laisse peu de répit pour mieux s'organiser : le politique sature tout le temps social, tout l'espace des relations. L'idée du divin qui s'imposerait en somme objectivement et que personne ne saurait raisonnablement contester est une invention politique géniale qui soulage le détenteur du pouvoir, et la classe dominante, d'avoir sans cesse à refaire leurs preuves et qui permet en principe l'évitement de perpétuelles luttes intestines. Cette invention a certes quelques conséquences, comme la nécessaire opacité à maintenir entre le détenteur du pouvoir et ses administrés, qui contraste avec l'immédiateté de la relation dans les sociétés premières et qui nuit à l'écoute de la base ; et comme le pouvoir concédé à des prêtres, garants de l'authenticité du divin.

Ce rapport du souverain au divin manifeste une évolution intéressante, vers l'abstraction et l'humanisation. Au départ, dans l'Égypte ancienne, ou dans l'Empire chinois, et jusque dans la fiction institutionnelle japonaise, le souverain est réputé descendant direct de dieux, et donc divin lui-même. À Rome, c'est l'homme-empereur qui s'autodivinise. Puis le monarque humain se recommande d'un droit divin.

En plus d'un sens, la conception moderne d'un pouvoir exercé au nom du peuple souverain s'inscrit dans cette lignée, et on a vu à quelles dérives pouvait conduire la substitution formelle de la volonté du peuple au droit divin, l'un et l'autre demeurant commodément délégués au détenteur occasionnel du pouvoir temporel.

À ces assises métaphysiques de la légitimité, on peut préférer une conception contractuelle du pouvoir exercé comme une

fonction nécessaire à la vie en société, et c'est évidemment la position de Robert Silverberg, auteur sceptique et pragmatique, qu'il élabore d'une manière ou d'une autre dans la plupart de ses œuvres. Pas plus que l'autre, cette conception ne garantit un exercice démocratique, décentralisé et contradictoire du pouvoir.

C'est peut-être dans *Shadrak dans la fournaise* que Silverberg explore le mieux les rapports entre l'arbitraire et le contractuel, à travers l'analyse d'une tyrannie indispensable parce qu'elle sépare seule l'humanité du chaos.

C'est entre mille choses cette notion du contrat de pouvoir que découvre peu à peu, après les autres héros de Silverberg, Poilar Bancroche sur une planète lointaine au cours de son ascension du Mur, de sa traversée des Royaumes, dans sa montée vers le sommet qu'habitent selon la légende des dieux dispensateurs du savoir et de l'autorité, à rebours en somme de l'histoire humaine qu'il finit par rejoindre.

S'agit-il pour autant d'un voyage initiatique ? Il faut plus qu'en douter. Il n'y a rien là-haut à quoi être initié. Mais il y a un univers à découvrir.

Relisez attentivement les dernières pages de ce livre. Elles nous concernent.

Gérard Klein

Pour Ursula K. Le Guin

Et pourtant, pendant tout ce temps, sous la peur et l'irritation, on éprouvait un curieux sentiment de légèreté, de liberté... on était heureux malgré tout ; on avait franchi la frontière d'un pays véritablement étrange ; on se disait que, cette fois, on s'était aventuré assez loin.

*Graham Greene,
Voyage sans cartes*

1

Voici le livre de Poilar Bancroche, qui a atteint le toit du Monde, au faîte du Mur, qui a vu les dieux étranges et déconcertants qui y ont établi leur demeure, qui les a affrontés et s'en est revenu, riche du savoir des mystères de la vie et de la mort. Voici le récit de ce que j'ai vécu, voici ce que j'ai appris et que je dois vous enseigner pour le bien de votre âme. Écoutez et souvenez-vous.

Si vous êtes de mon village, vous me connaissez. Mais je souhaite que l'histoire que je m'appête à conter soit entendue et comprise bien au-delà des limites de notre village. Sachez donc que mon père s'appelait Gabrian, fils de Drok, que ma Maison est la Maison du Mur et que, dans cette Maison, mon clan est le clan du Mur. Je suis, comme vous le voyez, de noble ascendance.

Les souvenirs que j'ai gardés de mon père sont très lointains, car il est parti pour le Pèlerinage quand je n'étais encore qu'un petit garçon et n'en est jamais revenu. Les seules images qu'il m'a laissées pour m'aider à traverser l'enfance et l'adolescence sont celles d'un homme de haute taille, aux yeux brillants et aux bras musclés, qui me soulevait, me lançait en l'air et me rattrapait en riant d'une voix grave et chaude. Peut-être ma mémoire n'est-elle pas fidèle, peut-être était-ce un autre homme qui me soulevait et me lançait très haut, peut-être cela n'a-t-il jamais eu lieu. Pendant de longues années, ce fut pourtant tout ce qu'il me resta de mon père : des yeux brillants, des bras robustes, de grands éclats de rire.

Le père de mon père, en son temps, était aussi parti faire l'ascension du Mur. C'est une tradition familiale. Nous sommes des Pèlerins par nature, nous l'avons toujours été. Lui non plus n'était pas revenu.

Quant à moi, jamais l'idée du Pèlerinage ne m'avait traversé l'esprit pendant ma jeunesse. Il faut savoir que c'est la noble coutume de notre peuple, l'événement déterminant de l'existence de tout un chacun. On devient Pèlerin ou non et, dans les deux cas, la marque laissée par cette décision est indélébile. Mais, à l'époque, le Pèlerinage ne concernait dans mon esprit que des gens plus âgés que moi, déjà dans la seconde moitié de leur deuxième dizaine d'années. Je suppose qu'il me paraissait aller de soi que, le moment venu, je me porterais à mon tour candidat au Pèlerinage, que je serais choisi, que je réussirais. C'est ce que tous mes ancêtres avaient fait ; pourquoi en serait-il allé différemment pour moi ? Nous affirmons descendre du Premier Grimpeur et il nous paraît évident que nous deviendrons nous-mêmes Pèlerins en atteignant l'âge adulte. Cette conviction me permettait de ne pas penser du tout au Pèlerinage, d'en faire quelque chose d'irréel.

Je ne voulais pas qu'il soit réel, sinon il aurait projeté une grande ombre sur ma vie, de la même manière que Kosa Saag couvrait la moitié du monde de son ombre gigantesque. On ne peut oublier la présence d'une montagne aussi colossale que Kosa Saag, qui se dresse si haut dans le ciel qu'il est impossible de la perdre de vue, aussi loin que l'on voyage, mais je n'avais pas besoin de m'inquiéter prématurément pour le Pèlerinage, si je ne le souhaitais pas. Qui aurait envie de consacrer ses jeunes années à s'interroger sur les profonds mystères de l'existence et les desseins divins ? Pas moi, en tout cas. Je suppose que je pourrais essayer de vous faire croire que j'étais un enfant promis à une haute destinée, portant depuis mon plus jeune âge la marque d'une suprême réussite, que des éclairs crépitaient autour de ma tête et que le peuple faisait les signes sacrés en me croisant dans la rue. En réalité, il me faut reconnaître que j'étais un garçon tout à fait ordinaire, à part ma jambe torse. Je n'étais pas environné d'éclairs ; mon visage ne resplendissait pas de sainteté. De fait, quelque chose d'approchant s'est produit plus tard, beaucoup plus tard, après mon rêve de l'étoile, mais pourquoi prétendrais-je avoir eu une enfance hors du commun ? J'étais un garçon comme les autres. Je n'étais assurément pas du genre à rouler de profondes pensées sur le

Pèlerinage, le Mur et ses Royaumes, les dieux qui vivent au Sommet ou autres graves réflexions. Contrairement à Traiben, mon ami le plus cher, qui, lui, était hanté par ces questions capitales de desseins et de destinations, de fins et de moyens, d'essence et d'apparence. C'est Traiben, Traiben le Sage, Traiben le Penseur, qui s'abîmait dans ces réflexions et qui, en fin de compte, m'obligea à faire pareillement.

Mais avant d'en arriver là, les seules choses qui m'importaient étaient celles des garçons de mon âge : chasser, nager, courir, se battre et rire, et puis les filles. J'excellais dans toutes ces activités, sauf la course, à cause de ma jambe arquée qu'aucun changement de forme n'avait pu redresser. Mais j'étais robuste et vigoureux, et je n'ai jamais laissé ma jambe être un handicap dans ma vie, de quelque manière que ce soit. J'ai toujours vécu comme si mes deux jambes étaient aussi droites et dociles que celles de n'importe qui. Quand on a une infirmité comme la mienne, il n'est pas d'autre voie, à moins de s'abandonner à des sentiments de regret douloureux, de ceux qui empoisonnent l'âme. Ainsi, quand il y avait une course, j'y participais. Si mes compagnons de jeu décidaient de grimper sur les toits, je les y suivais. Chaque fois que quelqu'un se moquait de mon infirmité – et ils étaient nombreux ceux qui s'amusaient à crier : « Bancroche ! Bancroche ! », comme s'il s'agissait d'une bonne blague – je le rouais de coups, jusqu'à ce qu'il ait le visage en sang, aussi grand et fort qu'il fût. À la longue, pour bien montrer en quel mépris je tenais leurs stupides lazzis, j'en vins à prendre Bancroche pour nom, comme une marque d'honneur dont je tirais fierté.

Si ce monde avait été bien ordonné, c'est Traiben qui aurait eu une jambe torse et non pas moi.

Peut-être ne devrais-je pas dire une chose aussi cruelle à propos de quelqu'un que je prétends aimer. En outre, on pourrait penser que je me contredis. À peine ai-je affirmé que je me suis résigné à la forme de ma jambe, je donne l'impression de vouloir refiler à autrui cette infirmité. Ce que je veux dire en réalité, c'est qu'il y a en ce monde ceux qui vivent par la pensée et ceux qui vivent par l'action ; pour les uns, ce sont l'agilité et la force du corps qui importent, pour les autres, l'agilité et la force

de l'esprit. J'avais toute l'agilité et la force corporelle nécessaires, mais ma jambe était quand même un handicap. Quant à Traiben, le Penseur, puisque son corps chétif était de toute façon dépourvu de vigueur, pourquoi les dieux ne l'avaient-ils pas fait boiteux en plus ? Un handicap physique ajouté à tous les autres n'aurait rien changé à sa vie et j'eusse été mieux loti pour le destin qui m'était réservé. Mais les dieux ne font pas preuve de tant d'exactitude pour nous partager.

Nous formions une drôle de paire : lui, si petit, frêle et délicat comme un fil ténu, moi débordant de vigueur, infatigable. Traiben donnait l'impression qu'un seul coup suffirait à le briser alors que j'ai clairement montré tout au long de ma vie que, s'il devait y avoir un briseur et un brisé, je serais le premier. Qu'est-ce qui nous rapprochait donc ? Certes, nous appartenions à la même Maison et, à l'intérieur de cette Maison, au même clan, mais ce n'était pas une raison suffisante pour faire nécessairement de nous des amis. Non, je crois que ce qui nous liait si étroitement, aussi différents que nous fussions à bien des égards, était le fait que, chacun de notre côté, nous avions quelque chose qui nous distinguait du reste de notre clan. Dans mon cas, c'était ma jambe. Dans celui de Traiben, c'était son esprit qui brûlait avec une telle ardeur qu'on eût dit un soleil flamboyant à l'intérieur de son crâne.

C'est Traiben qui, le premier, quand nous avions tous deux douze ans, me fit entrer dans la voie qui mène au sommet du Mur.

Mon village s'appelle Jespodar, un nom de la vieille langue Gotarza, parlée jadis dans cette contrée, qui, d'après les Scribes et les Clercs, signifie « Ceux qui s'accrochent au Mur ». On peut dire que c'est le cas. Notre village qui, en réalité, n'est en aucune façon un village, mais un vaste groupement de villages enchevêtrés, abritant plusieurs milliers de personnes, est, à ce qu'il paraît, le plus proche du pied du Mur, tout contre son flanc, en vérité. Il est possible de prendre du centre de Jespodar une route qui mène directement sur les pentes du Mur. Celui qui accomplit le grand périple autour de la base du Mur rencontre des dizaines, voire des centaines d'autres villages,

mais aucun, s'il faut en croire les Clercs, qui lui soit accolé. C'est en tout cas ce que l'on nous enseigne, à Jespodar.

Le jour dont je veux vous parler, celui où mon ami Traiben a allumé dans mon cerveau de douze ans les premiers feux du Pèlerinage, était le jour du départ des Pèlerins de cette année-là. Vous n'ignorez pas les pompes et la splendeur dont cet événement est l'occasion. La cérémonie de la Procession et du Départ n'a pas changé depuis les temps les plus reculés. Les clans de chacune des Maisons qui composent notre village se rassemblent ; les objets sacrés de la tribu sont exposés, les bâtons, les parchemins, les talismans ; le Livre du Mur est récité jusqu'au dernier verset, ce qui exige des semaines d'effort soutenu ; enfin, les quarante heureux candidats sortent du Pavillon du Pèlerin, se montrent au village et se mettent en route. C'est un moment d'une grande intensité, car nous ne reverrons plus la majorité d'entre eux – tout le monde en est conscient – et ceux qui reviendront seront transformés au point qu'on ne les reconnaîtra pas. De temps immémorial, les choses se sont passées ainsi.

Pour moi, dans l'innocence du jeune âge, ce n'était qu'une fête grandiose. Depuis plusieurs jours, les habitants des faubourgs reculés de notre village affluaient dans notre Maison, de toutes celles de Jespodar la plus proche du Mur : nous étions la Maison du Mur, la Maison des Maisons. Ils étaient venus par milliers et par milliers, se pressant coude à coude, formant une cohue inimaginable où nous étions si tassés qu'il nous arrivait souvent, à cause de la chaleur et de la bousculade, de changer involontairement de forme et que nous avions des difficultés à retrouver celle que nous préférions.

Partout où se portait le regard, la multitude emplissait le territoire de la Maison. Il y en avait partout et ils abîmaient tout : ils piétinaient nos ravissantes vignes-poudres, ils foulaient aux pieds et aplatissaient nos bouquets de belles fougères-dagues, ils dépouillaient les gambellos de tous leurs lourds fruits bleus, mûrs à souhait. C'était la même chose depuis des dizaines d'années, aussi loin que remontaient les souvenirs ; nous nous y attendions, nous nous y résignions. Les longues maisons et les rotondes étaient bourrées à craquer, les prairies

étaient pleines, les bosquets sacrés débordaient. Certains dormaient même dans les arbres. « As-tu déjà vu autant de monde ? » nous demandions-nous inlassablement. Bien sûr, nous en avons vu autant l'année précédente, mais c'était la question à poser.

Il y avait même quelques hommes du Roi qui s'étaient déplacés pour la cérémonie. De grands costauds, vêtus de robes rouges ou vertes, qui plastronnaient et fendaient la foule à grands pas comme s'il n'y avait eu personne devant eux. Les gens s'écartaient sur leur passage. Quand je demandai qui étaient ces hommes à Urillin, le frère de ma mère, qui m'avait élevé en l'absence de mon père, il me répondit : « Ce sont les hommes du Roi, mon garçon. Ils viennent parfois à l'occasion de la grande fête, pour s'amuser à nos dépens. »

Sur ce, il lâcha à mi-voix un juron, ce qui m'étonna de sa part, car Urillin était un homme doux et paisible.

Je les observai de la manière dont j'aurais considéré des hommes avec deux têtes ou six bras. C'était la première fois que je voyais des hommes du Roi et, en vérité, je n'en ai jamais revu depuis. Tout le monde sait qu'il y a de l'autre côté de Kosa Saag un Roi qui vit dans un grand palais, dans une grande cité, et qui tient sous sa dépendance de nombreux villages dont le nôtre. Le Roi possède la magie qui fait tout fonctionner et je suppose donc que nous dépendons de lui. Mais il est si loin et ses décrets ont si peu de portée pratique sur notre vie quotidienne qu'il pourrait tout aussi bien vivre sur une autre planète. Nous payons consciencieusement notre tribut, mais, pour le reste, nous n'avons aucun rapport avec lui ni avec le gouvernement qu'il dirige. Il n'est pour nous qu'un fantôme. Du premier au dernier jour de l'année, il m'arrivait très rarement de penser au Roi. Mais la vue des hommes à son service, qui avaient parcouru une si grande distance pour venir assister à notre cérémonie, me remit en mémoire l'immensité du monde et l'insignifiance de ce que j'en connaissais hors de notre village tapi dans l'ombre du Mur ; c'est donc un respect mêlé de crainte que m'inspirait la vue des hommes du Roi se pavanant parmi nous.

Au fil des jours, l'excitation et la fièvre ne faisaient que croître. Le moment de la Procession et du Départ approchait.

Les Pèlerins élus ne se montraient évidemment pas ; nul ne les avait vus depuis des mois et ce n'était certainement pas maintenant, à la veille du grand jour, qu'on allait les apercevoir. Ils demeuraient reclus dans le Pavillon du Pèlerin, les vingt hommes dans une salle, les vingt femmes dans l'autre, et la nourriture leur était distribuée par d'étroites ouvertures pratiquées dans les portes.

Mais, pour tous les autres, les festivités battaient leur plein. Les jours et les nuits n'étaient que danses, chants et ivresse. Et il y avait aussi beaucoup à faire. Selon la tradition, chaque Maison avait sa responsabilité propre. La Maison des Charpentiers construisait les tribunes, la Maison des Musiciens jouait des airs entraînants de l'aube aux heures des lunes, la Maison des Glorieux, rassemblée sur la place, chantait des psaumes à pleins poumons, la Maison des Chanteurs commençait à réciter sans interruption, en se relayant, les innombrables versets du Livre du Mur devant le Pavillon du Pèlerin, et la Maison des Vignerons montait ses baraques et mettait en perce les tonneaux à mesure que nous les vidions, c'est-à-dire en un rien de temps. La Maison des Clowns se promenait en robe jaune au milieu de la foule avec force mimiques, grimaces et joyeuses bourrades ; la Maison des Tisserands transportait les lourds tapis dorés qui devaient, pour l'occasion, border la route du Mur ; la Maison des Balayeurs nettoyait les immondices laissées par la multitude des badauds. Les seuls à être exemptés de toute tâche étaient les jeunes comme Traiben et moi. Mais nous avions conscience que les adultes remplissaient la leur dans la joie, car c'était le temps de la liesse générale dans notre village.

Il incombait naturellement à ceux qui appartenaient à la Maison du Mur de coordonner toutes les activités des autres Maisons. Une charge écrasante, mais la source d'une grande fierté pour nous tous. Meribail, le fils du frère du père de mon père, était à l'époque le chef de notre Maison et je crois que, dans la période précédant la Procession, il ne fermait pas l'œil pendant une douzaine de nuits d'affilée.

Le jour du Départ arriva enfin, le douzième jour d'Elgamoir, comme à l'accoutumée. Il y eut dès le matin une chaleur d'étuve, avec une pluie continue. Toutes les feuilles des arbres luisaient

comme des lames de couteaux. Le sol était spongieux sous nos pieds.

Nul ne pourra jamais prétendre que chaleur étouffante et pluie battante sont une nouveauté dans notre pays des basses terres. À l'époque comme aujourd'hui, nous vivions d'un bout à l'autre de l'année avec le genre de chaleur qui cuit la chair à l'estouffade et nous aimions cela. Malgré cela, c'était une touffeur inhabituelle, une pluie inhabituelle. L'air était comme la tourbe et nous avions ce matin-là l'impression de respirer de l'eau. Nous portions tous nos plus beaux habits, ceux de la Procession, jambières de cuir bleu, rubans écarlates, bonnets jaunes tombants, que tout le monde porte en cette occasion, enfants comme adultes. Mais nous étions trempés jusqu'aux os, à cause de la pluie incessante et de notre propre transpiration. Je me souviens des difficultés que j'ai eues pour conserver ma forme, si forte était la chaleur, si poisseux l'air. Je sentais mes bras se dissoudre et se tortiller en tous sens, mes épaules se mouvoir sur mon torse en formant des angles bizarres, et il me fallait serrer les dents pour tout remettre en place. À mes côtés, Traiben passait lui aussi de forme en forme, même si, malgré ces changements successifs, il demeurerait toujours le frêle Traiben à la poitrine creuse et aux grands yeux, aux jambes maigres et au cou décharné.

Peu avant l'heure de la Procession, un miracle se produisit. Juste au moment où les Chanteurs arrivaient au dernier verset du Livre du Mur, le verset dit du Sommet, la pluie cessa brusquement, les épaisses brumes grisâtres se déchirèrent avant de se dissiper, le pesant bouclier du ciel se fit transparent. Un vent frais et vif se mit à souffler du nord. Tout devint merveilleusement limpide et radieux. L'intense lumière bleu-blanc d'Ekmelios apparut dans tout son éclat éblouissant, comme un joyau étincelant ornant la voûte céleste. C'était même un jour de double soleil ; en ce jour, il nous fut possible de distinguer l'énorme et lointaine sphère rouge de Marilemma, le soleil qui ne donne pas de chaleur. Nous pouvions tout voir, absolument tout.

« Kosa Saag ! » s'écria la foule d'une seule voix en gesticulant avec une excitation frénétique. « Kosa Saag ! »

Oui. Le Mur nous apparaissait dans toute son immensité. Caché jusqu'alors par l'air opaque du matin, il se montrait tout à coup, nous écrasant de sa masse, s'élevant sans fin. Il perçait le ciel et disparaissait dans les hauteurs inimaginables. Les gens se laissaient tomber à genoux en tremblant et se mettaient à prier en pleurant, frappés de terreur et d'humilité à la vue de la gigantesque montagne qui surgissait devant eux.

Kosa Saag offre assurément un spectacle grandiose, même lorsque les nuages bas en masquent la plus grande partie et que seule la base massive et rougeâtre est visible. Mais, ce matin-là, l'imposante montagne se surpassait. Jamais encore elle ne m'avait paru si impressionnante. J'imaginai, ce matin-là, que je pouvais voir jusqu'en haut, jusqu'à la demeure des dieux. La colossale masse rose aux pentes interminables, aux dimensions inimaginables, reposait sur le sol comme un gigantesque animal assoupi. Je considérai d'un regard émerveillé les détails de ses formes torturées, ses surfaces grêlées et ses renforcements, ses millions d'aiguilles et de pics, ses innombrables cavernes et crevasses, sa multitude de sommets secondaires, ses myriades de tourelles et de parapets, ses centaines de crêtes dentelées et le lacs incompréhensible des pistes sinueuses s'élevant vers des régions inconnues. Et j'eus, malgré mon jeune âge, l'impression de sentir peser sur moi, à l'instant de cette révélation, les forces écrasantes qui en provenaient, les feux invisibles émanant de toutes les parois de la montagne, de chaque pierre, chaque veine de la roche – ces forces qui s'emparent d'un si grand nombre de ceux qui s'aventurent dans les hauteurs, transformant les faibles et les imprudents en créatures qui ne peuvent plus porter le nom d'humains.

Comme notre clan à l'intérieur de la Maison du Mur était le clan du Mur, dans lequel les chefs de notre Maison sont toujours choisis, nous disposions, Traiben et moi, d'une place privilégiée pour suivre la Procession. Nous étions assis dans la tribune principale, juste en face de la rotonde de pierre des Revenants qui est contiguë au Pavillon du Pèlerin d'où les Quarante élus n'allaient pas tarder à sortir. Nous étions au cœur des choses. Il était proprement vertigineux de songer qu'une telle multitude était disposée autour du point central que nous

occupions, s'étalant jusqu'aux limites du village, les débordant largement, ces milliers et ces milliers de personnes, cette foule grouillante appartenant à tous les clans de chaque Maison de notre village, de noble extraction ou d'origine modeste, les sages et les fous, les forts et les faibles, entassés coude à coude le long des rues herbeuses, dans l'ombre de l'énorme montagne qui porte le nom de Kosa Saag.

C'est à ce moment-là que j'entendis les mots qui devaient changer ma vie. Traiben se tourna vers moi pendant que nous attendions et il s'adressa à moi d'une voix bizarre, quelque peu agressive, une voix où perçait l'énervement : « Dis-moi, Poilar, crois-tu avoir une chance d'être choisi pour le Pèlerinage ? »

Je lui lançai un regard en coin. Comme je l'ai dit, c'était une chose à laquelle je ne m'étais jamais donné la peine de réfléchir. Une chose qui allait de soi, que je considérais comme acquise. Le village doit envoyer chaque année ses Quarante vers les dieux et j'avais toujours su, au plus profond de moi, que je ferais partie des élus. De temps immémorial, pour chaque génération, quelqu'un de ma famille a été choisi. N'ayant ni frères ni sœurs, je serais nécessairement celui qui partirait, le moment venu. Mon infirmité ne serait pas un obstacle. Bien sûr que je serais choisi. Bien sûr.

— Le sang du Premier Grimpeur coule dans mes veines, répliquai-je avec vivacité. Mon père fut un Pèlerin, comme son père avant lui. Et je le serai aussi, quand mon tour viendra. Crois-tu que je ne serai pas un Pèlerin ?

— Bien sûr que si, répondit Traiben en fixant sur moi le regard pénétrant de ses yeux qui ressemblaient à d'énormes soucoupes sombres, percées en leur centre d'une fente lumineuse. Un membre de ta famille a toujours été choisi, pourquoi pas toi ? Oui, tu seras Poilar le Pèlerin. Tu partiras comme tous tes ancêtres l'ont fait, tu grimperas, tu grimperas et tu souffriras, tu souffriras. Et tu périras vraisemblablement quelque part là-haut, comme la plupart de ceux qui partent, ou bien tu reviendras finir ici une existence de vieux gâteux. Alors, à quoi bon ? À quoi cela sert-il ? Quelle valeur y a-t-il dans tous les efforts qu'il te faudra accomplir, Poilar ? Si tout ce que tu

fais, c'est partir pour mourir là-haut ? Ou bien revenir en ayant perdu la tête ?

Même de la part de Traiben, je trouvais que ces paroles allaient trop loin, qu'elles avaient un relent de blasphème.

— Comment oses-tu me demander cela ? Le Pèlerinage est une tâche sacrée !

— C'est vrai.

— Alors, où veux-tu en venir, Traiben ?

— Je veux dire qu'être un Pèlerin, ce n'est pas grand-chose. Il suffit de marcher. De marcher longtemps, de grimper longtemps. De mettre un pied devant l'autre, de recommencer et, très vite, on gagne du terrain sur les pentes de la montagne. N'importe quel animal stupide peut faire la même chose. Ce n'est qu'une question d'endurance. Est-ce que tu me comprends, Poilar ?

— Oui... Non. Non, je ne te comprends pas du tout, Traiben.

— Ce que je veux dire, fit-il en esquissant un sourire, c'est qu'être choisi pour faire le Pèlerinage, ce n'est pas une prouesse en soi. C'est un honneur appréciable, d'accord, mais, au bout du compte, les honneurs ne signifient pas grand-chose.

— Si tu le dis.

— Pas plus que de serrer les dents pour poursuivre l'ascension, si on le fait sans être pénétré de la raison pour laquelle on s'astreint à une telle épreuve.

— Alors, qu'est-ce qui importe ? De survivre jusqu'à ce que l'on atteigne le Sommet, je présume ?

— C'est une partie de la réponse.

— Une partie ? dis-je, en lui lançant un regard perplexe. C'est uniquement de cela qu'il s'agit, Traiben. C'est pour cela que nous le faisons. Gravier la montagne jusqu'au Sommet est l'unique raison d'être du Pèlerinage.

— Précisément. Mais, une fois le Sommet atteint, que se passe-t-il ? Que se passe-t-il, Poilar ? Là est la question capitale. Comprends-tu ?

Qu'il pouvait être pénible, ce Traiben ! Qu'il pouvait être embêtant !

— Eh bien, répondis-je, tu parais devant les dieux, si tu réussis à les trouver ; tu accomplis les rites selon les formes prescrites, puis tu te retires et tu redescends.

— Tu rends cela affreusement banal.

Je fixai les yeux sur lui, sans rien dire.

— À ton avis, Poilar, poursuivit-il d'une voix très douce, quel est le véritable but du Pèlerinage ?

— Eh bien... commençai-je d'une voix hésitante. Tout le monde sait ça... De nous présenter devant les dieux qui vivent en haut de Kosa Saag. De les trouver pour leur demander leur bénédiction. De maintenir la prospérité du village en rendant hommage aux êtres divins.

— Ouais, fit-il. Quoi d'autre ?

— Quoi d'autre ? Que peut-il y avoir d'autre ? Nous grimpons jusqu'au sommet, nous rendons hommage et nous redescendons. Cela ne te suffit pas ?

— Le Premier Grimpeur, reprit Traiben, ton vénérable ancêtre, qu'a-t-Il accompli ?

Je n'eus même pas à réfléchir, les mots me vinrent tout de suite aux lèvres, sortis tout droit du catéchisme.

— Il a proposé aux dieux de devenir leur apprenti et ils Lui ont appris à allumer le feu et à fabriquer les outils dont nous avons besoin pour la chasse et la construction, à cultiver des plantes, à nous vêtir de peaux d'animaux, et bien d'autres choses utiles. Puis Il est redescendu de la montagne et a enseigné toutes ces choses au peuple d'en bas qui vivait dans la sauvagerie et l'ignorance.

— Oui. Voilà pourquoi nous vénérons Sa mémoire. Et toi et moi, Poilar, nous pouvons refaire exactement ce qu'a fait Celui Qui Grimpa. Atteindre le Sommet du Mur, découvrir les dieux, apprendre d'eux ce que nous avons à connaître. Apprendre, telle est la véritable raison pour laquelle nous faisons le Pèlerinage. Apprendre, Poilar !

— Mais nous savons déjà tout ce que nous avons besoin de savoir.

— Stupide ! cracha-t-il. Stupide ! Crois-tu vraiment ce que tu dis ? Nous sommes encore des sauvages, Poilar ! Nous sommes encore ignorants ! Nous vivons comme des animaux dans nos

villages. Oui, comme des animaux ! Nous chassons, nous faisons nos récoltes, nous cultivons nos jardins. Nous mangeons, buvons, dormons. La vie suit son cours éternel et rien ne change jamais. Tu crois donc que la vie se limite à cela ?

Je le regardai fixement. Il était déconcertant au possible.

— Je vais te dire quelque chose, reprit-il. J'ai l'intention d'être un Pèlerin, moi aussi.

Je ne pus me retenir de lui rire au nez.

— Toi, Traiben ?

— Oui, moi. Rien ne pourra m'en empêcher. Pourquoi ris-tu, Poilar ? Tu imagines qu'ils ne choisiront jamais quelqu'un d'aussi chétif que moi ? Détrompe-toi. Ils te choisiront malgré ta jambe de traviole et ils me choisiront malgré ma faible constitution. Je ferai en sorte que cela soit. Je le jure par Celui Qui Grimpa ! Et par Kreshe et toutes les divinités du Paradis !

Ses yeux se mirent à flamboyer, à briller de cet étrange éclat ardent qui faisait de Traiben un être déroutant, voire effrayant pour tous ceux qui le rencontraient. Il émanait de lui un Pouvoir. S'il avait appartenu à la Maison des Sorciers au lieu de celle du Mur, Traiben aurait été un santha-nilla investi de grands pouvoirs magiques, j'en suis convaincu.

— Nous avons des choses à faire là-haut, Poilar. Des choses importantes qu'il nous faudra apprendre et faire partager. C'est pour cette raison que les Pèlerinages ont commencé, pour pouvoir écouter les leçons des dieux et retenir ce qu'ils ont à nous apprendre, comme l'a fait le Premier Grimpeur. Mais cela fait bien longtemps que ceux qui reviennent ne rapportent plus rien d'utile de la montagne. Nous ne progressons plus. Nous vivons comme nous avons toujours vécu et, quand on ne progresse plus, au bout d'un certain temps, on commence à régresser. Les Pèlerinages continuent, c'est vrai, mais les Pèlerins ne reviennent pas ou bien ceux qui reviennent sont devenus fous. Et comme ils ne rapportent rien d'utile, nous restons désespérément immobiles. Quel gâchis, Poilar ! Il faut changer tout cela. Nous irons ensemble là-haut, toi et moi, côte à côte ; nous traverserons chemin faisant tous les Royaumes, comme l'a fait le Premier Grimpeur. Comme Lui, nous trouverons les dieux. Nous obtiendrons leur bénédiction. Nous

découvrirons toutes les merveilles et apprendrons tous les mystères. Et nous reviendrons ensemble, avec de nouvelles connaissances qui changeront le monde. De quelle nature seront ces connaissances, je n'en ai pas la moindre idée. Mais je sais qu'elles existent, je le sais sans l'ombre d'un doute. À nous de les découvrir. C'est pour cela qu'il faut faire en sorte de devenir des Pèlerins, toi et moi. Est-ce que tu me suis, Poilar ? *Nous devons faire en sorte que cela se réalise.*

Il tendit la main vers moi et entourra de ses doigts, trois dessus et trois dessous, la partie la plus charnue de mon bras, les enfonçant si profondément dans ma chair que j'étouffai un cri de douleur ; voilà de quoi était capable le petit Traiben qui n'avait pas plus de force qu'un poisson ! À cet instant, quelque chose passa de lui à moi, un peu du feu étrange qui brûlait en lui, un peu de la fièvre qui dévorait son âme. Et je le sentis brûler pareillement en moi ; une sensation toute nouvelle, un désir passionné de découvrir mes dieux sur cette montagne, de m'avancer devant eux et de leur dire : « Je suis Poilar de Jespodar et je suis venu pour vous servir. Mais, vous aussi, vous devez me servir. Je vous demande de m'enseigner tout ce que vous savez. »

Son étreinte se prolongea un long moment, si longtemps que je crus qu'il ne la relâcherait jamais. Puis j'effleurai sa main, délicatement, comme on chasse un scintillon voletant autour de sa tête, trop jolie pour qu'on ait envie de lui faire du mal, et il me lâcha. Mais j'entendis sa respiration haletante tout près de moi, je perçus sa vive émotion. C'était troublant, cette fièvre qui s'était emparée si passionnément de Traiben et qu'il avait communiquée à mon esprit.

— Regarde, dis-je, cherchant désespérément à couper court à cette émotion intense, d'une nature qui m'était inconnue. Regarde, la Procession va commencer.

De fait, tout le monde émettait de petits sons pour inviter ses voisins à faire silence, car le grand cortège se mettait en branle. Les Balayeurs au pagne pourpre avançaient en dansant et en agitant leurs petits balais pour chasser les esprits malins de la route, puis, en silence, suivait le gros de la Procession,

surgissant des nappes de brume qui s'accumulaient dans la partie basse du village. Meribail, le fils du frère du père de mon père, ouvrait la marche, drapé dans un manteau resplendissant de plumes de gambardo écarlates se chevauchant étroitement. Il était encadré d'un côté par Thispar Double-Vie, l'homme le plus âgé du village, qui avait vécu sept pleines dizaines d'années. C'était le père du père du père de Traiben. De l'autre côté de Meribail se trouvait un autre de nos anciens, Gamilalar, un autre double-vie, qui venait de fêter son entrée dans sa septième dizaine. Derrière ces trois hommes du premier rang, avançaient les chefs de toutes les Maisons, marchant fièrement deux par deux.

Mais mon esprit ne parvenait pas à se fixer sur la Procession. Il bouillonnait encore des paroles de Traiben.

Ce matin-là, il avait suffi à Traiben de quelques mots et du contact de sa main sur mon bras pour enflammer mon esprit d'une ambition dévorante. Être simplement un Pèlerin – le plus grand honneur dont on pût rêver dans notre village – ce n'était donc pas suffisant ? Réussir à atteindre le Sommet – une magnifique prouesse pour une âme simple comme moi – ce n'était pas suffisant, non, vraiment pas suffisant ! Traiben m'avait ouvert les yeux. La véritable question n'était pas l'honneur d'être choisi, ni la capacité à résister et à survivre. C'était la *connaissance*. Apprendre des dieux de nouvelles manières de faire les choses, revenir au village et enseigner aux autres ce que l'on avait appris, comme l'avait fait le Premier Grimpeur. Je n'avais jamais eu l'occasion de réfléchir à tout cela. Il ne fallait pas oublier que je n'avais que douze ans et que le moment de poser notre candidature dans notre groupe d'âge était encore éloigné. Mais ce jour-là, en y réfléchissant, j'éprouvais un profond sentiment d'urgence.

C'est ainsi que je fis mon serment. J'escaladerais le Mur jusqu'à son point le plus élevé. J'atteindrais le Sommet. Je lèverais la tête vers les dieux et plongerais mes yeux dans les leurs, d'où coule toute sagesse, et j'absorberais tout ce qu'ils pourraient me donner. Puis je redescendrais vers mon village des basses terres, ce qu'un petit nombre seulement d'entre nous avait réussi à faire et, pour la plupart, l'esprit dérangé. Et

j'enseignerais aux autres tout ce dont je m'étais imprégné là-haut.

Qu'il en soit ainsi. Le grand dessein de ma vie était désormais gravé dans la pierre.

Tel était également le dessein de Traiben. Étrange ! Ce garçon frêle et gauche rêvait de devenir un Pèlerin. L'idée paraissait presque comique. Jamais il ne serait choisi, jamais, au grand jamais ! Et pourtant j'étais convaincu que, lorsque Traiben désirait quelque chose, il était capable de l'obtenir. Il serait donc un Pèlerin. Il grimperait avec moi jusqu'au Sommet du Mur. C'est ensemble, Traiben et moi, que nous accomplirions le Pèlerinage.

Nous avions douze ans et notre voie était irrévocablement tracée.

2

Toute la Procession se déroula devant moi comme si je la voyais en rêve.

Les chefs de toutes les Maisons passèrent les premiers, raides et pénétrés de leur importance. Puis vinrent les Musiciens, emplissant l'air du son de leurs instruments, thunbors, gallimonds et bindanays, suivis par les Jongleurs, gambadant, bondissant, effectuant des sauts de mains tout en changeant de forme avec une insouciance frénésie, lançant en l'air leurs sepinongs à la lame tranchante pour les rattraper adroitement. Les objets sacrés arrivèrent ensuite, portés sur des coussins vert bronze par des Glorieux à la mine solennelle. Puis, marchant seuls, sans rythme ni mesure, vinrent cinq ou six Revenants, évoluant dans un monde qui leur était propre, honorant la Procession de leur présence, mais sans y prendre véritablement part. Après avoir dépassé le Pavillon du Pèlerin, ils se fondirent dans la foule et plus personne ne les revit de la journée, ni même, pour certains, de toute l'année.

C'était ensuite le tour des danses. Le clan des danseurs de chaque Maison, richement vêtu, faisait son apparition à tour de rôle et exécutait la danse propre à sa Maison : la danse du faucon pour les Tisserands, la danse du pataud pour les Scribes, la danse de l'ours pour les Bouchers, la danse du singe de rocher pour les Vignerons, la danse de l'évocation pour les Sorciers, la danse du marteau pour les Charpentiers, sans oublier la danse du génie du vent des Jongleurs, la danse de la cascade des Cultivateurs, la danse du feu des Guérisseurs, la danse du loup céleste des Juges. Enfin, le visage masqué, portant des robes magnifiques, venaient les danseurs de la Maison du Mur, exécutant les figures lentes et majestueuses de la danse du Mur.

Ce n'était pas tout, loin de là ; aussi bien que moi, vous connaissez la pompe et la splendeur de la Procession du Pèlerinage. Les heures s'écoulaient dans l'éblouissement.

Et les paroles de Traiben continuaient de brûler au plus profond de mon âme.

Pour la première fois de ma vie, je commençais à avoir une idée de qui j'étais.

Sais-tu qui tu es ? Et l'on répond : « Je suis Mosca », ou « Je suis Helkitan », ou encore « Je suis Simbol le Corroyeur », selon le nom que l'on porte. Mais le nom n'est pas la personne. Quand je disais aux gens : « Je suis Poilar Bancroche », je ne savais pas véritablement qui ni ce qu'était Poilar Bancroche. Maintenant, je commençais à le percevoir. Traiben avait tourné une clé dans mon esprit et je commençais à me comprendre un peu. Qui est Poilar ? Poilar est Celui-qui-sera-un-Pèlerin. Bien sûr, mais, cela, je le savais déjà. Quel genre de Pèlerin sera Poilar ? Quelqu'un qui comprend le but du Pèlerinage. Oui, c'est cela. Comme j'appartenais à la Maison du Mur, j'aurais pu me préparer à une existence consacrée aux rites et cérémonies, mais jamais je n'avais eu le sentiment que tel était mon lot. J'étais donc resté une matière brute, non façonnée. Mon avenir n'avait pas de forme. Mais maintenant je savais, oui, je savais – il ne s'agissait plus d'une supposition – je savais donc que mon destin était de devenir un Pèlerin. Très bien. Pour la première fois, je comprenais ce que cela signifiait. Je ferais l'ascension du Mur pour paraître devant les dieux, pour apprendre tout ce qu'ils voudraient bien m'enseigner et je redescendrais pour partager ce savoir avec les miens. Voilà qui j'étais, ou plutôt voilà qui je serais, quand mon heure viendrait.

— Regarde, dit Traiben. Les portes du Pavillon commencent à s'ouvrir.

De fait, ils s'entrouvraient, les deux grands vantaux d'osier rehaussé de lourdes bandes de bronze qui ne s'ouvraient qu'une fois l'an, en cette occasion. Ils s'écartaient lentement en grinçant sur leurs épais gonds de pierre et les Pèlerins s'avançaient, les hommes sortant de la salle de gauche, les femmes de celle de droite. Ils s'avançaient dans le soleil, les yeux plissés, la face blême, car ils n'avaient pas vu la lumière du jour depuis que les

noms des élus avaient été annoncés, une demi-année auparavant. Des filets de sang zébraient leurs joues, leurs mains, leurs avant-bras et maculaient leurs vêtements : ils venaient d'accomplir le Sacrifice du Lien, le dernier rite avant de quitter le Pavillon. Ils avaient un corps sec et dur, résultat de tout l'entraînement qu'ils avaient subi. Mais le regard était surtout attiré par leur visage, fermé, crispé, comme s'ils marchaient non pas vers la gloire, mais vers la mort. Tous les ans, la plupart des nouveaux Pèlerins avaient cet air-là, je l'avais déjà remarqué. Je me demandai pourquoi. Eux qui s'étaient tellement battus pour être choisis, qui, après un patient labeur, avaient enfin obtenu ce qu'ils cherchaient, pourquoi avaient-ils l'air si abattu ?

Quelques-uns, quand même, paraissaient transfigurés par l'honneur qu'ils avaient acquis. Leurs yeux étaient tournés avec ravissement vers Kosa Saag et leur visage rayonnait d'une vive lumière intérieure. C'était un spectacle merveilleux.

— Regarde le frère de Galli, murmurai-je à l'oreille de Traiben. Vois comme il est heureux. Je serai comme lui quand mon heure viendra.

— Moi aussi.

— Et regarde, regarde, voilà Thrance !

C'était notre grand héros du moment, un athlète à l'adresse légendaire, au corps sans défaut, grand comme un arbre, un être d'une beauté et d'une force divines. Des frissons d'excitation parcoururent la foule autour de nous quand Thrance sortit du Pavillon du Pèlerin.

— Je parie qu'il va courir jusqu'au Sommet d'une traite, sans s'arrêter pour reprendre son souffle. Il n'attendra pas les autres... Il s'élancera et continuera sans se retourner.

— Probablement, fit Traiben. Pauvre Thrance.

— Pauvre Thrance ? Pourquoi cette remarque bizarre ? Thrance est quelqu'un à envier, tu le sais bien !

— Envier Thrance ? dit Traiben en secouant la tête. Non, Poilar. Je lui envie sa carrure et ses longues jambes, mais rien d'autre. Ne comprends-tu pas ? Il est en train de vivre en cet instant le plus beau moment de son existence. Pour lui, les choses ne peuvent désormais qu'aller de mal en pis.

— Parce qu'il a été choisi comme Pèlerin ?

— Parce que, dès le départ, il va distancer les autres.

Sur ces mots, Traiben détourna la tête et se mura dans un silence qui ne m'était déjà que trop familier. Je savais qu'il ne servait à rien de lui demander des explications quand il se comportait ainsi.

Thrance passa en courant devant nous, transporté de joie, la tête levée vers la montagne.

La Procession touchait maintenant à sa fin.

Le dernier des Pèlerins de l'année était passé et avait tourné sur la place, derrière le gigantesque szambar aux feuilles écarlates, le point de rencontre de toutes les routes, l'arbre en fuseau marquant l'endroit d'où rayonne toute la vie de notre village. Ils avaient tous pris un virage serré derrière l'arbre pour tourner à droite et s'engager sur la route de Kosa Saag. Derrière eux venait le dernier groupe du cortège, le plus triste de tous, la horde des candidats malheureux dont la tâche humiliante consistait à transporter l'équipement et le bagage des élus jusqu'aux limites du village.

Comme j'avais honte pour eux, comme leur humiliation me serrait le cœur !

Ils étaient des centaines et des centaines, en rangs serrés, cinq de front, à défiler devant moi pendant ce qui me parut une éternité. Je savais qu'il n'y avait là que ceux qui avaient survécu aux longues épreuves de la formation et de la sélection, car ils sont nombreux à mourir pendant cette période. Même sans compter ces morts, il devait bien rester quatre-vingts ou quatre-vingt-dix vaincus pour chacun des Quarante. Il en était toujours allé ainsi. Il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. Pour mon année, où le nombre était élevé sans être exceptionnel, il y eut quatre mille deux cent cinquante-six candidats : chacun de nous avait moins d'une chance sur cent d'être choisi.

Mais les vaincus marchaient d'une allure aussi fière que s'ils avaient été vainqueurs : la tête droite, les yeux fixés sur la montagne. Chaque année, c'était la même chose et je n'avais jamais réussi à comprendre pourquoi. Certes, c'est un honneur d'avoir été candidat, même si l'on a échoué. Mais je n'aurais pas aimé être des leurs.

Ils passèrent donc en rangs serrés et, tout d'un coup, la Rue de la Procession fut vide.

— Il devrait y avoir des Balayeurs à la fin comme au début, dit Traiben. Pour chasser les esprits qui affluent après le passage des gens.

Je haussai les épaules sans répondre. Encore une de ses lubies. Mon attention restait fixée sur la route de Kosa Saag, au nord-ouest de la ville, sur ma gauche. Les Pèlerins étaient encore sur la partie plane de la route et donc cachés aux regards, mais leur pitoyable escorte de porteurs de bagages était encore visible. Puis ils disparurent à leur tour dans une déclivité et les Pèlerins de tête réapparurent sur les premières pentes, légèrement à l'ouest du centre du village, là où la route commence à s'élever sur les contreforts du Mur. La double lumière d'Ekmelios, d'un blanc éclatant, et de Marilemma, rouge sang, les nimbaît d'une aura éblouissante tandis qu'ils progressaient sur la route au revêtement doré.

En les regardant, une violente agitation s'empara de moi et je faillis me sentir mal. Je me mis à trembler, ma gorge se dessécha et mon visage prit la dureté d'un masque. J'avais assisté tous les ans à ce départ des Pèlerins, mais, cette fois, c'était différent. Je m'imaginais parmi eux, m'élançant à l'assaut du Mur. Le village rapetissait derrière moi, se réduisait à un point. Je sentais l'air se rafraîchir et se raréfier à mesure que je grimpais. Je renversais la tête en arrière pour lever les yeux vers le Sommet lointain et mystérieux, et l'émerveillement me faisait tourner la tête.

Traiben me serra de nouveau le bras. Cette fois, je ne le repoussai pas.

Nous commençâmes ensemble à énumérer les bornes qui jalonnaient l'ascension des Pèlerins :

— Roshten... Ashten... Glay... Hespen... Sennt...

La borne de Sennt était d'ordinaire la plus élevée que l'on pût voir des basses terres sur la route du Mur. Mais, comme je l'ai déjà dit, la luminosité était devenue très forte ce jour-là et il nous fut possible de discerner un virage de plus, celui de la borne baptisée Denbail. D'un même souffle, nous murmurâmes le nom à voix basse au moment où les Pèlerins l'atteignaient.

C'était l'endroit où s'achevait le tapis cérémoniel doré qui laissait la place à la route empierrée. L'endroit où les vaincus devaient se débarrasser de l'équipement dont ils étaient chargés, car il leur était interdit de poursuivre l'ascension. Les yeux plissés, nous regardâmes les Quarante prendre tout leur barda des mains de ceux qui le leur avaient porté jusque-là. Puis les vaincus commencèrent à rebrousser chemin et les Quarante reprirent leur marche. Ils continuèrent à gravir la route, s'éloignant dans la brume, et, quelques instants plus tard, un coude du chemin les déroba à nos regards.

3

Cette nuit-là, je fis pour la première fois ce rêve que j'appelle le rêve de l'étoile.

C'était une nuit baignée par la clarté de plusieurs lunes, où des paillettes de lumière dansaient sur les murs de notre maison. Certains ont du mal à trouver le sommeil avec tout cet éclat, mais les événements de la journée m'avaient épuisé et je sombrai dans un profond sommeil. C'est au cœur de la nuit que je me mis à rêver des mondes au-delà du Monde.

Dans mon rêve, je gravissais Kosa Saag sans faire plus d'efforts que s'il m'avait fallu monter sur le toit d'une grange. Je montais infatigablement, traversant chacun des Royaumes du Mur en un rien de temps. Traiben m'accompagnait, il me suivait de près avec quelques autres amis, mais je ne leur prêtais aucune attention. Je continuais de grimper avec une aisance et une rapidité stupéfiantes, jusqu'à ce que j'atteigne le Sommet. Et là, je me tins sous les mondes du Ciel, qui sont les étoiles. Je vis ces planètes lointaines grouillant au firmament comme des esprits flamboyants. En un lieu élevé, je dansai sous leur froide lumière. J'eus le sentiment de leur puissance et de leur étrangeté. Je mêlai ma voix à celle des dieux et j'eus un aperçu de cette sagesse qu'ils doivent nous transmettre. Mon grand ancêtre, le Premier Grimpeur, Celui Qui Grimpa, le plus saint de tous les hommes, m'apparut et se dressa devant moi, et mon esprit fusionna avec Son esprit. Quand je redescendis du Mur, mon visage était radieux et je tendis les mains à ceux qui me saluaient et s'agenouillaient devant moi en versant des larmes de joie.

Tel fut mon rêve. Je devais encore le faire à maintes reprises pendant les années qui suivirent, tandis que je dormais à la clarté factice du ciel des esprits. Et ceux qui étaient étendus près de moi pendant que je rêvais me disaient au réveil que je me

tournaï et me retournaï, que je murmurais dans mon sommeil et que je levais les bras comme si j'avais voulu saisir le Ciel à pleines mains.

Oui, un rêve étrange. Mais le plus étrange était bien, la première fois où je le fis, que tous les habitants du village semblaient également l'avoir fait.

« J'ai rêvé cette nuit que tu avais escaladé le Mur et dansé au Sommet », me dit Urillin, le frère de ma mère, quand je sortis le lendemain matin de ma chambre. Sur ce, il éclata de rire, comme pour me faire comprendre qu'il était stupide de faire fond sur les rêves. Mais, en l'espace d'une heure, trois autres personnes me confièrent qu'elles avaient rêvé la même chose. Traiben aussi avait fait ce rêve. Un peu plus tard, en me promenant dans les rues jonchées des détritûs de la fête, je vis que tout le monde me regardait en écarquillant les yeux, et me montrait du doigt en chuchotant, comme s'ils disaient : « C'est lui qui a dansé au Sommet. La marque des dieux est sur lui, la vois-tu ? » Et la certitude ne fit que croître en moi, même si je n'avais jamais eu aucun doute là-dessus, que j'étais destiné à devenir un Pèlerin et à accomplir de grandes choses.

Depuis ce jour, il s'écoula rarement plus d'une heure sans que je songe au moment où j'entreprendrais l'ascension vers le Sommet. Tous les ans, le douzième jour d'Elgamoir, je regardais les Quarante nouveaux sortir du Pavillon du Pèlerin et s'élancer sur les premiers contreforts de Kosa Saag jusqu'à l'instant affreux et merveilleux à la fois où je les perdais de vue. Et je n'avais qu'une seule pensée en tête : une autre année s'était écoulée, une année de moins me séparait du jour où je m'engagerais à mon tour sur cette route.

Mais je ne voudrais pas que vous vous imaginiez que l'ascension à entreprendre fut mon unique préoccupation pendant ces années-là, aussi importante que fût en mon âme la perspective de cette grande aventure. Je pensais souvent au Pèlerinage ; j'en rêvais fréquemment ainsi que des mystères qui m'attendaient au faite du Mur ; mais il ne m'en fallait pas moins poursuivre mon apprentissage de la vie.

C'est ainsi que je fus initié à l'amour à l'âge de treize ans. Elle s'appelait Lilim et, comme le voulait la coutume, c'était une femme de la famille de ma mère, d'environ vingt-cinq ans. Elle avait un visage rond, aux joues roses, et une poitrine forte et rassurante. Les rides de son visage accusaient son âge, mais je la trouvais très belle. C'est ma mère qui avait dû lui dire que j'étais prêt. À l'occasion d'une réunion de famille, elle vint à moi et me chanta la petite chanson que chante une femme quand elle choisit un homme. Je fus d'abord très surpris et même un peu effrayé, mais je me ressaisis rapidement et chantai la chanson qu'un homme est censé chanter en retour.

C'est donc Lilim qui m'enseigna les Changements et me guida le long du fleuve des voluptés, et j'aurai toujours pour elle de tendres pensées. Elle me montra comment amener ma virilité à son entier développement et je me délectai de sa taille et de sa dureté. Puis, avec émerveillement, je portai la main sur son corps dont les parties propres à la femme, brûlantes, se gonflaient. Elle m'attira ensuite à elle pour me guider vers cet endroit moite et chaud que je n'avais fait qu'imaginer jusqu'alors, et ce fut encore plus merveilleux que je ne l'avais rêvé. Pendant tout le temps que nos corps demeurèrent enlacés – quelques minutes qui me semblèrent durer une éternité – j'eus l'impression d'être devenu un autre que moi-même. Mais c'est en cela que consistent les Changements : s'écarter des limites imposées au moi quotidien et pénétrer dans ce nouveau moi partagé avec l'autre.

Quand ce fut terminé et que nous eûmes repris notre forme neutre, nous restâmes étendus, dans les bras l'un de l'autre, et nous prîmes le temps de parler. Elle me demanda si je comptais vraiment devenir un Pèlerin et je lui répondis que oui, que cela ne faisait aucun doute.

« C'était donc la signification de ce rêve », dit-elle. Et je sus à quel rêve elle faisait allusion. Elle m'avoua avoir été une candidate malheureuse et m'apprit que Gortain, son amant, avait été choisi parmi les Quarante, l'année où ils s'étaient tous deux présentés. Gortain avait donc entrepris l'ascension du Mur, mais, comme pour la plupart des Pèlerins, elle n'avait plus jamais entendu parler de lui.

« Si tu le vois quand tu seras là-haut, me dit Lilim, transmets-lui tout mon amour, car je ne l'ai jamais oublié. »

Je lui promis de ne pas y manquer et de lui rapporter à mon retour l'affection de Gortain, si jamais je le trouvais sur le Mur. Elle éclata de rire, amusée par mon impertinence, mais d'un rire sans méchanceté, car c'était ma première expérience sexuelle.

J'en eus beaucoup d'autres après celle-là, plus que la moyenne des garçons de mon âge, plus que je n'aurais pu raisonnablement l'espérer. L'acte perdit l'attrait de la nouveauté, mais jamais sa magie ni son pouvoir. Chaque fois que j'accomplissais les Changements, j'avais le sentiment de pénétrer dans l'univers des dieux, de devenir moi-même une sorte de dieu. Et rien n'était pire que de redescendre de ce lieu où les Changements m'avaient entraîné ; mais il est, à l'évidence, hors de question d'y demeurer quand le grand moment est passé.

Je me souviens des noms de la plupart de mes partenaires : Sambaral, Bys, Galli, Saiget, Mesheloun et une autre Sambaral furent parmi les premières. Je me serais aussi volontiers uni avec Thissa, de la Maison des Sorciers, dont la beauté étrange et insaisissable me plaisait infiniment, mais elle était timide et farouche, et il me fallut attendre deux années de plus pour parvenir à mes fins.

Il m'était facile de parler avec des filles et tout aussi aisé de m'unir avec elles. Je sais bien ce qu'on murmurait derrière mon dos : qu'elles étaient attirées par mon infirmité, la perversité naturelle des filles les entraînant souvent vers des imperfections de ce genre. Peut-être était-ce vrai pour certaines d'entre elles, mais je pense qu'il y avait d'autres raisons. Les succès galants du pauvre Traiben étaient beaucoup plus rares et il m'arrivait de loin en loin de le prendre en pitié et de lui envoyer une de mes conquêtes. Je me souviens de lui avoir ainsi envoyé Galli et une des Sambaral. Il y en eut peut-être d'autres.

J'allais sur mes quinze ans et le moment de ma candidature approchait quand je tombais profondément amoureux de Turimel, une fille de la Maison des Glorieux. J'achetai à une vieille Sorcière du nom de Kres un charme destiné à inspirer l'amour et j'appris par la suite que, par une étrange coïncidence,

Turimel s'était également adressée à Kres pour se procurer un charme afin de me séduire. Nous étions donc prédestinés à nous unir, même si cela ne devait pas nous apporter grand-chose de bon.

Turimel était une superbe brune aux longs cheveux brillants qui tombaient en cascade sur ses épaules et, quand nous accomplissions les Changements ensemble, elle m'entraînait avec une telle impétuosité que je manquais de perdre la tête, d'oublier jusqu'à mon nom, de tout oublier qui n'était pas Turimel. Au moment où ses seins gonflaient, c'était comme l'apparition de Kosa Saag à travers les nuages, et, quand je m'introduisais dans la douce et chaude fente que les Changements avaient ouverte pour moi, j'avais le sentiment d'évoluer parmi les dieux.

Notre amour était pourtant condamné dès sa naissance, car il est interdit à ceux de la Maison des Glorieux d'entreprendre le Pèlerinage. Ils doivent rester en bas, pour garder les objets sacrés, alors qu'il revient à d'autres de gagner le Sommet où vivent les dieux. Il est également impossible aux Glorieux de renoncer à leur Maison d'origine pour entrer dans une autre. Si je décidais de m'engager avec Turimel, je la perdrais nécessairement en entreprenant le Pèlerinage. Si, d'autre part, je choisissais de rester à ses côtés, je me verrais contraint de renoncer au Pèlerinage et la perspective était aussi terrible.

— Je vais être obligé de la quitter, dis-je à Traiben un triste matin. Si je reste avec elle, cela ne peut plus maintenant nous conduire qu'à un engagement. Et il n'est pas question de faire cela avec une femme de la Maison des Glorieux.

— Tu ne peux t'engager avec personne, Poilar. Ne l'as-tu pas encore compris ?

— Je ne vois pas ce que tu veux dire.

— Tu es destiné à faire le Pèlerinage. Tout le monde le sait. La marque des dieux est sur toi.

— Oui, répondis-je, c'est vrai.

J'aimais entendre Traiben me dire ce genre de choses, car, malgré mon rêve et mon hérédité, je commençais à l'époque à ne plus être aussi convaincu d'être choisi et il me fallait jour après jour surmonter les doutes de plus en plus nombreux qui

m'assaillaient. Cela s'explique simplement par mon âge, car j'avais atteint la période de la vie où un jeune homme doute de tout, plus particulièrement de tout ce qui le concerne.

— Très bien, poursuivit Traiben. Mais si tu t'engages avec une femme et qu'elle n'est pas choisie pour le Pèlerinage, que deviendra votre engagement ?

— Ah ! fis-je. Je vois... Mais si nous sommes engagés, cela ne pourrait-il pas inciter les Maîtres à la choisir, elle aussi ?

— Il n'y a aucune raison. Les Maîtres ne tiennent absolument aucun compte de cela.

— Ah ! répétais-je.

Je pensai à Lilim dont l'amant était parti à l'assaut du Mur et n'était jamais revenu.

— Si tu tiens absolument à t'engager avec quelqu'un, dit Traiben, fais-le donc. Mais il te faudra te résigner à la probabilité de la perdre quand tu entreprendras l'ascension du Mur. Si tu veux le faire avec Turimel, cette probabilité devient certitude, mais tu l'as déjà compris. Même si tu choisis une fille d'une autre Maison, la situation est presque aussi mauvaise. Il n'y a pas plus d'une chance sur cent qu'elle soit, elle aussi, sélectionnée parmi les Quarante. Une chance infime, quand on y réfléchit. As-tu envie, de toute façon, de laisser derrière toi un enfant sans père, comme tu l'as été ? Il vaut mieux ne pas penser à t'engager, Poilar. Pense au Mur. Ne pense qu'au Mur.

Comme d'habitude, je fus incapable de trouver une faille dans le raisonnement de Traiben. Et je me résignai à demeurer à jamais sans engagement. Mais cela me faisait mal, terriblement mal.

Je passai une dernière nuit avec Turimel, une nuit où toutes les lunes étaient visibles, deux dans la plénitude de leur disque argenté, trois en forme de croissant éclatant, et l'air était pur comme le cristal des verres du Roi. Nous étions étendus sur un lit de mousse, étroitement enlacés, dans la dépression nord du Versant du Messenger, quand je lui dis d'une voix douce que j'étais destiné à faire le Pèlerinage et que je n'envisageais pas l'éventualité d'un échec. Elle me regarda en souriant et hocha la tête, les yeux brillants de larmes. Je crois qu'elle l'avait toujours su, mais avait espéré que cela ne se ferait jamais. Puis nous

accomplîmes tous les Changements, l'un après l'autre, jusqu'à ce que le feu de notre passion se soit éteint. Ce fut une nuit triste et merveilleuse, et c'est à regret que je la vis s'achever. L'aube venue, une pluie légère se mit à tomber et, la main dans la main, nus dans la lumière nacrée du petit matin, nous redescendîmes vers le village. Trois jours plus tard, elle annonça son engagement avec un jeune homme de la Maison des Chanteurs, qu'elle avait dû tenir en réserve, sachant que, tôt ou tard, je la sacrifierais à Kosa Saag.

Après Turimel, il y en eut plusieurs autres, mais jamais il ne fut question de m'engager avec aucune et je ne restai jamais assez longtemps avec elles pour que l'idée leur en vienne. De toute façon, elles savaient vraisemblablement que le Mur était mon destin. Il existe dans chaque groupe d'âge certains individus dont la vocation est connue de tous. Thrance était de ceux-là, l'année de mes douze ans. Et j'en étais un autre. Les gens disaient qu'ils pouvaient voir sur moi la marque du Mur. C'est le rêve de l'étoile qui la leur avait montrée, ce rêve que tout le village avait fait la même nuit. Je cherchai cette marque sur l'image que me renvoyait le miroir de ma mère, mais je ne réussis pas à la trouver. Et pourtant je savais qu'elle était là. Cela ne faisait aucun doute dans mon esprit.

Le commencement de ma seizième année arriva. Le dix d'Orgulet, un messenger de la Maison du Mur m'apporta le parchemin traditionnel aux caractères élégants, qui me donnait l'ordre de me présenter ainsi que tous les autres membres de mon groupe d'âge au lieu de réunion connu sous le nom de Champ des Pèlerins. Le moment de me porter candidat était enfin arrivé.

Je me souviens fort bien de cette journée. Comment pourrait-il en aller autrement ? Nous étions quatre mille deux cent cinquante-six ; ce n'était pas le groupe d'âge le plus nombreux que l'on eût jamais vu rassemblé, mais pas le plus petit non plus. Ekmelios était si ardent ce jour-là que le ciel en grésillait. Nous étions disposés en quarante-deux colonnes de cent candidats sur l'herbe rouge et veloutée du Champ des Pèlerins, ceux qui restaient formant une autre colonne de cinquante-six. Je me trouvais dans cette colonne incomplète, ce

que je pris comme un mauvais présage. Mais Traiben, qui se tenait pas très loin de moi, dans une autre colonne, me fit un clin d'œil accompagné d'un sourire, comme pour me persuader que tout irait bien.

L'instant terrifiant du Premier Criblage était arrivé, cet instant que je redoutais plus que la mort.

Des quatre années que je passai comme candidat, il n'y eut de pire moment que le Premier Criblage. Je tremblai comme une feuille au vent pendant que les Maîtres de la Maison du Mur circulaient silencieusement parmi nous, s'arrêtant de loin en loin dans les rangs pour donner une tape sur l'épaule d'un candidat afin de lui signifier qu'il était exclu de la compétition.

Nul n'est à l'abri du Criblage, pas plus qu'on ne l'est de la foudre, et la décision est sans appel. Les Maîtres seuls savent pour quelles raisons ils décident de refuser une candidature et rien ne les oblige à les révéler.

C'est précisément pour cela que je redoutais tant ce moment. Comme j'étais jeune et ignorant, je m'imaginais que le Premier Criblage était un processus uniquement gouverné par des caprices, des coups de tête, ou même des rancunes personnelles, et qui ne tiendrait en conséquence aucun compte du mérite que j'étais persuadé d'avoir. Avais-je fait, des années auparavant, quelque chose qui aurait pu contrarier ou offenser un Maître, qui serait resté dans sa mémoire comme une escarille dans un œil ? Si tel était le cas, il me taperait sur l'épaule et tout s'achèverait pour moi avec ce petit geste : plus de Pèlerinage pour Poilar, plus d'ascension du Mur, plus d'initiation aux mystères du Sommet. Si quelqu'un avait décidé de m'éliminer, même le présage de mon rêve de l'étoile n'y ferait rien. Même le fait d'avoir pour ancêtre le Premier Grimpeur n'y changerait rien. Très rares sont les membres de la Maison du Mur qui ne prétendent *pas* descendre de lui et, même si la moitié d'entre eux sont des menteurs, il en reste une multitude dans les veines desquels coule Son sang. Être du sang du Grimpeur ne saurait donc constituer un sauf-conduit pour le Pèlerinage. Me tenais-je mal, une épaule plus haute que l'autre, et quelqu'un trouverait-il à y redire ? Une tape. Une lueur dans mon regard déplairait-elle ou trouverait-on ma mâchoire trop arrogante ? Le fait

d'avoir une patte folle jouerait-il contre moi malgré tout ce que j'avais fait pour compenser mon infirmité de naissance ? Une tape. Une tape. Une douleur au genou rendrait-elle ce matin-là un des Maîtres d'humeur irascible ? Une tape. Et Poilar serait éliminé.

J'étais, comme je l'ai dit, encore jeune et ignorant. Je n'avais aucune idée du véritable objet du Criblage.

Je me tenais raide comme un piquet, m'efforçant de ne pas trembler, pendant que les Maîtres allaient et venaient parmi nous. Une tape et fini pour le grand et gracieux Moklinn, le meilleur athlète qu'il y ait eu dans le village depuis la grande époque de Thrance ! Une tape et cette oie d'Ellitt était éliminée ! Une tape et on ne parlait plus de Baligan, le fils cadet du chef de la Maison des Chanteurs ! Une tape ! Une tape ! Une tape !

Quels étaient donc les critères ? Pour Ellitt, je comprenais, car elle n'avait pas plus de jugement qu'un enfant et elle n'aurait pas survécu longtemps sur le Mur, mais pourquoi éliminer le beau Moklinn ? Et pourquoi écarter Baligan, à l'âme aussi pure qu'un torrent de montagne ? Et les tapes se succédaient, condamnant des candidats qui, à l'évidence, n'avaient jamais eu aucune chance et certains des plus valeureux jeunes gens du village. Je regardais les exclus s'éloigner lentement, l'air hébété. Et j'attendais, transi de peur, cependant que le Maître chargé de notre colonne, se rapprochait sans hâte. C'était Bertoll, le frère aîné de ma mère. Tous les Maîtres étaient des hommes de ma famille ; c'était inévitable, j'appartenais au clan du Mur. Ils étaient tous au courant de mon obsession du Mur. Avec l'inconséquence et la légèreté de l'enfance, j'avais dit et répété sur tous les tons que j'étais résolu à voir le Sommet. On m'avait écouté en souriant. Les avais-je indisposés avec mes fanfaronnades ? Avaient-ils décidé de me donner une leçon ?

Je souffris mille morts pendant quelques minutes. Je regrettai un million de fois de ne pas appartenir à une autre Maison, de ne pas être un Charpentier, un Musicien ou même un Balayeur afin qu'aucun des Maîtres ne pût savoir ce qu'il y avait au plus profond de mon âme. Bertoll allait me taper sur l'épaule, pour me punir de mon effronterie. Je savais qu'il allait le faire. J'en avais la certitude. Et je fis le serment, si cela se

produisait, de le tuer d'abord et de me tuer ensuite, le jour même, avant que les lunes se soient levées.

Je demeurai immobile comme la pierre, les yeux fixes, regardant droit devant moi.

Bertoll passa sans même m'adresser un regard et continua de longer la file.

Des larmes de soulagement coulèrent sur mes joues. Toutes mes appréhensions et mes angoisses avaient été vaines. Mais je pensai aussitôt à Traiben. J'avais été tellement préoccupé de mon propre sort que je n'avais pas pris le temps de songer à lui. Je me retournai pour lancer un coup d'œil derrière moi, en direction de la colonne voisine, juste à temps pour voir le Maître de cette file passer devant le petit Traiben malingre comme s'il n'avait pas existé et tendre le bras pour taper sur l'épaule du grand garçon bien découplé qui se tenait derrière lui.

— Cela ne rime à rien, dis-je à Traiben après le Criblage, au cours duquel cent quatre-vingts candidats avaient été éliminés, laissant les autres libres de continuer. J'ai une patte folle et j'irrite tout le monde en paraissant si sûr de moi. Toi, tu es incapable de faire cent pas en courant sans que la tête te tourne et tu fais peur aux gens, tellement tu es perspicace. Et pourtant, ils nous ont épargnés tous les deux alors que Moklinn, qui, de nous trois, est le mieux armé pour escalader le Mur, a été éliminé. Tout comme Baligan, l'être le plus doux, le plus attentionné que je connaisse. Selon quels critères jugent-ils ?

— C'est un mystère, répondit Traiben. Mais il y a une chose que je sais : le Criblage n'est pas destiné à punir, mais à récompenser.

Je le regardai, interdit.

— Que veux-tu dire ?

— Que certains d'entre nous sont jugés trop bons pour être envoyés sur la montagne.

— Je ne comprends toujours pas.

Traiben poussa un soupir, un de ses terribles soupirs résignés.

— Écoute, dit-il. Nous envoyons tous les ans nos Quarante vers le Mur en sachant que la plupart d'entre eux ne survivront pas à l'ascension et que les quelques individus qui rentreront

seront transformés comme le sont toujours les Revenants, et qu'ils passeront le reste de leur vie à errer en méditant, en priant et en évitant autant que possible tous les contacts. C'est un pari dans lequel nous sommes toujours perdants. Nous les envoyons dans l'espoir d'apprendre quelque chose des dieux et, pour une raison ou pour une autre, cela ne réussit jamais. Aucun de ceux qui entreprennent le Pèlerinage ne joue jamais un rôle important dans la vie du village. Il en est presque toujours allé ainsi depuis le Premier Grimpeur. Tu es d'accord, j'espère ?

— Bien sûr.

Nous avons déjà longuement parlé de tout cela.

— Si nous offrons chaque année les quarante meilleurs d'entre nous à la montagne, que deviendra le village ? Qui nous dirigera ? Qui nous inspirera de nouvelles idées ? Nous continuerons, année après année, à sacrifier les plus doués. Leurs qualités seront perdues pour notre race et il ne subsistera qu'une tribu de crétins et de mauviettes. Il importe donc d'écarter certains candidats. Il convient de les épargner afin de satisfaire les besoins futurs du village.

Je crus enfin avoir compris où il voulait en venir et cela me déplaisait.

— Accomplir le Pèlerinage est l'acte le plus important que nous puissions faire, répliquai-je. Les Pèlerins sont nos plus grands héros. Même s'ils ne parviennent pas à apprendre là-haut ce que tu penses qu'ils sont censés apprendre. En les envoyant affronter le Mur, nous payons notre tribut aux dieux, comme Celui Qui Grimpa nous l'a enseigné, pour qu'ils continuent à nous accorder leur bénédiction.

Comme vous pouvez le constater, je me référais encore au catéchisme.

— Précisément, acquiesça Traiben. Les Pèlerins sont des héros, nul n'en doute, mais ce sont aussi des sacrifiés.

J'écarquillai les yeux. Jamais je n'avais vu les choses de cette manière. Mais il avait raison, on ne pouvait le nier.

— Voilà pourquoi les Maîtres choisissent des gens comme toi, robustes et résolus, poursuivit Traiben, ou des gens comme moi, ingénieux et pleins de ressources. Voilà à quoi ressemblent

les héros. Mais, d'une certaine manière, nous sommes gênants. Peut-être avons-nous l'étoffe des héros, mais nous sommes, toi et moi, trop bizarres et ombrageux pour faire de bons chefs au village. T'imagines-tu à la tête de notre Maison ? Ou bien moi ? Dans ces conditions, on peut nous sacrifier. On peut nous destiner au Pèlerinage. Contrairement à Baligan qui, à l'évidence, dirigera un jour sa Maison. Et à Moklinn dont le corps parfait ne doit pas être détruit sur le Mur.

— Thrance aussi avait un corps parfait, objectai-je. Mais il a été choisi.

— Et il n'est pas revenu, n'est-ce pas ? Thrance était égoïste et arrogant. Peut-être les Maîtres ont-ils estimé qu'il valait mieux que le village soit débarrassé de lui.

— Je vois, fis-je, sans être bien sûr de ce que je voyais.

J'étais secoué par ce que Traiben avait dit. En quelques minutes, il venait de mettre mon univers sens dessus dessous. Moi qui étais tellement content d'avoir survécu à l'épreuve du Premier Criblage. Je me posais maintenant une question : devais-je vraiment être fier de cette réussite ou bien était-elle seulement le signe que le village était disposé à se passer de moi ?

Mais je repris tout aussi rapidement mes esprits. Il n'avait jamais été dans mes intentions de devenir le chef de ma Maison. Mon but était le Pèlerinage. Je venais de surmonter la première des nombreuses épreuves qui m'attendaient et cela seul importait.

C'est ainsi que commença ma période de formation.

Les premiers jours virent l'instauration progressive de la discipline rigoureuse du processus de sélection. On nous répartit en quarante groupes d'une centaine de candidats – nous n'étions pas dans le même, Traiben et moi – et, à compter de ce moment, c'est en groupe que nous passâmes d'une Maison à l'autre pour recevoir notre instruction et passer nos examens. Mais, au début, tout donna l'illusion d'être facile.

On commença par nous demander de présenter dans une courte rédaction les raisons pour lesquelles nous désirions devenir des Pèlerins. Je me souviens presque mot pour mot de celles que je donnai.

1. Parce que je suis convaincu qu'entreprendre le pèlerinage est la plus belle chose que l'on puisse faire. Il est de notre devoir de monter nous présenter devant les dieux, de les adorer et d'apprendre de leur bouche ce qu'ils ont à nous enseigner. De toutes les traditions de notre peuple, c'est la plus noble, la plus sacrée et j'ai toujours eu le désir d'observer nos grandes traditions.

2. Parce que mon père, en son temps, fut aussi un pèlerin et que je crois et espère qu'il vit encore et demeure dans l'un des Royaumes de Kosa Saag. Je ne l'ai pas revu depuis ma petite enfance et je rêve de le retrouver quand je ferai l'ascension du Mur.

3. Parce que, toute ma vie, j'ai gardé les yeux levés vers Kosa Saag, émerveillé par sa majesté, et que je désire maintenant éprouver mon courage contre la montagne et voir si je serai à la hauteur de ce qu'elle exigera de moi.

C'était une bonne rédaction. Elle me permit au moins de passer avec succès le Deuxième Criblage qui élimina quatre-vingt-dix autres candidats. Était-ce à cause de la pauvreté de leur exercice ou pour toute autre raison, je l'ignore, mais je soupçonne que le contenu de la narration n'avait pas une grande importance. La tâche des Maîtres consistait à éliminer progressivement les candidats dans le cours de nos quatre années de préparation pour n'en conserver que quarante et il leur était loisible de saisir n'importe quel prétexte, voire de s'en passer, pour nous rayer de la liste.

Puis vint l'instruction religieuse. On nous fit lire le Livre du Premier Grimpeur, que nous avons naturellement déjà lu mille fois, et raconter l'histoire de sa vie, de son conflit avec les Anciens et de son exil du village, de sa décision d'escalader le Mur, ce qui, à l'époque, n'était pas autorisé, et de ce qu'il avait appris pendant son Pèlerinage sur les sommets. On nous ressassa également les noms des dieux, avec leur apparence et tous leurs attributs, comme si nous devions nécessairement tomber sur eux au détour d'un sentier et être en mesure de les reconnaître et de les saluer dans les formes appropriées. On nous faisait asseoir dans la petite hutte réservée à l'instruction religieuse, comme de petits enfants, tandis qu'un représentant

de la Maison des Glorieux levait l'un après l'autre les portraits sacrés et nous scandions les noms : « Kreshe ! Thig ! Sandu Sando ! Selemoy ! » C'était drôle, cette impression de retourner à l'école, car, comme pour tout le monde ou presque, mon éducation s'était achevée avec ma première dizaine d'années. Mais, autant que nous sachions, nous allions réellement rencontrer Thig, Selemoy et Sandu Sando sur les pentes du Mur, et nous écoutions les vieilles histoires si souvent rabâchées. Kreshe avait créé le Monde et l'avait mis à flot sur la Grande Mer ; Thig le Formateur avait plongé la main dans les matières en fusion du Monde nouvellement créé et en avait sorti le Mur, l'étirant aussi haut que possible afin de nous donner un lieu où nous pourrions vivre près des étoiles ; mais, après le péché de nos Premiers Pères, nous avons été précipités du Sommet vers les basses terres par Sandu Sando le Vengeur et on nous avait interdit de remonter avant d'en être dignes. Et tous les autres récits de notre enfance.

Pendant ces premiers jours, il nous fallut encore suivre des cours où on nous enseigna la nature du Mur. Le fait le plus marquant de ces leçons était que l'on semblait en savoir véritablement très peu sur Kosa Saag sur les flancs duquel nous avions pourtant envoyé nos Pèlerins depuis des milliers d'années.

Nos professeurs n'étaient naturellement jamais montés très haut sur les pentes du Mur. Ils s'étaient contentés d'excursions banales dans les zones de villégiature autorisées dominant le village, sans jamais s'aventurer au-delà. Je présume qu'il n'y avait pas à s'en étonner, nos professeurs n'ayant jamais été des Pèlerins. Seuls les Revenants avaient des connaissances de première main sur l'endroit extraordinaire où nous devons nous rendre, mais on ne pouvait attendre d'eux qu'ils fassent quelque chose d'aussi simple, évident et utile que de venir dans nos classes pour nous faire profiter de leur expérience. Ce n'était pas leur genre. J'avais espéré qu'ils feraient une entorse à leur règle de retrait hautain et mystique des choses de ce monde pour nous aider à comprendre ce qui nous attendait, mais mes espoirs furent déçus. Les Revenants ne partageaient rien avec nous, rigoureusement rien. Et nos professeurs, des besogneux

de la Maison des Clercs, nous servaient en ânonnant un galimatias où se mêlaient rumeurs, légendes et conjectures, dont l'utilité était nulle ou presque.

« On dit que le Mur est un lieu où la réalité est altérée », déclaraient nos professeurs avec componction. Comment étions-nous censés interpréter cela ? Ils n'avaient pas de réponse. « Sur le Mur, affirmaient-ils doctement, le ciel se trouve parfois au-dessous et le sol au-dessus. Bon, pourquoi pas, mais que fallait-il comprendre ? Ils parlaient gravement de monstres, de démons et de demi-dieux qui nous attendaient au-dessus de la ligne des nuages, dans les innombrables Royaumes du Mur. Ils nous mettaient en garde contre des lacs de feu et des arbres de métal. Ils évoquaient des morts qui marchaient les pieds sens devant derrière et dont les yeux brillaient comme des charbons ardents sur l'arrière de leur crâne. Ils nous permirent de lire le Livre Secret de Maylat Gakkerel, censé être le témoignage trois fois millénaire du seul Revenant autre que le Premier Grimpeur qui eût jamais fait des révélations sur ce qu'il avait vécu pendant l'ascension du Mur. Mais, contrairement au Livre du Premier Grimpeur qui est le récit simple et dépouillé de Son séjour dans la demeure des dieux et le compte rendu de ce qu'ils Lui avaient enseigné, le Livre Secret de Maylat Gakkerel n'était que paraboles poétiques et tarabiscotées, un fatras de détails extravagants écrits dans un style si obscur et si éloigné des langues modernes que le texte était alourdi par des notes et des remarques dix fois plus longues que lui. Rares étaient ceux qui avaient réussi à dépasser une douzaine de pages. J'en ai gardé le souvenir d'une sorte d'accumulation fébrile de descriptions nébuleuses, inintelligibles, des récits à dormir debout de pics se transformant en abîmes, de gouttes de pluie se muant en couteaux, de rochers se mettant à danser et à chanter, de démons projetant furieusement tous leurs membres sur des Pèlerins en train d'accomplir l'ascension, jusqu'à ce qu'il ne reste d'eux que des crânes bondissants, de vieux sages rencontrés en chemin, qui offraient des conseils en s'exprimant uniquement à l'envers. Le Livre Secret tout entier aurait aussi bien pu être écrit à l'envers, pour l'aide qu'il m'apporta.

J'en conclus que ces leçons faisaient simplement partie du Criblage. Elles étaient destinées à nous terrifier en nous montrant qu'aucun des habitants des villages des basses terres n'avait la moindre idée de ce qui attendait ceux qui s'aventuraient sur le Mur. Ce qu'on nous apprenait n'était en réalité qu'un ramassis de fables dépourvues de toute utilité pratique, de sorte qu'au bout de quelques semaines, je cessai d'y prêter attention. D'autres, persuadés que leur vie pouvait dépendre de la manière dont ils s'y retrouveraient dans ce tissu d'inepties, prenaient inlassablement des notes et, au fil des jours, à mesure que contradictions et mystères s'accumulaient, commencèrent à montrer une expression ahurie et hébétée.

Une douzaine des membres de mon groupe abandonnèrent pendant cette période. La plupart des preneurs de notes acharnés se trouvaient parmi eux. J'eus la conviction que toutes les bêtises dont on leur avait farci la tête avaient fini par les effrayer au point de renoncer.

Mais nous avons d'autres leçons infiniment plus utiles ; je parle des leçons de survie au cours desquelles on nous enseignait les techniques de l'escalade, la manière d'affronter les conditions particulières que l'on croyait être celles de la zone sommitale du Mur, des trucs pour chasser et pourvoir à notre subsistance, qui nous seraient bien utiles quand nous aurions épuisé les provisions transportées dans nos sacs depuis le village. Là encore, les instructeurs étaient contraints de recourir à toutes sortes de mythes et de suppositions en raison du tabou dont les Revenants entouraient leur expérience. Mais aucun tabou ne s'applique aux premières pentes du Mur, du moins jusqu'à la borne d'Hithiat, ce qui nous permettait d'avoir un avant-goût de ce qui nous attendait.

Il allait de soi que j'étais déjà monté jusqu'à Hithiat. Tous les jeunes gens se lancent à la dérobée à l'assaut des premiers contreforts du Mur. La plupart n'y restent que quelques heures, mais les plus hardis n'hésitent pas à y passer une nuit. C'est ce que j'avais fait à l'âge de quatorze ans. Je m'étais fait accompagner de Galli. Amants de fraîche date, nous aimions à nous mettre mutuellement au défi de faire toutes sortes de choses choquantes ; nous glisser dans la salle où étaient

conservés les objets sacrés et en manipuler quelques-uns, dérober une bouteille de vin des songes dans le trésor du clan du Mur, nous baigner par une nuit sans lune dans le Bassin des mères de la Maison.

— Je veux escalader le Mur, lui dis-je un beau jour. Et toi ?

— Kreshe ! s'écria-t-elle en riant. Crois-tu que cela me fasse peur ?

Galli était grande et vigoureuse, aussi solide qu'un homme, avec une voix grave et un rire qui s'entendait à une distance de trois Maisons. Nous prîmes la route de bon matin en racontant aux gardiens de la porte l'histoire habituelle selon laquelle nous allions faire un sacrifice au Sanctuaire de Roshten. Arrivés aux abords de Roshten, nous nous enfonçâmes dans la végétation touffue pour poursuivre l'ascension sur le premier forestier escarpé, parallèle à la grand-route. L'air était limpide et, à la hauteur de la borne de Glay, nous fûmes étonnés de distinguer si nettement une grande partie du village en contrebas. À Hespen, nous fîmes une longue halte devant le parapet pour contempler la vue dans un silence émerveillé. Un paysage en miniature s'étalait à nos pieds. On eût dit un modèle réduit du village. J'avais l'impression qu'il m'aurait suffi de tendre le bras pour le prendre tout entier dans le creux de ma main. Juste au-dessous de nous, se trouvait la Maison du Mur, au centre de laquelle le szambar aux feuilles écarlates ne paraissait pas plus gros qu'une allumette. Elle était flanquée d'un côté par la Maison des Glorieux, de l'autre par celle des chanteurs ; puis toutes les autres Maisons, des Guérisseurs et des Charpentiers, des Musiciens, des Clowns et des Bouchers s'écartaient vers l'est et vers l'ouest, petits cercles sombres sur le fond vert de la forêt, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de Maison, plus rien qu'une masse verte. Peut-être même pouvait-on percevoir à l'horizon l'emplacement des villages étrangers, ceux qui se trouvent au-delà des limites du nôtre.

Nous poursuivîmes notre route, Galli et moi, jusqu'à la borne d'Hithiat, où le terrain devenait beaucoup plus accidenté et où notre résolution commença à fléchir. À cet endroit, le sol est meuble et le flanc du Mur présente des affaissements. Des cailloux roulaient de toutes parts avec des chuintements. Il y

avait aussi des pierres plus grosses et, de loin en loin, quelques énormes rochers qui s'éboulaient et dévalaient la pente en passant dangereusement près de nous. Ces rochers nous inquiétaient beaucoup. De plus, le soir commençait à tomber. Et tout le monde savait que c'était folie de dépasser Hithiat. Je n'ignorais pas que Galli n'avait peur de rien ou presque et elle savait que j'étais comme elle. L'idée me vint que l'un de nous pourrait essayer de bluffer l'autre en le mettant au défi de dépasser Hithiat et que, si nous commencions à en parler, nous le ferions probablement, n'ayant ni l'un ni l'autre le courage de confesser nos craintes ou nos faiblesses. Mais il n'en fut rien. Le bon sens ne nous fit pas totalement défaut. Nous décidâmes de quitter le sentier caillouteux pour gagner un endroit plat et couvert de mousse d'où nous regardâmes Ekmelios se coucher en buvant un peu de vin pour accompagner les petites portions de viande et de fromage que nous avions emportées. Après quoi, une fois déshabillés, nous nous chantâmes les chants des Changements et quittâmes notre forme neutre. Je m'étendis sur le grand corps de Galli, souple comme un lit ; elle me prit dans ses bras, me fit pénétrer en elle et nous accomplîmes plusieurs Changements véritablement merveilleux.

La nuit était venue. Trop effrayés pour dormir, nous restâmes assis côte à côte, en attendant l'aube et nous interrogeant sur les sons stridents qui descendaient jusqu'à nous depuis des cimes invisibles, car tout le monde connaissait les sinistres histoires qui couraient sur les faucons du Mur, plus gros qu'un homme, qui s'abattaient sur les Pèlerins et les emportaient en les prenant dans leur bec. Mais les faucons, si c'étaient bien des faucons, nous laissèrent tranquilles et, l'aube venue, nous reprîmes la route du village. Personne ne trouva rien à redire à notre absence. Le père de Galli était un ivrogne et le mien avait disparu sur le Mur depuis très longtemps. Le doux Urillin, le frère de ma mère, à la garde de qui j'étais confié depuis ma petite enfance, n'avait jamais pu se résoudre à me punir pour quoi que ce fût. En conséquence, personne ne parla de notre absence. Voilà ce que fut ma grande aventure avec Galli dans les hautes terres.

Mais les séances d'entraînement effectuées sur le Mur étaient autrement plus pénibles que mon excursion avec Galli. Au lieu de suivre la grand-route ou un des sentiers parallèles, il nous fallait nous tailler un chemin dans la forêt, franchir de gigantesques rochers et des racines d'arbres noueuses, parfois même escalader des parois abruptes en utilisant habilement nos cordes et nos ventouses afin de pas être précipités dans le vide. Nous n'avions ni viande, ni fromage, ni vin et il n'était assurément pas question d'accomplir les Changements quand nous atteignons enfin la borne d'Hithiat. Nous faisons au moins une ascension par semaine et c'était un effort violent, épuisant. Je m'inquiétais pour Traiben, car il se trouvait dans un autre groupe et je ne pouvais être près de lui pour lui donner un coup de main. Mais il se débrouillait. Je le retrouvais parfois après les cours pour lui donner des leçons particulières, lui montrer les différentes manières de franchir les passages difficiles, comment caler ses pieds dans les fissures ou prendre appui sur les saillies de la roche pour changer de position. Ces ascensions n'étaient pas seulement ardues, mais périlleuses. Lors de notre cinquième escalade, un garçon du nom de Steill, de la Maison des Corroyeurs, se perdit dans les bois. Nous passâmes la moitié de la nuit à le chercher et nous le découvrîmes enfin au clair de lune, au fond d'un ravin, les membres brisés. Il avait dû basculer dans le vide à la tombée de la nuit, sans se rendre compte de ce qu'il faisait, mais quelqu'un murmura qu'un pataud s'était jeté sur lui pour le pousser dans le ravin. Tout le monde se mit à trembler ; on raconte que le pataud est aussi gros qu'une rotonde, mais qu'il ne fait aucun bruit en se déplaçant dans la forêt et ne laisse pas d'empreintes. Quoi qu'il en soit, Steill était mort, le premier de notre groupe à périr pendant la période de formation. Le premier, mais pas le dernier.

4

Quand revint le douze d'Elgamoir, un autre groupe de Quarante se mit en route pour entreprendre l'ascension du Mur. Je les regardai partir avec un respect nouveau, car j'étais entré dans la deuxième année de ma formation et je savais tout ce qu'il leur avait fallu subir pour en arriver là.

Dans le courant de cette même année, deux nouveaux Revenants arrivèrent au village. C'était toujours un événement mémorable, qui ne se produisait que très rarement. L'un se nommait Kaitu et il avait passé neuf ans sur la montagne. L'autre était une femme du nom de Bril, partie six ans plus tôt. Je les vis au moment où ils arrivaient ensemble sur la place, la démarche titubante, crottés et déguenillés, avec, dans les prunelles, cet éclat glorieux qu'ont tous les Revenants. Les enfants se précipitaient vers eux pour les toucher, ce qui était censé porter bonheur. Les vieilles sanglotaient dans la rue. On manda quelqu'un de la Maison des Glorieux pour les conduire à la rotonde où vivent les Revenants. J'entendis dire plus tard que Bril s'était arrêtée à mi-chemin et que Kaitu avait presque réussi à atteindre le Sommet, mais je me demandai s'il fallait ajouter foi à ces rumeurs. Je les avais entendus bredouiller dans la rue et je commençais à percevoir la vérité sur les Revenants, à savoir que la plupart, sinon tous, perdaient la tête pendant l'ascension et qu'ils revenaient l'esprit vide, incapables de penser. C'était déjà miracle qu'ils puissent regagner le village, mais il était absurde d'espérer qu'ils soient en mesure d'avoir la moindre parole sensée sur ce qu'ils avaient vu et fait. Voilà pourquoi chaque nouveau groupe de Pèlerins se mettait en route avec si peu de certitudes sur ce qui les attendait.

N'importe. Ma voie était tracée et je m'y tiendrais, quoi qu'il advînt. J'étais décidé à réussir là où tous les autres avaient échoué.

Mais j'avoue que j'essayai malgré cela d'interroger Kaitu. Cela se passa trois jours après son retour ; il ne s'était pas encore installé à demeure dans la rotonde et on le voyait errer par les rues. C'est là que je le trouvai, près de la boutique de Batu Mait, le marchand de vin. Je le pris par le coude et le poussai à l'intérieur pour lui offrir deux coupes de vin doré nouveau. Cela sembla lui faire plaisir. Il se mit à rire et me fit un clin d'œil en me poussant du coude. Quand il eut terminé sa seconde coupe, je me penchai vers lui pour l'interroger à voix basse afin que le vieux Batu Mait ne puisse surprendre le péché que j'étais en train de commettre.

— Dis-moi, Kaitu, murmurai-je, qu'as-tu vu là-haut ? Comment était-ce ?

Kaitu saisit fermement mon poignet en écartant les doigts, trois dessus et trois dessous, comme le faisait parfois Traiben, et il me secoua si violemment le bras que je renversai du vin.

— Les dieux ! s'écria-t-il. Les arbres ! L'air ! Le feu !

— Oui, je sais, mais...

— Le feu ! L'air ! Les arbres ! Les dieux !

Puis, d'une voix douce et cajoleuse, il ajouta, l'œil étincelant :

— Offre-moi encore du vin et je te dirai le reste.

Je commandai une autre coupe. Mais le reste ne me fut pas plus utile que ce qu'il avait déjà dit.

Plus tard, je racontai à Traiben ce que j'avais fait. Il me réprimanda.

— La personne des Revenants est sacrée, dit-il. Nous devons les laisser en paix.

— Oui, je sais. Je voulais juste avoir une idée de ce qu'il a vécu sur le Mur.

— Eh bien, il te faudra encore attendre pour le savoir.

Nous prenions de l'âge ; en abordant les dernières années de notre deuxième dizaine, nous nous approchions du milieu de notre vie qui était la vingtième année, celle où commence le Pèlerinage. Nous étions maintenant assez âgés pour nous engager, assez mûrs pour faire des enfants au lieu de nous accoupler seulement pour le plaisir. Mais, pour moi, seul le

Pèlerinage comptait. Le Pèlerinage et les mystères des Royaumes du Mur.

Quand revint le dix d'Orgulet, un nouveau Criblage eut lieu. Nous n'étions plus que dix-huit cents, un nombre encore très élevé, mais il restait moins de la moitié de ceux qui s'étaient mis sur les rangs. On nous fit aligner par colonnes de douze douzaines dans le Champ des Pèlerins et les Maîtres passèrent parmi nous en donnant, comme l'année précédente, de petites tapes sur l'épaule de ceux qu'ils écartaient. Cette fois, je n'avais pas peur. J'avais eu de bons résultats à toutes les épreuves, je maîtrisais toutes les techniques ; ce serait folie de m'exclure du Pèlerinage. De fait, le Maître passa près de moi sans s'arrêter et Traiben fut épargné lui aussi. Mais, ce jour-là, deux cents d'entre nous furent éliminés, sans la moindre explication.

Je me sentais triste pour eux. Ils n'avaient montré ni lâcheté, ni faiblesse physique, ni fléchissement de la volonté et pourtant ils avaient été éliminés. Ceux-là avaient souffert comme moi sur les contreforts du Mur pour se hisser en haut des à-pic à l'aide d'une corde ou à mains nues et pourtant ils avaient été éliminés. Oui, je me sentais triste pour eux, mais pas tant que ça. Deux cents de plus avaient disparu ; je m'étais rapproché de deux cents places de la sélection pour les Quarante.

La deuxième année de notre formation fut la pire ; comme si nous avions été plongés dans un océan de feu pour brûler toutes les impuretés qui étaient en nous. On fit de nous des êtres émaciés, couturés, résistants et chaque muscle de notre corps nous causait une douleur permanente.

Nous nous levions à l'aube pour gravir les terribles parois de roche verte du flanc oriental du Mur, entre Ashten et Glay, et nous hisser, couverts d'écorchures, sur les arêtes friables. Il nous fallait capturer à mains nues de petits animaux pour les manger crus. Creuser le sol pour trouver des racines à ronger, sans les débarrasser de toute leur terre. Viser les oiseaux avec des pierres en sachant que, si nous rations nos cibles, nous n'aurions rien à manger de la journée. Ramper dans la boue et frissonner sous la pluie battante. Nous battre en duel à coups de gourdin noueux pour apprendre à nous défendre contre les bêtes sauvages et les fantômes qui étaient censés peupler la

montagne. Quand nous devenions trop crasseux pour supporter notre propre odeur, nous nous baignions dans des rivières à l'eau si glacée qu'elle nous brûlait la peau et nous passions toute la nuit sans fermer l'œil sur d'affreux replats de roche aux arêtes coupantes en faisant comme si c'était un lit épais de feuilles sèches.

Nombre d'entre nous périrent. En tombant de ces saillies mal protégées ; en se laissant entraîner par le courant d'un torrent impétueux ; en cueillant des baies vénéneuses qui causaient la mort dans d'atroces douleurs. Je fus témoin de cinq ou six de ces décès. Dont ceux de deux garçons que je connaissais depuis toujours.

D'autres ne se sentaient plus capables de supporter de telles épreuves et ils se retiraient d'eux-mêmes. « Il n'y a pas de honte à renoncer », nous répétaient chaque jour nos professeurs et ceux qui ne demandaient qu'à le croire sautaient avec joie sur l'occasion. Au début de la troisième année, nous n'étions plus que quatre cents. Il n'y eut pas cette fois de Criblage le dix d'Orgulet : il eût été trop cruel d'éliminer quiconque à ce stade. La sélection s'effectuait d'elle-même et, jour après jour, le nombre des candidats se réduisait du fait de la fatigue, de la maladie, de la peur ou simplement de la malchance.

Ma confiance en moi se fit de nouveau chancelante. J'eus à traverser une période difficile pendant laquelle j'acquis la certitude que j'allais échouer. Mes doutes devinrent si forts que je me décidai à aller voir Thissa la Sorcière pour m'acheter un charme. Thissa était elle-même candidate au Pèlerinage et tout le monde estimait qu'elle avait une bonne chance. Ce que j'espérais, c'est qu'elle souhaiterait à titre personnel que je sois choisi parmi les Quarante de son année et qu'elle me procurerait en conséquence un charme efficace.

Mais Thissa me reçut fraîchement. Elle allait et venait dans la boutique d'un air affairé, transportant des objets d'un comptoir à l'autre, comme si elle n'avait pas de temps à me consacrer.

— Il faut que je m'occupe d'un enchantement qui doit être prêt avant la tombée du jour, me dit-elle en détournant les yeux.

— Je t'en prie, Thissa, insistai-je. Je t'en prie ! Sinon, les Maîtres m'élimineront au prochain Criblage !

Je lui caressai la main et enfouis mon visage dans le creux de son épaule. Elle portait une robe fine, légère, liserée de signes ésotériques en fil doré, qui mettait en valeur la ligne de ses épaules et de ses hanches. Je lui dis à quel point j'admirais son corps mince et souple, et comme je trouvais beaux ses yeux ambrés. À l'époque, nous nous étions déjà accouplés plusieurs fois, Thissa et moi, mais elle s'était toujours montrée distante et réticente. Il y avait dans ses étreintes quelque chose d'étrange, une sensation de fourmillement qui, chaque fois, me laissait perplexe, mal à l'aise, quand j'aurais dû être pleinement satisfait. Malgré cela, elle était belle, à sa manière fragile, et je le lui dis.

Elle me demanda de lui épargner les flatteries, comme elle me l'avait si souvent demandé. Mais elle sembla se radoucir quelque peu. À force de cajoleries, je finis par arriver à mes fins et elle prépara le charme qui consistait à mêler son urine à la mienne et à projeter le mélange devant le Pavillon du Pèlerin en prononçant des paroles rituelles. Je savais que ce serait un bon charme. Je ne me trompai pas. Et elle ne voulut pas accepter d'argent en échange.

Après cela, je retrouvai mon optimisme. Tout allait bien pour moi. De ma vie, je ne m'étais jamais senti plus heureux ni plus vigoureux. Ma patte folle n'avait pas d'importance pour la sélection ; elle ne constituait pas un handicap, car, à défaut de grâce j'avais la force, à défaut de vitesse l'agilité et de la confiance pour trois. Traiben faisait encore, lui aussi, partie des candidats, ce qui ne m'étonnait plus, car il s'était énormément endurci et il n'était plus question de le qualifier de mauviète, même s'il me semblait encore assez frêle et se fatiguait rapidement. C'est la flamme brûlant en lui qui lui permettait de tenir. Nous savions tous deux que nous allions survivre et que nos efforts seraient récompensés.

Mais, comme toujours, Traiben avait des moments de bizarrerie.

— Dis-moi, Poilar, me demanda-t-il un jour à brûle-pourpoint, crois-tu vraiment que la vie ait un but ?

Comme chaque fois qu'il posait une question de ce genre, quelques phrases du catéchisme me vinrent instantanément aux lèvres.

— Le but de notre vie est d'aller à la rencontre des dieux qui vivent au Sommet et de leur rendre hommage, comme le Premier Grimpeur nous l'a enseigné. Et aussi d'apprendre des choses utiles de leur bouche, comme Il l'a fait, afin d'enrichir notre peuple à notre retour.

— Mais à quoi bon faire tout cela ?

Le catéchisme ne m'offrait pas de réponse toute prête et sa question me laissa perplexe.

— Eh bien, répondis-je, pour avoir une vie meilleure !

— Et à quoi bon avoir une vie meilleure ?

Je sentis l'irritation monter en moi. Je le repoussai du plat de la main.

— Arrête ce petit jeu ! On dirait un enfant qui ne cesse de demander le pourquoi de toutes choses quand on les lui explique. À quoi bon en effet ? Nous voulons simplement mener une vie meilleure parce que c'est mieux que de mener une vie moins bonne !

— Oui. Oui, bien sûr.

— Pourquoi perds-tu ton temps avec des questions aussi oiseuses, Traiben ?

— Rien n'a de sens, Poilar, répondit-il après un silence. Il suffit de regarder les choses avec attention. Nous disons : « C'est bien », ou « C'est mal », ou encore « Les dieux veulent ceci ou cela », mais qu'en savons-nous ? Pourquoi une chose est-elle bonne ou mauvaise ? Parce que nous l'avons décrété ? Parce que les dieux l'ont décidé ? Comment pouvons-nous le savoir ? Je ne connais personne qui ait jamais entendu leur voix.

— Suffit, Traiben !

Mais quand il était dans ces dispositions, il n'y avait pas moyen de l'arrêter. Il posait inlassablement des questions bizarres, qui ne seraient jamais venues à l'esprit de quiconque, jusqu'à ce qu'il arrive à une conclusion n'ayant en apparence aucun rapport avec ses questions.

— Même si rien n'a de sens, reprit-il, je crois que nous devons quand même continuer à en chercher un. Es-tu d'accord ?

— Oui, Traiben, soupirai-je.

— Voilà pourquoi nous devons gravir le Mur. Parce que nous pensons que telle est la volonté des dieux et que nous espérons apprendre d'eux des connaissances qui amélioreront notre existence.

— Oui, bien sûr. Tu assènes des évidences.

— Mais maintenant j'ai compris qu'il y avait une troisième raison d'entreprendre l'ascension, poursuivit-il, les yeux étincelants. C'est pour tenter de découvrir quelle sorte d'êtres sont les dieux. De quelle manière ils diffèrent de nous et où se situe leur supériorité.

— Et dans quel but veux-tu faire cela ?

— Afin de pouvoir nous-mêmes devenir des dieux.

— Tu veux devenir un dieu, Traiben ?

— Pourquoi pas ? Es-tu satisfait de ta condition ?

— Oui, répondis-je. Très satisfait.

— Et qu'es-tu donc ? Que sommes-nous ?

— Nous sommes les êtres que les dieux ont créés pour faire leur volonté. C'est ce que nous enseignent les livres sacrés. Notre destin est d'être des mortels comme le leur est d'être des dieux. Moi, cela me convient. Pourquoi est-ce que cela ne te convient pas ?

— Parce que... Le jour où je te dirai : « Cela me convient », je commencerai à mourir, Poilar. Je veux savoir ce que je suis. Après quoi, je veux savoir ce que je suis capable de devenir. Et, encore après, je veux le devenir. Je veux progresser continuellement.

Je songeai à mon rêve de l'étoile. Tandis que je me débattais en me tournant et me retournant, je tendais les mains vers le Ciel. Et je me dis que je comprenais un peu le sens des paroles de Traiben ; n'étais-je pas moi-même avide de gravir cette montagne jusqu'à son point le plus élevé, de paraître devant les déités qui en occupent la cime et de me remettre en leur pouvoir afin de devenir plus grand que ce que j'avais été ? Mais il était allé trop loin.

— Non, Traiben, fis-je en secouant la tête. Je ne crois pas que nous puissions devenir des dieux et, personnellement, je n’y tiens pas.

— Tu préfères rester un mortel ?

— Oui. Je suis un mortel, parce que les dieux ont voulu qu’il en soit ainsi.

— Tu devrais réfléchir un peu plus à ces questions, dit Traiben. Ton esprit tourne en rond. Et tes pieds feront de même, si tu n’y prends pas garde.

— Je me demande parfois si tu n’es pas un peu fou, Traiben, dis-je en secouant de nouveau la tête.

— Et moi, répliqua-t-il, je regrette parfois que tu ne le sois pas un peu plus.

Le nombre des candidats encore sur les rangs ne cessait de diminuer. Il se réduisit à cent, puis à quatre-vingt-dix, quatre-vingts et soixante-dix. Ce fut une période bizarre pour ceux d’entre nous qui restaient. Nous étions tous farouchement résolus à faire le Pèlerinage. Ceux qui étaient susceptibles de flancher et de renoncer l’avaient déjà fait, ceux qui étaient trop maladroits ou assez imprudents pour se blesser ou perdre la vie pendant la durée de notre formation avaient déjà disparu. Mais nous qui avions tenu si longtemps, nous étions décidés à aller jusqu’au bout. Une sorte d’étroite camaraderie s’était développée entre nous. Mais nous étions encore trop nombreux et c’est avec une férocité non déguisée que nous considérions chacun de nos très chers camarades, en songeant dans notre for intérieur : *Fassent les dieux que tu sois anéanti dès demain, que ton âme s’écoule de ton corps comme un filet d’eau glacée, que tu tombes de la falaise en te brisant les deux jambes, que ton courage t’abandonne définitivement. N’importe quoi, pourvu que tu ne sois plus un obstacle pour moi.* Puis nous nous mettions à sourire, car chacun savait que tous les autres lui souhaitaient les mêmes malheurs.

Soixante-dix était un nombre crucial : il provoquait le Criblage Final, le Criblage Silencieux, à l’issue duquel les Quarante seraient choisis. Nous nous retrouvâmes une fois de plus dans le Champ des Pèlerins, juste une poignée quand, trois

ans plus tôt, nous étions plus de quatre mille, et les Maîtres passèrent parmi nous. La caractéristique la plus étrange de ce dernier Criblage était qu'il n'y avait pas de tape sur l'épaule ; trente candidats seraient éliminés, mais ils n'en seraient pas avertis. C'est pour cette raison qu'il était baptisé le Criblage Silencieux. Nous devions rester dans l'ignorance pendant encore six mois, sans savoir si nous étions éliminés ou non, mais en continuant d'endurer toutes les épreuves et les rigueurs de la formation.

— Pourquoi agissent-ils ainsi, à ton avis ? demandai-je à Traiben.

— Parce qu'il y a toujours une possibilité que l'un ou plusieurs des Quarante meurent pendant les derniers mois de la formation et ils peuvent ainsi être remplacés par certains des Trente. Mais les remplaçants, s'il y en a, ne sauront jamais qu'ils n'étaient que remplaçants. Tous ceux qui partent à l'assaut du Mur doivent être persuadés qu'ils étaient parmi les élus.

— Dans ce cas, nous pourrions tous deux être parmi les Trente ?

— Nous sommes dans les Quarante, répondit posément Traiben. La seule chose qui importe maintenant pour nous est de survivre jusqu'à la Fermeture des Portes.

Il ne s'était pas trompé. Le jour du jugement arriva, le douze de Slit, exactement une demi-année avant le départ du nouveau Pèlerinage. À l'aube de ce jour, les Maîtres vinrent nous trouver tandis que nous dormions et réveillèrent quarante d'entre nous, au nombre desquels je me trouvais avec Traiben, pour nous conduire dans le Pavillon du Pèlerin. Nous sûmes alors que nous avions été choisis. Je ne fus pourtant pas plongé dans le ravissement extatique que j'avais imaginé dans mon enfance et n'éprouvai qu'une douce satisfaction. J'avais travaillé trop longtemps et trop dur pour être capable de réagir avec une vive émotion à ma réussite. Une phase de ma vie venait de s'achever, une autre commençait. C'était tout. Dès l'instant où les deux grands vantaux d'osier se seraient refermés sur nous, nous ne verrions plus la lumière du jour ni aucun être humain extérieur à notre groupe jusqu'au dix d'Elgamoir, quand serait donné le départ de notre ascension.

Ce ne fut pas une surprise de constater que Kilarion le Constructeur figurait au nombre des élus. De loin le plus grand et le plus fort de nous tous, il avait l'esprit assez lent, sauf dans l'exercice de son métier, mais il pouvait être utile de l'avoir à ses côtés dans les situations difficiles. La sélection de Jaif le Chanteur me faisait également plaisir, car c'était une nature calme, loyale et sûre. Mais pourquoi les Maîtres avaient-ils distingué le petit Kath, sournois et fuyant, de la Maison des Avocats ? Certes, c'était un beau parleur, mais à quoi de belles phrases pourraient-elles bien servir sur les pentes du Mur ? Et que ferait quelqu'un d'aussi ardent et impulsif que Stapp, de la Maison des Juges, dans un environnement aussi dangereux ? Et Naxa le Scribe, pourquoi l'avait-on choisi ? Il était intelligent, presque autant que Traiben, mais pédant, odieux, et personne ne l'aimait. Et il y en avait quelques autres – Thuiman le Ferronnier, Dorn, de la Maison des Clowns, Navvil le Boucher – de braves garçons, mais sans qualités ni mérites particuliers – sur lesquels je n'aurais probablement pas porté mon choix, si j'avais été un Maître. Et Muurmut, de la Maison des Vignerons, un grand rougeaud têtu, aux opinions tranchées, mais trop impétueux et qui se butait trop souvent, que pourrait-il apporter à notre groupe ? Les paroles que Traiben avait prononcées plusieurs années auparavant étaient encore gravées dans mon esprit. Nous autres, les Pèlerins, n'étions pas nécessairement la fine fleur du village. Certains pouvaient avoir été choisis dans le simple but de se débarrasser d'eux. Et rien ne me permettait de dire que je n'étais pas un de ceux-là.

Pendant la durée du séjour dans le Pavillon du Pèlerin, la coutume voulait que les vingt hommes restent dans une salle et les vingt femmes dans la salle voisine. Ce fut difficile pour moi de demeurer si longtemps sans accouplement. Depuis ma quatorzième année, je n'avais jamais passé plus de quelques jours d'affilée dans la continence et, là, nous étions condamnés à passer une demi-année dans cet état. Mais, après les rigueurs de la formation, la trempe de mon âme était telle que je fus en mesure de le supporter.

Nous n'avions au début pas la moindre idée de l'identité de nos homologues de l'autre sexe. Mais Kath découvrit un trou

reliant les deux salles, tout en haut du mur de la réserve obscure, au fond du Pavillon. En faisant monter trois hommes sur les épaules l'un de l'autre, Jaif sur celles de Kilarion et Kath sur celles de Jaif, nous réussîmes à communiquer avec les femmes qui se trouvaient de l'autre côté. C'est ainsi que j'appris que Galli, ma robuste amie, faisait partie de Quarante, de même que la frêle Thissa aux yeux plissés, qui se consacrait à la sorcellerie, et une femme distante et maussade du nom de Hendy, qui me fascinait, car, enlevée dans son enfance par des habitants du village voisin de Tipkeyn, elle n'était revenue qu'à l'âge de quatorze ans. Il y avait encore la douce Tenilda, de la Maison des Musiciens, Stum, de chez les Charpentiers et Min, la Scribe, toutes de vieilles amies, et d'autres, comme Grycindil la Tisserande et Marsiel, de chez les Cultivateurs, que je ne connaissais pas du tout.

Il fallut nous armer de patience. C'était comme la prison. Nous fîmes un certain nombre de choses dont il n'est pas convenable de parler, car seuls ceux qui s'apprêtent à accomplir le Pèlerinage peuvent les connaître. Mais la majeure partie du temps s'écoulait dans l'oisiveté. Telle est la nature du temps passé dans le Pavillon du Pèlerin. C'est essentiellement une période d'attente. Il y avait des agrès que nous utilisions en permanence pour faire de l'exercice. Afin de nous distraire au long des mornes et interminables heures d'attente, nous faisions des suppositions sur la composition des repas qui nous étaient servis deux fois par jour, par d'étroites ouvertures percées dans les portes, mais le menu était toujours le même : gruau, haricots et viande grillée. Il n'y avait jamais de vin pour l'accompagner ni de feuilles de gaith à mâcher.

Nous chantions. Nous tournions en rond comme des fauves en cage. Nous devenions de plus en plus impatients et de plus en plus apathiques.

— C'est la dernière épreuve, expliqua Traiben. Si l'un de nous craque pendant cette période de réclusion, il sera remplacé par l'un des Trente. C'est leur dernière chance de s'assurer que nous sommes dignes d'entreprendre l'ascension.

— Mais si quelqu'un est incorporé maintenant, objectai-je, il saura qu'il n'est qu'un remplaçant. Ce qui fera de lui une sorte de Pèlerin de deuxième classe.

— Je pense que cela ne se produit que très rarement, répondit Traiben.

De fait, tout le monde tint le coup et continua même de s'affermir dans sa résolution tandis que s'écoulaient nos dernières semaines dans le Pavillon du Pèlerin. Aussi impatient que j'aie été de commencer mon Pèlerinage, je me souviens d'avoir atteint simultanément une sorte d'imperturbable sérénité qui me permit de supporter aisément l'attente des derniers jours. Et si l'on me demande comment on peut être en même temps impatient et serein, je ne pourrai donner de réponse satisfaisante, si ce n'est peut-être que seuls ceux qui font partie des Quarante en sont capables. Je finis même par perdre la notion du temps. Tout le monde était comme moi, sauf Naxa qui tenait le compte des jours à sa manière de Scribe et qui nous annonça un matin :

— Nous sommes le onzième jour d'Elgamoir.

— Le dixième, d'après mes calculs, fit doucement Traiben.

— Ah ! ah ! Il peut même arriver au brillant Traiben de se tromper, lança Naxa d'un air triomphant. J'affirme, par la barbe de Kreshe, que c'est le onzième jour d'Elgamoir et que, demain, nous serons sur Kosa Saag.

Traiben se renfrogna et marmonna quelque chose d'inaudible. Mais, ce soir-là, quand on nous passa nos plateaux par les fentes des portes, nous découvrîmes des bols de hammon fumant, de grosses tranches de kreyll rôti et de grandes cruches du vin de cérémonie, doré et mousseux, et nous comprîmes que le compte de Naxa était juste et que, pour une fois, Traiben s'était trompé, car c'était le festin du Départ que l'on nous servait et, le lendemain matin, notre Pèlerinage commencerait enfin.

5

Le rite final de notre séjour dans le Pavillon du Pèlerin eut lieu à l'aube : le Sacrifice du Lien. Nous étions tous bien réveillés quand un magnifique grezbor se glissa par l'étroite ouverture ménagée dans une porte, un jeune animal au corps svelte, aux sabots roses et à la fourrure d'un blanc éclatant. Pas le banal grezbor de ferme, non, un de ces animaux de race, primés, que l'on trouve dans les temples. Après lui, sur un plateau doré, arriva le couteau d'argent du Lien.

Nous savions ce qu'on attendait de nous. Mais, au moment de passer à l'acte, nous échangeâmes des regards gênés. Le grezbor semblait prendre tout cela comme un jeu et il trottinait de l'un à l'autre, se frottant contre nos genoux, acceptant nos caresses.

— Bon, déclara enfin Narril en saisissant le couteau, étant donné que l'affaire est de la compétence de ma Maison...

— Non ! protesta vivement Muurmut. Pas un Boucher, pas pour ça ! Il faut y mettre la manière !

Il prit le couteau des mains de Narril sans laisser au Boucher le temps de réagir et leva l'arme qu'il brandit solennellement au-dessus de sa tête.

— Qu'on m'apporte l'animal, déclara-t-il d'une voix grave et d'un ton théâtral...

Je lui lançai un regard de mépris. Muurmut avait à la fois l'air ridiculement pompeux et un aspect imposant, mais il était assurément plus pompeux qu'imposant. Pourtant, le Sacrifice devait être accompli, il avait pris le rite en charge et nul n'y pouvait rien changer. Kilarion et Stum saisirent le pauvre animal qu'ils amenèrent à Muurmut, dressé de toute sa taille au centre de la salle. Muurmut fit tourner le couteau dont la lame brilla à la lumière du jour entrant par la fenêtre.

— Nous faisons l’offrande de la vie de cet animal pour établir un lien entre nous, déclara-t-il d’une voix vibrante et solennelle, pour nous engager à nous aimer les uns les autres, au moment de nous lancer dans notre grande entreprise.

Puis il prononça les paroles de la prière de l’abattage, comme l’eût fait n’importe quel Boucher, et le couteau lança un éclair. Une ligne cramoisie se dessina sur la gorge du grezbor. C’était une mise à mort propre et rapide ; il fallait rendre cette justice à Muurmut. Je vis Traiben détourner la tête et j’entendis le petit cri d’horreur étouffé par Hendy.

Pendant que Muurmut tenait le corps à bout de bras, nous nous approchâmes l’un après l’autre pour tremper nos doigts dans le sang de l’animal et nous en barbouiller le visage et les avant-bras, comme le voulait la tradition, en faisant le serment de nous aimer les uns les autres tout au long de l’épreuve que nous allions affronter. Je m’interrogeai sur le pourquoi de ce rite. Craignait-on que, sans le serment, nous devenions ennemis sur la montagne ? Quoi qu’il en soit, nous nous frottâmes mutuellement de sang, comme si c’était vraiment nécessaire. Je devais découvrir par la suite que tel était bien le cas.

— Regardez, dit Jaif. Les portes...

En effet. Elles étaient en train de pivoter sur leurs gonds.

Je n’éprouvai rien, absolument aucune émotion ce matin-là, quand je sortis du Pavillon du Pèlerin pour prendre ma place dans la Procession. J’avais passé si longtemps à attendre cet instant qu’il avait perdu toute signification.

Mais il y eut en revanche une multitude de *sensations*. Je me souviens du souffle d’air chaud qui me frappa au moment où je franchis le seuil, de la lumière ardente d’Ekmelios qui me transperça les paupières et de l’odeur de sueur, âcre et irritante, des milliers de corps moites. J’entendis les chants et la musique. Je vis des visages que je connaissais dans la tribune dressée juste en face de la rotonde des Revenants, là où Traiben et moi avions pris place, huit ans auparavant, le jour où, pour la première fois, nous avions fait le vœu d’accomplir le Pèlerinage. Mes sens recevaient une infinité de détails qui devaient se graver dans ma mémoire d’une manière indélébile, mais qui, sur le moment, n’avaient aucune signification. J’avais été

enfermé ; je venais de sortir et je retrouvais mon village ; je m'apprêtais à partir en promenade.

Oui, en promenade.

Comme j'appartenais à la Maison du Mur, je fus le premier à sortir du Pavillon et c'est moi qui conduisis le groupe des Pèlerins de la Procession. C'est toujours le Mur qui ouvre la marche, suivi par les Chanteurs, puis les Avocats, les Musiciens, les Scribes et ainsi de suite, dans l'ordre immuable, prescrit depuis des millénaires. Traiben, puisqu'il appartenait lui aussi au Mur, marchait juste derrière moi ; la timidité, au dernier moment, l'avait empêché de passer le premier. À ma droite marchait la seule femme de ma Maison qui eût été choisie, Chaliza, du clan de la Lune. Je ne l'avais jamais beaucoup aimée et nous n'échangions pas un regard.

La Rue de la Procession s'ouvrait devant moi, vide. Tous les autres étaient déjà passés, les chefs des Maisons, les double-vies, les Revenants, les jongleurs, les musiciens et tout le monde. Je posai un pied devant l'autre et commençai à descendre la rue en direction du centre du village, vers la place où se dressait le szambar au feuillage éclatant, vers la route de Kosa Saag.

Mon esprit était vide. Mon esprit était engourdi. Je n'éprouvais rien, rigoureusement rien.

Les chefs de toutes les Maisons attendaient sur la place, disposés en cercle autour du szambar. Comme le voulait la tradition, je m'avançai vers eux pour leur effleurer à tour de rôle le bout des doigts et y déposer de petites traces de sang. Meribail, le chef de ma propre Maison, pour commencer, puis Sten des Chanteurs, Galtin des Avocats et les autres, dans l'ordre prescrit. Notre parentèle aussi était là, pour nous faire ses adieux. J'étreignis ma mère qui me sembla très loin. Elle parla confusément du jour où elle s'était tenue devant le même arbre au feuillage écarlate pour dire au revoir à mon père qui s'apprêtait à entreprendre le Pèlerinage dont il n'était jamais revenu. À côté se trouvait le frère de ma mère, celui qui m'avait élevé comme un père, et tout ce qu'il trouva à me dire fut : « N'oublie pas, Poilar, que le Mur est un monde. Le Mur est un

univers. » Bon, d'accord, Urillin, mais j'aurais préféré des paroles un peu plus chaleureuses, ou, au moins, quelque chose d'un peu plus utile.

Quand nous eûmes fait le tour du szambar et échangé quelques mots avec ceux qui étaient venus nous voir partir, nous nous trouvâmes au fond de la place, du côté de la route de la montagne. Les tapis dorés étaient posés, qui s'étiraient comme une coulée de métal en fusion. C'est cette vue qui me fit sortir de ma transe. Un frisson parcourut mon échine et je crus un instant que j'allais me mettre à pleurer. Je tournai la tête vers Chaliza. Elle avait le visage brillant de traînées de larmes. Je lui souris en indiquant la montagne d'un petit mouvement de la tête.

— Allons-y, dis-je.

C'est ainsi que nous prîmes la route du pays des rêves, du lieu de tous les secrets, de la montagne des dieux.

Pas après pas, pas après pas. Poser un pied, puis l'autre, c'est ainsi que l'on grimpe. De tous côtés, nous parvenaient des cris d'encouragement, des vivats et le fracas joyeux de la musique. Il y avait même des acclamations qui venaient de derrière nous où, comme le voulait la tradition, les candidats qui n'étaient pas allés jusqu'au bout nous suivaient humblement en portant nos bagages. Je me retournai une seule fois et découvris leur foule innombrable. Ils étaient plusieurs milliers. Dans leurs yeux brillait le reflet de notre gloire. Pourquoi n'y avait-il ni amertume ni envie chez ces milliers de postulants dont la candidature n'avait pas été retenue ? Nous n'étions qu'une poignée à avoir décroché le gros lot dont ils avaient rêvé.

Tout le monde connaît le bas de la route. Les vieux pavés blancs dont elle est revêtue sont lisses et larges, et la palissade qui la borde est hérissée de bannières jaunes. En prenant soin de ne fouler que le tapis d'honneur doré, nous traversâmes le cœur de la ville en suivant la route jusqu'à l'endroit où elle descend légèrement avant de remonter en pente raide. Puis nous atteignîmes la Porte Roshten où les gardes nous saluèrent et, l'un après l'autre, nous posâmes la main sur la borne de Roshten pour marquer notre départ du village et le véritable commencement de l'ascension. J'ouvrais toujours la marche,

mais, comme nous avons rompu notre stricte formation de départ, Kilarion, Jaif et quelques autres s'étaient portés à ma hauteur. Nous n'en étions qu'au tout début de la montée, mais l'air semblait déjà plus frais.

Devant nous, Kosa Saag bouchait tout le ciel.

Quand on est sur ses flancs, c'est à peine si on se rend compte que c'est une montagne. Elle devient le monde entier. On n'a aucune notion de sa hauteur. C'est simplement un mur, *le Mur*, qui se dresse entre nous et les régions inconnues qui se trouvent de l'autre côté. Au bout d'un certain temps, on cesse d'y penser comme à quelque chose de vertical. Elle se déroule comme une longue route sinueuse, interminable, qui, en général n'est pas aussi abrupte qu'on aurait pu le penser et on la gravit un pas après l'autre, sans songer à ce qui nous attend plus haut, car on sait que si on pense à autre chose qu'au pas suivant, à la rigueur à celui d'après, on ne pourra que devenir fou.

Nous laissâmes rapidement derrière nous les bornes que nous connaissions tous : Ashten, Glay, Hespen, Sennt. Tous sans exception nous étions montés jusque-là, un jour ou l'autre, à l'occasion d'une des fêtes où le Mur est ouvert au public pour les cérémonies sacrées organisées en l'honneur de Celui Qui Grimpe, et nous y étions probablement tous montés en cachette, comme je l'avais fait avec Galli. À chaque borne, il fallait dire une petite prière, car chacune est dédiée à un dieu particulier. Mais notre halte était aussi brève que possible et nous reprenions la route dès la fin de l'oraison. Chemin faisant, je me tournai vers Galli et elle me sourit, comme pour me faire comprendre qu'elle aussi se souvenait de ce jour où, encore adolescents, nous étions montés jusque-là et où nous avions accompli les Changements sur un lit de mousse, derrière Hithiat. En repensant à cette aventure, je retrouvai le souvenir des seins de Galli au creux de mes mains, celui de sa langue agile dans ma bouche et je me demandai si elle accepterait, la nuit venue, au campement, d'accomplir avec moi quelques Changements. Mes dernières relations sexuelles remontaient à six mois et, dans la disposition où j'étais, j'aurais pu accomplir des Changements avec les vingt femmes du Pèlerinage sans m'arrêter pour reprendre mon souffle.

Mais il fallait d'abord continuer à grimper pendant un certain temps.

La montée était aisée, le paysage familier. Dans sa portion menant à Hithiat, la route du Mur est bien entretenue, la pente reste douce, pour une route de montagne, et, comme je l'ai déjà dit, nous l'avions déjà suivie à de nombreuses reprises. Nous avançons d'un bon pas en riant et plaisantant, faisant de loin en loin une halte aux points de vue jalonnant la route pour regarder en contrebas le village qui, chaque fois, rapetissait. Si les rires étaient parfois un peu plus bruyants que les plaisanteries ne le méritaient, il fallait nous comprendre ; nous étions excités, impatients et l'air de la montagne, déjà plus pur, moins lourd que celui du village, avait un effet euphorisant. Je me rappelle qu'une des femmes, je crois que c'était Grycindil la Tisserande ou bien Stum des Charpentiers, se porta à ma hauteur.

— Imagine qu'ils nous aient menti et que la montée soit aussi facile jusqu'en haut ! me lança-t-elle avec entrain. Imagine qu'on atteigne le Sommet demain, dans la journée ! Ce serait merveilleux, Poilar !

Je m'étais posé les mêmes questions. Est-ce que la montée allait se poursuivre aussi aisément jusqu'au Sommet ? Est-ce que les choses n'allaient pas devenir beaucoup plus difficiles ?

— Bien sûr, répondis-je, ce serait merveilleux.

Et nous partîmes d'un grand rire, un de ces rires forcés derrière lesquels nous avons pris l'habitude de cacher nos craintes. Mais je savais en mon for intérieur que la route n'allait pas tarder à devenir beaucoup plus pénible et que nous découvririons très vraisemblablement au bout de quelques jours qu'il n'y avait plus de route du tout, plus rien que la paroi abrupte et dénudée du Mur qu'il nous faudrait escalader dans des souffrances extrêmes. Et je crois qu'elle le savait aussi.

À la borne de Denbail eut lieu la remise de notre équipement par nos porteurs. Nous nous arrê tâmes juste au bord du tapis de cérémonie et les candidats malheureux qui avaient transporté notre barda jusque-là tendirent les bras pour nous le remettre, car il leur était interdit de poser le pied sur les pavés non

recouverts des côtés de la route. Mon bagage avait été porté par une femme des Jongleurs du nom de Streltsa, avec qui je m'étais accouplé une ou deux fois par le passé. Comme elle se tenait à une certaine distance du bord du tapis, elle se pencha très loin en avant pour me le passer, mais, au moment où j'allais le saisir, elle le retira en riant et il me fallut étendre gauchement les bras. Ma jambe se déroba sous moi et je commençai à basculer en avant, mais je parvins à éviter la chute. Tandis que je cherchais à reprendre mon équilibre, elle me saisit de la main gauche et m'attira vers elle pour me mordre dans le cou, jusqu'au sang.

— Pour te porter bonheur ! lança-t-elle avec le regard égaré d'une droguée.

À l'évidence, elle avait pris du gaith.

Je crachai sur elle. Elle m'avait obligé à remettre les pieds sur le tapis, ce qui ne portait assurément pas bonheur. Mais Streltsa ne fit qu'en rire et m'envoyant un baiser du bout des doigts. Je lui arrachai mon bagage des mains et elle m'envoya un autre baiser. Puis elle plongea le bras dans son corsage et en sortit un objet qu'elle me lança. Dans un mouvement réflexe, je l'attrapai au vol avant qu'il ne tombe.

C'était une petite idole sculptée en os représentant Sandu Sando le Vengeur. Ses yeux verts et brillants étaient deux pierres précieuses et il était en plein Changement, le pénis dressé entre ses cuisses comme une minuscule hachette. Je lançai un regard noir à Streltsa et m'apprêtais à lancer l'idole par-dessus le parapet, mais je me retins en l'entendant pousser un petit cri d'effroi. Je vis qu'elle tremblait. Elle me fit de grands gestes qui signifiaient : *Prends-le. Garde-le.* J'acquiesçai de la tête en sentant la frayeur se mêler à ma colère. Streltsa pivota sur elle-même et commença à dévaler la route. Une nouvelle flambée de colère monta en moi et je me serais lancé à sa poursuite pour la balancer dans le vide si je n'avais réussi à me maîtriser à temps.

Thissa la Sorcière avait suivi toute la scène. Elle tamponna le sang de ma morsure.

— Elle t'aime, murmura Thissa. Elle sait qu'elle ne te reverra jamais.

— Si, elle me reverra, répliquai-je. Et, quand je reviendrai, je l'attacherai nue sur la place et je lui ferai faire tous les Changements avec sa petite saleté d'idole.

Le rouge monta aux joues de Thissa. Elle secoua la tête d'un air horrifié et fit un rapide signe de Sorcier dans ma direction. Puis elle prit le Vengeur dans ma main inerte et le fourra au fond de mon sac.

— Fais bien attention de ne pas le perdre, dit-elle. Il nous protégera tous. Il y a de terribles dangers qui nous attendent.

Et elle m'embrassa pour me calmer, car je tremblais de fureur et de peur mêlées.

Ce n'était pas la meilleure manière de commencer ce voyage.

Nos porteurs avaient maintenant disparu et il ne restait plus que les Quarante. Sans son tapis doré, la route était beaucoup plus inégale qu'à la sortie de la ville. Les pavés, posés depuis une éternité, étaient fendus et bizarrement inclinés en tous sens, et je savais depuis le jour où j'étais venu avec Galli que la surface allait très bientôt devenir encore plus raboteuse. Nos sacs étaient effroyablement lourds ; nous les avions bourrés de nourriture pour plusieurs semaines et y avions fourré tout le matériel de camping que nous nous sentions capables de porter, sachant que nous ne pourrions rien nous procurer pendant l'ascension. Après Denbail, la route fait un crochet dans un repli du mur et, de ce méandre, le village n'est plus visible, ce qui nous donna à tous le sentiment douloureux d'avoir tranché nos dernières attaches avec notre patrie pour prendre notre essor dans le vide du firmament. Mais c'est à partir de la borne d'Hithiat que l'on entrait véritablement dans l'inconnu.

Nous y arrivâmes en fin d'après-midi et nous décidâmes tacitement de nous y arrêter pour réfléchir à ce qu'il convenait de faire.

Le moment était venu de choisir un chef. Tout le monde en avait conscience. On nous avait dit pendant la période de formation qu'il nous faudrait élire un chef dès que nous aurions dépassé Hithiat, sans quoi nous serions comme un serpent à plusieurs têtes, chacune désireuse de suivre la direction qu'elle préférait, incapables de se mettre d'accord entre elles.

Il y eut un moment de gêne, semblable à celui qui avait précédé le Sacrifice du Lien, personne ne sachant très bien comment s'y prendre pour faire ce qu'il était nécessaire de faire. J'avais gardé en mémoire la manière dont Muurmut avait profité de ce moment de flottement pour prendre les choses en main et je n'avais pas l'intention de le laisser recommencer.

— Écoutez, dis-je, j'appartiens à la Maison du Mur. Le Mur est le lieu de ma Maison, un lieu auquel, toute ma vie, j'ai rêvé d'accéder. Suivez-moi et je vous conduirai jusqu'au Sommet.

— Est-ce que tu te proposes comme chef, Bancroche ? lança Muurmut d'un ton qui me fit aussitôt comprendre que j'aurais des difficultés avec lui.

Je répondis par un hochement de tête.

— Je soutiens sa candidature, déclara Traiben.

— Tu es de sa Maison, objecta Muurmut. Tu n'as pas le droit d'appuyer sa candidature.

— Moi, je l'appuie, déclara Jaif le Chanteur.

— Moi aussi, fit Galli qui appartenait à la Maison des Vignerons, celle de Muurmut.

Il se fit un moment de silence.

— Si Poilar peut se proposer, déclara enfin Stapp des Juges, je le fais aussi. Qui appuie ma candidature ? poursuivit-il en faisant du regard le tour de notre petite troupe.

Un ricanement s'éleva.

— Qui appuie ma candidature ? répéta Stapp, le visage gonflé et cramoisi de colère.

— Pourquoi ne l'appuies-tu pas toi-même, Stapp ? lança Kath.

— Pourquoi ne la fermes-tu pas ?

— À qui est-ce que tu dis ça ?

— À toi, répondit Stapp.

Kath leva le bras, sans que son geste fût véritablement menaçant, et Stapp bondit aussitôt vers lui, prêt à en découdre.

Galli le saisit par la taille et le tira en arrière pour lui faire reprendre sa place dans le cercle.

— Le Lien, murmura Thissa, l'air peiné par ce climat de violence. N'oubliez pas le Lien !

— Quelqu'un appuie-t-il la candidature de Stapp ? demandai-je.

Personne ne répondit. Stapp nous tourna le dos et garda les yeux fixés sur le Mur. J'attendis.

— Muurmut, dit enfin Thuiman des Ferronniers.

— Tu appuies la candidature de Muurmut ?

— Oui.

Je m'y attendais.

— Qui d'autre la soutient ?

Seppil des Charpentiers et Talbol des Corroyeurs levèrent la main. Je m'y attendais aussi. Ces trois-là avaient l'esprit particulièrement obtus.

— La candidature de Muurmut est retenue, déclarai-je.

Vous remarquerez que j'avais pris les choses en main dans ces moments précédant l'élection. Je n'étais pas animé de mauvaises intentions. Il est dans ma nature de diriger ; il faut bien que quelqu'un s'en charge, même en l'absence d'un chef désigné.

— Y a-t-il d'autres candidats ? Non, alors, nous passons au vote, ajoutai-je en voyant que personne ne se proposait. Ceux qui sont pour Poilar, faites un pas de ce côté. Ceux qui sont pour Muurmut, faites un pas de l'autre.

Muurmut me lança un regard mauvais.

— Et si nous faisions valoir nos mérites avant de passer au vote, Poilar ?

— Je pense que c'est une bonne idée. Quels sont tes arguments, Muurmut ?

— Pour commencer, j'ai deux jambes bien droites.

C'était facile et je lui aurais flanqué sur-le-champ une volée si je n'avais eu la certitude de tourner plus aisément la situation à mon avantage en me maîtrisant. Je me contentai donc d'un petit sourire, un sourire sans chaleur. Mais Seppil le Charpentier s'esclaffa comme s'il n'avait jamais rien entendu de si drôle de sa vie. Talbol le Corroyeur, qui n'était pas du genre à s'abaisser à de telles mesquineries, se força pour émettre un petit grognement en signe de solidarité avec Muurmut.

— Oui, droites et très jolies, dis-je en regardant les grosses jambes poilues de Muurmut. Si un chef doit penser avec ses jambes, les tiennes sont assurément supérieures aux miennes.

— Un chef doit grimper avec ses jambes.

— Les miennes m'ont déjà mené jusqu'ici, rétorquai-je. Qu'as-tu d'autre à dire en faveur de ta candidature ?

— Je sais commander, répondit Muurmut. Je donne des ordres que les autres acceptent d'exécuter, car ce sont les ordres qui conviennent.

— Bien sûr. Tu dis : « Mettez le raisin dans cette cuve », ou bien : « Pressez les grappes de telle ou telle manière », ou encore : « Versez le moût dans les barriques et laissez le vin se faire. » Ce sont des ordres appropriés, dans le domaine qui est le tien. Mais ils ne te rendent pas apte à diriger un Pèlerinage. La manière dont tu t'es moqué de ma jambe, un défaut dont je ne suis pas responsable, ne montre pas une grande compréhension à l'égard de quelqu'un que tu as fait le serment d'aimer. Qu'en penses-tu, Muurmut ? Et quelqu'un qui manque de compréhension est-il vraiment digne d'être un chef ?

Le regard noir qu'il me lança montrait qu'il m'aurait précipité avec plaisir au pied de la montagne.

— Je n'aurais peut-être pas dû dire cela à propos de ta jambe, reconnut-il. Mais comment feras-tu dans les passages dangereux, Poilar ? Seras-tu capable pendant l'ascension de réfléchir avec lucidité à toutes les choses auxquelles un chef doit penser alors que tu seras gêné à chacun de tes pas par ton infirmité ? Quand les feux du changement commenceront à s'attaquer à nous, seras-tu assez fort pour nous protéger d'eux ?

— Je n'ai pas d'infirmité, répliquai-je. Je n'ai qu'une jambe torse.

Et je lui aurais botté les fesses de bon cœur avec cette jambe, mais je parvins à me contenir.

— Pour ce qui est des feux du changement, ajoutai-je, nous ne savons pas encore s'il s'agit d'un mythe ou d'une réalité. S'ils sont bien réels, il appartiendra à chacun de nous d'assurer sa propre protection ; ceux qui seront trop faibles pour résister à cette tentation resteront au bord du chemin et deviendront des monstres pendant que le reste d'entre nous poursuivra sa route

vers les dieux. Telle est la Voie, comme je la comprends. As-tu d'autres arguments à faire valoir pour ta candidature, Muurmut ?

— Je pense que nous devrions écouter les tiens.

— Les dieux m'ont choisi pour vous conduire au Sommet, commençai-je d'une voix douce en regardant successivement tous mes compagnons de Pèlerinage. Et vous le savez. Chacun de vous a fait, la même nuit, le même rêve que moi, un rêve dans lequel j'étais désigné. Vous savez que je peux commander, que j'ai l'esprit lucide et que je suis assez robuste pour grimper. Je vous conduirai au Sommet, si vous acceptez de me suivre. Voilà mes qualités. Mais cette discussion a assez duré ; je demande que l'on procède au vote.

— Je suis pour, dit Jaif.

— Moi aussi, fit doucement Thissa.

C'est ainsi que nous votâmes. Muurmut, Seppil et Talbol se placèrent d'un côté, tous les autres rompirent le cercle pour venir vers moi, trois ou quatre très rapidement, quelques autres après un instant d'hésitation et enfin, en se bousculant, tous ceux qui restaient. Même Thuiman, qui avait soutenu Muurmut, le lâcha. Le sort en était jeté. Muurmut ne fit aucun effort pour dissimuler sa fureur. Je crus un instant que la rage allait le pousser à se jeter sur moi et je me préparai à l'affrontement. J'étais prêt à lui faire un croc-en-jambe avec ma patte folle pour le jeter par terre, puis à le prendre par les pieds pour le retourner et enfin à lui écraser le visage contre le sol pierreux jusqu'à ce qu'il fasse acte de soumission.

Mais rien de tout cela ne fut nécessaire. Il ne commit pas l'erreur de lever la main sur moi devant les autres, peut-être à cause de la netteté du résultat du vote. C'est donc à contrecœur qu'il s'avança vers moi, avec les autres, pour me serrer la main. Mais son sourire était faux, sa mine renfrognée et je savais que, si une occasion de m'évincer se présentait, il ne la laisserait pas passer.

— Très bien, dis-je. Je vous remercie de votre soutien, tous autant que vous êtes. Et maintenant, il faut parler de ce qui nous attend. Qui d'entre vous est déjà allé au-delà d'Hithiat ? poursuivis-je en faisant du regard le tour de la petite troupe.

J'entendis quelques rires nerveux. Nous étions tous montés jusqu'ici pendant notre formation et, pour la plupart, pour braver l'interdit, nous nous étions lancés une ou deux fois dans notre jeunesse à l'assaut du Mur, parfois jusqu'à Denbail ou même Hithiat. Mais il ne viendrait à l'esprit d'aucune personne sensée de s'aventurer au-delà d'Hithiat. Je n'attendais pas de réponse affirmative, mais j'avais quand même estimé utile de poser la question.

À mon grand étonnement, je vis Kilarion lever la main.

— Moi, dit-il. Je suis monté à Varhad pour voir les fantômes.

Tous les regards convergèrent sur lui. Le visage du grand costaud ravi de l'attention que lui valait sa vantardise s'éclaira d'un sourire. Puis un rire s'éleva, imité par d'autres, et le visage de Kilarion s'assombrit comme le ciel avant un orage. Une vive tension devint perceptible.

— Continue, dis-je. Tout le monde t'écoute.

— Je suis allé à Varhad. J'ai vu les fantômes et accompli les Changements avec l'un d'eux. Si quelqu'un ne me croit pas, je suis prêt à me battre, ajouta Kilarion en se dressant de toute sa taille, les poings serrés, les yeux passant vivement de l'un à l'autre.

— Personne ne met ta parole en doute, Kilarion. Mais dis-nous quand tout cela s'est passé.

— Quand j'étais petit, avec mon père. Tous les garçons de mon clan montent avec leur père dès qu'ils ont douze ans. Je suis du clan de la Hache. Vous croyez que je vous raconte des histoires ? poursuivit-il en lançant à la ronde un regard encore noir. Attendez un peu et vous verrez ce qui vous attend là-haut !

— C'est ce que nous te demandons de nous raconter, dis-je. Toi, tu le sais, pas nous.

— Eh bien, commença-t-il d'une voix hésitante, brusquement mal à l'aise. Il y a des fantômes. Et des rochers blancs. Les arbres sont... euh ! ils sont très laids.

Il s'interrompit, cherchant ses mots.

— C'est un mauvais lieu, reprit-il. Tout remue sans cesse. Il y a une odeur qui flotte dans l'air.

— Quel genre d'odeur ? demandai-je. Et qu'est-ce que cela veut dire : tout remue.

— Une mauvaise odeur. Et les choses... bougent. Je ne sais pas... Elles bougent, c'est tout.

Pauvre Kilarion au cerveau obtus. Je tournai la tête vers Traiben et le vis en train de réprimer une violente envie de rire. Je lui lançai un regard furieux. Puis je demandai de nouveau à Kilarion à quoi ressemblait Varhad et sa réponse fut aussi floue que la première fois.

— Un mauvais lieu, marmonna-t-il. Un très mauvais lieu.

Il nous fut impossible de tirer autre chose de lui. Ce qu'il avait pu apprendre là-haut ne nous servirait donc jamais. Mais le peu qu'il avait réussi à exprimer suffit pour nous inciter à établir notre premier campement à la hauteur d'Hithiat et à attendre le lendemain matin pour nous lancer plus avant dans les régions inconnues du Mur.

C'est ainsi que je me retrouvai dans le champ couvert de mousse où, de longues années auparavant, nous nous étions donné du plaisir, Galli et moi. Mais, cette nuit-là, il n'y eut pas de Changements malgré tout le désir refoulé qui s'était accumulé en nous au long des six mois passés dans le Pavillon du Pèlerin. Le désir peut parfois devenir si exacerbé qu'il n'est pas de moyen facile de l'exprimer et c'est ce qui nous arriva à tous cette première nuit. Nous avions vécu si longtemps séparément que mettre en si peu de temps un terme à notre continence nous paraissait une difficulté insurmontable. Voilà pourquoi les vingt hommes campèrent d'un côté du champ et les vingt femmes de l'autre. Comme si nous étions encore dans les deux salles séparées du Pavillon du Pèlerin.

Je pense qu'aucun de nous ne dormit très bien cette nuit-là. Du haut de la montagne, nous parvenaient des hululements qui s'achevaient en affreux cris rauques et, à plusieurs reprises, le sol se mit à gronder, comme si Kosa Saag avait décidé de nous projeter d'un mouvement dédaigneux dans la vallée profonde. Une brume glacée comme la mort envahit le campement et s'enroula autour de nous comme un suaire. Au beau milieu de la nuit, je sentis la soif des damnés s'emparer de moi et me levai pour me rendre au bord du petit ruisseau qui traversait notre campement. En m'agenouillant pour boire au clair de lune, je vis dans l'eau le reflet de mon visage tordu, déformé, mais aussi

autre chose, un rutillement dans le lit du cours d'eau, pareil à des yeux rouges levés vers moi. J'eus l'impression que c'étaient les yeux de Streltsa, celle qui m'avait mordu à Denbail, et qu'ils versaient des larmes de sang.

Je fis un bond en arrière et marmonnai un chapelet de prières adressées à tous les dieux dont le nom me venait à l'esprit.

Puis mon regard se porta à l'autre bout de la prairie et je vis à travers les nappes de brume l'étrange Hendy marchant au milieu de ses compagnes endormies. Je sentis un désir fugace monter en moi et songeai qu'il serait si bon d'aller à sa rencontre, de lui chanter le chant de l'accouplement et de l'attirer sur le lit de mousse. Mais je n'avais jamais adressé la parole à Hendy, je n'avais entendu personne parler d'un accouplement avec elle et le moment me paraissait mal choisi pour aller à elle dans ce but. J'avais déjà été mordu une fois dans le courant de la journée. Nous nous regardâmes de loin dans la brume et le visage d'Hendy demeura comme la pierre. Au bout d'un moment, je fis demi-tour et regagnai mon sac de couchage. Je m'allongeai sur le dos, sans bouger. La brume se dissipa et les étoiles apparurent. Je me mis à trembler sous leur éclat et posai les mains sur mon membre viril pour le protéger. Bien que les étoiles soient des divinités, elles ne sont pas toutes bienveillantes. On dit que la lumière de certaines étoiles a des vertus magiques, mais que celle de certaines autres est un poison et j'ignorais sous lesquelles j'étais couché cette nuit-là. J'avais hâte de voir le jour se lever. Mon attente me sembla durer mille ans.

6

Au-dessus d'Hithiat commence le territoire des fantômes, là où – c'est du moins ce que l'on nous avait enseigné – certaines Maisons de notre village étaient établies en des temps reculés, jusqu'à ce qu'elles s'attirent le courroux des dieux et soient contraintes d'abandonner les lieux. Pendant notre formation, nos professeurs nous avaient fait un récit sommaire de ce qui s'était passé à l'époque ; la partie de la montagne où vivait jadis ce peuple était devenue d'année en année plus inhospitalière et, peu à peu, les conditions de vie se faisant de plus en plus rudes, les habitants avaient dû quitter le pays pour aller s'installer plus bas, jusqu'à ce que plus personne ne reste sur les flancs de la montagne et que notre race soit entièrement confinée dans la vallée des basses terres. Mais nous n'étions pas prêts à trouver un endroit aussi mort ni d'apparence aussi étrange. Seul Kilarion savait à quoi s'attendre, mais je pense qu'il avait oublié à quel point le décor était effroyable.

La route était défoncée et périlleuse. Au moins, c'était une route ; un luxe qui, par la suite, nous serait refusé. Mais les pavés fissurés, éclatés, se soulevaient obliquement, de sorte qu'à certains endroits il eût mieux valu qu'il n'y en ait pas du tout. Il nous fallut franchir plus d'un passage où le sol était raviné par des cours d'eau impétueux et où les pavés, suspendus au-dessus du vide, semblaient près de s'effondrer sous nos pieds et à nous précipiter dans un abîme. Il nous fallait alors attacher des crampons à des cordes que nous lancions de l'autre côté et qui, une fois fixés dans le sol, nous permettaient de franchir l'obstacle en nous agrippant prudemment aux cordes. Certains tremblaient de terreur à chaque pas. Mais la fragile chaussée tenait bon.

L'air aussi avait changé. Nous avions cru qu'il deviendrait plus frais à mesure que nous montions, mais, dans cette région,

il était étrangement chaud, humide, bien plus que par la journée la plus chaude dans les basses terres. Il ne pleuvait pas, mais des jets tourbillonnants de vapeur s'échappaient bruyamment d'orifices percés dans les flancs de la montagne. La vapeur avait une odeur aigre, sulfureuse, qui envahissait l'atmosphère, comme Kilarion nous l'avait annoncé. Tout était pourriture et moisissure. Des spores pâles flottaient dans l'air. Le paysage tout entier était recouvert d'une dense végétation fongique qui proliférait partout. Il n'y avait pas moyen de l'éviter et nous avançons en titubant, car elle s'enroulait autour de nos jambes, nous étouffait et nous faisait éternuer. Les arbres étaient enveloppés dans d'épais linceuls de champignons blancs que le vent faisait frémir de telle sorte que c'étaient les arbres qui donnaient l'impression de trembler. On eût dit des fantômes d'arbres. Même les rochers étaient couverts d'une mousse spectrale. Leur surface frissonnait comme une matière vivante ou une matière morte qui ne pouvait rester inerte. Je croyais comprendre ce que Kilarion avait voulu dire lorsqu'il nous avait affirmé que tout remuait partout.

Le Mur lui-même semblait attaqué par la pourriture. Quand on y posait le bout des doigts, il s'effritait, tellement la roche était devenue friable. Il y avait des grottes partout, certaines très profondes, cavités obscures et mystérieuses menant aux entrailles de la gigantesque montagne. Nous jetions un coup d'œil à l'intérieur, mais, comme il nous était impossible de distinguer quoi que ce soit, nous renoncions à les explorer.

De petits cailloux dévalaient les pentes en permanence et parfois des pierres de plus grande taille qui s'étaient détachées du sol. De temps en temps nous levions la tête quand un roulement sourd se faisait entendre et des fragments de rochers plus gros que notre tête dégringolaient en rebondissant sans fin. Certains passaient vraiment tout près. Ces éboulements se poursuivaient sans cesse, une perte continue de substance de la montagne, de sorte que je me pris à imaginer que Kosa Saag devait avoir été dix fois plus grande un million d'années auparavant et que, dans un million d'années, sa masse énorme se serait réduite à quelque chose de la taille d'un bâton.

C'est une bonne heure après avoir quitté Hithiat que nous rencontrâmes les premiers fantômes.

Nous avions quitté l'étroit passage à flanc de montagne pour nous engager sur un large replat, presque un plateau, mais un léger sentiment d'effort indiquait que nous ne cessions de monter à chaque pas. Nous atteignîmes enfin la borne de Varhad, la dernière de la série. Effritée, dégradée par les intempéries, il n'en subsistait qu'un fragment de pierre noire sur la surface moussue de laquelle apparaissaient quelques lettres à peine lisibles.

À cette altitude, l'air était plus lourd et humide que jamais et l'odeur était abominable. Nous découvrîmes dans les brumes des terrains rocaillieux qui s'étendaient à notre gauche les ruines des villages abandonnés. Les anciens habitants de la région vivaient dans des huttes étroites et pointues, faites de longues plaques de pierre rose enfoncées obliquement dans le sol et coiffées de chaume. Il ne restait du toit de chaume depuis longtemps décomposé que quelques tiges décolorées et les pierres aux formes irrégulières étaient festonnées de linceuls de champignons blancs. Ces constructions branlantes étaient disposées en groupes de dix ou quinze, distants de quelques centaines de pas les uns des autres. Le spectacle était effrayant : délabrées, désolées, sinistres, elles évoquaient des monuments funéraires. Nous avons véritablement l'impression d'avoir pénétré dans un village de morts.

— C'est là que sont les fantômes, nous annonça Kilarion.

Il n'y avait pas de fantômes en vue, mais Kilarion s'obstina, le visage empourpré, quand Naxa le Scribe et Kath l'Avocat le raillèrent en l'accusant de raconter des histoires. Son corps commença à onduler tandis que la fureur montait en lui. Son visage devint rebondi et mafflu, son cou commença à rentrer dans ses épaules. La discussion se fit de plus en plus vive et, d'un seul coup, Kilarion saisit le petit Kath, le prit sous son bras comme un paquet de linge sale et s'élança avec lui vers le bord de l'escarpement, comme s'il avait l'intention de le précipiter dans le vide. Kath hurlait comme un animal que l'on mène à l'abattoir. Tout le monde se mit à pousser des cris angoissés, mais seule Galli était en mesure d'arrêter Kilarion. Quand il

passa près d'elle, elle le saisit par son bras libre et le fit pivoter en tirant de toutes ses forces, de sorte qu'il lâcha Kath et fut projeté contre une hutte en ruine toute proche. Le choc fut si violent que l'assemblage instable de plaques de pierre s'effondra.

Une demi-douzaine d'étranges créatures blafardes se terraient dans la hutte. Elles en sortirent, terrifiées, et commencèrent à bondir frénétiquement en tous sens, décrivant de grands cercles et battant l'air de leurs bras comme des oiseaux. Elles donnaient l'impression de chercher à fuir en prenant leur envol, mais elles n'avaient que des bras, pas des ailes.

— Voilà les fantômes ! s'écria quelqu'un. Les fantômes ! Les fantômes !

Je n'avais jamais rien vu d'aussi hideux. Ils avaient une forme humaine, mais très mince et allongée, et ressemblaient plus à des squelettes vivants qu'à des hommes en chair et en os. De la tête aux pieds, ils étaient couverts de filaments blancs de la végétation fongique qui infestait toute la région. Ils étaient mêlés à leurs cheveux, couraient le long de leurs membres comme des vêtements, sortaient par touffes de leur bouche, de leurs oreilles et de leurs narines. À chaque mouvement, ils soulevaient des nuages de spores qui nous obligèrent à reculer précipitamment, dans la crainte d'en respirer et d'être contaminés par leur horrible production.

Mais, à l'évidence, ces êtres ne tenaient pas plus que nous à prendre contact. Il ne leur fallut que quelques moments pour surmonter leur terreur, puis ils détalèrent en direction de quelques mamelons qui s'élevaient près de leurs huttes, laissant derrière eux des traînées de spores qui allaient s'amenuisant. Le visage enfoui dans les mains, nous osions à peine respirer.

— Vous voyez ? lança Kilarion au bout d'un moment, quand il nous sembla que nous pouvions baisser les mains sans risque et nous remettre en mouvement. Est-ce que je vous ai menti ? Cet endroit grouille de fantômes. Ce sont les esprits des anciens habitants du village que cette mousse blanche a fait apparaître.

— Et, toi, tu prétends avoir accompli les Changements avec l'un d'eux ? demanda Kath qui s'était remis de sa frayeur. Tu

étais donc si lascif dans ta jeunesse pour faire les Changements avec une de ces créatures ? poursuivit-il d'un ton mordant, les joues marbrées par le rouge de la colère.

— Elle n'était qu'en partie un fantôme, répondit Kilarion, l'air penaud. Elle était jeune et très belle, et elle n'avait qu'un tout petit peu de ces champignons blancs.

— Elle devait être belle ! lança Kath avec une ironie acerbe.

Tout le monde s'esclaffa et Kilarion s'empourpra de nouveau. Il foudroya Kath du regard et je me tins prêt à intervenir pour le cas où il ferait une seconde tentative pour le balancer dans le vide. Mais Tenilda des Musiciens lui murmura quelques mots apaisants. Il se contenta de pousser un grognement et se détourna.

Je compris que Kilarion, comme Muurmut, risquait de poser des problèmes. Il avait l'esprit lent, mais était prompt à s'enflammer, une combinaison dangereuse, sans parler de sa force peu commune. Il nous faudrait prendre des précautions avec lui.

Les fantômes que nous avions effrayés nous observaient de loin, à l'abri des mamelons moussus. Mais, dès qu'ils nous voyaient regarder dans leur direction, ils se baissaient craintivement. Nous poursuivîmes notre route.

Nous vîmes un peu plus loin d'autres groupes de huttes en ruine. Toutes étaient enserrées dans un linceul de champignons blancs. Comme tout le reste. Difficile d'imaginer paysage plus lugubre, plus désolé. Les arbres, petits, noueux, presque dépourvus de feuilles, étaient emmaillotés de blanc. De tous côtés, le sol était couvert de larges plaques de champignons morts formant une sorte de croûte blanchâtre qui craquait sous nos pas. Le Mur lui-même, qui, à cet endroit, se dressait assez loin sur notre gauche, avait des reflets blancs comme si la végétation fongique avait également pris possession de grandes portions de la roche.

De loin en loin, nous apercevions d'autres fantômes battant des bras à flanc de colline. Les êtres au corps allongé, à l'apparence de spectres, trop craintifs pour s'approcher de nous, allaient et venaient fébrilement sur les pentes, traînant derrière eux les longs rubans flottants de leur suaire végétal.

— Qui sont ces fantômes, à ton avis ? demandai-je à Traiben. Crois-tu que ce soient des Pèlerins ? Ils ne seraient jamais montés plus haut et, après avoir été infestés par ces champignons, auraient été obligés de rester ici, à l'altitude où les champignons se développent.

— C'est possible, répondit Traiben avec un haussement d'épaules, mais j'en doute. Je pense plutôt que, malgré ce que nos professeurs nous ont enseigné, cette région n'a jamais été abandonnée par les anciens habitants.

— Tu veux dire que les êtres que nous avons vus sont les descendants de ceux qui ont construit ces huttes dans un passé lointain ?

— Oui, c'est ce que je crois. C'étaient probablement de bonnes terres autrefois, jusqu'à ce que les champignons s'y développent et détruisent tout. Au lieu de s'enfuir, ces gens seraient restés et aujourd'hui les champignons font partie de leur organisme. Cela les aide peut-être à rester en vie. Il ne semble pas y avoir grand-chose à manger dans la région.

— Crois-tu qu'ils pénétreront aussi dans notre organisme ? demandai-je en réprimant un frisson.

— C'est peu vraisemblable, sinon il n'y aurait pas de Revenants. Tous les Pèlerins qui gravissent le Mur et en redescendent traversent nécessairement cette région. Mais ils ne sont pas victimes de l'infestation, ajouta-t-il avec un petit sourire sans joie. Je pense quand même que nous devrions envelopper notre visage dans du tissu mouillé afin de nous protéger des spores. Et établir notre campement pour la nuit dans un endroit plus riant.

— En effet, dis-je, cela me paraît plus sage.

Nous hâtâmes le pas pour traverser la contrée ravagée par les champignons, la tête baissée, le visage protégé.

Des fantômes nous suivirent en restant loin derrière nous. Certains d'entre eux, plus hardis que les autres, nous accompagnaient en dansant et virevoltaient en déployant derrière eux leur suaire végétal, mais nous les tenions à distance en leur lançant des pierres. Après ce que nous avons vu et ce que Traiben avait dit, nous redoutions tous ces champignons. Il y en avait partout et il était impossible d'y échapper. Je me

demandai si j'en avais déjà attiré dans mes poumons. Peut-être étaient-ils en train de proliférer dans quelque cavité sombre et humide de mon corps, de prendre possession de mon organisme avant de sortir par ma bouche et mes narines. Cette idée me rendit malade et je m'arrêtai au bord de la route pour régurgiter tout ce que contenait mon estomac en priant pour que les spores qui pouvaient m'avoir infesté partent avec le reste.

Avant de quitter le pays des fantômes, nous eûmes une seconde preuve de la véracité des dires de Kilarion. Il nous fut donné de voir un fantôme aussi beau que celui avec lequel il avait prétendu avoir accompli les Changements, le jour où il était monté jusque-là avec son père.

Elle apparut sur une saillie rocheuse, juste au-dessus de nous, et commença à chanter et à fredonner d'une voix frémissante, à donner le frisson. Comme celui de tous ceux de sa race, son corps était mince, avec des membres très allongés, mais elle n'avait sur les seins et les reins qu'une couche très fine de champignons, et son visage était entièrement dégagé. Cette pellicule blanche donnait à son corps un éclat soyeux, satiné et la faisait paraître douce au toucher, extrêmement attirante. Elle avait des yeux dorés, légèrement coupés en amande et ses traits possédaient une étrange pureté. Ce fantôme était véritablement une magnifique créature. Elle articula d'une voix douce et voilée quelques mots inintelligibles et nous fit des signes, comme pour nous inviter à venir danser avec elle.

Je vis Kilarion trembler. Les muscles de son corps puissant roulaient, se soulevaient et les tendons saillaient sur son cou. Il ne la quittait pas des yeux, une expression désespérée dans le regard.

Peut-être était-ce le même fantôme que celui qu'il avait étreint lors de sa première visite. Nul doute qu'elle exerçait encore sur son âme un ascendant magique.

Je lui donnai un grand coup de pied dans la jambe pour détourner son attention et pointai le doigt droit devant nous quand il me fusilla du regard.

— Continue à marcher, Kilarion.

— De quel droit me dis-tu ce que je dois faire ?

— As-tu envie de passer le reste de ta vie dans cet endroit ?

Il grommela quelque chose entre ses dents. Mais il comprit ce que je voulais dire et détourna les yeux avant de se remettre en route.

Au bout d'un moment, je me retournai. La sorcière-fantôme, car il y avait assurément de la sorcière chez elle, continuait à ondoyer en nous faisant des signes. Mais, maintenant, la lumière venant de derrière elle, je discernais le nuage ténu de spores dont était nimbée sa tête ravissante. Elle continua de nous faire des signes jusqu'à ce qu'elle soit hors de vue.

Nous poursuivîmes pendant des heures et des heures la traversée de cette contrée sinistre aux brumes oppressantes, aux sulfureuses odeurs délétères, aux linceuls de champignons frémissants, jusqu'à ce que le jour commence à décliner. Cela nous sembla interminable. Mais enfin, juste avant la tombée du soir, nous atteignîmes une région où l'air était pur et doux, où les rochers n'étaient pas couverts de champignons, où les arbres avaient des feuilles et nous rendîmes grâce à Kreshe le Sauveur de nous avoir permis d'en sortir.

Nous avions maintenant dépassé la dernière des bornes dont le nom était resté dans la mémoire des hommes pour pénétrer dans un territoire totalement inconnu de nous tous.

Il y avait une sorte de sentier, mais étroit, au tracé irrégulier, et il nous sembla préférable, dans l'obscurité qui tombait, de ne pas poursuivre notre route à cette heure tardive. Nous établîmes donc notre campement pour passer une deuxième nuit sur le Mur. J'avais encore l'esprit rempli des images du pays des fantômes, de ses spores sinistres, de ses sorcières aguicheuses.

Mais je chassai toutes ces pensées. On ne progresse pas sur les pentes du Mur en songeant à ce qu'on laisse derrière soi, pas plus qu'en demeurant dans l'appréhension de ce que l'on trouvera plus haut. On ne peut grimper qu'en vivant dans l'instant, sinon l'échec est inéluctable.

Notre bivouac était établi dans une sorte d'enclave au sol de terre, dans une gorge aux versants escarpés, creusée dans le flanc du Mur, que Kilarion avait découverte en partant reconnaître le terrain. La paroi rocheuse dénudée de Kosa Saag se dressait presque verticalement dans notre dos en formant une suite de parapets abrupts qui disparaissaient dans l'obscurité des hauteurs. Au bord de ces parapets, nous distinguions des faces poilues, hideuses qui nous regardaient : des singes de rocher aux yeux brillants qui nous conspuaient en lançant des cailloux par poignées. Mais nous ne nous occupions pas d'eux.

De l'autre côté nous nous trouvions face à l'immensité du vide et, à nos pieds, les lumières d'un village lointain, pas le nôtre, brillaient comme des scintillons dans les replis obscurs de la vallée. Un petit rebord de pierre, pas plus haut que le genou, formait une sorte de barrière naturelle à la limite de notre bivouac ; derrière, c'était la chute libre dans un

insondable puits de ténèbres. Un petit torrent traversait l'angle de la gorge. Un bouquet d'arbres bizarres poussait à côté. Ils avaient un tronc en spirale, enroulé comme une hélice, et des feuilles raides, anguleuses et retournées. De leurs branches pendaient une quantité de fruits lourds, d'un bleu tirant sur le rouge. Allongés, pleins comme des seins gonflés de lait, ils portaient même à leur extrémité de petites protubérances en forme de mamelon. De petites touffes d'une herbe violacée, tranchante comme la lame d'un couteau, poussaient également dans la gorge qui était dépourvue de toute autre végétation.

Thuiman, Kilarion et Galli trouvèrent le long du versant abrupt quelques morceaux de bois mort avec lesquels ils allumèrent un feu pétillant. Les autres déballèrent leur matériel de couchage et s'installèrent pour la nuit. Nous étions affamés, car personne n'avait voulu s'arrêter pour déjeuner au cœur du pays des fantômes. Nous sortîmes donc le fromage et la viande séchée, sans oublier quelques cruchons de vin. Je vis Marsiel de la Maison des Cultivateurs lorgner avec intérêt les fruits en forme de sein qui pendaient des branches d'un arbre dominant notre bivouac.

— Qu'en penses-tu ? lui demandai-je. Ils sont comestibles ?

— Je n'en sais rien, répondit-elle. Je n'en avais jamais vu.

Elle en cueillit un, le soupesa, le tâta et finit par en fendre la peau luisante avec l'ongle de son index. Un jus rougeâtre s'écoula par la coupure. Elle haussa les épaules. Faisant passer le fruit d'une main dans l'autre, elle interrogea tout le monde du regard.

— Quelqu'un veut goûter ?

Nous la regardâmes avec perplexité, ne sachant que faire.

Nos professeurs nous avaient répété que nous ne pourrions emporter que la quantité de nourriture nécessaire pour les premières semaines de l'ascension, après quoi, il nous faudrait manger ce que nous trouverions en route. Et cette nourriture ne nous serait vraisemblablement pas familière. Nous étions donc résignés à consommer tôt ou tard des aliments inconnus. Mais comment savoir ce qui était comestible ou bien vénéneux ?

— Passe-le-moi, Marsiel, dit Traïben. Je vais en prendre une bouchée.

— Non ! protestai-je aussitôt. Attends, Traiben, ne fais pas ça !

— Il faut bien que quelqu'un le goûte, dit-il. Tu veux essayer ?

— Euh...

— Dans ce cas, c'est moi qui vais le faire.

— Tu as peur, Poilar ? s'écria Muurmut. Pourquoi ? Dis-moi ce que tu crains ? Ce n'est qu'un fruit !

Il éclata de rire. Mais il ne m'avait pas échappé que Muurmut n'avait pas proposé à Traiben de goûter lui-même le fruit.

Comment sortir de ce dilemme ? Il allait de soi que je ne désirais nullement voir mon meilleur ami manger un fruit vénéneux et tomber raide mort devant moi. Mais je craignais de le goûter moi-même. Tout le monde avait peur ; personne ne voulait mourir. C'était une prudence tout à fait naturelle. Mais Traiben avait raison : il fallait que *quelqu'un* se dévoue. Si je refusais, c'est lui qui le ferait. Il existe une frontière entre la prudence et la peur, et je venais de la franchir. Je n'avais pas souvenir de m'être jamais montré aussi poltron.

Mourant de honte, je regardai Traiben ouvrir le fruit en élargissant la fente ouverte par Marsiel et prendre une petite quantité de pulpe orange qu'il avala sans hésiter.

— C'est sucré, déclara-t-il. Bon... Très bon.

Il prit une deuxième bouchée, puis une troisième et hocha la tête à plusieurs reprises pour marquer son plaisir.

— Donne-m'en un peu, dit Kilarion.

— À moi aussi, demanda Thuiman.

— Non ! m'écriai-je. Attendez ! Comment pouvons-nous savoir en si peu de temps si ce fruit ne présente pas de danger ? Imaginons qu'il contienne un poison dont l'effet ne se fait sentir qu'au bout d'une heure ou deux. Nous devons voir comment Traiben réagit. Si tout va bien demain matin, nous pourrons tous en manger.

Il y eut quelques grognements de protestation, mais tout le monde ou presque reconnut que j'avais parlé avec la voix de la sagesse. Un peu plus tard, j'allai voir Traiben.

— C'est de la folie, ce que tu as fait, lui dis-je d'une voix douce. Imagine que tu te sois plié en deux de douleur et que tu sois tombé raide mort !

— Eh bien, je serais mort. Mais, comme tu peux le constater, je suis bien vivant. Et nous pouvons être sûrs que ce fruit est bon à manger. Cela pourra nous être utile, si nous en trouvons plus haut en abondance.

— Mais tu aurais pu *mourir* !

Il me lança un de ses regards chargés d'une patience infinie, comme si j'étais un gamin grincheux qu'il fallait soutenir pendant un accès de coliques.

— Et si Chaliza avait goûté le fruit à ma place et en était morte ? Ou bien Thissa, ou Jaif ? Crois-tu que cela aurait été mieux ?

— Pour toi, oui.

— Pour moi, bien sûr, mais nous formons un groupe, Poilar. Nous sommes les Quarante. Et il nous faudra goûter à tour de rôle toutes les choses bizarres que nous trouverons, même s'il y a un danger, faute de quoi nous serons condamnés à mourir de faim en haute montagne. Comprends-tu maintenant pourquoi j'ai fait cela ? C'était mon tour. J'ai fait mon devoir et je pense que je vais survivre. Il s'écoulera peut-être un long moment avant que je ne sois de nouveau obligé de m'exposer à un péril, ce dont je me réjouis. Mais, si j'avais refusé de courir ce risque, comment aurais-je pu attendre des autres qu'ils le prennent à ma place ? C'est à la survie des Quarante que nous devons penser, Poilar, pas uniquement à notre petite personne.

Je me sentis doublement honteux.

— C'est vraiment stupide de ma part de ne pas avoir compris cela, dis-je. Nous ne faisons qu'un et chacun doit sa vie aux autres.

— En effet.

— Comme je regrette de ne pas t'avoir pris ce fruit.

— Pas moi, répliqua-t-il avec un sourire. Il te reste encore à prendre ton tour comme goûteur. Pour moi, c'est fait et je suis toujours vivant.

Il prit un air suffisant et je sentis la colère monter en moi, après les inquiétudes que j'avais eues à son sujet. Mais il avait

pris le risque de goûter le fruit, pas moi. Je me dis que, somme toute, sa suffisance était justifiée.

La nuit était tombée. Le fond de l'air devint beaucoup plus froid et nous épaissîmes notre peau pour nous protéger. Serrés les uns contre les autres autour du feu mourant, nous attendîmes qu'il ne reste que des braises, puis, un par un, nous nous dirigeâmes vers nos sacs de couchage.

— Est-ce un faucon du Mur ? demanda brusquement Tenilda.

Nous nous tenions près du bord de la gorge. Elle tendit le doigt vers l'abîme. Je suivis la ligne indiquée par son bras et vis un animal en train de planer, un oiseau de belle taille. Il se rapprocha tandis que je le regardais, si près que j'aurais presque pu le toucher en tendant la main. Il semblait nous observer.

L'oiseau avait un aspect repoussant, avec un corps rond et hérissé de longs poils, de la taille d'un enfant, terminé par de puissantes serres dorées. Son bec d'un jaune vif avait la forme d'un couteau recourbé et ses yeux immenses étaient rouges. Il était pourvu de deux ailes incurvées, tapissées de peau, plus longues que le bras d'un homme, qui battaient furieusement et sur l'arrière desquelles saillaient des pointes griffues, des sortes de petits doigts maigres. Je perçus l'âcre odeur musquée de son épaisse fourrure noire et sentis l'air froid déplacé par ses ailes. Il se soutenait en l'air sans bouger et eût été parfaitement immobile sans ses vigoureux coups d'ailes, de sorte qu'on aurait pu penser qu'il était suspendu à une corde descendant du ciel.

J'avais déjà vu quelques faucons du Mur planant très haut au-dessus de la vallée, mais jamais d'aussi près. Il ne faisait pourtant aucun doute pour moi que l'animal hideux était un faucon du Mur. Il ne semblait pas assez gros pour emporter un adulte, comme le voulaient les fables villageoises, mais paraissait quand même dangereux, malfaisant, diabolique. Je demeurai comme pétrifié, le contemplant avec une étrange fascination. Et il me regardait avec une curiosité manifeste. Peut-être effectuait-il seulement une mission de reconnaissance, sans intention de nous attaquer.

— Écarte-toi, Poilar, articula une voix derrière moi.

C'était Kilarion. Il avait ramassé une pierre grosse comme sa tête et s'appêtait à la lancer sur l'oiseau immobile. Je l'entendis fredonner le chant de mort.

— Non ! m'écriai-je. Ne fais pas ça !

Il ne m'écouta pas. M'écartant d'une bourrade, il s'avança jusqu'au bord du précipice, prit de l'élan en pivotant sur sa jambe gauche et projeta la pierre en l'air de toute sa force prodigieuse. Je n'aurais jamais cru qu'il fût possible de lancer si loin et si fort une pierre de cette taille. Elle s'éleva en décrivant un arc très court et atteignit le faucon du Mur en plein ventre, avec un grand bruit mat. L'oiseau lança un cri perçant, assez fort pour être entendu jusqu'au village, au creux de la vallée, et tomba aussitôt en chute libre, comme une pierre. Mais, en me penchant au-dessus du vide pour le suivre du regard, je crus, dans l'obscurité, le voir se redresser et s'éloigner dans la nuit à grands battements d'ailes. Il me sembla, mais je n'en étais pas certain, entendre ses cris furieux, affaiblis par la distance.

— Je l'ai eu ! lança Kilarion en se rengorgeant et en esquissant une petite danse d'autosatisfaction.

— Je n'en suis pas si sûr, dis-je d'un air sombre. Il reviendra. Avec d'autres de son espèce. Tu aurais dû le laisser tranquille.

— C'est un oiseau de malheur. Un oiseau répugnant, dégoûtant.

— Même si c'est vrai, tu n'avais pas besoin de faire ça. Qui peut savoir quels ennuis il nous attirera ?

Kilarion lança une remarque moqueuse et s'éloigna, très content de lui. Mais je restai inquiet de la portée de son acte et pris à part Jaif, Galli, Kath et un ou deux autres pour leur suggérer de monter la garde pendant la nuit, deux par deux, jusqu'au lever du jour. C'était une bonne idée. Galli et Kath prirent le premier tour de garde et je m'étendis pour dormir après leur avoir demandé de me réveiller quand le moment serait venu de les relayer. Mais à peine avais-je fermé les yeux, c'est du moins ce qu'il me sembla, Galli me tira brutalement du sommeil et je découvris en levant la tête que la nuit grouillait d'yeux d'un rouge ardent, tournoyant au-dessus de nos têtes comme des démons.

Il y avait peut-être cinq ou six faucons, ou bien dix, ou plus vraisemblablement vingt ; qui aurait pris le temps de compter ? Le ciel en était rempli. Je voyais leurs yeux ; je sentais le battement de leurs ailes ; je distinguais leur bec puissant et leurs serres de rapace. Nous étions tous debout pour nous défendre avec des gourdins et des pierres contre les oiseaux qui tournoyaient et fondaient sur nous. Kilarion en avait un sur chaque épaule – ils semblaient avoir reconnu en lui celui qui avait lancé la pierre – et ils labouraient sa chair de leurs serres en battant furieusement l'air tandis qu'il s'efforçait de les saisir par les pattes pour leur faire lâcher prise. Je me précipitai à son aide et assenai un violent coup de gourdin à l'un des deux oiseaux. Il s'envola avec des cris rauques dès que je l'eus frappé et fit aussitôt demi-tour pour revenir à l'attaque. Mais je parvins à le tenir à distance en faisant de grands moulinets avec mon arme. Pendant ce temps, Kilarion avait réussi à se dégager de l'étreinte de l'autre faucon ; je le vis fracasser l'oiseau sur le sol et lui enfoncer le thorax à coups de talon. À une certaine distance, de l'autre côté du ruisseau, un hurlement s'éleva, poussé par l'une de nos femmes. À la clarté de la lune, je vis Traiben devant un tas de pierres, les prenant calmement une par une pour les lancer avec une grande précision sur les faucons qui tournaient autour de lui. J'aperçus Hendy, seule, la tête rejetée en arrière, une lueur étrange dans le regard, qui faisait lentement tourner un gourdin en décrivant de grands cercles bien qu'il n'y eût aucun oiseau à proximité. Kath, qui avait ranimé notre feu et allumé plusieurs torches, les distribuait pour les lancer vers les assaillants.

Tout s'acheva aussi vite que cela avait commencé. L'un des faucons donna à ses congénères l'ordre de se retirer – il n'y avait pas à s'y tromper –, un cri rauque qui se répercuta sur le versant du Mur comme le son d'un gallimond dans son registre le plus aigu et tous les oiseaux prirent immédiatement leur essor dans un grand brouhaha d'ailes en s'élevant à grands cris vers les étoiles. L'un d'eux saisit au passage un chapelet de saucisses que nous avions laissé près du feu, après le dîner, et s'envola avec son butin. Pendant quelques instants, la horde d'assaillants se découpa au clair de lune sur le fond du ciel, puis

ils disparurent, ne laissant derrière eux que le corps de celui que Kilarion avait piétiné, gisant près du sac de couchage de Marsiel. Elle le poussa du pied avec un petit cri de dégoût et Thuiman le souleva de la pointe de son bâton pour le balancer par-dessus le bord de la gorge.

— Y a-t-il des blessés ? demandai-je.

Nous l'étions tous, à un degré ou à un autre. Fesild des Vignerons était la plus sérieusement atteinte. Une longue balafre courait sur sa joue, remontant presque jusqu'à l'œil, et une autre coupure, très profonde, lui avait entaillé l'épaule gauche. Son visage était couvert de sang et son bras gauche était agité de secousses, comme s'il avait voulu se détacher du reste de son corps. Kreod, l'un des trois Guérisseurs de notre groupe, s'occupa de ses blessures. Kilarion, qui avait aussi de profondes taillades, refusa en riant de se faire soigner. Talbol avait une entaille sur toute la longueur du bras, Gazin le Jongleur un réseau de marques d'un rouge vif dans le dos, Grycindil une main lacérée et ainsi de suite. Les soins se poursuivirent presque jusqu'au matin. J'avais moi-même de nombreuses contusions causées par des coups d'aile, mais je ne saignais pas.

Traiben nous compta et annonça au bout d'un moment que nous étions tous présents. Personne n'avait été enlevé par les faucons ; la seule disparition à déplorer était celle du chapelet de saucisses. Comme je l'avais toujours soupçonné, les légendes selon lesquelles les faucons du Mur enlevaient des Pèlerins sans méfiance pour les transporter dans leur aire et les dévorer étaient pure invention. Tout simplement parce que les oiseaux n'étaient pas assez grands pour le faire. Mais ils demeuraient dangereux et je savais qu'ils nous causeraient d'autres ennuis au cours de notre ascension.

Quand le globe rouge de Marilemma apparut dans le ciel, Kilarion vint s'accroupir près de moi, tandis que je massais mon corps endolori.

— C'était idiot de ma part de lancer cette pierre, n'est-ce pas, Poilar ? fit-il d'une voix douce, très différente de celle qui lui était habituelle.

— Oui, c'était idiot. Je me souviens de t'avoir dit quelque chose de ce genre quand tu l'as fait.

— Mais quand j’ai vu le faucon planer dans le ciel, il m’a fait horreur. J’ai eu envie de le tuer parce qu’il était laid.

— Si tu as envie de tuer tout ce que tu trouves laid, Kilarion, c’est miracle que tu aies pu vivre jusqu’à ce jour. À moins que tu ne te sois jamais regardé dans un miroir.

— Ne te moque pas de moi, dit-il d’une voix qui gardait toute sa douceur. Je te l’ai dit, j’ai compris que c’était idiot de faire cela. J’aurais dû t’écouter.

— Oui, tu aurais dû.

— On dirait que tu as toujours le don de deviner ce qui va se passer avant que cela ne se produise. Tu savais que, si je touchais le faucon avec ma pierre, il reviendrait avec tous les autres pour nous attaquer.

— C’est vrai, je le pressentais.

— Et, le matin, tu m’as obligé à vous suivre alors que j’aurais pu m’arrêter pour accomplir les Changements avec le fantôme. Là encore, tu avais vu juste : le fantôme m’aurait pris et gardé. Si j’étais resté avec elle, je serais devenu moi-même un fantôme. Mais j’étais trop stupide pour m’en rendre compte.

La tête baissée, il gardait les yeux fixés sur le sol en écartant du doigt de petits cailloux. Je ne l’avais jamais vu aussi abattu. C’était un Kilarion différent de celui que je connaissais, sombre et grave.

— Ne sois pas si dur avec toi-même, Kilarion, dis-je en souriant. Essaie simplement de réfléchir un peu avant d’agir. D’accord ? Tu t’épargneras bien des désagréments si tu prends l’habitude de faire ça.

Mais il garda la tête baissée et continua à pousser ses cailloux.

— Tu sais, reprit-il d’une voix morne, quand nous avons été choisis, j’étais sûr de devenir le chef des Quarante. C’est moi le plus fort, j’ai beaucoup d’endurance et je suis capable de construire pas mal de choses. Mais je ne suis pas assez intelligent pour être un chef. C’est à quelqu’un comme toi que ce rôle revient. Traiben est encore plus intelligent que toi – ou que n’importe qui – mais ce n’est pas un chef. Muurmut non plus, même s’il s’imagine le contraire. Mais, toi, Poilar, tu as les qualités nécessaires. Désormais je ferai tout ce que tu me diras.

Et si tu vois que je m'apprête à faire une bêtise, dis-moi seulement à l'oreille, tout doucement : *les faucons du Mur, Kilarion*. Ou bien : *les fantômes*. Juste pour me rappeler ce qui s'est passé. Veux-tu faire cela pour moi, Poilar ?

— Bien sûr, si c'est ce que tu désires.

Il releva la tête. Je lus dans ses yeux une sorte d'adoration. C'était très embarrassant. Avec un petit sourire, je lui tapai sur la cuisse et l'assurai qu'il était un atout pour notre groupe. Mais je me sentis secrètement soulagé. Un homme stupide qui reconnaît sa stupidité est beaucoup moins dangereux pour ses compagnons que celui qui n'en a pas conscience. Kilarion ne poserait peut-être pas autant de problèmes que je ne l'avais craint de prime abord. J'aurais à tout le moins un certain ascendant sur lui pendant quelque temps, jusqu'à ce que sa stupidité ne s'exprime de nouveau.

Après nous être lavés dans l'eau froide du ruisseau, nous déjeunâmes de pain soufflé froid et de lait de lune. Il fut nécessaire d'aider certains des blessés les plus sérieusement atteints par les faucons. Comme Traiben n'était pas mort pendant la nuit, qu'il n'avait même pas été malade, nous mangeâmes également quelques fruits-seins – la pulpe en était fraîche, tendre et sucrée – et en bourrâmes nos sacs. Puis nous nous apprêtâmes à quitter la gorge.

Il fut plus malaisé d'en sortir que d'y entrer. Le petit ravin, devenu très étroit à son extrémité supérieure, se termina cent pas plus loin, à notre grand étonnement, devant une paroi rocheuse dénudée qui se dressait à la verticale aussi haut que portait le regard. Kilarion, qui n'était pas allé jusque-là la veille au soir, lorsqu'il avait reconnu les lieux pour notre bivouac, était blême de dépit. Il lui apparaissait clairement qu'il n'y avait pas de chemin pour nous permettre de poursuivre l'ascension et il trépignait en crachant de rage, comme s'il avait été piqué par un essaim de palibozos.

— Attendez ! s'écria-t-il. Attendez-moi tous ici !

Il repartit en courant vers l'entrée de la gorge et se débarrassa de son sac en route.

Nous le revîmes quelques minutes plus tard. Il nous faisait des signes en se penchant par-dessus l'un des étroits parapets d'où les singes de rocher nous avaient conspués au crépuscule. Il avait trouvé un passage. Nous rebroussâmes chemin pour suivre la direction qu'il avait prise. Il nous attendait à l'ouverture du passage, un éboulis rebutant de roches, qui donnait l'impression de descendre plutôt que de monter. À quelle impulsion avait-il obéi pour s'y engager ? Rien ne pouvait être moins prometteur. Mais c'était le bon chemin et Kilarion rayonnait de satisfaction en nous indiquant comment contourner une petite cheminée aux bords déchiquetés qui marquait le véritable commencement du sentier. Il se tourna vers moi pour quêter mon approbation, comme pour me dire : tu vois ? Tu vois ? Je suis quand même bon à quelque chose ! Je lui fis un petit signe de tête. Il fallait reconnaître son mérite.

Les singes de rocher réapparurent en milieu de matinée, galopant le long d'une rangée d'élégants parapets de pierre rose érodée, juste au-dessus du sentier que nous suivions. Ils se retenaient d'une main à des saillies en forme d'aiguille et se balançaient dans le vide en nous assommant de leur babil moqueur et en nous bombardant de pierres et d'excréments d'un jaune vif. Un de ces projectiles atteignit Kilarion à l'épaule, juste à l'endroit où elle avait été labourée par la serre de l'un des faucons du Mur. Il poussa un rugissement de rage, ramassa une pierre tranchante et fit mine de la lancer sur ses assaillants. Mais il dut changer d'avis, car il arrêta son geste et tourna la tête vers moi avec un sourire niais, comme pour solliciter ma permission.

Je hochai la tête en souriant à mon tour et il lança la pierre, mais manqua sa cible. Le singe poussa un rire strident et lui envoya une grêle de petits cailloux. Kilarion siffla de rage, jura et lança une autre pierre, aussi inefficace que la première. Au bout d'un moment, les singes se désintéressèrent de nous et nous ne les vîmes plus pendant le reste de la matinée.

Il n'y avait plus rien qui ressemblât à une route, ni même à un véritable sentier de montagne. Il nous fallait ouvrir notre propre piste au fur et à mesure de l'ascension. Nous étions parfois obligés de nous hisser au faite d'escarpements

semblables à des escaliers faits pour des géants, constitués de blocs de pierre du double de la hauteur d'un homme, qu'il fallait franchir avec cordes et crampons. Il nous fallut traverser un éboulis de rochers aux arêtes tranchantes, provoqué par l'effondrement d'une corniche. Je vis Traiben se démener en ahanant pour gravir ce périlleux amas rocheux. À un moment, il tomba et je m'arrêtai près de lui pour le soutenir pendant qu'il reprenait son souffle, puis je gardai le bras autour de ses épaules jusqu'à ce qu'il soit en mesure de continuer seul.

Mais, dans l'ensemble, la montagne était à cette altitude plus facile à escalader que nous ne l'avions imaginé et ce qui, du pied du Mur, paraissait être une muraille de pierre verticale se présentait en réalité comme une suite de larges replats rocheux, pentus, certes, mais pas aussi abrupts qu'on ne l'aurait cru de loin. Au total, la déclivité était forte, mais, pris l'un après l'autre, ces replats n'exigeaient qu'une marche lente et régulière.

Je ne voudrais pas vous laisser croire que nous progressions avec facilité. Quand il y avait une piste que nous pouvions suivre sans utiliser les cordes, elle était de pierre effritée, comme l'est une grande partie de la surface de Kosa Saag, et nous dérapions et glissions constamment sur ce sol caillouteux, risquant à chaque pas de nous tordre une cheville. Nos sacs étaient très lourds et le soleil tapait fort. L'insoutenable éclat blanc d'Ekmelios nous éblouissait, nous brûlait le visage et le cou et transformait les replats de roche que nous traversions en miroirs aveuglants. Nous avions l'impression de griller avec cette chaleur au lieu de mijoter, de cuire à petit feu comme dans les basses terres. Nous avions l'habitude de cette autre sorte de chaleur qui nous enveloppait comme un manteau humide et nous la regrettions vivement. Il n'y avait plus à cette altitude d'épaisses brumes chaudes pour faire écran à l'ardeur du soleil éclatant, plus de ces nappes humides et cotonneuses. La moiteur étouffante de notre village nous paraissait maintenant très loin.

L'air n'était pas seulement beaucoup plus limpide ; il paraissait aussi moins riche : sec, raréfié, pénétrant, désagréable. Il nous fallait respirer deux fois plus profondément qu'à l'accoutumée afin d'emplir nos poumons, ce qui nous

faisait mal à la tête et nous irritait la gorge et les narines. Nos corps s'adaptaient à la raréfaction de l'air à mesure que nous montions et je percevais de légères modifications dans mon organisme : dilatation des conduits respiratoires, augmentation du volume des poumons, accélération de la circulation du sang. Au bout d'un certain temps, j'eus la certitude d'avoir réussi, au moins partiellement, à m'adapter à cette nouvelle atmosphère. Mais je n'avais encore jamais soupçonné à quel point l'air de la plaine est un fluide riche et grisant. Comme un vin capiteux en comparaison de l'air sec de la montagne.

En revanche, l'eau était à cette altitude beaucoup plus pure et bien meilleure que celle du village. Elle avait une limpidité magique et était toujours fraîche et pétillante. Mais il n'y en avait pas beaucoup. Sources et cours d'eau étaient rares et espacés sur ces pentes. Chaque fois que nous en trouvions un, nous nous débarrassions de nos sacs pour nous agenouiller au bord et boire avidement. Puis nous remplissions nos récipients, car nous ne savions pas combien de temps il nous faudrait attendre avant de trouver un autre point d'eau.

Il nous était maintenant impossible de distinguer le territoire de notre village. En contrebas, tout était enseveli sous un épais brouillard blanc. Comme si un grand manteau de fourrure blanche avait été jeté sur notre vallée familière. De loin en loin une trouée nous permettait d'apercevoir de la verdure, mais pas question de reconnaître quoi que ce fût. Il n'y avait donc plus rien en bas pour nous ; il ne nous restait plus qu'à grimper, à grimper toujours plus haut.

Kosa Saag était devenue notre monde, notre unique univers. Nous avions commencé à découvrir que la grande montagne que nous avions baptisée le Mur n'était pas en réalité une seule montagne, mais un grand nombre, un océan de montagnes, chacune s'appuyant sur ses voisines à la manière des grosses vagues qui s'élèvent au cœur d'une mer démontée. Nous n'avions aucune idée de l'endroit où se trouvait le sommet. Nous avions parfois l'impression d'avoir atteint le pic le plus élevé, car il n'y avait plus au-dessus de lui qu'un ciel dégagé, mais il n'en était rien, car, lorsque nous arrivions en haut, c'était pour découvrir d'autres sommets qui se dressaient plus loin. Un

pic conduisait à un autre et encore à un autre. En levant les yeux, nous découvrons un spectacle d'une déroutante complexité : flèches et gorges, parapets et boucliers de roche rose. Un ensemble qui semblait s'élever jusqu'au Ciel. Il n'y avait pas de sommet. Rien que la montagne aux flancs sans fin qui se dressait à perte de vue au-dessus de nos têtes, tandis que nous cheminions patiemment, à la file, comme des fourmis, sur ses premières pentes.

8

Depuis le début de notre ascension, nous étions restés sur les flancs du Mur en suivant les ravins, les sentiers et les ressauts en saillie sur les parois colossales de la montagne. Il m'était donc facile de tracer chaque jour notre itinéraire : une voie étroite et continue qui se déroulait devant nous en serpentant sur la face du Mur. Il n'y avait pas à s'interroger sur le meilleur chemin, puisqu'il n'y en avait qu'un. Mais il ne nous était plus possible de poursuivre notre progression de cette manière, car nous venions d'arriver au pied d'une infranchissable barrière rocheuse qui se dressait devant nous et s'élevait aussi haut que la vue portait. Même après l'avoir longuement étudié, aucun de nous ne vit le moyen de franchir l'obstacle. Aucun chemin ne semblait en contourner la base et il était impensable de l'escalader.

Il nous fallut donc suivre le seul itinéraire possible qui nous faisait obliquer vers l'est pour nous engager dans une vallée intérieure de Kosa Saag. Nous y fîmes halte, dans une sorte de forêt fraîche et ombreuse qui s'étendait dans ce repli du Mur. Je dis « une sorte » de forêt, car les plantes qui y poussaient, bien qu'aussi hautes que des arbres, n'avaient absolument rien à voir avec les arbres des basses terres que nous connaissions. Dépourvues de tissu ligneux, elles évoquaient des brins d'herbe géants ou plutôt des touffes d'herbe, car chaque tronc semblait constitué d'une douzaine ou plus de tiges minces réunies à la base. Tout le long de ces tiges aux arêtes vives, à la place des feuilles, jaillissaient des dizaines de pousses cunéiformes, ressemblant à des lames de hachette.

Quand on touchait l'un de ces arbres, on ressentait une démangeaison dans la main. Si l'on prolongeait assez longtemps le contact après le début de la démangeaison, la peau commençait à brûler.

Il y avait dans ces arbres de petits oiseaux verts d'une espèce inconnue, perchés par groupes de deux ou trois sur le tranchant des lames de hachette. Ils avaient un corps rond et dodu, avec de drôles de petites pattes écarlates, à peine visibles sous le ventre, et des ailes si courtes et fluettes qu'elles ne leur permettaient que de voleter d'un fer de hache à l'autre. Il était difficile, après avoir vu les terribles faucons du Mur, d'imaginer oiseaux plus dissemblables. Il fallait pourtant se garder de prendre à la légère ces petits oiseaux à l'aspect si comique, car ils avaient des yeux ardents, d'étranges globes blancs brûlant comme des soleils en miniature. Il y avait de la haine dans ces yeux, une menace. Quand Gazin le Jongleur s'avança sous l'un de ces arbres pour appeler en riant les oiseaux dont la rondeur potelée l'amusait, ils réagirent en déversant sur lui un liquide visqueux qui lui fit pousser des hurlements de douleur et nous le vîmes s'élancer à toutes jambes dans la forêt pour aller se jeter dans le ruisseau qui la traversait.

L'eau de ce ruisseau était rouge comme le sang, vraiment très curieuse. Je tremblai pour Gazin. Mais il ressortit indemne de cette eau à la couleur étrange en se frottant les bras et la poitrine, là où il avait reçu la bave des oiseaux. Il avait le corps couvert de cloques et de marbrures. Après cela, nous restâmes à l'écart des arbres.

Cet endroit singulier m'emplissait d'inquiétude et je demandai à Thissa, de la Maison des Sorciers, une incantation pour assurer notre sécurité. Sur les versants du Mur, nous avions bivouaqué jusqu'à présent dans des espaces resserrés, écartés, faciles à défendre alors que sur ce terrain relativement plat, nous étions à la merci de n'importe quel hôte du Mur rôdant dans les parages.

— Je veux quelque chose qui appartient à Gazin, dit-elle, car il a été la première victime.

Gazin lui donna une de ses boules de jongleur. Thissa y traça du bout du doigt des signes magiques et l'enfouit dans le sol meuble, près du cours d'eau, puis elle s'étendit par terre en appuyant la joue sur la boule. Sans changer de position, elle commença de réciter l'incantation pour la sécurité des voyageurs. C'est une incantation longue et très coûteuse, qui

demande beaucoup d'énergie à la Sorcière qui la récite, car il s'agit de magie de terre et elle doit projeter une parcelle de son âme dans celle de l'esprit du lieu où elle se trouve. À mesure que Thissa récitait les paroles incantatoires, je vis ses yeux couleur d'ambre perdre de leur éclat et son corps svelte se tasser de fatigue. Mais elle payait sans réserve de sa personne pour assurer la sécurité de notre groupe.

Je savais que ce charme opérerait. J'avais confiance en Thissa et en ses pouvoirs depuis cette période noire de la troisième année de ma formation où j'avais commencé à redouter de n'être pas choisi pour le Pèlerinage et où j'étais allé la trouver dans sa boutique pour lui demander un charme afin d'assurer ma réussite. Il ne faisait aucun doute que l'action magique exercée par ce charme avait joué un rôle important dans ma sélection. Il était réconfortant de savoir que nous avions parmi nous une Sorcière de sa compétence.

Nous choisîmes pour bivouaquer un endroit dégagé, loin des arbres aux fers de hache et de leurs désagréables petits oiseaux. Stum et Narril prirent la première garde pour le cas où des faucons du Mur, des singes de rocher ou autres intrus nous agresseraient pendant la nuit et je nommai Min des Scribes et Aminteer le Tisserand pour relever les sentinelles.

Dans l'air frais et limpide de cette contrée, les étoiles avaient une clarté inhabituelle, un éclat plus dur. Quelqu'un commença à les désigner par leur nom :

— Voici Ysod, celle-ci est Selinune et celle-là Myaul.

— Des étoiles de mauvais augure, lança Naxa le Scribe avec un petit rire sinistre. Ysod est l'étoile qui écrase les autres et les dévore. Myaul a avalé ses propres planètes. La lumière de Selinune est une lumière qui blesse les yeux.

— Épargne-nous ton savoir pour cette fois, Naxa, demanda une voix de femme, celle de Fesild ou bien de Grycindil. Ne nous fais pas peur avec tes histoires quand nous essayons de trouver le sommeil.

— Je vois aussi Hyle, poursuivit imperturbablement Naxa.

Il était dans sa nature de ne pas s'arrêter avant la fin quand il avait des connaissances à partager avec quelqu'un. Les Scribes sont encore pires que les Clercs quand ils font des discours.

Tout le monde sait que le Clerc est cultivé alors que le Scribe, qui a acquis son savoir en copiant les manuscrits des Clercs, est avide d'impressionner l'auditoire avec tout ce qu'il a assimilé.

— Hyle est la plus maléfique de toutes les étoiles, reprit Naxa. Je peux vous raconter sur Hyle des histoires...

— Bonne nuit, Naxa.

— Les dieux marchaient au milieu des étoiles, poursuivit le Scribe. Quand ils arrivèrent sur Hyle, Kreshe tendit la main et...

— Attends un peu que je tende la main pour te casser la tête ! lança une autre voix, celle de Kilarion. Tais-toi et laisse-nous dormir, veux-tu ?

Cette fois, Naxa abandonna la partie. Nous n'entendîmes pas un mot de plus ce soir-là sur les étoiles maléfiques.

Le sommeil commença à me gagner peu après, mais, au bout d'un moment, je sentis quelqu'un s'allonger près de moi.

— Serre-moi fort, Poilar. J'ai très froid. Je n'arrête pas de grelotter.

C'était Thissa. L'incantation pour les voyageurs l'avait épuisée, peut-être plus qu'elle ne l'aurait cru, et elle tremblait comme une feuille. Je la pris dans mes bras et, comme je ne m'étais pas accouplé depuis de longs mois, je commençai aussitôt à opérer les Changements. Cela se produisit sans effort de volonté, sans même que je le désire. Je sentis l'excitation familière dans mon bas-ventre, les transformations de la chair tandis que ma virilité sortait de son engourdissement.

Thissa le sentit elle aussi.

— Pas maintenant, Poilar, s'il te plaît, dit-elle d'une voix douce. Je suis trop fatiguée.

Je compris : elle n'était pas venue me voir pour accomplir les Changements. Cette femme se suffisait étrangement à elle-même, comme la plupart des Sorcières. Je me forçai à retourner à l'état neutre, mais c'était difficile. J'avais toutes les peines du monde à me dominer ; mon corps était prêt et le montrait sans cesse. Mais je savais que Thissa était dans l'état où elle n'avait pas de seins et que, si je glissais la main entre ses cuisses, je ne trouverais pas d'orifice. Elle était entièrement neutre et avait l'intention de le rester. Je ne pouvais faire autrement que de respecter sa décision. Je m'efforçai donc de me maîtriser et finis

par y parvenir. Nous restâmes calmement étendus côte à côte ; elle avait la tête posée sur ma poitrine et les jambes entortillées autour des miennes. Elle sanglotait de fatigue, avec des sanglots doux et paisibles.

— L'un de nous mourra demain, dit-elle au bout d'un moment.

— Comment ? En es-tu sûre ?

— Je l'ai vu dans le feu.

— Sais-tu de qui il s'agit ? demandai-je après quelques instants de silence.

— Non. Bien sûr que non.

— Tu ne sais pas non plus comment ?

— Non, répondit-elle. Le feu était trop faible et j'étais trop fatiguée pour faire de nouveau apparaître son image.

— Mais nous avons à peine commencé l'ascension. Il est trop tôt pour qu'il y ait déjà des morts.

— La mort arrive quand bon lui semble. Ce ne sera que le premier d'une longue série.

Je me replongeai dans le silence.

— Crois-tu que ce sera moi ? demandai-je au bout d'un long moment.

— Non. Pas toi.

— Tu en absolument certaine ?

— Il y a trop de vie en toi, Poilar.

— Ah bon !

— Mais ce sera l'un des hommes.

— Jaif ? Dorn ? Talbol ?

— Je te l'ai dit, fit-elle en posant la main sur mes lèvres, je n'ai pas pu voir. Pas assez distinctement. Mais ce sera un homme. Je veux dormir maintenant, Poilar. Serre-moi dans tes bras. Serre-moi fort, j'ai si froid.

Je la serrai fort. Je sentis son corps se détendre peu à peu tandis qu'elle s'abandonnait au sommeil. Mais je gardai les yeux grands ouverts en songeant à la mort qui se rapprochait et s'apprêtait à nous frapper. Les dieux avaient peut-être choisi Muurmut ; je ne verserais pas une larme sur lui. Mais si c'était Traiben, malgré sa soif de connaître et de comprendre ? Non, je ne pourrais pas supporter la mort de Traiben. Puis d'autres

noms me vinrent à l'esprit, l'un après l'autre. Je restai allongé sans dormir pendant ce qui me sembla durer des heures. Dans le ciel, l'éclat des étoiles se faisait plus vif et plus dur. Elles me faisaient peur, ces étoiles empoisonnées, étoiles maléfiques, étoiles de mort. Ysod, Myaul, Selinune, Hyle. Je sentais mon corps se recroqueviller sous leur lumière furieuse.

Puis Thissa se réveilla.

— Vas-y, dit-elle d'une voix douce, différente de celle qu'elle avait eue avant de s'endormir. Si tu en as envie, tu peux le faire.

Elle était devenue pleinement femelle. Son corps svelte à la peau lisse et froide, à l'ossature grêle, avait maintenant la plénitude des formes d'une femme. Je sentis la douceur des globes de ses seins contre ma poitrine. Ma main descendit, trouva un orifice chaud, humide, et qui palpitait.

Pourquoi cet acte de bonté ? Thissa était complètement épuisée et je savais par expérience qu'elle n'avait jamais eu beaucoup de goût pour l'accouplement. M'avait-elle menti et étais-je celui qui allait périr le lendemain ? Était-ce la manière qu'elle avait choisie de me laisser affronter la mort, la tête emplie de tendres souvenirs encore tout frais dans ma mémoire ? L'idée était sinistre, tellement qu'elle faillit me détourner de l'accouplement. Elle faillit seulement. Le désir en moi était plus fort que la peur. Thissa s'ouvrit à moi et nos corps s'unirent. Je perçus, comme en d'autres occasions où nous avions été amants, la sensation déroutante produite par son corps – une étrange et troublante sensation de picotement qui émanait d'elle dans ces moments et qui n'était pas sans rappeler les fourmillements provoqués par le contact de certains poissons quand on les effleure en nageant dans une rivière – mais elle me conduisit rapidement, si rapidement, au plaisir.

— Ce n'est pas toi qui vas mourir, Poilar, me dit-elle un peu plus tard. J'en suis certaine.

Avait-elle lu dans mes pensées ?

Non. Même ceux de la Maison des Sorciers n'ont pas ce pouvoir. Sauf les Sorcières qui sont également santha-nillas, mais les santha-nillas sont en très petit nombre et se rencontrent peu souvent.

Je restai éveillé quelque temps, les yeux fixés sur Hyle et Selinune. Puis une des lunes – je crois que c'était Tibios – apparut dans le ciel et sa clarté atténua l'éclat aveuglant des étoiles, ce dont je me réjouis. Je fermai les yeux et trouvai d'abord un sommeil agité puis, du moins je le suppose, tombai dans un autre, beaucoup plus profond ; quand je me réveillai, la matinée était déjà bien entamée et tout le monde était sur pied. De l'autre côté du ruisseau, Thissa m'adressa un petit sourire timide. Je compris que les autres n'avaient pas voulu me réveiller ; j'acquis la certitude que j'avais été choisi pour mourir ce jour-là, que tout le monde le savait et que c'est pour cette raison que l'on m'avait laissé dormir. Il va sans dire que je me trompais.

La mort – notre première mort sur Kosa Saag – survint avec une grande soudaineté. La matinée touchait à sa fin, le lieu de notre bivouac était déjà loin derrière nous et nous traversions un étroit plateau bordé d'un côté par ce qui semblait être une nappe d'asphalte et de l'autre par un épaulement abrupt du Mur. C'était une journée très chaude. Ekmelios dardait sur nous ses rayons implacables. De-ci de-là, le sol était éventré et de petites colonnes de lumière jaune et vert rappelant le gaz des marais s'en échappaient. Il flottait dans l'air une lourde odeur huileuse. Certaines des petites lumières s'étaient détachées du sol et se déplaçaient rapidement, insaisissables comme des fantômes. Nous restâmes prudemment à l'écart.

Au moment où nous traversions un bosquet de petits arbres à l'aspect cireux, coiffés de feuilles blanches lustrées, surgit une troupe de singes de rocher. Ils apparurent si brusquement en jacassant et en criant qu'ils semblaient avoir surgi du sol, puis ils commencèrent à nous bombarder de cailloux, de pierres, de boulettes de boue, tout ce que leurs petites mains noueuses pouvaient saisir et lancer.

Ces singes du Mur étaient comme de cruelles caricatures, des êtres humains en miniature qui nous arrivaient au genou, mais rabougris, velus, hideux. Les bras courts et tordus, les jambes torses, ils avaient un énorme nez écrasé, des yeux immenses et des pieds relevés vers l'extérieur qui ressemblaient à de grosses

mains. Des crocs jaunis saillaient de leur bouche. Leur petit corps trapu était couvert d'une fourrure rousse qui poussait en grosses touffes autour de leur cou, comme une barbe. Pas étonnant qu'ils nous détestent tant et ne cessent de nous tourmenter : nous étions ce qu'ils auraient voulu être, si les dieux n'avaient pas choisi de les faire si laids.

De loin, ce n'était qu'une bande d'enquiquineurs, mais, à la distance où ils se trouvaient, à vingt ou trente pas de nous, ils étaient dangereux. C'est une grêle de projectiles qui tombait sur nous. Nous étions tous atteints et contusionnés. L'incantation prononcée par Thissa dans la forêt n'opérait plus ici. Nous commençâmes à pousser des cris véhéments pour les effrayer tandis que Narril et Thuiman, qui avaient sorti des cordes de leur sac, les faisaient claquer dans leur direction comme des fouets. Cela marcha pendant un certain temps, puis les singes, voyant que les cordes ne pouvaient pas leur faire grand mal, revinrent en force, plus bruyants et agressifs que jamais.

Stapp de la Maison des Juges reçut en pleine figure un paquet de boue grasse. Je le vis, l'air hébété, secoué par des haut-le-cœur, retirer en toussant la gangue de boue de ses yeux, ses lèvres et ses narines. Il avait à peine repris sa respiration quand un autre projectile boueux, encore plus liquide que le premier, s'écrasa sur son visage et sa poitrine.

Cela sembla le mettre en rage ; Stapp avait toujours eu le sang chaud. Je le vis cracher de la boue en s'étranglant. Puis il poussa un rugissement sauvage, brandit son gourdin et fonça sur l'ennemi en frappant furieusement l'air de droite et de gauche. Surpris par cette charge impétueuse, les singes de rocher battirent en retraite. Stapp se lança à leur poursuite en faisant tourner son gourdin avec frénésie tandis qu'ils reculaient lentement en direction de la nappe d'asphalte. Je criai à Stapp de revenir, de ne pas trop s'éloigner de nous, mais il était impossible de lui faire entendre raison quand il s'abandonnait à sa colère.

Je vis Kilarion s'élancer vers lui. Je crus au début qu'il voulait se joindre à la bagarre, que, dans sa tête simple, il ne voulait pas que Stapp soit le seul à s'amuser. Mais il n'en était rien ; cette fois, Kilarion cherchait seulement à l'arracher au

danger que lui faisait courir sa folie. Je l'entendis crier : « Reviens, reviens ! Ces sales bêtes vont te tuer ! » Il déracina au passage un des petits arbres à l'aspect cireux dont il se servit comme d'un balai pour écarter de son chemin les petits singes comme s'ils n'étaient que détritrus. L'un après l'autre, ils étaient projetés en l'air et retombaient lourdement, tout étourdis, à plusieurs pas.

Mais l'aide de Kilarion arriva trop tard pour Stapp. Il se tenait près de la rive de la nappe d'asphalte, estourbissant furieusement tous les ennemis qui passaient à portée de son gourdin, quand un des singes, attaquant de côté, bondit sur ses épaules et lui ouvrit la gorge d'un coup de ses griffes acérées. Un flot de sang sombre en jaillit et, un instant plus tard, Stapp bascula en arrière, lentement, en se retournant. Il tomba à plat ventre sur la surface noire de la nappe visqueuse et commença à s'enfoncer doucement, des bulles de sang autour de la tête.

« Stapp ! » hurla Kilarion en écartant si violemment les singes du pied que l'un d'eux périssait à chaque coup. Il tendit le petit arbre qu'il n'avait pas lâché en direction du corps inerte. « Accroche-toi à l'arbre, Stapp ! Accroche-toi ! »

Stapp ne fit pas un geste. La vie avait quitté son corps avec son sang, en quelques secondes, et il demeurerait immobile à la surface du liquide visqueux. Au bord de la nappe, Kilarion martela le sol du feuillage de son arbre avec une fureur contenue et poussa des hurlements de colère et de frustration.

Ce ne fut pas une mince affaire de sortir Stapp de la nappe visqueuse. L'asphalte gluant le retenait et, comme nous n'osions pas y poser le pied, il nous fallut tirer le corps à l'aide de nos grappins. Malti des Guérisseurs et Min des Scribes fouillèrent dans leurs souvenirs pour trouver quelques mots à dire à sa mémoire, des fragments tirés du Livre de la Mort, puis Jaif chanta le chant funèbre, accompagné par Tenilda à la flûte. Quant aux paroles particulières qu'il convient de prononcer à la mort d'un des membres de la Maison des Juges, nul ne s'en souvenait avec précision, car il n'y avait pas d'autre Juge parmi nous, mais nous fîmes de notre mieux pour trouver quelque chose d'approchant. Après l'avoir enseveli sous un grand amas de pierres, nous reprîmes notre route.

« De toute façon, dit Kath, il était trop impétueux pour faire un bon Juge. »

En me retournant, je vis plusieurs petites lumières jaune et vert des marais qui dansaient sur le tumulus sous lequel reposait Stapp.

Nous reprîmes la direction de la face externe du Mur, car, de ce côté-là, il y avait une sorte de rampe naturelle par laquelle nous pouvions espérer poursuivre notre ascension alors que, vers l'intérieur, se dressait une paroi verticale étincelante, à couper le souffle, qui nous emplissait de terreur. Pendant plusieurs jours, nous suivîmes le tracé sinueux de la rampe extérieure. Tantôt elle s'élevait en pente raide mais pas infranchissable, tantôt elle demeurait assez plate, mais il arrivait aussi qu'elle commence à descendre, nous donnant le sentiment démoralisant que tout ce que nous avions accompli jusqu'alors se réduisait à la découverte d'une voie permettant de descendre sur un autre versant de Kosa Saag et qui allait nous conduire dans un village hostile, au cœur d'un territoire inconnu. Mais nous recommencions bientôt à monter, toujours sur les pentes extérieures du Mur.

D'étranges créatures ailées se laissaient porter par les courants ascendants au-dessus des précipices qui longeaient notre route.

Ce n'étaient pas des faucons du Mur, car elles avaient des ailes pourvues de plumes. Elles semblaient être d'une taille colossale, beaucoup plus grosses que les faucons, grosses comme nos rotondes, pour autant que nous puissions en juger. Mais nous ne pouvions en être sûrs, car elles volaient beaucoup trop haut. Il était impossible dans l'immensité de l'espace de déterminer leur taille. Nous les voyions se découper sur le fond lumineux du ciel tandis qu'elles voguaient au gré des courants aériens. Puis l'un de ces animaux se laissait brusquement tomber comme une pierre, interrompait sa chute, reprenait de l'altitude pour repérer une proie et filait à tire-d'aile pour fondre sur quelque malheureux animal, dans une des régions supérieures de la face du Mur. C'était un spectacle effrayant, même s'ils ne descendaient jamais à l'altitude à laquelle nous

avancions. Mais peut-être faudrait-il les affronter quand nous serions plus haut. Peut-être fondraient-ils sur nous comme nous les voyions s'abattre sur d'autres proies. L'idée de ne pas pouvoir trouver de refuge dans les hauteurs nous glaçait le sang. Je me dis qu'il valait peut-être mieux changer de nouveau de direction et repartir vers l'intérieur du Mur pour chercher l'abri d'un plateau où ces oiseaux terrifiants ne s'aventureraient pas. Mais nous ne pouvions aller que là où c'était possible ; pour le moment, les replis et les gorges du Mur nous étaient inaccessibles et nous ne pouvions que continuer à suivre la voie extérieure.

Au fur et à mesure de notre ascension, le Monde s'offrait plus largement à nos yeux. Il était infiniment plus vaste que je ne l'avais imaginé et se déroulait jusqu'à l'horizon, sur des lieues et des lieues. Chaque trouée dans la couche blanche de nuages me permettait d'apercevoir une quantité de cours d'eau, de collines et de prairies auxquels succédaient d'autres cours d'eau, collines et prairies, mais aussi de longues étendues boisées et, blotties au cœur de ces forêts, des taches sombres qui devaient être des villages, si isolés que, selon toute vraisemblance, aucun habitant des villages accrochés à la base du Mur n'y avait jamais mis les pieds. Peut-être avais-je devant les yeux, sans le savoir, la cité où demeurait le Roi. J'essayai de l'imaginer en son palais, rédigeant les décrets qui parviendraient dans des provinces tellement éloignées que leurs dispositions seraient déjà tombées en désuétude lorsqu'on y apprendrait qu'une nouvelle loi était entrée en vigueur.

Tout à fait au bord du Monde, je distinguais la ligne grise de l'horizon, à l'endroit où le ciel descendait pour toucher la forêt. Comme ce lieu devait être étrange, où l'on avait les pieds sur le sol et la tête dans le ciel !

Nous serait-il possible d'y arriver un jour et de voir comment c'était ? Je demeurai béant d'émerveillement, essayant d'imaginer combien de temps il faudrait à pied pour atteindre l'endroit où la terre et le ciel se rencontrent.

— Jamais tu n'y arriveras, me dit Traiben, même si tu devais marcher pendant un millier de milliers de vies.

— Et pourquoi, je te prie ? Bien sûr que cela paraît loin, mais peut-être pas si loin que ça.

— Tu pourrais marcher éternellement, répondit-il en riant. Cela n'y changerait rien.

— Explique-toi, dis-je en commençant à sentir l'irritation me gagner.

— Le Monde n'a pas de fin, dit Traiben. Tu peux en faire le tour à pied aussi longtemps que tu voudras, tu verras toujours l'horizon s'étirer devant toi à mesure que tu t'en approches.

— Non ! Comment est-ce possible ? Quand tu marches dans une direction, tu arrives tôt ou tard à l'endroit où tu vas.

— Réfléchis, Poilar. Réfléchis. Imagine-toi en train de marcher autour d'un énorme ballon rond. Un ballon n'a pas de fin.

— Mais le Monde en a une, protestai-je d'un ton revêche.

Traiben peut être exaspérant quand il demande aux autres de réfléchir. Ce qui, pour lui, est un jeu d'enfant, exige souvent un grand effort de la plupart des gens.

— Le Monde est fait comme un ballon, reprit-il. Regarde comme il s'incurve au loin.

— Je ne vois rien, dis-je en fixant l'horizon.

— Regarde mieux.

— Tu sais que parfois tu es vraiment pénible, Traiben !

— Je n'en doute pas.

— N'importe qui te dira que le Monde est plat.

— N'importe qui, oui, dit-il. Tu as entièrement raison. Mais ce n'est pas parce qu'on le dit qu'il est plat.

Je tournai derechef les yeux vers l'horizon. Peut-être la terre était-elle légèrement incurvée au loin. Peut-être légèrement. Mais ce que disait Traiben était un blasphème et je me sentais mal à l'aise. Le Monde est le Bateau de Kreshe, qui flotte à la surface de la Grande Mer. Les bateaux sont plus longs que larges et ils n'ont rien de rond. Il est vrai qu'un ballon flottera aussi sur l'eau, mais le Monde n'est pas un ballon. Et pourtant je devais avouer que je distinguais une légère courbure, très loin, près de l'horizon.

Sans doute une illusion d'optique, me dis-je. Le sol du Monde est aussi plat qu'un tapis et cette platitude se poursuit

jusqu'au bord, là où la terre tombe dans la Grande Mer. Traiben est trop intelligent et cela lui jouera des tours. Il voit parfois des choses qui n'existent pas et bâtit d'étranges théories, puis il traite les autres avec condescendance quand ils ne veulent pas reconnaître que les choses sont telles qu'il le dit.

Je haussai les épaules et nous changeâmes de sujet de conversation. C'était préférable, car j'aurais pu être tenté à la longue de le pousser dans le vide, ce qui n'est pas une manière de traiter son meilleur ami.

9

Au fur et à mesure de l'ascension, nous commençâmes à nous demander pourquoi il n'y avait pas le moindre signe de la multitude de ceux qui, au fil des siècles, avaient nécessairement suivi la même route. Ni vestiges de bivouac, ni détritrus, ni tumulus, ni outils perdus. De temps immémorial, notre village avait envoyé chaque année à l'assaut de la montagne son contingent de Quarante et je sais que nous ne sommes pas le seul village niché au pied du Mur à perpétuer la coutume du Pèlerinage. Nous avons l'impression de n'avoir guère eu le choix entre différents itinéraires depuis notre départ ; tous ceux, au moins ceux de notre village, qui nous avaient précédés depuis des années avaient à coup sûr suivi peu ou prou le même chemin. Pourquoi ne subsistait-il donc pas de traces de leur passage ?

Cette question montrait clairement à quel point nous étions encore ignorants des réalités du Mur. Même après avoir passé plusieurs semaines sur Kosa Saag et, du moins le croyions-nous, commencé à nous faire une idée de son immensité, nous n'avions pas encore conscience de ses véritables dimensions. Il n'avait toujours pour nous de réalité qu'à l'échelle de la petite route qui serpente sur ses flancs à la sortie de notre village et qui, à cette altitude est la seule voie raisonnable à suivre, celle que jalonnent les bornes familières de Roshten, Ashten, Glay, Hespen, Sennt, etc. Nous imaginions que le chemin sur lequel nous nous trouvions était l'unique prolongement naturel de cette route et que tous ceux qui nous avaient précédés avaient fait la même chose que nous. Mais il ne nous était jamais venu à l'esprit que la route de notre village était au Mur ce qu'une goutte d'eau est à un fleuve puissant. Après la borne d'Hithiat, la route continue bien jusqu'à Varhad, le pays des fantômes, mais il y a d'autres voies possibles, qui n'avaient pas retenu

notre attention, et chacune de ces voies se ramifie en une douzaine d'autres qui suivent à leur tour une ligne onduleuse sur la face du Mur et se fondent à l'intérieur de la montagne dans un dédale inextricable de pistes tortueuses, de sorte qu'il est probable que jamais deux groupes de Pèlerins n'ont suivi plus de quelques jours le même chemin sur les pentes de Kosa Saag. J'aurais dû garder présentes à l'esprit les paroles d'adieu d'Urillin, le frère de ma mère, à savoir que « le Mur est un monde, le Mur est un univers ». Mais je ne parvins que beaucoup plus tard à comprendre ce qu'il avait voulu dire.

Il ne nous restait pourtant pas beaucoup à attendre avant de découvrir les premiers signes du passage de ceux qui avaient entrepris avant nous l'ascension de Kosa Saag.

Nous avons adopté un rythme d'escalade régulier. Lever à l'aube, bain et repas, marche jusqu'à midi. Un déjeuner, quelques chants, un moment de repos, puis nous reprenions notre route jusqu'à l'approche du soir, quand il nous semblait prudent de trouver un lieu pour notre campement. Nous savions que nous nous élevions peu à peu, mais cette partie de la montée nous paraissait presque statique, si lente était notre progression. Cela nous donnait un sentiment illusoire de facilité. Muurmut lui-même gardait le silence, lui qui, depuis le début de l'ascension, était prompt à manifester son désaccord avec toutes celles de mes décisions qui lui déplaisaient. Tous les jours ou presque, le temps était beau, plus frais que celui auquel nous étions habitués, mais pas désagréable du tout. Il y eut quelques jours de pluie et il tomba même un peu de neige fondue, mais c'était tout à fait supportable.

Pendant la nuit, nous entendions parfois des rugissements de démons ou de monstres provenant des hauteurs désolées. Le bruit était terrifiant, mais nous essayions de nous convaincre qu'il n'y avait rien à redouter d'eux et qu'ils s'enfuiraient peut-être à notre approche. Même le fait d'avoir épuisé toutes les provisions que nous transportions depuis le village ne nous inquiétait pas. Nous trouvions notre subsistance chemin faisant, chacun étant chargé à tour de rôle de goûter les baies et les racines inconnues, comme Traiben l'avait fait au début de notre voyage, avec les fruits-seins. De temps en temps, quelqu'un était

malade pendant quelques heures et nous savions ainsi ce qu'il fallait éviter de consommer. Mais, dans l'ensemble, nous mangions bien. La chasse était bonne et il y avait tous les soirs de la viande fraîche à rôtir.

Quelques couples se formèrent, mais ils ne durèrent pas. Je m'accouplai plusieurs fois avec la douce et jolie Tenilda des Musiciens, avec Stum, une fois avec Min qui faisait tout comme son amie Stum, et avec Marsiel des Cultivateurs. J'aurais bien partagé une nouvelle étreinte avec Thissa, mais elle demeurait réservée et gênée, et je me gardai d'aller à elle. C'est pourtant avec convoitise que je la regardais. Il y avait aussi la brune et silencieuse Hendy, celle qui avait été enlevée et emmenée dans le village de Tipkeyn où elle était restée de sa dixième à sa quatorzième année et qui était pour nous comme une étrangère. J'avais très envie d'elle et je savais que je n'étais pas le seul. J'avais discuté deux ou trois fois avec elle, mais c'était comme parler à l'eau, comme parler au vent. Hendy se tenait à l'écart du groupe, ne parlant presque pas, installant son propre bivouac à quelque distance du nôtre et même si, de temps en temps, j'étais tenté de risquer nuitamment d'aller voir si elle m'accepterait près d'elle, je ne me faisais pas d'illusions sur l'accueil qui me serait réservé.

Galli, qui, d'ancienne maîtresse était devenue mon amie, avait compris mon petit manège.

— Tu devrais laisser ces deux femmes tranquilles, Poilar, me dit-elle un après-midi où nous cheminions sur une piste sans difficulté.

— Quelles femmes ? demandai-je.

— Thissa. Hendy.

— Ah ! Tu as remarqué ?

— Je n'ai pas eu besoin de t'observer, cela crève les yeux. Tu n'as qu'à coucher avec Stum ou avec Tenilda. Mais pas avec ces deux-là.

— Ces deux-là sont les seules qui m'intéressent vraiment, Galli.

— Moi aussi, je t'ai intéressé autrefois, répliqua-t-elle en riant.

— Autrefois, oui.

— Mais je suis devenue trop grosse pour toi, n'est-ce pas ? Tu préfères les femmes minces.

Elle parlait avec gentillesse, d'un ton enjoué, mais avec un fond de sérieux sous les propos badins.

— Je te trouvais belle quand nous étions jeunes. Je n'ai pas changé d'avis. Je passerai la nuit avec toi, si tu en as envie, Galli. Tu es toujours pour moi une camarade très chère.

— Oui, une camarade, j'avais bien compris, fit-elle avec un petit haussement d'épaules, car elle n'était pas facilement blessée dans son amour-propre. Comme tu voudras. Mais si tu cherches une compagne, évite ces deux-là. Tu n'as rien à gagner à les importuner. Thissa est fragile, elle est vulnérable et n'oublie pas que c'est une Sorcière. Quant à Hendy, elle est vraiment très bizarre. Choisis Stum, Poilar. C'est une bonne fille. Elle est robuste, comme moi.

— Mais trop simple à mon goût. Et trop liée avec Min. Je pense que tu me comprends. L'amitié entre femmes est une bonne chose, mais cela peut être embarrassant pour un homme quand il est d'humeur à accomplir les Changements alors qu'elle a l'esprit occupé par son amie.

— Alors, choisis Tenilda. Elle a la beauté et l'intelligence, sans parler de son bon cœur.

— Je t'en prie, Galli, je n'ai pas besoin de tes conseils !

De fait, je passai la nuit avec Galli, car, au fond de moi-même, je gardais une grande tendresse pour elle, même si le désir s'était depuis longtemps émoussé. Ce fut un peu comme passer la nuit avec une cousine très chère ou même une sœur. Nous restâmes étendus côte à côte en riant et en nous racontant des histoires du temps de notre jeunesse, et, quand nous accomplîmes les Changements, ce fut avec détachement, sans passion, et elle s'endormit rapidement contre moi en ronflant. La chaleur de son corps plantureux contre le mien était réconfortante, mais ce qu'elle m'avait dit m'empêchait de dormir. Thissa fragile et trop vulnérable, Hendy vraiment très bizarre. Était-ce donc cela qui m'attirait chez elles ? Galli avait-elle raison de me dire que je ferais mieux de les chasser de mes pensées ?

Juste au moment où nous commencions encore une fois à imaginer que l'ascension serait aussi aisée jusqu'au Sommet, nous arrivâmes à un endroit où toutes les pistes semblaient s'achever et où il devenait impossible de poursuivre notre route. Cela s'était déjà produit et nous avions trouvé un moyen de contourner l'obstacle. Mais, cette fois, semblait-il, nous étions vraiment bloqués de toutes parts.

Nous avons suivi une piste menant vers le nord, qui longeait la face orientale du Mur. Le vent du nord soufflait par rafales et de face, l'air était vif et frais comme le vin nouveau et, très loin en contrebas, nous distinguons la ligne argentée de ce qui devait être une rivière gigantesque traçant ses méandres dans une vallée bleutée, mais qui, à cette distance, nous paraissait fine comme un cheveu. Nous marchions d'un pas vif en chantant avec entrain. En fin d'après-midi, le sentier que nous suivions fit un crochet vers l'ouest et, aussitôt après, vint la surprise. Nous nous trouvâmes devant une vallée colossale qui s'enfonçait profondément au cœur de Kosa Saag. Elle était large du sud au nord de nombreuses lieues – combien exactement, je n'aurais su le dire – et semblait plonger vers l'ouest aussi loin que notre vue portait, comme si le Mur était véritablement formé de deux parties, coupé en deux par l'énorme balafre qui s'offrait à nos regards.

Nous nous arrê tâmes, éblouis par la splendeur et l'immensité du paysage. De tous côtés s'élevaient de nouveaux pics, une quantité de pics de pierre rose liserés de noir, une armée de pics imposants, se dressant majestueusement au-dessus de nous sur les deux versants de la vallée. Des éclairs zébraient le ciel à la pointe de ces pics. Des écharpes nuageuses, jetées comme des voiles sur le fond du ciel, couraient vers le sud depuis les crêtes en frémissant sous la poussée d'un vent furieux.

Je n'avais jamais rien vu d'aussi beau. Cette beauté produisait une musique merveilleuse qui emplissait mon âme au point que j'avais de la peine à trouver mon souffle. La vue était grandiose ! Si grandiose que j'en étais terrifié. Le ciel donnait l'impression de s'écarter au-dessus de la vallée et une lumière étrange de briller à travers une fenêtre ouverte sur l'avenir. J'avais la conviction que cette lumière venait d'une

autre époque, que je voyais le temps se dévider à reculons, des événements d'après la fin du monde retourner avec éclat vers le commencement. Il y avait des dieux qui marchaient tout là-haut. J'entendais le bruit sourd de leurs pas. Je me demandai si le Premier Grimpeur était passé par ici pendant son ascension, s'il avait posé son regard de pionnier sur ce panorama qui m'éblouissait. Oui, me dis-je, il avait dû l'admirer lui aussi. Et puiser dans la splendeur du paysage la force de poursuivre son chemin jusqu'à la demeure des dieux. Comme je le faisais, moi aussi. Oui, comme je le faisais.

Je m'abîmai dans la contemplation de ce spectacle, éperdu d'admiration.

— C'est le pays des Doubles que nous voyons, dit Naxa qui s'était avancé à mes côtés. Ou plutôt sa lumière, car il nous est impossible de voir le pays des Doubles.

— Quels Doubles ?

— L'autre moi de chacun, parfait et invulnérable. Ils vivent dans le Monde Double qui est renversé dans le ciel et touche les régions les plus élevées du Mur. Tout est écrit dans le Livre du Monde Double.

— Je n'ai jamais lu ce livre. Il faudra que tu m'en parles plus longuement un jour.

— Bien sûr, dit Naxa avec son petit sourire horripilant.

Je sus que je n'entendrais jamais un mot de plus de sa bouche sur le Monde Double. Mais je fis le serment de trouver une autre source pour apprendre ce que je devais savoir.

Je ne pouvais détacher les yeux de ces pics imposants. Tout le monde était comme moi. Partout où se portait le regard, d'énormes aiguilles rocheuses s'élançaient vers le Ciel. Des centaines de pyramides de rochers déchiquetés découpaient de tous côtés leurs arêtes vives sur le ciel. Certaines semblaient enflammées au couchant par les derniers feux rosés d'Ekmelios. D'autres, qui devaient être couronnées de neige, resplendissaient d'un éclat presque insoutenable. Des arcs-en-ciel éclatants bondissaient de gorge en gorge. À nos pieds, des abrupts rocheux plongeaient vertigineusement dans un abîme obscur dont la profondeur semblait insondable. Très loin, nous apercevions la cime d'arbres noirs et gigantesques, des arbres

qui devaient faire cinquante fois la hauteur d'un homme de haute taille.

Tandis que nous demeurions en admiration devant tant de splendeur, Dorn le Clown s'approcha de moi et se pencha pour me parler doucement.

— Poilar, la piste se termine à une centaine de pas devant nous.

— Ce n'est pas le moment de plaisanter, Dorn.

— Ce n'est pas une plaisanterie. La piste s'arrête net, je viens d'aller voir. D'ici, nous n'avons plus aucun moyen de poursuivre notre route.

Il avait dit vrai. Notre petite piste à flanc de montagne s'engageait dans la vallée en se rétrécissant avant de disparaître purement et simplement à quelques pas de là. Je la suivis jusqu'à son extrémité et finis par arriver à un endroit où elle n'était guère plus large que mes deux pieds et où, me retenant à la surface ridée de la montagne, je plongeai des yeux pleins d'effroi dans l'abîme balayé par les vents. Il n'y avait rien, absolument rien devant moi que le vide de la vallée immense. D'un côté, j'avais le Mur, de l'autre, le vide. Il ne restait plus qu'une seule solution : faire demi-tour, reprendre la piste par laquelle j'étais arrivé. Nous étions pris au piège dans cette poche rocheuse. Nous avions perdu plusieurs jours, peut-être même des semaines. Il me semblait que nous n'avions pas d'autre choix que de rebrousser chemin, de repartir sur la piste à la pente douce et trompeuse que nous avions suivie jusqu'à ce que s'offre à nous une voie permettant de reprendre l'ascension.

— Non, dit Kilarion. Nous allons escalader le Mur.

— Comment ? m'écriai-je. Tu veux grimper directement ?

Tout le monde se mit à rire du pauvre Kilarion qui demeura impassible.

— Directement, répéta-t-il. C'est possible. Je sais que nous pouvons réussir. J'ai remarqué, juste derrière nous, un endroit où la paroi présente des crevasses et des protubérances qui nous fourniront des prises. Les dieux nous ont déjà donné des ventouses. En utilisant les unes et les autres, nous réussirons.

Je me retournai pour regarder derrière moi. Tout ce que je vis fut une paroi rocheuse nue et verticale s'élevant si haut que

je me tordis le cou pour en apercevoir le sommet. Très haut, au milieu des ombres du soir, je discernai quelques aspérités saillant de la roche.

— Personne ne peut escalader cette paroi, Kilarion.

— Si, moi. Toi aussi. Tout le monde peut le faire. Elle n'est pas aussi haute qu'elle en a l'air. Je vais y aller pour te montrer. Puis nous grimperons tous. Sinon, il nous faudrait peut-être repartir jusqu'à l'endroit où Stapp est mort avant de trouver un autre passage. Je préfère escalader cette falaise que de revoir la tombe de Stapp.

Kilarion nous avait déjà montré qu'il excellait à trouver des pistes, qu'il avait en fait un don pour découvrir les voies de la conquête de Kosa Saag. Peut-être était-il encore dans le vrai. Mais la journée était bien trop avancée pour entreprendre l'escalade, en admettant qu'elle soit possible.

— Nous allons faire demi-tour et trouver un endroit pour bivouaquer. Nous y passerons la nuit et, demain matin, Kilarion, nous attaquerons tous les deux cette paroi.

— Je sais que nous pouvons réussir.

— Tu sais que *tu* peux réussir. Je veux voir si les autres le peuvent aussi.

C'est ainsi que nous rebroussâmes chemin dans l'obscurité naissante pour nous mettre en quête d'un lieu propice au bivouac. Dans l'euphorie de la marche, aucun de nous n'avait remarqué que la piste se resserrait ; en revenant sur nos pas, je crus pendant un certain temps que, pour trouver un endroit assez dégagé pour nous permettre de passer la nuit en sécurité, il nous faudrait retourner jusqu'au bivouac de la nuit précédente en effectuant dans l'obscurité un périlleux trajet de plusieurs heures. Mais ce ne fut pas nécessaire. Il y avait, à une heure de marche du bout de la piste, un autre emplacement que nous n'avions pas remarqué à l'aller, près d'un ruisseau à l'onde fraîche. Nous étions un peu à l'étroit, mais nous nous tassâmes de notre mieux en écoutant les mugissements du vent dans les hauteurs.

Le matin venu, je partis avec Kilarion tenter l'escalade de la paroi abrupte.

Nous avions emporté tout notre barda. Sinon l'expérience n'eût pas été probante. Kilarion choisit l'endroit où nous allions entreprendre l'ascension après avoir marché le long de la piste pendant près d'une heure sans pouvoir se décider.

— Ici, annonça-t-il enfin.

Je levai les yeux. Le Mur à cet endroit semblait parfaitement lisse et vertical.

— Il y a de l'eau qui suinte, reprit Kilarion. Tu vois ? Nous trouverons des fissures dans la roche.

Nous sortîmes les cordes pour les attacher autour de notre taille. Puis nous nous tournâmes le dos afin de transformer notre main gauche pour l'ascension. Comme la plupart des hommes, je me sens mal à l'aise pour effectuer n'importe quel changement de forme devant quelqu'un de mon propre sexe et Kilarion semblait éprouver la même chose. Quand nous nous retournâmes, nous avions fait apparaître nos ventouses. Je vis le regard interrogateur de Kilarion se poser fugitivement sur ma jambe torse, comme s'il se demandait pourquoi je ne l'avais pas changée, elle aussi, pendant que j'y étais. Mais il ne dit rien. Je lui lançai un regard dur pour lui faire comprendre que je ne pouvais rien faire pour ma jambe et que, de toute façon, ce n'était pas un handicap. Puis je cherchai dans mon sac la petite idole de Sandu Sando que Streltsa m'avait forcé à emporter le jour du Départ et la frottai à deux reprises pour me porter chance.

— Prêt ? demandai-je.

Kilarion ficha son crampon dans la roche, se hissa à la force des bras et commença à grimper le long de la paroi abrupte.

Quand la corde qui nous attachait n'eut presque plus de mou, je le suivis. J'avais grimpé nombre de parois rocheuses pendant mes années de formation, mais aucune aussi abrupte que celle-ci ; je me répétais qu'il s'agissait seulement de se concentrer sur chaque moment de l'escalade au lieu de songer à la totalité de ce qu'il fallait effectuer. Kilarion progressait rapidement et adroitement au-dessus de moi, zigzaguant sur la roche pour trouver les meilleures prises. Comme il l'avait pressenti, la paroi était sillonnée de fissures, il y avait des aspérités et même quelques saillies étroites, invisibles du pied de la falaise. Je

m'agrippais aux protubérances ; je coinçais la main et parfois le bras tout entier dans les fissures ; j'utilisais mon crampon et ma ventouse pour me hisser au-delà des portions lisses. Et je m'élevais rapidement, efficacement, suivant aisément le rythme de Kilarion qui ne ralentissait pas son allure.

L'essentiel dans ce type d'escalade est de ne pas oublier de laisser les jambes faire tout le travail. Les bras sont agiles et souples, mais ils se fatiguent rapidement si on leur demande de soutenir une grande partie du poids. C'est pour cette raison que Kilarion avait considéré ma jambe d'un air dubitatif. Comme il était parti le premier, c'est à moi qu'il incomberait de nous retenir s'il devait tomber ; et il avait dû se demander si mon pied tordu aurait la force nécessaire pour le faire.

J'allais lui montrer. J'avais vécu avec ce pied, et la jambe tordue à laquelle il appartenait, depuis maintenant deux dizaines d'années. Il m'avait mené jusqu'à cette altitude, sur les pentes de Kosa Saag. Il me mènerait au sommet de cette paroi rocheuse et jusqu'au faîte de la montagne.

Je calais adroitement mes orteils dans une fissure de la roche tout en levant les bras pour atteindre une prise. J'assurais mes appuis jusqu'à ce que je me sente prêt à me hisser jusqu'à la prise suivante. À ce petit exercice, ma patte folle n'était pas plus mauvaise que l'autre ; il suffisait que je la cale selon un angle différent.

Les premières minutes d'ascension furent faciles. Puis les choses devinrent un peu plus malaisées et je me rendis compte qu'il me fallait sauter pour atteindre certaines des prises et rester quelques instants sans aucun point d'appui. À un moment, une aspérité de la roche se désagrégea comme du bois pourri au contact de ma main, mais je me tenais avec les pieds quand cela se produisit.

J'entendais le bruit de ma respiration dans mes oreilles et mon cœur me martelait la poitrine. Peut-être avais-je peur, un peu. Mais, au-dessus de moi, Kilarion poursuivait inexorablement son ascension et je ne voulais pas qu'il me croie incapable de suivre son rythme. Comme j'avais appris à le faire, je préparais ma progression à l'avance, sans jamais cesser de

prévoir la succession de mes mouvements et de calculer. Après être arrivé là, j'irais là et ensuite là-bas.

Il y eut un moment délicat, quand je commis l'erreur stupide de regarder par-dessus mon épaule pour voir à quelle hauteur j'étais arrivé. Mon regard plongea dans une gorge qui semblait aussi profonde que le Mur était haut. Mon estomac se souleva, mon cœur se contracta comme s'il avait été comprimé et ma jambe gauche se mit à tressaillir violemment, s'agitant en cadence dans le vide.

Mes mouvements saccadés se transmirent le long de la corde jusqu'à Kilarion.

— Tu dances, Poilar ? demanda-t-il.

C'était tout ce qu'il me fallait, une petite question en forme de boutade. J'éclatai de rire et la terreur m'abandonna. Toute mon attention put de nouveau se fixer sur la paroi rocheuse.

Une concentration intense est absolument indispensable. Ne rien regarder d'autre que les fissures infimes et les petites saillies de cristal scintillant que l'on a juste devant les yeux. Je continuai à grimper, sans m'arrêter. Je me retrouvai à un moment bras et jambes écartés, progressant insensiblement le long de deux arêtes parallèles, distantes précisément l'une de l'autre de deux longueurs de jambe de Poilar et formant une sorte de cheminée. À un autre, je fus suspendu à une protubérance de cristal en forme de corne, pas plus longue que mon pouce intérieur. À un autre encore, la joue collée contre la roche, mes pieds tâtonnèrent dans le vide pour trouver un point d'appui. Mes bras étaient douloureux et ma langue donnait l'impression d'être bizarrement gonflée.

D'un seul coup, je vis une main se balancer devant mon visage et j'entendis le rire éclatant de Kilarion qui saisit mon poignet et me hissa le long de la corniche raboteuse jusqu'à ce que je puisse rouler sur moi-même et rester étendu.

— Tu vois ? dit-il. Ce n'était rien du tout !

Nous étions au sommet. L'ascension avait duré une éternité, ou bien seulement quelques instants ; je ne savais plus très bien. La seule certitude, c'est que nous avions réussi. Je me rendis compte qu'à certains moments de l'ascension, j'avais été sûr que nous allions périr, mais là, riant et reprenant mon souffle sur

cette surface horizontale, j'avais l'impression que Kilarion disait vrai, que cette ascension n'était vraiment rien du tout.

Au bout d'un moment, je me relevai. Nous nous étions hissés sur un vaste plateau, si profond et si large que je crus tout d'abord que nous avions atteint le Sommet, le faite de Kosa Saag, car tout semblait plat dans toutes les directions. Puis mon regard se porta vers les lointains et je vis que je m'étais grossièrement trompé ; je discernais maintenant, si loin au sud-ouest qu'il était presque à la limite de ma vision, l'étage suivant du Mur qui se dressait très haut au-dessus du plateau.

Le spectacle était saisissant. Ce qui s'offrait à mes yeux était une masse brillante de pierre d'un rouge pâle dont la base était noyée dans les volutes des brumes matinales et dont le sommet disparaissait dans une épaisse couche de nuages. Elle s'élevait vers l'infini en formant une série de degrés qui allaient en se rétrécissant. On eût dit plusieurs montagnes posées les unes sur les autres. Je compris que ce que nous appelions le Mur n'était pas une montagne, mais une chaîne de montagnes, gigantesque à la base et diminuant progressivement de largeur à mesure que l'on s'élevait. Pas étonnant que nous ne puissions apercevoir depuis notre vallée les régions les plus hautes du Mur : elles étaient masquées à notre vue par la forteresse naturelle formée par les premiers contreforts. Il me paraissait de plus en plus évident que nous n'en étions encore qu'au début de l'ascension. En atteignant ce plateau, nous avions simplement achevé la première partie de la première étape. Nous avions seulement traversé la première couronne des contreforts de l'ensemble colossal formant Kosa Saag. Je sentis le découragement me gagner en prenant conscience que tout le chemin parcouru depuis notre départ n'était en fait qu'un prélude. Devant nous se dressait encore ce gigantesque escalier rose qui semblait nous narguer et se découpait sur un ciel violet, sombre et menaçant.

Je détournai les yeux. Nous affronterions le moment venu cette masse terrifiante. À chaque jour suffit sa peine, a dit le Premier Grimpeur. Et Il était dans le vrai, comme Il l'est en toutes matières.

— Alors ? demanda Kilarion. Crois-tu que les autres parviendront à grimper jusqu'ici ?

Je jetai un coup d'œil par-dessus le bord de la paroi rocheuse que nous venions d'escalader. La piste longeant le pied de l'à-pic était incroyablement loin et, à cette distance, elle paraissait ténue comme un fil. J'avais du mal à croire que nous avions réussi, Kilarion et moi, à nous hisser au sommet de cette muraille de pierre inhospitalière. Mais nous l'avions fait. Oui, nous l'avions fait. Et, à part deux ou trois passages difficiles, l'ascension avait été simple et régulière ; c'est du moins ce qu'il me semblait après coup. Je me dis que cela aurait pu être pire. Oui, bien pire.

— Bien sûr, dis-je. Il n'y en a pas un seul qui soit incapable d'y parvenir.

— Parfait ! s'écria Kilarion avec un grand sourire, en me tapant dans le dos. Maintenant, nous allons redescendre pour le leur dire. D'accord ? À moins que tu ne préfères attendre ici et que je redescende pour le leur dire. Alors ?

— C'est toi qui attends ici, si tu veux, répondis-je. Il faut que je le leur annonce moi-même.

— Dans ce cas, nous redescendons tous les deux.

— D'accord. Nous redescendons tous les deux.

Nous redescendîmes avec une intrépidité frisant la témérité, nous aidant de nos cordes pour passer rapidement de ressaut en ressaut, prenant à peine le temps d'assurer nos prises avant de repartir. C'était l'effet de l'air de la montagne, auquel s'ajoutait la griserie que l'on éprouve en sachant que l'on a dominé sa peur et atteint son but. Je suppose que cette exubérance aurait pu nous faire dévisser de la paroi rocheuse et basculer dans l'abîme qui s'ouvrait sous l'épaule de la piste. Mais il n'en fut rien. Il ne nous fallut pas longtemps pour arriver au pied de l'obstacle et reprendre en courant le chemin du campement pour annoncer aux autres que nous avions réussi.

— Il est impossible de passer par là, objecta aussitôt Muurmut. Je l'ai vu hier soir de mes propres yeux. La paroi est à pic. Personne ne peut l'escalader.

— Nous venons de le faire, Kilarion et moi.

— C'est vous qui le dites.

— Tu crois que je mens ? lançai-je en le regardant avec des envies de meurtre.

— Ne dis pas de bêtises, Muurmut, fit Kilarion avec agacement. Bien sûr que nous l'avons escaladée. Pour quelle raison mentirions-nous ? Ce n'est pas aussi difficile que cela le paraît.

— Peut-être que oui, poursuivit Muurmut avec un haussement d'épaules. Peut-être que non. J'affirme que c'est impossible et que, si nous essayons, nous allons nous tuer. Tu es fort comme deux hommes, Kilarion. Et toi, Poilar, tu es capable d'escalader n'importe quoi rien qu'avec la langue. Mais crois-tu que Thissa réussira à grimper ? Ou bien Hendy ? Ou encore ton cher petit Traiben ?

Quelle habileté de sa part de citer les trois personnes qui comptaient le plus pour moi.

— Tout le monde réussira, répliquai-je sèchement.

— J'affirme que non. J'affirme que c'est trop dangereux.

Je lui en voulus d'instiller le doute dans notre esprit quand ce dont nous avions besoin était une confiance inébranlable.

— Alors, Muurmut, que proposes-tu ? De nous laisser pousser des ailes pour voler jusqu'au sommet ?

— Je propose de rebrousser chemin jusqu'à ce que nous trouvions une voie plus sûre.

— Il n'y en pas. C'est la seule solution. À moins, bien sûr, de rentrer piteusement au village, comme des lâches, et ce n'est pas ce que j'ai l'intention de faire.

— Si nous mourons tous en escaladant ta paroi, Poilar, reprit-il, l'air mauvais, cela ne nous conduira pas au Sommet.

C'était une opposition de principe et nous le savions tous deux. Il n'y avait pas d'autre chemin que celui-là.

— Comme tu voudras, Muurmut, déclarai-je en feignant l'indifférence. Tu n'as qu'à rester ici, puisque tu tiens tant à la vie. Les autres entreprendront cette ascension et courront le risque de ne pas y survivre.

— En es-tu sûr ? demanda-t-il.

— Laissons-les décider.

Cela revenait à organiser une deuxième élection. Je demandai qui voulait nous suivre, Kilarion et moi, pour escalader la paroi rocheuse. Traiben, Galli, Stum, Jaif et une demi-douzaine d'autres – ceux sur qui je pouvais toujours

compter – levèrent aussitôt la main. Je lus le doute sur le visage de Seppil et Talbol, les deux acolytes de Muurmut, ainsi que sur celui de Naxa et d'une poignée de femmes. Une grosse poignée, en réalité, mais aussi plusieurs hommes. Je crus pendant un moment que le vote allait m'être défavorable, ce qui mettrait un terme à mon autorité sur le groupe. Certains des indécis, les plus timorés, commencèrent insensiblement à se rapprocher de Muurmut, comme si leur intention était de rester avec lui. C'est à ce moment-là que Thissa leva très haut la main et cette intervention sembla décisive. Par groupes de deux ou trois les autres se prononcèrent rapidement pour l'ascension. En fin de compte, il ne resta plus dans le camp de Muurmut que Seppil et Talbol qui le regardaient avec embarras.

— Le moment est-il venu de vous faire nos adieux ? demandai-je.

— Nous grimperons contre notre gré ! éructa Muurmut. Tu nous fais risquer inutilement notre vie, Poilar !

— Je risque aussi la mienne, répliquai-je. Pour la deuxième fois de la journée.

Je lui tournai le dos pour aller voir Thissa dont la décision avait fait basculer le vote.

— Merci, dis-je simplement.

— Il n'y a pas de quoi, Poilar, répondit-elle en ébauchant un sourire.

— Muurmut est vraiment pénible. J'ai parfois envie de le pousser dans le vide.

Elle eut un mouvement de recul et me lança un regard ébahi. Je compris qu'elle prenait mes paroles au sérieux.

— Non, ne prends pas ce que j'ai dit au pied de la lettre.

— Si tu le tuais, ce serait la fin de tout pour nous.

— Je ne le tuerai que s'il m'oblige à le faire. Mais, si jamais il avait un accident mortel, je ne le pleurerais pas très longtemps.

— Poilar ! se récria-t-elle, horrifiée.

Peut-être Galli avait-elle raison. Thissa semblait extrêmement fragile.

Nous nous divisâmes pour l'escalade en dix groupes, chacun composé de deux hommes et deux femmes, sauf un, formé seulement de Kilarion, Thissa et Grycindil, car, depuis la mort

de Stapp dans la nappe d'asphalte, nous étions un nombre impair. Mon groupe était composé de Traiben, Kreod et Galli. Le premier de cordée ainsi que le dernier étaient presque toujours les hommes et les deux femmes s'encordaient entre eux, car les hommes sont en général plus forts que les femmes et nous savions qu'il était préférable d'avoir un homme en dernière position afin de retenir tout le monde en cas de chute. Je pris soin, dans mon groupe, de placer Traiben derrière moi et confiai à Galli la responsabilité de fermer la marche, car Traiben était chétif alors qu'elle était aussi forte que n'importe quel homme, à l'exception de Kilarion. Je laissai Muurmut grimper avec ses amis Seppil, Talbol et Thuiman, tous des hommes vigoureux qui eussent été plus utiles pour soutenir certaines femmes. Mais je m'étais dit que, s'ils devaient se dérocher, ils tomberaient tous ensemble, et bon débarras !

Cette fois encore, c'est Kilarion qui passa le premier. Avec Thissa et Grycindil à sa suite, il grimpa beaucoup plus prudemment qu'il ne l'avait fait avec moi et je compris que, lors de notre précédente ascension, il m'avait délibérément mis au défi de suivre son rythme. Quand son groupe fut suffisamment haut sur la paroi pour que Grycindil ait commencé l'escalade, je partis à côté d'eux en restant légèrement sur leur gauche pour éviter d'éventuelles chutes de pierres.

C'est Ghibbilau le Cultivateur qui prit la tête de la cordée suivante, avec Tenilda, Hendy et Gazin. Puis ce fut le tour de Naxa, Ment le Balayeur, Min et Stum, suivis de Bress le Charpentier, Hilth des Constructeurs, Ijo des Clercs et Scardil le Boucher. Et tout le monde commença l'escalade, groupe après groupe. Je percevais de temps en temps un petit rire nerveux montant vers moi, mais, cette fois, je ne commis pas l'erreur de regarder par-dessus mon épaule pour voir comment ils se débrouillaient.

À mi-chemin, Traiben se trouva en difficulté.

— Poilar ! Je ne peux pas atteindre la prochaine prise !

— Balance tes hanches. Étends ton corps vers le haut.

— Je l'ai déjà fait. Ça ne suffit pas.

Je tournai prudemment la tête en m'appliquant à fixer ma vue sur Traiben, uniquement Traiben, et surtout pas au-dessous

de lui. Il se trouvait dans une position fort précaire, légèrement sur le côté de la voie que je suivais, s'efforçant désespérément d'atteindre une aspérité de roche rouge qui demeurerait hors de sa portée.

— Je vais monter encore un peu, lui dis-je. Quand la corde sera bien tendue, elle te permettra de te rapprocher de ta prise.

Je me hissai péniblement un peu plus haut. J'avais la poitrine et le dos parcourus de traits de feu causés par l'effort exigé par cette deuxième ascension de la journée. Mais je montai aussi haut que je l'osai, avant que le poids de Traiben ne devienne insupportable et ne me fasse dévisser et dégringoler au pied de la paroi. Galli, qui était beaucoup plus bas, comprit ce que je faisais et me cria qu'elle avait une bonne prise et qu'elle allait m'assurer pendant que je tirais sur la corde. Malgré sa force, je doutais pourtant qu'elle fût capable de tous nous retenir si je tombais en entraînant Traiben dans ma chute.

— Je n'y arrive pas, marmonna Traiben, comme si chaque mot lui coûtait.

— Transforme-toi ! cria Thissa d'une voix qui semblait venir de très haut.

Je levai les yeux et la vis penchée au bord de la corniche surplombant l'escarpement. Elle faisait fébrilement des signes magiques, les deux pouces de chaque main dirigés vers nous comme de petites cornes.

— Essaie, Traiben ! Allonge ton bras ! Étire-le !

Bien sûr. C'est ce qu'il fallait faire. Sinon, pourquoi aurions-nous reçu des dieux le don de changer de forme ?

— Vas-y, lui dis-je.

Mais il n'est pas si simple de contrôler ses Changements quand on craint pour sa vie. Je regardai Traiben, tremblant de terreur, qui s'efforçait de faire varier les proportions de sa charpente en remuant les épaules et en étirant les os de son dos et de ses bras pour aller le plus loin possible. Si j'avais pu, je serais allé l'aider. Mais il me fallait assurer notre cordée. Tandis qu'il poursuivait ses efforts, je commençai à sentir la fatigue gagner mes bras et à me demander combien de temps je pourrais conserver mon point d'appui. Puis j'entendis une sorte de petit gloussement et, quand je tournai de nouveau la tête vers

Traiben, je le vis bizarrement déformé, le bras gauche beaucoup plus long que le droit, tout le corps terriblement arqué. Mais il avait réussi à atteindre la prise. Il se hissa un peu plus haut ; la corde se détendit ; soulagé, je me plaquai contre la paroi pour décontracter mes muscles et dilatai mes poumons.

Après cette alerte, le reste de l'ascension fut presque facile. Pour la deuxième fois de la matinée, j'atteignis le sommet de l'à-pic.

J'aidai Traiben à se hisser sur la corniche, puis Kreod ; Galli se débrouilla toute seule, l'air frais et dispos comme au retour d'une promenade.

L'une après l'autre, toutes les cordées arrivèrent et tout le monde se rassembla sur le plateau. Malgré les craintes réelles ou imaginaires de Muurmut, personne d'autre que Traiben n'avait eu de véritables difficultés. Je les vis tous écarquiller les yeux et regarder autour d'eux avec émerveillement en découvrant l'immensité de cette étendue plate sur laquelle Kilarion nous avait conduits.

— Et maintenant, demanda Fesild, où allons-nous ? Où est le Mur ?

— Là-bas, répondis-je en indiquant du doigt la masse rosée qui se dressait au loin, au sud-ouest, à peine visible derrière le voile de nuages blancs et son matelas de brume.

Ils demeurèrent béants de surprise. Je pense qu'ils avaient pris pour le ciel le reflet rosé de la montagne à l'horizon. Mais ils commençaient maintenant à comprendre, comme je l'avais fait plus tôt dans la matinée, que nous étions enfin devant le véritable Mur, le Mur aux maints Royaumes dont parlent les légendes, le Mur à l'intérieur du Mur, le cœur gigantesque de la montagne, caché et protégé par ses gorges et ses plissements, cet énorme massif qui restait à conquérir.

— C'est si loin ? demanda-t-elle dans un murmure.

Le plateau était vaste et la distance qu'il nous restait à parcourir avant de pouvoir reprendre l'ascension avait de quoi décourager l'âme la mieux trempée. Il fallut encore quelques instants pour que l'ampleur de la difficulté de ce qui nous attendait s'imprègne dans son esprit.

— Et si haut ! ajouta-t-elle très doucement.

Nous continuâmes à contempler en silence la montagne colossale brillant au soleil qui se dressait au loin. La fierté que nous avions pu éprouver en menant à bien l'escalade de la paroi rocheuse paraissait absolument dérisoire en regard de ce qu'il nous restait à faire.

Je ne saurais dire combien de temps il nous fallut pour traverser ce vaste plateau. Sans doute plusieurs semaines ; mais chaque jour se fondait dans le suivant et nous n'en tenions pas le compte. C'était une étendue accidentée, inculte, broussailleuse, morne et brûlée par le soleil, pas aussi plate qu'elle l'avait semblé de prime abord, dont les déclivités, les épaulements, les vallons et les crevasses étaient autant d'obstacles quotidiens. Même dans ses portions les plus planes, le sol était rocailleux et la marche difficile. La végétation y était pauvre et, en majeure partie, inutilisable : des plantes ligneuses, fibreuses, épineuses, sans feuilles ou presque, qui ne nous fournissaient guère que des racines amères et des fruits insipides et peu juteux. Les seuls animaux que nous voyions étaient de petites créatures à la fourrure grise, efflanquées, hideuses et mal proportionnées, qui détalait à notre approche. Elles étaient trop vives pour que nous puissions les attraper et refusaient de s'approcher des pièges que nous leur tendions. Mais c'était aussi bien, car je pense qu'elles ne nous auraient pas apporté beaucoup de chair et aucun plaisir. Les rares cours d'eau n'étaient guère plus riches en poisson, mais de longues et patientes heures de pêche nous procuraient en abondance des poissons pleins d'arêtes, aux flancs argentés, dont nous faisions notre ordinaire.

Dès la deuxième journée, peut-être la troisième, je me pris à détester le plateau. Je n'avais jamais éprouvé de ma vie une haine comparable à celle que j'avais pour cet endroit. C'était une étendue désolée qui ne nous permettait pas de progresser vers le haut, la seule progression que je souhaitais. Et pourtant, il fallait le traverser. Il faisait donc, d'une certaine manière, partie de notre marche, il était une nécessité de notre itinéraire, mais cela ne m'empêchait pas de le détester. Toute grandeur en était

absente. Les hauts pics dominant la vallée étaient maintenant derrière nous, dissimulés par des plis de terrain, et le grand pic baptisé Kosa Saag, le plus majestueux de tous, se trouvait devant nous, à une distance incroyable, tout au bout du plateau. Voilà pourquoi je le haïssais, parce qu'il fallait le traverser.

Nous marchions de l'aube au crépuscule, jour après jour, et la montagne semblait demeurer à la même distance. C'est ce que je ne pus m'empêcher de faire remarquer un après-midi, quand je commençai à succomber à la lassitude.

— À la même distance ? fit Naxa avec humeur. C'est bien pis : elle recule à mesure que nous avançons. Nous ne l'atteindrons jamais, même si nous devons marcher mille ans !

Des voix s'élevaient derrière nous, des murmures et des grognements de protestation qui allaient dans le même sens. Muurmut était évidemment l'un des plus bruyants.

— Qu'en penses-tu, Poilar ? poursuivit Naxa d'une voix qui perçait comme une vrille jusqu'au fond de mon âme. Faut-il renoncer à poursuivre l'ascension et bâtir un village ici ? Nous n'avons certainement rien à gagner en continuant, et je doute fort que nous puissions jamais retrouver notre route.

Je ne répondis pas. Je regrettai déjà d'avoir fait cette remarque, et c'eût été folie de me laisser entraîner dans une discussion pour savoir si nous devions renoncer au Pèlerinage.

Grycindil des Tisserands, dont la langue se faisait de plus en plus acérée depuis que nous étions sur le plateau, se tourna vers Naxa.

— Vas-tu te taire ! dit-elle. Nous n'avons pas besoin de tes idées noires de Scribe stupide !

— Moi, j'en ai besoin, s'écria Naxa. Elles me tiennent chaud la nuit. À propos, Grycindil, il y a peut-être autre chose que je peux faire pour *te* tenir chaud !

Il la poussa du coude et avança le visage près du sien avec un sourire mauvais.

— Qu'est-ce que tu en dis, la Tisserande ? Tu n'as pas envie de tisser quelques Changements avec moi, ce soir ?

— Idiot ! répondit Grycindil.

Et elle l'abreuva d'injures, à tel point que je crus qu'il allait être emporté par ce torrent.

— Vous êtes deux idiots, glissa Galli, mais d'un ton enjoué. On respire mal en altitude et vous feriez mieux d'économiser votre souffle pour des choses plus intéressantes.

— Tu sais, Poilar, dit à voix basse Kath qui marchait à côté de moi, je suis prêt à noyer Naxa dans le prochain torrent, si seulement cela pouvait m'éviter d'entendre sa voix geignarde.

— Excellente idée. Si seulement c'était possible.

— Mais je dois avouer que, moi aussi, cela m'inquiète de voir que la montagne ne se rapproche pas.

— Elle se rapproche à chaque pas que nous faisons, répliquai-je sèchement.

Je sentais la colère me gagner. Peut-être mes propres doutes étaient-ils en train de ronger mon âme. Naxa était simplement horripilant, mais Muurmut était capable de me mettre en difficulté si ce genre de discours continuait de circuler, et je savais qu'il le ferait sous peu. Je devais y mettre le holà.

— Elle donne seulement l'impression de rester à la même distance, Kath, et c'est ce que j'ai dit à Naxa. Et puis, nous ne sommes pas pressés. Même si nous devons passer le reste de nos jours à effectuer le Pèlerinage, ce ne serait pas grave.

Il me considéra pendant un long moment, comme si cette pensée ne lui était jamais venue à l'esprit. Puis il hocha la tête et nous poursuivîmes notre route sans rien ajouter. Au bout d'un certain temps, les murmures cessèrent dans notre dos.

Mais les paroles de Naxa avaient instillé un poison dans mon âme. Ce soir-là, au bivouac, je sombrai dans une morosité et un abattement si profonds que j'avais de la peine à me reconnaître. Je ne pouvais penser qu'à une seule chose : ce plateau n'a pas de fin, ce plateau n'a pas de fin, nous allons passer toutes les années qui nous restent à essayer de le traverser. Et je me disais que Naxa avait raison, qu'il valait mieux faire demi-tour et bâtir un nouveau village sur les premières pentes, plutôt que de nous épuiser dans cette interminable et vaine quête.

Une forte envie de renoncer au Pèlerinage m'assaillait par vagues successives. Naxa avait raison. Muurmut avait raison. Tous les timorés avaient raison. Pourquoi tous ces efforts, dans l'espoir de trouver des dieux qui n'existaient peut-être pas ?

Nous avions gâché notre vie en entreprenant ce stupide Pèlerinage. Nous n'avions plus maintenant le choix qu'entre la honte d'un retour prématuré au village et la mort qui nous guettait dans cette immensité désolée.

C'était trop pour moi ; je me sentais écrasé par l'envie de renoncer ; la tentation de baisser les bras devenait irrésistible ; et je sentais en même temps mon âme saisie par le froid, mon esprit serré comme dans un étau de glace.

Tout cela était nouveau pour moi, ces sentiments mêlés de défaite et de désespérance. C'était la monotonie du plateau qui me faisait cela et aussi le poison insidieux des paroles de Naxa. Tandis que les autres, vautrés autour du feu de camp, chantaient des chansons de notre village et riaient des facéties de Gazin le Jongleur et de Dorn et Tull, nos deux Clowns pétulants, je m'éloignai pour aller m'asseoir tristement à l'écart dans le creux d'un rocher gris mangé par une mousse sèche, le regard dans le vide, fixé au loin, incapable de mesurer l'effrayante distance qu'il nous restait à parcourir. Deux lunes maussades étaient accrochées au firmament, Karibos et Theinibos, et, à la lumière crue de leur faces grêlées, je ne voyais que tristesse et chagrin dans ce paysage desséché, rongé par l'érosion. Je crois que l'heure que je passai à regarder les animaux nocturnes au dos hérissé de piquants filer dans cette étendue désolée fut la plus pénible de ma vie. À la fin, j'étais prêt à lever le camp et à prendre piteusement le soir même le chemin du retour. Pour moi, le Pèlerinage s'achevait sur-le-champ. Il n'avait plus aucun sens. Il ne rimait absolument plus à rien. À quoi bon continuer ? À quoi bon faire quoi que ce soit ? Je me pris à regretter de ne pas avoir perdu l'équilibre sur l'â-pic de Kilarion pour basculer vers une mort rapide plutôt que de traîner sur ce plateau une existence inutile.

Traiben apparut soudain devant moi.

— Poilar ?

— Laisse-moi tranquille, Traiben.

— Qu'est-ce que tu fais assis comme ça ?

— Je profite du clair de lune, répondis-je d'un ton amer.

— Et à quoi penses-tu, assis au clair de lune, Poilar ?

— À rien. Je ne pense à rien du tout.

— Dis-le-moi.

— À rien. À rien. À rien.

— Je sais à quoi tu penses, Poilar.

— Alors, dis-le-moi, lançai-je en redoutant que ce ne fût vrai.

Et, s'il le savait vraiment, je n'étais guère désireux de l'entendre de sa bouche. Il se pencha légèrement afin de placer ses grands yeux ronds à la hauteur des miens, et je découvris dans ces yeux quelque chose – une violence, une férocité, une furie – que je n'y avait jamais vu. Il ne faisait aucun doute qu'il y avait en lui un Pouvoir.

— Tu penses au village, dit-il.

— Non. Je ne pense jamais au village.

— Si, au village. À notre Maison. À Turimel des Glorieux. Tu es étendu sur un lit avec Turimel, dans notre Maison, et vous accomplissez ensemble les Changements.

— En ce moment, Turimel est heureuse aux côtés de Jecopon le Chanteur avec qui elle s'est engagée, il y a cinq années. Je ne pense jamais à Turimel.

Je détournai la tête, incapable de soutenir son regard farouche.

— Pourquoi me harcèles-tu comme ça, Traiben ?

Il me prit par le menton et me força à tourner la tête vers lui.

— Regarde-moi !

— Traiben...

— Tu as envie de rentrer, Poilar ? C'est bien cela ?

— Ce plateau me rend malade.

— Oui, il nous rend tous malades. As-tu envie de rentrer ?

— Non. Bien sûr que non. Qu'est-ce que tu racontes ?

— Nous avons fait un serment, toi et moi, quand nous avions douze ans.

— Oui, je sais, fis-je d'une voix très faible.

Comment aurais-je pu l'oublier ?

— Nous grimperons jusqu'au Sommet, commençai-je en parodiant notre promesse, nous rencontrerons les dieux, nous contemplerons toutes les merveilles et apprendrons tous les mystères. Puis nous regagnerons le village. Voilà le serment que nous avons fait.

— Oui, dit Traiben en continuant de me fixer d'un regard implacable, comme si j'étais l'ennemi juré de sa Maison, et, en ce qui me concerne, j'ai l'intention de tenir parole.

— Moi aussi.

— Vraiment, Poilar ? Vraiment ?

Il me prit par les épaules et me secoua si fort que je crus que j'allais changer de forme.

Je le laissai me secouer. Sans rien dire, sans rien faire.

— Poilar, Poilar, Poilar, qu'est-ce qui ne va pas ce soir ? Dis-moi ! Dis-le-moi !

— Le plateau. Le clair de lune. Les distances.

— Voilà pourquoi tu as envie de rebrousser chemin. Muurmut ne se sentira pas de joie quand il découvrira que Poilar, le grand chef Poilar, est complètement abattu ! Le Sommet ne signifie donc plus rien pour toi ? Ni les dieux ? Ni notre serment ? La seule chose que tu désires, c'est abdiquer et rentrer ?

— Mais non, répondis-je sans conviction. Non, pas du tout.

— Je sais que je suis dans le vrai, reprit-il en secouant la tête, mais tu ne l'avoueras pas, même à moi.

— Serais-tu devenu un Sorcier, Traiben, pour lire aussi facilement dans ma pensée ?

— J'ai toujours lu jusqu'au fond de ta pensée, Poilar. Inutile de feindre avec moi. Tu as envie de rentrer. Vas-y, dis-moi que ce n'est pas vrai !

Ses yeux lançaient des éclairs. À mon grand étonnement, je compris qu'il me faisait peur, pour la première fois.

J'étais incapable de répondre.

— Eh bien, reprit-il après un long silence, d'une voix froide et calme, j'ai une seule chose à te dire, Poilar : quoi que tu fasses, j'ai l'intention d'être fidèle à ma parole. Même si je dois être le seul à vouloir continuer, je continuerai. Oui, je continuerai. Et quand tu regagneras le village, dans un ou deux ans, ou bien dans trois ou quatre, et qu'on te demandera où est Traiben, tu pourras dire qu'il est parti vers le Sommet, qu'il s'y trouve à présent et qu'il parle philosophie avec les dieux.

Il recula et tendit la main, les doigts écartés formant le signe d'adieu.

— Tu me manqueras, Poilar. Je n'aurai jamais un autre ami comme toi.

Furieux, je tapai sur son poignet pour lui faire baisser le bras. J'avais le sentiment qu'il me traitait avec condescendance, et c'était quelque chose que je ne pouvais supporter de sa part.

— Ce sont des bêtises, Traiben. Tu sais très bien que je serai à tes côtés quand tu atteindras le Sommet.

J'avais lancé ces mots d'une voix brusque, en voulant y mettre toute la conviction dont j'étais capable. Mais la conviction en était absente et Traiben le savait aussi bien que moi.

— En es-tu sûr, Poilar ? demanda-t-il. En es-tu vraiment sûr ?

Là-dessus, il s'éloigna et me laissa, sans que je sache si je me mentais à moi-même.

Je demeurai seul, désorienté, pendant encore au moins une heure, puis, quand tous les autres, sauf ceux qui étaient de garde, furent couchés, je regagnai le campement et me glissai dans mon sac de couchage. Je fis de nouveau cette nuit-là le rêve de l'étoile, celui que je faisais depuis mon enfance, mais jamais il n'avait eu une telle intensité, même la première fois, la nuit où le village tout entier l'avait partagé avec moi. Je me tenais seul sur la cime dentelée d'une montagne noire battue par des vents glacés. Tout baignait autour de moi dans la lumière divine, la lumière démoniaque, la lumière qui provient de la fin des temps et rayonne vers les commencements. Les genoux ployés, je me baissai pour bondir et pris mon essor vers le Ciel, le pays radieux où les dieux ont leur demeure. Et les étoiles, vivantes, vibrantes et plus ardentes qu'aucun feu ne le sera jamais, s'ouvrirent à moi, m'étreignirent, me prirent parmi elles, et je sentis des flots de sagesse divine s'engouffrer dans mon âme.

Tous mes doutes furent consumés en un instant par le feu des étoiles. Je me sentis de nouveau transporté par l'extase du Pèlerinage et, quand je me réveillai, après ce qui me sembla un moment très court, le jour était levé et la lumière radieuse des deux soleils, le blanc et l'écarlate, donnait sur les pentes

lointaines du Mur. Je l'aurais escaladé d'un bond s'il avait été plus proche. Je savais que plus jamais ma foi ne vacillerait. Et il en fut ainsi, sauf pendant un court moment, juste avant la fin du Pèlerinage. Je lus ce matin-là dans les yeux des autres que tous ceux qui m'entouraient avaient encore partagé mon rêve, y compris Muurmut qui me détestait et aurait volontiers pris ma place. Ils me regardèrent comme si je n'étais pas un mortel, mais quelqu'un qui avait sa place au milieu des dieux du Ciel.

Cela ne suffit pourtant pas à couper court à la grogne. Quand nous reprîmes la route quelques heures plus tard, je me trouvais au milieu d'un groupe composé de Galli, Gazin, Ghibbilau des Cultivateurs et Naxa le Scribe. Nous n'avions pas fait cent pas quand Naxa se lança dans le même discours que la veille au soir et reprit ses jérémiades sur le Mur qui, au lieu de se rapprocher, semblait s'éloigner à mesure que nous avançons.

— Cela me rappelle, poursuivit-il, l'histoire de Kesper le Clerc qui avait provoqué le courroux des dieux en déclarant qu'il était résolu à devenir aussi sage qu'eux. Les dieux décrétèrent donc que, pour chaque livre que lirait Kesper, il en oublierait deux autres. Je pense que c'est pareil pour nous : pour chaque pas que nous faisons, la montagne recule de deux pas et...

Sans réfléchir, je me tournai vers lui et l'envoyai d'un coup de poing rouler dans la poussière.

Il demeura accroupi, tremblant, abasourdi, levant vers moi des yeux d'animal blessé.

Je tendis le bras derrière lui, en direction de la grande vallée.

— Vas-y, lui dis-je. Tout de suite. C'est par là.

— Poilar ?

— Nous n'avons que faire des pleurnicheurs et des râleurs de ton espèce, dis-je en le poussant du bout de mon gourdin. Ils ne peuvent rien nous apporter. Hors de ma vue, Naxa ! Va-t'en tout de suite ! Redescends le Mur et retourne au village. La descente devrait être plus facile pour toi que ne l'a été la montée.

Il me regardait, les yeux écarquillés.

— Va-t'en ! fis-je en levant mon gourdin. Allez !

— Mais je vais mourir, Poilar. Je vais me perdre et mourir en chemin. Tu le sais bien. Tu m'envoies délibérément à la mort.

— D'autres avant toi ont déjà trouvé seuls le chemin du retour. Et tu le trouveras aussi. Tu seras content de retrouver le confort du village. Tu vivras dans la rotonde avec les autres Revenants. Tu pourras te promener à loisir dans les rues, faire tout ce dont tu as envie, avoir une conduite aussi scandaleuse que tu le désires, et personne n'osera élever la voix contre toi. Y a-t-il quelqu'un d'autre qui veuille repartir avec Naxa ? poursuivis-je en faisant du regard le tour de notre groupe. Il dit qu'il a peur d'effectuer seul la descente du Mur. Quelqu'un veut-il l'accompagner ?

Je ne vis que regards fixes et visages pétrifiés. Personne n'ouvrit la bouche.

— Il y a quelqu'un ? Dites-le vite ! C'est le moment ou jamais. Ceux qui veulent faire demi-tour partent sur-le-champ.

Tout le monde resta silencieux.

— Personne ? Très bien, vous avez choisi ! Il partira seul. Allez, Naxa, en route. Nous perdons du temps.

— Pour l'amour de Kreshe, Poilar !

Je brandis mon gourdin et il recula précipitamment pour se mettre hors de portée. Il resta à quelques pas de moi et attendit, comme s'il ne pouvait croire que j'étais sérieux. Je m'avançai vers lui et il recula derechef. Je ne le quittai pas du regard tandis qu'il s'éloignait piteusement vers l'est, s'arrêtant de loin pour regarder par-dessus son épaule. Au bout d'un certain temps, il disparut derrière une élévation de terrain et je ne le revis plus.

— Très bien, dis-je. En route.

— Bravo ! fit Muurmut. Quel courage il t'a fallu, Poilar, pour terrasser ainsi le Scribe terrifiant ! Et quelle preuve de sagesse de la part d'un chef d'exclure du Pèlerinage un Pèlerin élu.

— Tes compliments me vont droit au cœur, répondis-je avant de m'éloigner.

Je chassai Naxa de mon esprit tandis que nous reprenions notre route.

Après de longues heures de marche, nous fîmes une halte pour prendre un repas frugal. Assis sur un rocher, je grignotais un vieux bout de viande séchée quand je vis Thissa, Grycindil et Hendy s'approcher et s'arrêter devant moi en se balançant d'un

pied sur l'autre, comme si elles avaient quelque chose à me dire, mais redoutaient de l'exprimer.

— Alors ? demandai-je enfin, puisqu'elles ne semblaient pas savoir par où commencer.

— Poilar, fit Thissa d'une voix très douce et en tremblant légèrement, nous sommes venues te demander d'accorder ton pardon à Naxa.

— Naxa est parti, répondis-je en riant. Naxa est oublié. Il n'existe plus. Ne me parlez pas de Naxa.

— Ce n'est pas bien ce que tu as fait, insista Thissa. Tu n'aurais pas dû le chasser. Je pense que cela provoquera le courroux des dieux. Je sens l'air vibrer de leur mécontentement.

— Si les dieux sont fâchés contre moi, laisse-les me le faire savoir et je ferai pénitence. Naxa minait notre courage et nous sommes bien mieux sans lui. Demande à Kath. Demande à Jaif. Demande à qui tu veux. Personne ne l'aimait. Personne ne voulait de lui.

Hendy fit un pas en avant et s'adressa à moi de sa voix étrangement calme que j'avais si rarement eu l'occasion d'entendre.

— Je sais ce que c'est, Poilar, d'être séparé des siens, d'être seul comme l'est Naxa en ce moment. Je sais qu'il a du chagrin. Je te demande de lui pardonner.

Je fus étonné et quelque peu troublé d'entendre Hendy plaider la cause de Naxa. Je la désirais toujours, elle qui s'était montrée si distante avec tout le monde depuis le début de notre Pèlerinage, et il était curieux et même désagréable de la voir parler en faveur de Naxa alors qu'elle n'avait témoigné, à moi comme aux autres, que de l'indifférence. Cette attitude éveilla en moi une sorte de jalousie. Mais il y avait aussi quelque chose de touchant dans l'attirance mutuelle d'Hendy et Naxa, les deux bannis.

— Même si je le voulais, lui répondis-je avec plus de douceur que je n'en avais usé avec Thissa, je ne pourrais rien faire. Nous sommes maintenant séparés de Naxa par toute une matinée de marche. Où qu'il soit, nous n'avons pas le temps de revenir sur nos pas pour le chercher. Il est livré à lui-même. Il sera obligé de se débrouiller seul et nous ne pouvons rien faire.

— Il n'est pas si loin que ça ! lança Grycindil en riant.

— Quoi ?

— Il nous a suivis de loin toute la matinée en prenant bien soin de ne pas se faire remarquer, expliqua-t-elle avec un sourire malicieux. Nous l'avons vu, Hendy et moi, il y a peu de temps. Il est caché là-bas, derrière ces buttes.

— *Quoi ?* m'écriai-je de nouveau en levant mon gourdin avec fureur. Où est-il ? Où ?

Mais Grycindil posa la main sur le gourdin pour m'empêcher de m'élancer à sa recherche. C'était la voie de la sagesse, car, si je m'étais trouvé en présence de Naxa à ce moment-là, je l'aurais fait passer de vie à trépas.

— Naxa est un imbécile, fit-elle. Tu m'as entendu le lui dire hier. Mais les imbéciles aussi ont le droit de vivre. Si tu le mets au ban de notre groupe, il ne pourra pas survivre sur ce plateau aride. Et il est des nôtres, Poilar. Veux-tu avoir sur la conscience la mort d'un des Pèlerins. Car il ne fait aucun doute que les dieux t'imputeront sa mort quand nous atteindrons le Sommet.

— Qui sait comment fonctionne l'esprit des dieux ? rétorquai-je, encore tremblant de rage. Si Naxa a un peu de bon sens, il ne s'approchera pas de moi. Je ne veux plus jamais voir son visage. Dites-le-lui de ma part.

— Sois indulgent, Poilar, dit Grycindil.

— Laisse-moi tranquille.

— Poilar, nous te supplions... fit Hendy d'une voix douce.

Cette prière me fit légèrement fléchir. Mais je lui tournai le dos.

— Laisse-moi tranquille, répétais-je.

— Je vais exercer un charme sur lui, glissa Thissa, pour l'empêcher désormais de raconter des bêtises.

— Non. Non. Non. Non... Je ne veux plus le voir.

La fureur que Naxa avait fait naître en moi fut longue à se dissiper. Mais elles finirent pas me faire céder, Thissa grâce à son pouvoir visionnaire, Hendy par sa compassion pour le banni et Grycindil par son empressement à pardonner à un homme qui l'avait grossièrement offensée la veille. Je leur donnai ma parole et elles partirent le chercher. Peu après, Naxa

nous rejoignit, la tête basse, partagé entre la honte et la peur. De ce jour, plus personne ne l'entendit se plaindre.

11

Le plateau demeurerait aussi peu accueillant et nous n'avions toujours aucun plaisir à le traverser. Mais j'allais d'un bon pas, tout le monde suivait et nous avançons insensiblement vers notre but dans ce paysage monotone et désolé.

J'avais l'impression que le temps était comme suspendu et n'éprouvais plus ni l'impatience ni la désespérance qu'il m'avait fallu surmonter dans les premiers temps de la traversée de cet endroit sinistre. Je n'avais plus qu'une idée en tête, reprendre l'ascension, et rien n'aurait pu m'en détourner. Quand, parfois, je sentais de nouveau l'impatience me gagner, je me mettais à scruter l'horizon pour y déceler des indications de notre progression, vérifiant par exemple si telle proéminence à l'aspect marquant, tel escarpement ou tel pli de terrain changeait de position par rapport à l'énorme et lointaine masse montagneuse qui formait le niveau suivant du Mur. Et il y avait des changements, bien entendu. Même si nous n'en avions pas l'impression, notre progression était régulière. Le plateau était encore plus étendu que nous ne l'avions imaginé, mais la traversée touchait indiscutablement à son terme. La montagne qu'il soutenait se dressait maintenant au-dessus de nous. Ce n'était plus seulement une lueur d'un rouge pâle à l'horizon.

Et il y avait de nouveaux signes, des signes de vie devant nous.

C'est Thissa qui le perçut la première.

— Cet endroit est habité, dit-elle soudain, au milieu d'un paysage aride, escarpé, où s'élevaient une quantité de mamelons rocheux surplombant les alentours.

— Où ? Par qui ?

— Je ne sais pas. Mais je sens des présences.

Elle hésita un moment, puis tendit la main vers un endroit en contrebas, assez proche, semblait-il, de la base de la montagne.

Les eaux noires d'une rivière venant de l'est confluaient dans une gorge aux flancs encaissés avec les eaux blanches d'une rivière au débit rapide pour former un nouveau cours d'eau impétueux.

— Là, annonça-t-elle. Juste là, près des deux cours d'eau.

— Quel genre de présences ? demandai-je. Dangereuses ?

— Je n'en sais rien. C'est possible.

— Il vaudrait mieux contourner cet endroit, fit Jaif. Nous avons intérêt à éviter ceux qui vivent ici.

Mais il était trop tard. Notre arrivée n'était pas passée inaperçue. Nous venions de pénétrer à notre insu dans le premier des Royaumes du Mur et ses habitants savaient déjà que nous traversions leur territoire. Ils n'allaient pas tarder à nous en faire subir les conséquences.

Cette nuit-là, le ciel se peupla de démons volants, des créatures qu'aucun de nous n'avait jamais vues. Gazin le Jongleur affirma qu'il s'agissait de génies du vent, que j'avais toujours considérés comme des êtres mythiques et légendaires. Mais le Mur est un lieu où mythes et légendes deviennent réalité. Et pourtant, je sais que Gazin se trompait. Ce n'étaient pas des génies, mais des démons.

Nous avons installé notre campement dans une cuvette venteuse entourée d'horribles buissons hérissés d'épines rouges qui émettaient une sinistre lueur phosphorescente. L'endroit était lugubre et affreux, mais il y avait une source fraîche et limpide au centre de la cuvette, et nous n'avions pas d'autre solution que de bivouaquer à proximité de l'eau.

Nous vîmes pendant une partie de la soirée de grands oiseaux décrire des cercles au-dessus de notre campement, des formes noires aux contours indécis évoluant lentement sur le fond sombre du ciel. En tout cas, nous les prîmes pour des oiseaux. Mais quand des lunes commencèrent à apparaître au-dessus de l'horizon, d'abord la brillante Sentibos, suivie de près par la petite Malibos, leur clarté froide et vive nous permit de découvrir que les créatures volantes n'étaient pas des oiseaux, mais une autre sorte d'êtres ailés.

Leur corps ne différait guère du nôtre, mais il était beaucoup plus frêle et plus petit, comme celui d'un enfant, tendre et flasque, avec des bras fluets et des jambes rabougries. Ces êtres eussent paru chétifs et pitoyables s'ils avaient été obligés de vivre au niveau du sol. Mais leur petit corps triste était suspendu à d'énormes ailes velues d'une envergure considérable et d'une grande puissance qui leur permettaient de se mouvoir infatigablement en une manière de lent vol plané. C'est à ce moment-là que Gazin le Jongleur nous dit que ces êtres étaient des génies du vent et, comme la danse du génie du vent est l'apanage de la Maison des Jongleurs, nous pouvions raisonnablement supposer qu'il savait à quoi ils devaient ressembler.

Et pourtant, Gazin se trompait. Il essayait simplement de se donner de l'importance, comme les Jongleurs aiment à le faire, mais il n'avait jamais vu un génie du vent, ces êtres qui n'avaient existé que dans des temps reculés. Les génies du vent des vieilles légendes étaient toujours présentés comme des êtres surnaturels, délicats comme des elfes, ce qui n'était vraiment pas le cas. Malgré la petitesse de leur corps, ils étaient poilus comme des animaux, couverts d'une épaisse et répugnante fourrure gris-bleu qui leur donnait un aspect ignoble et maléfique. Le lent mouvement de leurs grandes ailes était sinistre et menaçant. Quand ils fondaient sur nous en passant assez près pour qu'il nous soit possible de distinguer leur tête, nous voyions qu'ils étaient d'une incroyable laideur, avec un nez noir et écrasé, des narines béantes, des yeux verts et ardents, et de longues oreilles terminées par d'épaisses touffes de poils. Ils avaient quatre grandes dents jaunes, deux au-dessus et deux au-dessous, qui saillaient loin au-delà des lèvres et se croisaient comme des poignards incurvés. Les mains rachitiques se terminaient par des griffes acérées. Pouvait-il exister des êtres plus laids, évoquant aussi peu des génies ?

Ils tournèrent au-dessus de nos têtes pendant des heures, jusqu'au milieu de la nuit, sans jamais essayer de se poser. L'un d'eux passa si près de moi que j'aurais pu le toucher ; je perçus l'odeur âcre de ses ailes et l'entendis émettre un sifflement, un son grave et menaçant.

En tournoyant au-dessus de nous, ces génies du vent ou ces démons, je ne sais comment les appeler, lançaient des cris dans notre direction, des sons âpres et rauques. J'eus l'impression, au bout d'un certain temps, que le rythme de leurs cris ressemblait à une sorte de langage, qu'ils nous disaient quelque chose – ou plutôt qu'ils le criaient – en employant des mots, de vrais mots, mais dans un langage inintelligible. On eût dit un langage comme on en entend dans les rêves, mais, alors que l'on peut parfois comprendre les langages inconnus des rêves, il m'était impossible de donner un sens à la moindre syllabe de ce que ces êtres d'une laideur monstrueuse essayaient de nous dire. Mais leur voix avait des sonorités malveillantes. On eût dit des incantations. Ou, pis encore, des imprécations.

Je vis Thissa recroquevillée contre un rocher, secouée de sanglots. De temps en temps, quand un des génies passait trop près d'elle, elle faisait un signe de Sorcier. Naxa s'avança vers elle et glissa le bras autour de sa taille, comme pour la réconforter. Je l'entendis parler doucement à Thissa qui hocha la tête, puis il se redressa et cria quelque chose aux monstres ailés. Mais je n'avais pas la moindre idée de ce qu'il pouvait leur dire.

Il fut impossible à la plupart d'entre nous de trouver le sommeil cette nuit-là, et nous restâmes assis autour du feu, le gourdin à la main, prêts à nous défendre, en cas de nécessité. Mais il n'en fut pas besoin et, aux premières lueurs du jour, les démons s'évanouirent comme si la lumière leur faisait peur.

Nous marchâmes toute la journée à une allure beaucoup plus rapide que d'ordinaire, comme si nous avions puisé une énergie nouvelle dans cette nuit sans sommeil. Mais je pense qu'en réalité il fallait voir dans ce rythme déraisonnable la marque de notre fatigue, à moins que nous n'ayons simplement cherché à nous éloigner autant que possible du pays des démons volants. Si c'est ce que nous espérions, notre espoir fut déçu, car ils recommencèrent à tournoyer au-dessus de nous dès la tombée de la nuit, décrivant d'interminables cercles dans le ciel et lançant leurs cris semblables à des imprécations.

J'entendis de nouveau Naxa crier quelque chose dans leur direction et il semblait parler d'une voix éraillée dans leur

propre langage. Je me dirigeai vers lui pour lui poser la question.

— Comprends-tu leur langage ?

C'était la première fois que nous étions face à face depuis que je l'avais autorisé à nous rejoindre. Il me lança un regard craintif, comme s'il redoutait un coup de gourdin. Puis il tourna nerveusement la tête vers Thissa, peut-être pour s'assurer qu'il pourrait l'appeler à la rescousse si je faisais mine de foncer sur lui. Mais Thissa regardait dans le vague, plongée dans quelque monde mystérieux, et murmurait entre ses dents.

— Le comprends-tu ? insistai-je.

Il s'humecta les lèvres avant de répondre.

— Un peu, fit-il en fixant les yeux sur le sol, l'air terrifié.

— Alors, quel langage parlent-ils ?

— Le Gotarza. C'est un langage très ancien, qui était parlé dans notre région, il y a très, très longtemps. Je l'ai étudié dans ma jeunesse. Nous autres, Scribes, ne laissons pas ce genre de choses tomber dans l'oubli. Si j'ai bien compris, reprit Naxa après un moment d'hésitation, ils disent : *Venez vous fondre, venez vous fondre*. Ou peut-être : *Vous allez vous fondre*. Je ne sais pas très bien. Mes connaissances en Gotarza sont très imprécises.

— Nous fondre ?

— C'est le seul mot dont le sens ne fasse aucun doute. Comme une figurine de cire. C'est un mot qui a trait à la transformation. Pense à la manière dont une figurine de cire s'amollit, coule et change de forme quand une Sorcière la chauffe pour envoûter quelqu'un.

— Et ils voudraient que nous nous fondions ?

Naxa acquiesça de la tête.

— Pour moi, cela n'a aucun sens.

— Pour moi non plus. Je leur ai dit de partir, que nous ne ferions jamais ce qu'ils demandent. Mais peut-être ne m'ont-ils pas compris. Je te répète, Poilar, que je maîtrise très mal leur langage. Mais Thissa est d'accord avec moi pour dire qu'ils nous invitaient à aller vers eux pour accomplir quelque chose d'étrange.

— Les Sorcières étudient donc aussi les langages du passé ?

— Non, répondit Naxa. Mais Thissa parle le langage de l'esprit. Elle a lu dans la pensée des démons sans avoir besoin de paroles. C'est pour cela qu'elle a si peur. Thissa comprend tous les langages – le langage des rochers, celui des arbres, celui des démons aériens. Thissa est une santha-nilla, Poilar. Elle possède de puissants pouvoirs magiques. Tu ne le savais pas ?

Je le regardai, interloqué. Non, je ne le savais pas, même si j'avais toujours senti que Thissa était dotée de grands pouvoirs. Mais pas à ce point-là. Chaque génération ne voit naître qu'une poignée de santha-nillas. J'avais maintes fois dormi dans les bras de Thissa et accompli les Changements avec elle sans jamais me rendre compte qu'elle était une Sorcière de l'espèce la plus puissante. L'idée me vint que les picotements incommodants que j'éprouvais à son contact pendant les Changements, cette bizarre et troublante émanation, étaient peut-être le signe de ses pouvoirs particuliers, ce que j'avais été trop stupide pour comprendre. Mais, à l'évidence, Naxa avait été plus perspicace que moi.

— Le village a laissé une santha-nilla partir pour le Pèlerinage ? demandai-je. C'est difficile à croire, Naxa. Il y en a si peu. Il me semble qu'ils auraient dû l'empêcher de partir, la retenir pour les besoins du village.

— Ils ne le savaient pas, répondit Naxa. Personne n'était au courant. Elle l'a caché à tout le monde, parce qu'elle estimait, du moins je le suppose, pouvoir être plus utile au village en entreprenant le Pèlerinage. Mais j'étais sûr que, toi, tu l'avais découvert. Étant donné que Thissa et toi...

Il n'acheva pas sa phrase et secoua la tête.

— Tu dois lui donner beaucoup d'affection, Poilar, reprit-il. Et la protéger.

— Oui.

— Les démons volants lui font très peur. Toutes ces histoires de fusion...

— Il ne lui arrivera rien, dis-je. Il n'arrivera rien à aucun d'entre nous, je te le promets. Et personne ne se fondra. Je ne le permettrai pas.

Je n'avais pourtant pas la moindre idée de ce que je m'engageais à empêcher. Se fondre ? Se fondre ? Cela ne

signifiait absolument rien pour moi. Mais le temps allait m'apporter la réponse.

Il n'y eut pas longtemps à attendre. Nous avions presque atteint l'extrémité du plateau et le Mur se dressait devant nous, gigantesque masse s'élevant vers les cieux. Nous étions maintenant tout près de la cuvette où les eaux noires et les eaux blanches des deux rivières se rencontraient. En débouchant d'un groupe de petites collines aux sommets arrondis comme des seins pour descendre vers le confluent des deux cours d'eau, nous découvrîmes un rassemblement d'êtres à l'allure grotesque qui nous y attendaient – des centaines, des milliers d'individus, une foule grouillante qui s'était massée là. Certains se trouvaient sur notre rive, d'autres se tenaient au milieu de l'eau et le reste, la majorité, s'était déployé sur la rive opposée s'élevant en pente douce, une multitude confuse dont les derniers rangs se perdaient dans les lointains brumeux.

Ils étaient contrefaits au-delà de toute expression. Il n'y avait pas deux de ces silhouettes cauchemardesques qui fussent semblables. Tout ce que l'esprit pouvait imaginer, je le vis sur ces rives. Certains étaient petits et trapus comme des gnomes, d'autres, à la taille de géant, étaient si filiformes qu'un seul regard hostile les eût brisés en deux. Il y en avait un avec un œil unique et démesuré qui occupait la majeure partie de son visage, alors que son voisin avait une rangée de petits yeux noirs étincelants, disposés autour de sa tête comme un collier de perles, et qu'un autre, dépourvu d'yeux mais aussi de narines, ne montrait qu'un demi-dôme luisant allant de la bouche au front.

Je vis des oreilles longues comme des bras, des lèvres comme des plats et des mains pendant jusqu'au sol. L'un d'eux n'avait pas de jambes, mais quatre bras sur lesquels il tournait comme une roue. Sur les joues d'un autre poussaient deux ailes charnues qui pendaient le long de son corps comme des rideaux. J'en vis un avec des mains comme des pelles gigantesques tendues devant lui ; un autre au membre viril de la taille d'un rondin, dressé comme s'il était en Changement perpétuel ; et encore un autre dont les deux queues, l'une

devant, l'autre derrière, claquaient furieusement comme des fouets. L'un était tordu comme un vieil arbre noueux de dix milliers d'années ; un autre, dépourvu de traits, présentait une face parfaitement lisse et vide ; un autre, qui semblait ne pas avoir d'os, se déplaçait en se tortillant comme un rouleau de corde.

J'en vis d'autres, beaucoup d'autres. Des petits qui avançaient en traînant les pieds, des maigres à la démarche disloquée, des grands au corps sphérique. Certains hérissés de piquants, d'autres couverts d'une écorce rugueuse, ou encore d'écailles luisantes comme celles d'un poisson. Je vis des peaux herbues, des peaux velues, d'autres si transparentes que l'on voyait leurs organes battre et palpiter, et leur colonne vertébrale traversant leur torse comme un mât blanc.

Un flot de questions m'assaillaient. Pourquoi toutes ces créatures étaient-elles rassemblées là, en ce lieu sinistre et désolé ? D'où venaient-elles ? Pourquoi présentaient-elles une si grande variété de formes, toutes différentes les unes des autres, toutes plus hideuses les unes que les autres ?

— Les dieux ont dû manger du poisson pourri le jour où ils ont créé ces monstres, dis-je d'un ton horrifié à Traiben qui se tenait à mes côtés. Existe-t-il au monde quelque chose de plus abominable ? Quelle raison peut-il y avoir pour donner naissance à de tels monstres ?

— La même raison, répondit-il, que celle pour laquelle toi et moi avons été créés.

— Je ne te suis pas.

— Ce sont des êtres humains, dit-il. Des gens qui nous ressemblent beaucoup malgré leurs difformités.

— Non ! m'écriai-je, consterné par cette idée. Impossible ! Comment ces êtres pourraient-ils être nos semblables ?

— Regarde-les attentivement, insista-t-il. Essaie de voir la forme sous-jacente à la forme.

Je m'efforçai de faire ce qu'il me disait : oublier les manifestations superficielles d'étrangeté, regarder sous la disparité de l'apparence pour rechercher non ce qui faisait d'eux des êtres si bizarres, mais les aspects de la structure corporelle qu'ils pouvaient avoir en commun les uns avec les autres et avec

nous. Et je constatai, tandis que mes yeux ébahis parcouraient leurs rangs hétéroclites, que la structure fondamentale de leur corps ne différait guère de celle du nôtre ; qu'ils avaient, dans leur grande majorité, deux bras, deux jambes et une tête fixés sur un torse. Ceux qui étaient pourvus de mains avaient dans l'ensemble six doigts à chacune, exactement comme nous. Quand ils avaient des yeux, ils étaient en général au nombre de deux. Et ainsi de suite. Partout où se portait mon regard, je voyais des aberrations par rapport à la norme, mais il y avait à l'évidence une norme, un type très proche du nôtre.

— Alors ? fit Traiben.

— Ils sont un peu comme nous à certains égards, concédai-je avec embarras. Mais c'est une coïncidence, rien d'autre. Certaines formes corporelles sont universelles, voilà tout... Il existe certaines formes pour certaines catégories d'êtres. De telles similarités ne prouvent aucunement que...

— Que dis-tu de celui-ci ? demanda Traiben en pointant le doigt. Et de celui-là ? Ou de cet autre ?

Je suivis son doigt. Ceux qu'il me montrait, noyés dans la multitude cauchemardesque, auraient presque pu passer, avec une lumière assez faible, pour certains de nos semblables. Leur forme ne différait de la nôtre que par deux ou trois détails insignifiants. C'est ce que je dis à Traiben qui approuva d'un geste de la tête.

— En effet, fit-il. Les transformations n'ont pas été aussi importantes chez eux que chez les autres.

— Serais-tu en train de me dire que toutes ces créatures ont commencé par nous ressembler et qu'elles ont ensuite été remodelées pour prendre cette nouvelle forme ?

— En effet. Les êtres que nous avons devant les yeux doivent être ces Fondus dont Naxa nous a parlé.

Bien sûr ! Comment de telles formes auraient-elles pu être créées autrement ? Ils donnaient l'impression d'avoir été jetés dans un creuset, puis chauffés jusqu'à ce qu'ils soient devenus mous, sortis pendant qu'ils étaient encore malléables et modelés au petit bonheur en une infinité de formes plus bizarres et extravagantes les unes que les autres. Je me dis que, s'il en était bien ainsi, ceux qui avaient avec nous une certaine

ressemblance devaient avoir été incomplètement fondus, que le processus ne devait pas avoir été poussé chez eux jusqu'à son plus haut degré.

La transformation corporelle n'a pourtant rien d'extraordinaire. Est-il besoin de rappeler que nous-mêmes sommes capables de transformer notre corps de différentes manières assez insolites ? Mais il s'agissait là d'un changement de forme dépassant les limites du rationnel et du possible. Aucun des Changements que nous accomplissons ne provoque des transformations aussi grotesques que celles que nous avons devant les yeux, dans la foule rassemblée au confluent des deux cours d'eau, et il va sans dire que nous avons toujours soin de reprendre notre forme naturelle dès que le moment des Changements est passé. Alors que, là, c'était toute la population qui avait subi les Changements les plus radicaux que l'on pût imaginer et qui était restée dans cet état, figée à jamais dans ces formes d'une effrayante étrangeté. Mais pourquoi ? Pourquoi ? Et comment ?

Les premiers récits inquiétants ayant trait au feu du changement, cette force qui provient des entrailles de la montagne et engendre de si étranges transformations, remontaient à notre période de formation et nous n'y avions qu'à moitié ajouté foi. Nous étions maintenant convaincus de leur véracité. Les fantômes rencontrés au commencement de l'ascension avaient dû en éprouver les effets, mais ce que nous avons devant les yeux allait bien au-delà. J'étais plongé dans une profonde confusion, à la fois parce que je craignais que nous ne soyons nous-mêmes en danger, mais aussi parce que je ne pouvais imaginer quels desseins poursuivaient les dieux pour permettre la création de tels monstres. Cela dépassait l'entendement.

Je comprenais maintenant ce que Thissa redoutait.

— Courons-nous le risque d'être transformés comme le sont ces gens ? demandai-je à Traiben.

— C'est possible. Il va nous falloir agir avec beaucoup de prudence.

— Oui. C'est ce que nous allons faire.

Les trente-neuf membres de notre petit groupe étaient descendus dans la cuvette et nous étions rassemblés, bouleversés par la scène qui s'offrait à nos yeux. Les monstres les plus proches étaient alignés sur la rive, en rangs serrés, séparés de nous par une bande de terrain sablonneux, large de vingt à trente pas. Ils semblaient avoir pris position, comme la première ligne d'une armée défendant son territoire, et nous lançaient des regards ébahis en nous montrant du doigt et en criant d'une voix âpre, aux sons voilés. Même si j'avais eu quelques notions de leur langue, il eût été impossible de distinguer quoi que ce fût au milieu de ce vacarme.

— Ils parlent le Gotarza, me dit Naxa. La même langue que celle des démons. Cela, je peux l'affirmer.

— Mais comprends-tu ce qu'ils disent ?

— Un peu. Juste un peu.

Je lui demandai de me traduire leurs paroles, mais il secoua la tête avec agacement et prêta l'oreille, le front plissé, murmurant entre ses dents. J'attendis. Des mouvements commençaient à agiter les rangs des Fondus : ils grimaçaient, nous lançaient des regards mauvais et nous montraient le poing, du moins ceux qui en étaient pourvus. Ils s'apprêtaient à l'évidence à passer à l'attaque. Kilarion, qui se tenait derrière moi, se pencha pour me parler à l'oreille.

— Il vaudrait mieux placer les plus robustes devant, Poilar. Et nous préparer à l'affrontement.

— Nous n'avons aucune chance, répondis-je. Ils sont trop nombreux.

— Poilar a raison, glissa Kath. Il faut essayer de les bluffer. Avancer résolument, comme si ce territoire nous appartenait, et les forcer à nous céder le passage.

Cette solution me semblait préférable. Il n'aurait servi à rien de battre en retraite. Le Mur se dressait devant nous ; il nous fallait donc aller de l'avant. Je me disposais à donner le signal quand Naxa se tourna vers moi.

— Je crois que j'ai réussi à comprendre en partie ce qu'ils sont en train de crier. Ils disent que les Neuf Grands nous attendent.

— Qui sont ces Neuf Grands ?

— Comment veux-tu que je le sache ? Mais ils nous disent que les Neuf Grands nous attendent quelque part sur l'autre rive. À mon avis, ce sont les souverains de ce Royaume. Ou peut-être ses dieux. Ils nous demandent d'aller à leur rencontre. Nous devons solliciter l'autorisation de traverser leur territoire... C'est du moins ce que je crois avoir compris.

— Et comment allons-nous savoir qui sont ces Neuf Grands ? À quoi ressemblent-ils ? Est-ce qu'ils donnent des indications ?

— Je n'en sais rien, répondit Naxa avec un haussement d'épaules. Ils ne sont pas très clairs et, maintenant, ils crient tous en même temps. J'ai du mal à saisir les mots et il est presque impossible de comprendre le sens général de leurs paroles.

— Très bien, déclarai-je, le regard fixé sur la foule qui s'entassait sur l'autre rive, nous allons traverser et chercher les Neuf Grands. Et essayer de découvrir ce qu'ils nous veulent.

Cette fois, je donnai le signal et nous nous mîmes en mouvement. L'agitation grandissait chez les Fondus à mesure que la distance se réduisait entre leur première ligne et notre petit groupe. Ils semblaient nous attendre de pied ferme et je crus même qu'ils allaient nous encercler. Mais quand nous fûmes assez près pour les toucher avec l'extrémité de nos gourdins, ils commencèrent à reculer, restant juste hors de portée, mais conservant leur formation serrée et nous empêchant efficacement d'ouvrir une brèche dans leurs rangs.

C'est ainsi que nous atteignîmes le bord de la rivière. Nous avançons résolument et ils continuaient de reculer de mauvaise grâce. L'eau monta en tourbillonnant jusqu'à nos cuisses, puis nos hanches, mais pas plus haut. Titubant et trébuchant sur le lit pierreux du cours d'eau, résistant à la violence du courant, nous réussîmes à gagner l'autre rive sans incident.

Ils semblèrent décontenancés de voir que nous avions traversé et cédèrent du terrain plus rapidement. Ils nous permirent ainsi de prendre pied sur la rive et nous observèrent de loin avec inquiétude, en serrant les rangs pour former une énorme phalange. J'eus le sentiment que toute tentative de notre part de nous engager plus avant dans leur domaine sans avoir reçu la bénédiction de ces Neuf Grands dont nous

ignorions tout se heurterait à une farouche résistance. Mais je ne vis aucun signe de la présence des Neuf Grands : il n'y avait devant nous qu'une multitude de créatures difformes et grotesques dont aucune ne semblait détenir plus d'autorité que les autres.

Comme le crépuscule était proche, je donnai l'ordre d'installer le bivouac. Nous pouvions attendre le lendemain matin pour décider de la conduite à suivre.

12

Nous observâmes à la nuit tombante les Fondus qui erraient de-ci de-là sur le sol poussiéreux, à la recherche de nourriture. Ils semblaient manger tout ce qui leur tombait sous la main – des brindilles, de la terre, jusqu'à leurs propres excréments –, et nous les regardions avec une profonde répulsion, ayant toutes les peines du monde à imaginer qu'ils puissent être autre chose que des animaux. Mais le comble de l'horreur fut atteint à la tombée de la nuit. Les démons aériens revinrent, jaillissant de l'obscurité qui enveloppait la base du Mur pour se mettre à tournoyer au-dessus de nous, à grands coups lents et réguliers de leurs ailes puissantes, leurs yeux verts flamboyant furieusement comme d'étranges disques de feu.

Ils étaient venus manger, mais nous n'étions pas les proies.

Ce fut un spectacle atroce. Les Fondus se tenaient immobiles, souriant d'un air absent, comme perdus dans un rêve, la tête levée, les bras ouverts, pour ceux qui en avaient. Et les démons fondaient sur eux avec des cris affreux pour boire leur sang. Pétrifiés, nous vîmes les êtres volants se poser sur leurs victimes, planter leurs serres dans leur chair, les envelopper dans leurs grandes ailes velues et plonger leurs crocs jaunis dans les gorges offertes. Ceux qu'ils choisissaient ne faisaient pas un geste pour fuir ni pour se défendre. Ils s'abandonnaient sans hésiter, presque avec ravissement, à leurs prédateurs.

Le repas monstrueux semblait ne jamais devoir s'achever. Pendant plusieurs minutes d'affilée, les démons restaient cramponnés à leur proie sans cesser de se nourrir, puis les ailes s'ouvraient en frémissant et les créatures volantes prenaient leur essor, tandis que les Fondus – exsangues, livides, des filets de sang coulant de leur gorge labourée et dégoulinant sur leur poitrine – demeuraient droits comme des statues pendant

quelques instants avant de s'effondrer. Quand l'un d'eux tombait, il ne se relevait pas. Mais le démon qui avait bu sa vie, après avoir décrit avec une énergie farouche quelques cercles dans le ciel, lançait rapidement un nouvel assaut contre une autre victime et encore une autre...

Paralysés par l'horreur et le dégoût, nous restions quand même sur nos gardes, le gourdin à la main. Mais les démons ne s'aventurèrent pas dans notre campement. Ils avaient largement assez de proies consentantes à proximité.

Au bout d'un certain temps, je me tournai vers Traiben et vis qu'il regardait en l'air, plus fasciné qu'horrifié, semblait-il. Ses lèvres remuaient et je l'entendis compter à mi-voix.

— Sept... huit... neuf. Un... deux... trois...

— Qu'est-ce que tu fais, Traiben ?

— À ton avis, Poilar, combien de démons y a-t-il ?

— Je dirais une douzaine. Mais je ne vois pas quelle importance cela peut...

— Compte-les.

— Pourquoi ?

— Compte-les, Poilar.

Je me pliai à son caprice. Mais il était difficile de faire le compte des démons qui étaient constamment en mouvement, se posaient, se nourrissaient et reprenaient sans trêve leur vol. Il semblait en permanence y en avoir quatre ou cinq en train de se nourrir et autant qui tournoyaient dans le ciel nocturne, mais, pendant que je les dénombrais, l'un s'abattait sur une proie et un autre prenait son essor, de sorte que j'avais de la peine à savoir où j'en étais.

— J'en ai compté à peu près neuf ou dix, fis-je avec agacement.

— Je dirais neuf.

— Va pour neuf. Leur nombre exact ne me semble vraiment pas avoir d'importance.

— Et s'il s'agissait des Neuf Grands, Poilar, suggéra doucement Traiben.

— Quoi ?

J'ouvris de grands yeux. L'idée de Traiben m'avait totalement pris par surprise.

— Imaginons que ce soient les rois des Fondus, poursuivit-il. Peut-être créés par la force inconnue qui a donné la vie à leurs sujets. Et qui règnent sur eux par la force de leur volonté ou bien par un pouvoir magique quelconque. Qui les élèvent peut-être même pour leur servir de nourriture.

Je réprimai un frisson. Je refis le compte des démons, plus soigneusement cette fois, suivant attentivement du regard les formes ailées dans l'obscurité. Il semblait effectivement y en avoir neuf. Oui, neuf. Qui évoluaient à leur gré parmi ces misérables créatures et s'en nourrissaient à leur guise. Les Neuf Grands ? Ces répugnants suceurs de sang ? Oui. Oui. Traiben avait sûrement raison. Les oiseaux-démons étaient les maîtres de ce Royaume.

— Et c'est à *eux* que nous sommes censés demander l'autorisation de traverser ce territoire ?

— Ils sont neuf, répondit Traiben avec un petit haussement d'épaules. Qui pourraient-ils être d'autre que les Neuf Grands qui règnent sur ces terres ?

Je dormis très peu cette nuit-là. Les démons volants restèrent bien après minuit, poursuivant inlassablement leur festin, et je demeurai éveillé, la main serrée sur mon gourdin, redoutant qu'ils ne nous attaquent quand ils se seraient lassés du sang des Fondus. Mais ils se contentèrent de leurs sujets. Ils s'éloignèrent enfin vers l'orient dans un grand bruit d'ailes et les lunes disparurent peu après derrière la masse gigantesque du Mur, de sorte que nous fûmes plongés dans l'obscurité. Ce n'est qu'à ce moment-là que je m'endormis, mais mon sommeil fut court et agité, et je rêvai d'ailes velues enroulées autour de mon corps et de crocs luisants s'approchant de ma gorge.

Ce sommeil, aussi médiocre fût-il, fut interrompu par un cri angoissé. Je m'éveillai instantanément et reconnus la voix gémissante de Thissa.

— Thissa ? Que se passe-t-il ?

— La mort ! lança-t-elle d'une voix rauque. Je sens la mort !

— Où ? demandai-je en allant vers elle. Qui ?

— La mort, Poilar.

Elle tremblait de tout son corps. Des mots prononcés dans une langue inconnue jaillissaient de ses lèvres. Une langue inconnaissable qui devait être celle des santha-nillas ; paroles magiques, voix qui monte du puits des mystères. Je la serrai contre moi et elle s'endormit dans mes bras en articulant dans un dernier murmure :

— La mort... La mort...

Je ne pouvais rien faire dans l'obscurité. Je restai assis en la tenant jusqu'à ce qu'Ekmelios franchisse la ligne de l'horizon et que la lumière éclatante du matin baigne le plateau.

Des Fondus vidés de leur sang étaient étendus par dizaines sur le sol, éparpillés comme des branches brisées après le passage du vent furieux dans la forêt dévastée. Ils semblaient morts ; ils l'étaient très probablement. Les autres, le reste de la horde immense, étaient assis en groupes compacts et nous regardaient d'un air morne. Je n'avais pas la moindre idée de ce qu'il fallait faire. Les Fondus nous avaient permis d'avancer jusqu'où nous étions, mais il paraissait évident qu'ils ne nous laisseraient pas aller plus loin si nous n'entrions pas en contact avec eux – mais de quelles manières ? –, et, si nous tentions de poursuivre notre marche sans avoir reçu la bénédiction des Neuf Grands, ils s'y opposeraient, du moins je le supposais, et nous succomberions sous le nombre. Je ne voyais aucun autre moyen d'atteindre le Mur que de traverser leur Royaume. Mais comment parlementer avec ces suceurs de sang ailés ? Nous étions dans une impasse. C'était la première épreuve d'importance depuis que j'avais pris le commandement de notre groupe, et elle risquait de se solder par un échec.

Tandis que je flottais dans l'indécision, je vis Grycindil s'approcher en courant et l'entendis crier que Min et Stum avaient disparu.

Elle expliqua qu'un petit groupe de femmes s'étaient rendues à l'aube au bord de la rivière pour prendre un bain. Min et Stum n'en faisaient pas partie, ce que Grycindil avait trouvé bizarre, car Min était assurément la plus difficile de toutes en matière d'hygiène et son amie Stum ne la quittait jamais d'une semelle. Après le bain, les femmes avaient rempli une bouteille et, croyant qu'elles dormaient encore, étaient parties voir Min et

Stum pour leur faire une farce et les asperger d'eau froide. Mais Grycindil nous affirma que personne ne les avait trouvées. Elle avait cherché dans tout le campement avec l'aide de Marsiel, de Tenilda et de Tull.

— Elles sont peut-être parties se promener toutes les deux, dis-je, mais mon idée était si stupide que les mots s'étouffèrent dans ma gorge au moment même où je les prononçais.

Je rassemblai tout le monde pour leur annoncer la double disparition. La nouvelle jeta la consternation dans notre groupe. J'allai voir Thissa qui restait hébétée, tremblante, et lui demandai de jeter un charme pour les retrouver.

— Oui, murmura-t-elle. Oui, je vais le faire.

Elle ramassa quelques brindilles, prononça les formules magiques et lança les brindilles. Elle le fit à plusieurs reprises, mais, chaque fois, elle secouait la tête et ramassait ses brindilles en disant que cela ne servait à rien, qu'il y avait trop de bruit et de mouvement autour d'elle. Même en traçant sur le sol des lignes magiques, en s'agenouillant pour murmurer les noms divins et en laissant tomber les brindilles à l'intérieur de ces lignes, elle n'apprit rien d'utile. La tension était terrible : ses yeux s'agrandissaient et devenaient très brillants, les muscles de son visage se contractaient.

— Sont-elles encore en vie ? demandai-je. Peux-tu au moins nous le dire ?

— Je t'en prie, fit-elle, laisse-moi me reposer. Je ne comprends rien à tout cela, Poilar.

Elle éclata en sanglots et se mit à trembler comme si elle avait la fièvre. Je demandai à Kreod le Guérisseur de s'occuper d'elle.

Nous nous divisâmes en six groupes qui partirent dans toutes les directions ; l'un d'eux, sous la conduite de Kilarion, traversa la rivière pour refaire en sens inverse le chemin que nous avions déjà parcouru. Accompagné de Seppil, Dorn et Thuiman, je me dirigeai vers la masse des Fondus, fouillant du regard la multitude pour essayer d'y apercevoir Min et Stum. Mais je ne vis rien. Aucun de nous ne vit rien. Personne ne recueillit le plus petit indice. Le sol boueux était couvert de traces, mais comment savoir ce qu'elles signifiaient ?

Tous les regards convergeaient sur moi. J'étais censé leur dire comment nous allions dénouer la situation. Mais je n'avais pas la moindre solution à apporter.

Je me tournai vers Traiben, puis vers Jaif, Naxa et Kath. Ils ne pouvaient m'être d'aucun secours.

C'est à ce moment-là que je perçus une agitation dans les rangs des Fondus. Je vis Talbol ouvrir de grands yeux en montrant quelque chose du doigt et Muurmut poussa un grognement, comme s'il venait de recevoir un coup. Je suivis la direction de leurs regards et fus aussi ahuri qu'eux en découvrant la terrible apparition qui s'avancait vers nous.

Un des Fondus qui aurait presque pu être Min – dont le visage et le corps lui ressemblaient étrangement, mais affreusement déformés et distordus, comme l'étaient ceux de leur race – venait de sortir de la masse hideuse et se dirigeait vers nous d'un pas mal assuré. Ma première idée fut que les créatures qui avaient capturé Min avaient fait d'elle une copie grossière d'après nature. Mais quand elle fut plus près de nous, je retrouvai la vivacité familière du regard de Min, je reconnus le châle vert effrangé de sa Maison dont elle ne se séparait jamais et je compris que ce n'était pas la copie de Min, mais Min en personne, une Min qui avait subi une étrange transformation : une Min fondue, en quelque sorte.

Elle avançait d'un pas chancelant, l'air hébété. Tenilda et Tull s'élancèrent vers elle et arrivèrent juste à temps pour l'empêcher de tomber et la transporter dans notre campement.

— Min ? demandai-je en m'agenouillant près d'elle.

Elle était d'une pâleur mortelle et l'altération de son aspect était effrayante. Tout le côté gauche de son visage et du haut de son corps donnait l'impression d'avoir été amolli et remodelé, mais pas le droit. Son oreille, son nez, ses lèvres, ses pommettes, tout portait les marques de la transformation. Ses traits fins et délicats semblaient devenus flous d'un côté, et plus grossiers, comme s'ils avaient coulé et bavé. Du côté transformé, la texture de la peau était différente elle aussi, plus brillante, artificiellement lisse.

— M'entends-tu, Min ? demandai-je en me penchant un peu plus. Peux-tu nous dire ce qui t'est arrivé ?

Elle semblait à moitié inconsciente. Une sorte de spasme agita son corps. Elle se souleva légèrement. Ses yeux roulèrent dans leurs orbites, elle grimaça et ses lèvres se retroussèrent en un rictus affreux. Puis elle retomba en arrière et se calma, mais sa respiration demeurait sourde et précipitée.

— La Fosse... murmura-t-elle d'une voix aux sons mourants. La Source... Stum...

— Min ? Qu'est-ce que tu dis, Min ?

Quelqu'un me tira en arrière. C'était Jekka le Guérisseur.

— Écarte-toi, Poilar, dit-il. Tu ne vois donc pas qu'elle n'est pas en état de parler ?

Je reculai et Jekka se pencha sur elle et posa les mains sur son corps comme le fait un Guérisseur à un malade. Il dirigea habilement le flux des forces vitales dans son corps, guidant l'air, la chaleur et la lumière vers les canaux bénéfiques. Au bout d'un certain temps, les joues de Min retrouvèrent leur couleur et sa respiration redevint normale. Elle porta successivement les mains à son visage, à son épaule et à son bras qu'elle palpa pour déterminer ce qu'on lui avait fait subir. Puis elle émit un petit soupir douloureux et je vis sa forme vaciller fugitivement, comme si elle essayait de retrouver sa forme naturelle.

— Garde tes forces, Min, dit doucement Jekka. Plus tard, nous aurons le temps de te redonner ta forme.

Elle hocha la tête. J'entendis quelqu'un sangloter doucement derrière moi. Min n'était vraiment pas belle à voir.

Elle se mit sur son séant et regarda autour d'elle comme si elle venait de sortir de quelque horrible cauchemar. Tout le monde garda le silence.

— J'étais avec les Fondus, articula-t-elle d'une voix très lente, au bout d'un long moment.

— Oui, dis-je. Nous le savons.

— Ils nous ont enlevées en pleine nuit, Stum et moi, et tout s'est passé si vite que nous n'avons même pas eu le temps de crier. Des mains sur ma bouche... On m'a soulevée... et emmenée...

— Repose-toi maintenant, lui dit Jekka. Nous aurons le temps de parler de tout cela.

— Non. Non, il faut que je vous raconte. Vous devez savoir ce qui s'est passé.

Rien ne put l'en faire démordre. Aussi bouleversée et affaiblie qu'elle fût, elle parvint à trouver la force de nous raconter son histoire.

Elle nous expliqua qu'elle avait choisi avec Stum, imprudemment peut-être, un emplacement en bordure de notre bivouac, plus accessible que le reste aux maraudeurs. Mais comment un groupe de Fondus avait-il réussi à se glisser à l'intérieur du campement sans se faire remarquer, Min n'aurait su le dire ; peut-être avaient-ils attendu que ceux qui étaient chargés de monter la garde s'assoupissent quelques instants, peut-être avaient-ils jeté un sortilège, ou peut-être tout s'était-il passé si rapidement que la plus vigilante des sentinelles n'avait rien remarqué. Quoi qu'il en soit, quelle qu'ait été leur manière d'opérer, les Fondus avaient capturé les deux femmes sans coup férir et les avaient prestement emmenées de force, parcourant dans l'obscurité une distance considérable dans ce que Min croyait être la direction du Mur ; bien qu'elle eût été incapable de distinguer quoi que ce fût dans l'obscurité ayant suivi la disparition des lunes, elle avait la certitude que le chemin suivi par leurs ravisseurs s'élevait régulièrement.

— Nous sommes entrés dans une sorte de grotte, poursuivit-elle. Je crois qu'elle devait s'ouvrir à la base du Mur. Tout était très sombre, mais, dès notre entrée, j'ai vu une lumière étrange, une vive lueur verte qui semblait provenir des entrailles de la terre. Il y avait d'abord une sorte de vestibule, puis une ouverture dans le sol de la grotte qui était l'orifice d'un long passage descendant en pente raide et formant un puits profond. La lumière provenait du fond de ce puits. Les Fondus nous poussèrent jusqu'au bord. Ils répétaient : « C'est la Source. C'est la Source. » Ils parlent la langue ancienne, le Gotarza, que tous les Scribes ont un peu étudiée.

— Oui, oui, fis-je. Je sais.

— Je ne pourrais dire ce qu'il y a au fond de ce puits. Quelque chose d'éclatant, quelque chose de chaud. En tout cas, c'est là que les Fondus entrent en fusion.

Min leva la main vers sa joue transformée, peut-être sans s'en rendre compte. Un long frisson la parcourut et il lui fallut quelques instants avant d'être en mesure de poursuivre.

— Ils voulaient nous transformer, dit-elle enfin. Et nous renvoyer vers vous, un peu comme des ambassadeurs, afin de vous montrer à quel point il est merveilleux d'être fondu. Ils nous ont poussées en avant... vers le bord de la Fosse...

— Kreshe ! murmura quelqu'un.

Et tout le monde s'empressa de faire les signes sacrés qui conjurent les esprits malfaisants.

— J'ai senti la chaleur, reprit Min. Juste sur ce côté, celui qu'ils avaient tourné vers la Fosse. J'ai compris que je commençais à changer, mais ce n'était pas un changement comme ceux auxquels j'étais habituée. J'ai entendu Stum jurer et se débattre près de moi, mais je ne la voyais pas, car ils nous avaient placées dos à dos. Elle était plus proche que moi de la Source. Ils chantaient, psalmodiaient et dansaient comme des sauvages. Comme des animaux.

La voix lui manqua. Elle ferma les yeux et prit plusieurs lentes et profondes inspirations. Jekka la prit par les poignets pour la calmer.

— J'ai donné un coup de pied à quelqu'un, très fort, poursuivit Min. Son corps était mou, mon pied s'est enfoncé comme dans de la gelée et j'ai entendu un cri de douleur atroce. J'ai donné d'autres coups de pied et réussi à dégager une de mes mains. J'ai enfoncé un doigt dans un œil, mon autre main s'est libérée et il y a eu une confusion indescriptible. Stum et moi sommes parvenues à nous échapper. Ils se sont lancés à notre poursuite. Je courais trop vite pour eux, mais ils ont rattrapé Stum. J'ai réussi à atteindre l'entrée de la grotte, mais, quand je me suis retournée, j'ai vu qu'elle était encore au fond, pas très loin du bord de la Fosse, et qu'elle se battait avec une demi-douzaine de Fondus. Elle me criait de m'enfuir, de sauver ma vie. J'ai fait quelques pas dans sa direction, mais je les ai vus grouiller autour d'elle et j'ai compris qu'elle n'avait aucune chance – je ne la voyais même plus, tellement ils étaient nombreux. C'était comme une armée d'insectes qui

s'entassaient sur elle, qui la poussaient et la traînaient vers le bord de la Fosse...

— Kreshe ! murmurai-je en faisant derechef les signes sacrés.

— Je savais qu'il était inutile d'essayer de la délivrer. Je ne pouvais absolument rien faire pour elle et, si je retournais dans la grotte, je ne pouvais que retomber entre leurs mains. Alors, j'ai fait demi-tour et j'ai pris mes jambes à mon cou. Ils n'ont pas essayé de m'arrêter. Je suis sortie de la grotte – il faisait encore nuit – et j'ai essayé de retrouver le chemin du campement. J'ai dû tourner en rond pendant très longtemps, mais le soleil a fini par se lever et j'ai vu quelle direction je devais prendre. Il y avait des Fondus partout, mais, quand ils me voyaient, ils se contentaient de me saluer d'un signe de tête et me laissaient aller, comme si j'étais une des leurs.

Une lueur de terreur brilla fugitivement dans le regard de Min. Elle porta de nouveau la main à sa joue en pressant violemment avec les doigts, comme si la chair avait été dure comme du bois.

— Je ne suis pas une des leurs, n'est-ce pas ? Est-ce que je suis très laide ? Est-ce que ma vue vous soulève le cœur ? Dites-le-moi... Poilar... Jekka...

— Un des côtés de ton visage a un aspect un peu différent, répondis-je avec douceur. Mais ce n'est pas si grave. Il ne sera pas difficile d'arranger ça... n'est-ce pas, Jekka ?

— Oui, fit-il, je pense qu'il sera possible de réaliser une inversion totale du Changement, répondit-il du ton pontifiant qu'il arrive aux Guérisseurs d'employer.

Mais j'eus le sentiment que sa voix manquait singulièrement de confiance.

Nous décidâmes d'aller dans cette grotte pour voir ce qu'était devenue Stum. À la lumière éclatante du soleil de midi, Thissa jeta un charme de vent et d'eau qui la transporta dans un autre monde, et, quand elle sortit enfin de sa transe, elle indiqua une direction légèrement à l'ouest et au nord.

— Voici le chemin que nous devons suivre, déclara-t-elle.

Stum serait-elle encore vivante quand nous la trouverions ?

Thissa ne put nous apporter la réponse. Mais très peu d'entre nous le pensaient et, pour ma part, j'espérais que non. Ce puits ardent et éclatant que Min avait appelé la Source devait l'avoir transformée en quelque chose ne ressemblant que de très loin à la bonne et robuste Stum des Charpentiers que nous avions connue. Il était de loin préférable qu'elle eût péri de la main des Fondus ou trouvé un moyen de mettre fin à ses jours. Mais s'il y avait la moindre possibilité qu'elle soit encore en vie, ce serait un péché de l'abandonner, quelles que soient les altérations qu'elle avait subies. Et, même si elle était morte, l'honneur nous imposait d'essayer de récupérer son corps pour lui donner une sépulture décente.

C'est ainsi que nous nous mîmes en route vers la grotte de la Source, en suivant la direction indiquée par Thissa.

Malgré mes craintes, les Fondus ne nous opposèrent aucune résistance. Notre décision audacieuse de foncer droit sur eux sembla les prendre de court, comme cela avait été le cas la veille, de l'autre côté de la rivière. Cette fois encore, ils battirent en retraite comme des esprits impalpables, nous lançant des regards suspicieux ou haineux, mais reculant à chaque pas que nous faisions vers eux. Kath et quelques autres émirent l'hypothèse que nous donnions dans un piège. Ils affirmaient que c'était trop facile. Et, bien entendu, Muurmut exprima lui aussi des doutes. Mais je ne tins aucun compte de leurs réserves. Il y a des moments dans la vie où il faut savoir aller droit devant soi.

Le sol était devenu dur et sec, gris et pauvre, formant une croûte friable, désagréable sous le pied. La pente du chemin était sensible ; comme je l'ai déjà dit, après toutes ces semaines de marche en terrain plat, nous avons enfin atteint l'extrémité du plateau et le niveau suivant du Mur, une paroi verticale, qui n'avait été au début qu'une lueur rosée à l'horizon, était maintenant si proche que nous avons l'impression qu'il suffirait d'étendre le bras pour le toucher. Il se dressait au-dessus de nous dans le ciel, s'élevant à une hauteur vertigineuse et décourageante, et ses cimes se perdaient dans les nuages. Mais nous ne pouvions nous permettre de penser à cela dans notre situation.

— Là, dit Thissa en tendant le bras. C'est là que nous allons.

Min qui, malgré sa fatigue, avait insisté pour ouvrir la marche de notre petite colonne hocha vigoureusement la tête.

— C'est bien la grotte dans laquelle ils nous ont emmenées. J'en suis sûre.

Je vis une ouverture sombre et arrondie dans le flanc du Mur, un peu moins du double de la taille d'un homme au-dessus du sol. Un sentier étroit et caillouteux y menait. Elle ressemblait à un de ces trous que l'on voit parfois dans le tronc d'un grand arbre, où les essaims de palibozos aiment à construire leur nid. Une armée de Fondus nous avaient suivis jusque-là. Ils se déployèrent de part et d'autre de l'ouverture et nous observèrent nerveusement pour voir ce que nous allions faire.

— Six d'entre nous vont y aller, dis-je. Qui est volontaire ?

Min fut la première à se proposer.

— Non, fis-je. Pas toi.

— Je dois y aller, répliqua-t-elle avec conviction.

Kilarion fit un pas en avant, le gourdin levé. Galli l'imita, puis Ghibbilau, Narril le Boucher et six ou sept autres. Traiben en faisait partie, mais je secouai la tête en le voyant s'avancer.

— Il ne faut pas que tu entres dans cette grotte, dis-je. Si les choses tournent mal, les autres auront besoin d'une intelligence comme la tienne pour poursuivre l'ascension.

— Si les choses tournent mal, tu pourrais regretter de ne pas avoir mon intelligence à ta disposition, rétorqua-t-il en me lançant un regard si venimeux que je fus obligé de céder.

Ceux qui pénétrèrent avec moi dans la grotte furent donc Kilarion, Galli, Traiben, Ghibbilau, Min et Narril.

La grotte était plus large et plus profonde que je ne l'aurais cru. C'était une cavité de grande taille, au plafond haut et irrégulier. Un petit espace semi-circulaire s'ouvrait à l'entrée, suivi d'un autre de plus grandes dimensions. Tout baignait dans une sinistre lumière verte, comme si un feu alimenté par quelque bois inconnu brûlait tout au fond. Mais il n'y avait pas d'odeur de fumée et nous ne vîmes pas de flammes. La lumière montait d'une excavation dans le sol de la seconde salle. Elle était claire et constante, ne dansait pas à la manière de celle d'un feu de joie.

— La Fosse, dit Min. C'est elle qui conduit à la Source.

Prudemment, nous nous enfonçâmes dans la grotte. Min aurait voulu aller plus vite. Je ne la laissai pas faire et la retint par la main quand elle fit mine de s'élancer impétueusement. Quelques Fondus nous suivirent, mais de loin et sans se mettre sur notre passage. Il n'y avait aucun signe de Stum. Je postai Narril, Galli et Ghibbilau entre les deux salles pour monter la garde et continuai avec Min, Kilarion et Traiben.

— Regarde là-bas ! s'écria Traiben. Regarde les Neuf Grands qui règnent sur cette race misérable !

Au fond de la grotte, là où la lumière verte était la plus forte, la partie supérieure de la paroi était creusée et renflée pour former un groupe d'arches naturelles aux contours très nets, dont la naissance se trouvait juste au-dessus du puits ardent. Chacune formait une sorte de perchoir aux arêtes vives. Sur chacun de ces perchoirs, un animal de grande taille, ressemblant à un oiseau, était suspendu la tête en bas, plongé dans ses rêves, ses énormes ailes velues enroulées autour du corps. Leur sommeil était si profond que l'approche des intrus ne les dérangerait pas le moins du monde. Au-dessous d'eux, une douzaine de Fondus étaient agenouillés dans une attitude de prière, un regard empreint de dévotion levé vers les dormeurs suspendus.

— Les démons volants ! murmura Min. Les sucs de sang !

— Oui, dit Traiben. Mais c'est l'heure du repos pour les démons.

Comme ils semblaient paisibles, baignant dans la chaleur qui montait vers eux ! Mais je voyais leur tête affreuse aux narines dilatées et leurs longues dents jaunes recourbées. Ils étaient solidement retenus à leur perchoir de pierre par les serres crochues qu'ils plantaient dans les épaules des victimes dont ils allaient ouvrir la gorge. C'est donc ainsi qu'ils passaient leurs journées, tranquillement endormis au-dessus de la Source qui les nourrissait, avant de sortir à la nuit tombante pour aller sucer le sang de leurs fidèles disciples.

— Stum ? cria Min. Stum, où es-tu ?

Pas de réponse. Min fit un pas en avant, puis un autre, jusqu'à ce qu'elle arrive tout près de la Fosse. Une main sur le

côté défiguré de son visage, comme pour le protéger de la force venue des profondeurs de la terre qui en avait déjà altéré la forme, elle se pencha pour regarder par-dessus le bord du trou.

Elle poussa un cri aigu, aussitôt suivi d'un gémissement, et je crus qu'elle allait se précipiter dans le puits. Je l'agrippai vivement par le poignet et la tirai en arrière. Puis Kilarion la prit par la main, l'attira contre sa large poitrine et referma les bras sur elle. Je m'avançai vers le bord et regardai dans la Fosse.

Je vis un long passage étroit descendant à une profondeur impossible à évaluer. Tout au fond se trouvait quelque chose qui pouvait être un autel de pierre, sur lequel était posée une forme sombre et ramassée ressemblant à une idole. Une lumière éclatante irradiant de l'autel se réfléchissait sur les parois du puits et sa force aveuglante brouillait ma vue. Et je compris que les récits que nous avions entendus sur le feu du changement étaient vrais, que nous devions nous trouver dans l'un des endroits où irradie des profondeurs de la montagne cette force terrifiante dont nous étions protégés dans notre petit village niché au pied du Mur, si loin de sa source. Je perçus la chaleur intense de cette lumière qui venait lécher ma joue ; je sentis mon pouvoir de Changement s'éveiller et se préparer à opérer ; un frisson de terreur parcourut mon âme.

Avant de m'écarter de l'abîme horrifiant, j'eus le temps de voir, étalée au pied de l'autel, une masse informe, hideusement malaxée, qui devait avoir été un être vivant.

— Poilar ? demanda Kilarion. Qu'est-ce que tu vois en bas ?

— Tu n'as pas besoin de le savoir.

— C'est Stum ? Elle est morte ?

— Oui, répondis-je. Tout au fond. Ils ont dû la pousser là-dedans. En route, il ne faut pas rester ici.

À ces mots, Min poussa un hurlement perçant et rageur d'une telle violence que Kilarion, surpris, la lâcha. Je crus que son intention était de se jeter dans la Fosse pour rejoindre Stum et me disposai à lui barrer la route. Mais, au lieu de cela, elle contourna l'excavation, arrachant au passage le gourdin des mains de Traiben, et grimpa sur un ressaut de la paroi, d'où elle pouvait atteindre les Neuf Grands endormis. D'un mouvement preste et impétueux, elle frappa le plus proche qui dégringola de

son perchoir. Il s'écrasa sur le sol avec un bruit mat et resta étendu sur la pierre, le corps agité de petits soubresauts. Min prit son élan et abattit son gourdin au milieu du dos du démon dont elle poussa du pied le corps inerte dans le vide. Avec un cri de joie, Kilarion le prit par une des jambes à la peau squameuse et le jeta par-dessus le bord.

Pendant ce temps, Min avait fait tomber un deuxième démon, puis un troisième. Ils s'agitèrent faiblement sur le sol, à peine réveillés, ne comprenant rien à ce qui se passait, et elle les acheva à coups de gourdin. Les Fondus que nous avions trouvés en prière sous les dormeurs semblaient pétrifiés, paralysés par la violence de l'attaque de Min. Ils se serrèrent les uns contre les autres en tremblant et en gémissant. Aux côtés de Min, Kilarion faisait tourner son gourdin avec enthousiasme. La fièvre me gagna à mon tour ; je décrochai l'un des Grands à mains nues et lui brisait les ailes d'un seul coup de gourdin avant de le jeter dans la Fosse. Attirés par le vacarme, Ghibbilau et Galli arrivèrent en courant, Narril sur leurs talons, et se joignirent à nous. Seul Traiben resta à l'écart, observant la scène avec stupeur.

Six, sept, huit, neuf... le dernier des oiseaux maléfiques bascula dans la Fosse. Pour faire bonne mesure, Kilarion entoura de ses grands bras une demi-douzaine de Fondus bêlants et gémissants, et les poussa dans le vide. Puis nous nous élançâmes au pas de course vers la sortie de l'horrible grotte, pour aller retrouver la douce lumière sacrée du jour.

13

C'est sur un affleurement rocheux dénudé, balayé par un vent aigre, à une demi-journée de marche du plateau, que nous célébrâmes un service funèbre à la mémoire de Stum. Nous étions profondément attristés de savoir qu'il ne lui serait jamais donné de voir les dieux du Sommet. Stum avait été une nature ardente, pleine de vigueur et d'entrain, qu'aucun obstacle ne faisait reculer, et elle aurait mérité un sort meilleur que celui qui avait été le sien.

Je demandai à Min et à Malti de lire pour elle les prières du Livre de la Mort, comme elles l'avaient fait pour Stapp, mais Min, trop affligée par la perte de son amie, en était incapable et Grycindil la remplaça. Comme pour Stapp, Jaif chanta, accompagné par Tenilda ; puis nous élevâmes un tumulus pour Stum et lui fîmes nos adieux avant de reprendre notre route vers les hauteurs du Mur. La vie est courte et le monde recèle maints périls, mais le Pèlerin doit toujours aller de l'avant.

C'était un bonheur de recommencer à grimper après une si longue traversée en pays plat, et nous étions ravis de quitter le morne plateau et de laisser derrière nous le sinistre Royaume des Fondus. Notre pas avait retrouvé son élasticité et nous gravissions les pentes de Kosa Saag à une allure rapide et régulière.

Vue de loin, cette partie du Mur nous avait semblé être un infranchissable rideau de pierre vertical, s'élevant d'un seul jet vers les portes du Ciel. Mais ce n'était qu'une illusion visuelle. Nous découvrîmes en l'atteignant qu'elle n'était pas aussi verticale qu'elle le paraissait depuis l'autre côté du plateau immense, mais montait en réalité de manière progressive, s'élevant au gré des ondulations et des ruptures de pente. Il y avait des prises en quantité pour le grimpeur et, sur de nombreuses portions, la pente était véritablement faible. À cet

égard, la paroi intérieure du Mur ne différait guère du versant extérieur sur lequel nous avons commencé notre ascension. Et nous progressâmes rapidement, très rapidement pendant les premiers jours qui suivirent notre départ du plateau.

Pour nous donner du courage après la perte de Stum, nous nous répétâmes que l'ascension allait désormais être facile et que nous ne tarderions pas à nous trouver devant la demeure des dieux. C'est le genre de chose que Stum aurait dite.

Mais nous nous abusions. Même si les difficultés du plateau n'étaient plus qu'un souvenir, d'autres commençaient à devenir de plus en plus manifestes et nous n'allions pas tarder à constater qu'elles étaient redoutables.

Par où commencer pour vous narrer toutes les épreuves qu'il nous fallut subir dans cette zone de Kosa Saag ?

L'air, par exemple, devint étonnamment froid avant que nous ne soyons montés très haut et nous vîmes de loin en loin des plaques blanches sur le sol, de la neige qui n'avait pas fondu, une bizarrerie de la nature pour les enfants des basses terres torrides que nous étions. Il nous arrivait parfois, quand nous levions la tête, de découvrir des blocs de glace durcie et noircie, accrochés à des éperons qui ne recevaient jamais la lumière du soleil. Ils donnaient l'impression de se trouver là depuis des siècles. Les croûtes de neige glacée nous brûlaient quand la curiosité nous les faisait toucher. Elles nous piquaient les doigts, nos mains se gerçaient et se crevassaient.

Cinq jours après avoir quitté le plateau, nous étions obligés pendant la nuit de nous serrer les uns contre les autres, frissonnants, misérables, pour avoir un peu de chaleur. Il est vrai que nos instructeurs nous avaient prévenus que nous devions nous attendre à cette altitude à trouver un air bien plus froid.

— Moi, j'aurais plutôt imaginé qu'il ferait plus chaud, dit Kilarion en montrant Ekmelios qui dardait sur nous ses rayons de feu du haut du ciel. Après tout, chaque pas que nous faisons nous rapproche un peu du soleil.

Tout le monde rit de la simplicité de Kilarion. Mais aucun de nous, pas plus Traiben que les autres, ne put lui apporter une réponse satisfaisante sur ce point.

Notre peau s'épaissit de nouveau pour nous protéger de la morsure du froid et notre cœur pompa plus fort pour faire circuler plus vite le sang chaud dans nos veines. Nous nous adaptions au froid comme nous nous étions adaptés à l'air raréfié. Mais je me demandai à part moi quelles températures nous allions devoir affronter quand l'altitude serait vraiment très élevée.

Non seulement le froid était beaucoup plus vif, mais nous entrions dans la mauvaise saison. Jusqu'à présent, nous avions le plus souvent bénéficié d'un temps sec et ensoleillé. Mais maintenant, les pluies glaciales se succédaient et il y avait même quelques chutes de neige. Une nuit, une terrible tempête éclata et des vents mugissants balayèrent la montagne avec une telle violence que je crus que nous allions être emportés par le souffle et précipités sur le plateau. Le vent portait des bourrasques de pluie glacée qui nous fouettait le visage et les mains comme des pointes de feu, un déluge incessant sous lequel nous finîmes par implorer les dieux de nous épargner. Pour nous abriter de la fureur de la tempête, il nous fallut chercher des crevasses, des fissures, de petites cavités dans la roche où nous nous blottîmes par groupes de deux ou trois pour échanger un peu de chaleur.

Cette nuit de tempête nous coûta une vie. Quand je sortis à l'aube, le corps raide et endolori, plus qu'à moitié gelé, la première chose qui retint mon regard fut le visage figé aux yeux fixes d'Aminteer le Tisserand, exsangue, dépassant comme un jalon d'un champ de neige immaculée où il était enfoui jusqu'au cou. J'appelai du renfort à grands cris et nous réussîmes à le dégager, mais il n'y avait plus rien à faire. Aminteer avait eu le malheur de choisir pour passer la nuit un repli de terrain où les flocons poussés par le vent s'entassaient très rapidement, et la neige l'avait pris au piège pendant son sommeil. Peut-être était-il mort sans savoir ce qui lui arrivait.

Nous avions déjà perdu trois des nôtres alors que nous venions à peine de quitter le premier des Royaumes. Je commençais à comprendre pourquoi les Pèlerins étaient si peu nombreux à revenir de leur voyage. Sur cette montagne gigantesque les périls étaient innombrables. Il commençait à me

paraître miraculeux que quelqu'un ait jamais pu en atteindre le Sommet.

La neige et la pluie glacée cessèrent, le froid diminua quelque peu, mais maintenant nous avons de la pluie, un déluge incessant, exaspérant, qui menaçait de durer indéfiniment. Il nous fallut patienter deux jours dans une caverne humide en espérant en voir la fin. Jekka, Thissa et, s'il m'en souvient bien, Malti mirent cette attente à profit pour tenter de transformer le visage ravagé de Min avec force charmes et Changements. Je les vis rassemblés dans le fond de la caverne, les mains jointes, murmurant, psalmodiant, allumant des cierges aromatiques, lui donnant des potions et des images sacrées. Mais toutes les tentatives échouèrent. Il leur fut impossible de persuader sa chair de reprendre sa forme primitive et je pense même qu'ils ne firent qu'aggraver légèrement les choses. Quand ils eurent terminé, Min s'enfonça dans le coin le plus sombre de la caverne où elle se recroquevilla, la cape remontée sur sa joue mutilée. Je l'entendis sangloter doucement. Je voulus aller la consoler, mais elle me fit signe de m'éloigner. Galli essaya à son tour de la reconforter, mais elle aussi fut repoussée.

Un peu plus tard, Marsiel et quelques autres femmes parvinrent à échanger quelques mots avec Min, mais elle demeura distante et renfrognée, et se tint à l'écart du reste du groupe.

Le lendemain, malgré la pluie qui tombait sans discontinuer, nous décidâmes de nous remettre en route.

Nous aurions mieux fait de rester où nous étions. Peu après avoir repris notre marche sur le sentier, nous entendîmes un roulement venant des hauteurs.

— Le tonnerre, dit Kath.

Mais il ne s'agissait pas du tonnerre. Quelques instants plus tard, Ijo le Clerc porta la main à son front et la retira tachée de sang.

— Drôle de pluie, murmura-t-il.

Je sentis moi-même une douleur cuisante. J'entendis des cris autour de moi. Une pluie de petits cailloux s'abattait sur nous. Puis je perçus le choc sourd d'une grosse pierre qui n'aurait pas

tenu dans ma main grande ouverte quand elle tomba presque à mes pieds.

— Tout le monde à l'abri ! s'écria Traiben. C'est un éboulement !

En quelques secondes, nous eûmes l'impression que la montagne tout entière était en train de s'effondrer sur nous. Le monde tremblait sous nos pieds. Mais Kreshe le Sauveur veillait sur nous à l'instant du danger. Devant nous, à une faible distance, un ressaut de la roche s'avancait en saillie sur le flanc du Mur, et nous nous élançâmes à toutes jambes vers cet abri sous une grêle de pierres de toutes les tailles.

Nous l'atteignîmes juste avant le gros de la chute de pierres et nous jetâmes contre la paroi avec une telle frénésie et dans un tel désordre que nous nous mîmes à rire malgré la gravité de la situation. Mais ce n'était pas un rire exprimant la gaieté. Nous étions entassés sous notre abri, hébétés, craignant pour notre vie tandis qu'un torrent de pierres dévalait la pente dans un fracas épouvantable. Le bruit qu'elles faisaient en rebondissant sur les pentes du Mur évoquait des géants martelant furieusement le flanc de la montagne. C'est la pluie, beaucoup plus haut, qui avait dû provoquer un affaissement de terrain. De notre abri, béants d'étonnement, nous regardâmes les gros rochers s'écraser sur le sentier que nous venions de quitter et continuer à rouler avant de disparaître dans le vide.

L'éboulement se poursuivit pendant de longues minutes. Il nous semblait que cela ne cesserait jamais. Tenilda et Ais commencèrent à battre la mesure sur des tambours imaginaires, comme si elles percevaient une musique secrète dans l'interminable grondement. Jaif se mit à chanter en suivant leur cadence, une Chanson de la Montagne Qui Tombe. Mais un choc sourd, plus terrifiant que tout ce qui l'avait précédé, fit trembler le sol, suivi d'un autre presque aussi effrayant et d'un troisième. Tout le monde retint son souffle et nous échangeâmes des regards d'effroi en songeant que notre dernière heure était venue. Mais plus rien d'autre ne se fit entendre après le troisième choc. Le silence était impressionnant. Le grondement assourdissant avait enfin cessé et nous ne percevions plus que le bruit plus faible des pierres

roulant sur la pente, accompagné du crépitement de la pluie. Puis le seul bruit à persister fut celui de la pluie.

Prudemment, nous regardâmes autour de nous. Un énorme amas rocheux, trois fois haut comme un homme de grande taille, s'était formé à l'endroit où nous nous trouvions, quelques minutes plus tôt. Il aurait aisément pu servir de tumulus pour tout notre groupe. Le sentier que nous avions suivi était totalement défoncé et enseveli derrière nous sous l'amas de pierres.

Grâce à la providence divine, nous n'avions aucun mort à déplorer, ni même un blessé. Petit à petit, nous commençâmes à nous remettre de la forte impression que tant de bruit et de fureur avaient produit sur nous. Mais, en courant vers l'abri, nous avions lâché nos sacs et notre matériel de couchage, et la plus grande partie de ce que nous avions laissé sur le sentier était maintenant enfouie sous des tonnes de pierres. Il n'y avait aucun espoir de les récupérer. Nous avions perdu beaucoup de matériel et il nous faudrait désormais partager et nous débrouiller avec ce qui restait. Avant de nous remettre en route, nous prîmes quand même le temps de remercier Kreshe de nous avoir épargnés.

— Où est Min ? demandai-je au moment de repartir.

Mon regard suivit le sentier dans les deux sens, une fois, deux fois, mais je ne vis aucun signe d'elle nulle part. Je m'avançai jusqu'au bord de l'amas de pierres et lançai un coup de pied rageur en me disant qu'elle n'avait pas dû atteindre à temps l'abri de la saillie et qu'elle était ensevelie sous cette gigantesque masse rocheuse.

Puis Hendy s'approcha de moi.

— Je l'ai vue faire demi-tour, dit-elle, juste avant la chute de pierres.

— Demi-tour ? Pour aller où ?

— Vers le pays des Fondus. Elle courait. En descendant le sentier que nous suivions. Je lui ai crié de revenir, mais elle ne s'est pas arrêtée, et, juste après, il y a eu l'éboulement.

— C'est à cause de son visage, suggéra Marsiel. Elle m'a confié hier qu'elle ne pensait pas être capable de supporter que quelqu'un la regarde. C'était juste après la tentative des

Guérisseurs pour réparer les dégâts, mais ils n'ont pas réussi... Elle m'a dit qu'elle pensait à s'enfuir, qu'elle ne voyait pas comment elle pourrait rester avec nous. C'est aussi à cause de Stum... Sa disparition l'a rendue si malheureuse. Elle m'a dit qu'elle pensait retourner à l'endroit où Stum est morte.

— Et personne ne m'en a informé ?

— Je ne pensais pas qu'elle parlait sérieusement, répondit Marsiel, l'air confus. J'ai cru que cela passerait. Si je m'étais doutée... Si seulement je m'étais doutée...

Je regardai autour de moi, furieux et désorienté. Quel chef je faisais ! Un chef qui perdait ses Pèlerins l'un après l'autre alors que l'ascension ne faisait que commencer !

Muurmut dut avoir la même idée.

— Que tout le monde reste ici, déclara-t-il en se dressant de toute sa taille. Je vais vous la ramener.

— Attends, lui dis-je. Je ne veux pas que tu ailles...

Mais je n'avais pas été assez rapide. Muurmut était déjà en train de gravir l'énorme monticule de pierres. Il progressait avec une agilité étonnante pour un homme de sa taille et une farouche détermination. Inutile de lui ordonner de revenir ; il était déjà haut et continuait de grimper rapidement. Les pierres, de tailles différentes, glissaient et se dérobaient sous lui, et il sembla, l'espace d'un instant, que l'énorme tas de pierres allait s'effondrer et le faire basculer dans le précipice qui s'ouvrait juste derrière. Mais il continua de courir sur les rochers croulant sous son poids, parvint à conserver son équilibre et franchit le sommet du gigantesque amas de pierres avant de disparaître de l'autre côté.

J'étais furieux. Cet héroïsme de pacotille était d'une profonde stupidité. Même s'il parvenait à trouver Min, comment comptait-il la ramener ? Il fallait être d'une force peu commune pour franchir l'obstacle formé par l'énorme monticule de pierres aux arêtes aiguës. Muurmut pouvait y parvenir seul, mais pas en portant Min.

Je n'avais pourtant pas le choix ; il me fallait attendre le retour de Muurmut. Si j'avais donné l'ordre de poursuivre notre route sans lui, je risquais d'être accusé de chercher à me

débarrasser de mon rival, d'une manière lâche et méprisable par surcroît.

Il fut absent plus d'une heure. Je me serais certainement réjoui que sa folle entreprise lui coûte la vie, mais je me surpris à prier pour sa réussite, afin qu'il revienne aussi vite que possible pour nous permettre de reprendre la route sans plus attendre. Mais le temps passait et il n'y avait toujours aucun signe de lui.

Puis nous perçûmes des sortes de grattements et Muurmut apparut au sommet du monticule, le visage empourpré, couvert de poussière et ruisselant de sueur. Nous le regardâmes en silence redescendre vers nous et boire à longs traits l'eau du flacon que Grycindil lui avait tendu.

— Alors ? dis-je enfin en rompant le silence.

— Elle est partie.

— Morte ?

— Non, ce n'est pas ce que je veux dire. Elle est partie. Je suis descendu jusqu'à l'endroit où le sentier fait des lacets et j'ai regardé par-dessus le bord du précipice. Je l'ai vue, loin en contrebas, qui dévalait la pente. Elle courait. De l'endroit où j'étais, elle ne paraissait pas plus grosse qu'une poupée. Je l'ai appelée et je crois qu'elle m'a entendu ; peut-être m'a-t-elle répondu, mais sa voix a été emportée par le vent. Et elle ne s'est pas arrêtée. Elle courait à perdre haleine en direction du plateau, comme s'il n'y avait pas de plus bel endroit au monde. Elle courait vers les Fondus.

— Les *autres* Fondus, glissa Hendy. Elle est des leurs maintenant.

Je réprimai un frisson. Mais je savais qu'Hendy était dans le vrai. Min était perdue pour nous. Même si Muurmut avait réussi à la rattraper, il aurait été obligé de la ramener de force et elle ne serait pas restée longtemps parmi nous.

C'est ainsi que nous eûmes notre premier transfuge passant aux Royaumes du Mur ; le premier de ceux que nous serions amenés à baptiser les Transformés, ceux qui cédaient à la volonté de la montagne et s'abandonnaient entièrement au pouvoir du feu du changement. Je murmurai une prière pour Min, où qu'elle fût et quoi qu'elle fût destinée à devenir.

Muurmut demanda un autre flacon d'eau. Il avait dû dépenser une énergie folle dans sa vaine poursuite. Il but longuement. Puis il regarda tout le monde en souriant et en bombant le torse d'un air avantageux. Il était à l'évidence infiniment satisfait d'avoir mené à bien sa course solitaire et attendait de nous tous que nous partagions cette satisfaction.

Je sentis qu'il fallait lui rabattre le caquet.

— Je ne veux plus que quiconque se lance seul dans une expédition de ce genre, déclarai-je en me tournant vers lui.

— Quoi ? s'écria Muurmut en me lançant un regard chargé d'une haine sans mélange.

— Ce que Min a fait est attristant et déplorable, Muurmut. Nous la soutenons tous de tout notre cœur, mais tu as eu grand tort de partir à sa recherche. Tu n'avais aucune chance ni de la rattraper ni de la ramener. Et nous avons perdu un temps précieux à t'attendre. La seule chose qui importe est d'aller de l'avant... de l'avant, toujours de l'avant.

L'aigreur et l'hostilité se peignirent sur son visage.

— Je sais au moins aussi bien que toi ce qui est bien et ce qui ne l'est pas, Poilar. Si je n'avais pas tenté de la ramener, je n'aurais jamais eu la conscience en repos. Occupe-toi de tes affaires et laisse-moi tranquille.

Sur ce, il cracha sur le monticule de pierres et s'éloigna, Grycindil à son bras.

J'entendis de-ci de-là des murmures, assez nombreux, dirigés contre moi. Pour la première fois, certains prenaient fait et cause pour Muurmut. Pour eux, il avait fait montre d'intrépidité et d'héroïsme en se lançant à la poursuite de Min. On ne pouvait le nier, mais son acte n'en avait pas moins été de la folie. Le problème était que je semblais être le seul à le comprendre.

Nous poursuivîmes l'ascension, la pluie cessa et le temps se radoucit, sans retrouver, et de loin, la chaleur que nous avions connue au pied du Mur. Un abrupt nous obligea une nouvelle fois à bifurquer vers une vallée intérieure. Nous découvrîmes en nous y engageant un monde caché de prairies et de collines luxuriantes, aussi verdoyant et plaisant à l'œil que le plateau avait été sec et sinistre.

Ce jardin secret, niché dans l'immensité du Mur, nous apporta beaucoup de plaisir, mais ralentit notre progression. C'était une sorte de vaste cuvette dont les bords montaient en pente douce, mais qui s'étendait dans l'ensemble en terrain plat. Tout autour de nous se dressaient de hautes murailles de pierre d'un rouge vif, striées de bandes d'un noir luisant. C'est sur l'une de ces parois que se trouvait le chemin qui nous permettrait de continuer vers le Sommet ; mais nous ne savions pas laquelle ni comment l'atteindre. Pendant plusieurs jours, nous traversâmes cette vallée de ruisseaux et d'herbe grasse sans savoir si nous allions dans la bonne direction.

Je sentais qu'il y avait de la rébellion dans l'air. Je doutais fort que l'un de nous eût une idée plus précise que moi de la route à suivre ; mais je n'en avais pour ma part aucune idée. Or, j'étais le chef et un chef doit commander. Les autres attendent de lui qu'il dispense force et sagesse. Malheur à lui s'il n'est pas capable de les leur apporter.

Depuis notre entrée dans la vallée, Muurmut gardait le silence. Il aurait pu dire : « Poilar ne sait pas où il nous conduit », ou bien : « Poilar a protesté quand j'ai consacré une heure à tenter de rattraper Min, mais maintenant ce sont des journées entières qu'il nous fait perdre au milieu de ces cours d'eau », ou encore : « Si Poilar ignore où il faut aller, peut-être quelqu'un d'autre le sait-il. » Mais il ne disait rien de tout cela, du moins pas en ma présence. Je savais pourtant que c'est ce qu'il pensait. Je le voyais dans ses yeux, dans sa moue suffisante, dans sa démarche trop assurée.

Je refusais de lui donner la satisfaction de prendre son avis. Je consultais fréquemment Traiben, cela va sans dire, mais aussi Kath, Jaif, Naxa et Kilarion. Ils avaient tous une qualité précieuse, que ce soit l'intelligence de Traiben, le fonds de connaissances de Naxa, la finesse de Kath, l'intuition de Kilarion ou bien le dévouement à toute épreuve de Jaif, qui me donnait à penser qu'ils pouvaient m'aider à trouver notre route. Le seul que je ne consultais jamais était Muurmut. Peut-être trouvera-t-on cela mesquin de ma part, mais il m'avait mis des bâtons dans les roues depuis le début, il avait critiqué, grogné,

plastronné, suscité des difficultés, et je n'étais aucunement disposé à lui faire confiance.

Je le voyais m'observer de loin. Il avait l'air nerveux et irrité en permanence. Il attendait assurément le moment de libérer des flots de sarcasmes et d'insinuations malveillantes, mais se murait encore dans son silence.

Pas plus que moi, aucun de ceux que je consultai n'avait été capable de proposer un moyen de découvrir le bon chemin. Nous continuâmes donc à errer, tombant de loin en loin, au hasard de notre route, sur les traces de notre propre passage dans une prairie ou sur les vestiges d'un de nos récents campements. Nous étions tous comme des enfants – peut-être devrais-je plutôt dire comme des rêveurs essayant de retrouver leur chemin dans un monde inconnu. On nous avait envoyés à l'assaut du Mur sans nous donner la plus petite idée des réalités que nous aurions à affronter. Tout au long de nos années de formation, l'enseignement de nos Maîtres n'avait été qu'un tissu de suppositions, de légendes et d'inepties et, si nous nous trouvions maintenant en difficulté, il n'y avait pas à s'en étonner.

Un jour, en fin d'après-midi, Grycindil vint me trouver tandis que nous préparions notre bivouac sur un tapis de mousse, au bord d'un ruisseau à l'eau limpide, après une longue journée de marche inutile. Le crépuscule commençait juste à tomber et deux des lunes venaient d'apparaître dans le ciel.

— Tu sais, Poilar, me dit-elle, c'est une situation très difficile pour Muurmut.

Grycindil et Muurmut avaient commencé à dormir ensemble après notre départ du plateau. Cela me semblait curieux, car Grycindil, bien qu'un peu soupe au lait, m'avait toujours donné l'impression d'être une femme équilibrée et une nature généreuse, et je ne parvenais pas à comprendre pourquoi elle s'embarrassait d'un fanfaron imbu de sa personne comme Muurmut. Mais la raison ne saurait prévaloir quand les Changements sont en cause. Et peut-être Muurmut avait-il des qualités que j'étais incapable de percevoir.

— La situation est très difficile pour tout le monde, Grycindil.

— Ce n'est pas la même chose pour lui. Il veut être le chef et tu lui fais obstacle.

— Je le sais bien. Ce n'est pas nouveau.

— Il a des idées sur la direction à prendre.

— Vraiment ? Dans ce cas, il n'a qu'à s'exprimer.

— Non. Tu as été très dur avec lui le jour où il est allé chercher Min. Il était furieux contre toi à cause de cette histoire. Il n'a pas fermé l'œil de la nuit. « Comment aurions-nous pu ne pas tenter de la ramener ? m'a-t-il dit. Comment aurions-nous pu la laisser s'enfuir et continuer notre route comme si de rien n'était ? Quand je pense que Poilar m'a dit que j'avais eu tort d'essayer... » Il ne parvient pas à chasser cette amertume, Poilar. Il fait la tête nuit et jour. Parfois, je l'entends pleurer, pour de bon, avec des sanglots étouffés, pleins de colère et de frustration. Sais-tu qu'en deux ou trois occasions il s'est trouvé dans des situations dangereuses pendant qu'il essayait de rattraper Min ? Il a failli périr sur ce sentier. À un moment, le sol s'est affaissé sous lui et est tombé dans le précipice où Muurmut a failli être entraîné. Et, toi, tu l'as critiqué durement quand il est revenu... Non, Poilar, il n'a pas l'intention de faire part de ses idées. Il a peur que tu ne le tournes encore en ridicule.

— C'était très courageux de sa part de se lancer à la poursuite de Min. Mais il a quand même eu tort de le faire.

— Non, Poilar.

— Crois-tu ? fis-je en haussant les épaules. Eh bien, dans ce cas, je suppose que c'est moi qui ai eu tort. À toi de choisir. Écoute, Grycindil, je regrette que Muurmut souffre à cause de moi. Mais il n'a à s'en prendre qu'à lui-même.

— Ne pourrais-tu pas lui faciliter un peu les choses ?

— Comment ? En faisant de lui le chef, à ma place ?

— Tu pourrais au moins le consulter une fois de temps en temps.

Je la regardai avec attention. Elle était absolument sincère ; et je découvris quelque chose dans ses yeux, une lueur de tendresse, d'amour même pour Muurmut, qui me surprit. Je me demandai encore une fois si je n'avais pas sous-estimé Muurmut. Le pire des fanfarons peut avoir des vertus cachées.

Mais je n'avais aucune confiance en son jugement, car je ne parvenais pas à chasser de mon esprit que ses raisonnements étaient viciés par son amour-propre, qu'il s'efforçait sans cesse d'impressionner autrui, de faire admirer la force, le courage, la perspicacité, toutes les capacités de Muurmut. Il n'est pas dans l'intérêt d'un vrai chef d'agir ainsi.

— Laisse-moi le temps de réfléchir, répondis-je à Grycindil sans avoir l'intention de faire quoi que ce fût.

Et elle savait que je n'avais rien l'intention de faire ; notre conversation était allée aussi loin que possible et cela aussi elle le savait. Elle s'éloigna donc et je l'entendis murmurer entre ses dents.

Très peu de temps s'était écoulé quand Hendy vint me voir à son tour pendant que cherchais un endroit confortable pour y installer mon sac de couchage.

— Pouvons-nous parler ? demanda-t-elle.

Je fus surpris par cette question, venant d'Hendy, si distante et réservée depuis si longtemps ; mais, depuis quelque temps, elle semblait sortir un peu de sa coquille. Ses frêles épaules, rejetées en arrière, témoignaient d'une curieuse détermination contrastant vivement avec l'attitude timide et hésitante qui lui était habituelle.

— De quoi ? demandai-je.

— De Muurmut.

— Muurmut ! Par Kreshe ! Par Selemoy et Thig ! Êtes-vous toutes liguées contre moi pour défendre Muurmut ? Dis-moi, Hendy, accomplis-tu aussi les Changements avec lui ?

La question était inconvenante. Et j'avais employé un ton si rude et si violent qu'elle eut un mouvement de recul ; mais elle ne fit qu'un ou deux pas en arrière et soutint hardiment mon regard.

— Aussi ? J'accomplis donc les Changements avec tellement de gens ? Muurmut et qui d'autre, à ton avis ?

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, fis-je en rougissant de cette parole malheureuse que j'aurais aimé pouvoir retirer. Mais je viens de quitter Grycindil qui est venue plaider en faveur de Muurmut. En ce qui la concerne, je comprends qu'elle ait des raisons de le faire. Mais voilà que, toi, tu arrives à ton tour...

— Muurmut n'est pas mon amant, déclara posément Hendy sans me laisser achever. Ce que fait Grycindil avec Muurmut, c'est son affaire. Je suis venue te parler, parce que je pense que les problèmes ne peuvent que s'aggraver et que tout le monde en pâtira.

— Quels problèmes ?

— Entre Muurmut et toi... Non, je t'en prie, Poilar, ne fais pas l'innocent ! Vous êtes à couteaux tirés depuis la borne d'Hithiat et tout le monde le sent.

— Il croyait être le plus apte à devenir notre chef. Je savais que c'était moi. Nous sommes à couteaux tirés parce qu'il n'est jamais de mon avis.

— L'inverse est aussi vrai.

— Crois-tu que Muurmut soit plus qualifié que moi pour nous diriger ?

— Non, répondit-elle. Il est impétueux et têtu, et il est capable de faire de grosses bêtises. Mais tu le sous-estimes, Poilar. Il a des idées dont il pourrait nous faire profiter. Certaines sont peut-être bonnes. Et comme tu refuses d'écouter ce qu'il a à dire, tu lui fais de la peine. Si cette situation se prolonge, il nous forcera tous à partager cette peine.

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire qu'il y aura une bataille pour savoir qui sera le chef.

— Il n'ira pas jusque-là, fis-je. Et même s'il le fait, il n'aura pour le soutenir que sa poignée d'acolytes.

— As-tu envie de courir ce risque ? poursuivit Hendy. Une lutte pour l'autorité alors que nous avons déjà parcouru un si long chemin ?

Ses yeux sombres brillaient d'un éclat mystérieux. Un parfum suave s'élevait de sa gorge et de ses épaules, et je savais que cette senteur devait être celle de sa peau. Sa détermination lui conférait une beauté éclatante qui produisait sur moi un effet puissant.

— Qu'as-tu à proposer ? lui demandai-je.

— Une réconciliation.

— Il ne peut y avoir de réconciliation quand il n'y a jamais eu d'amitié, répliquai-je.

— Eh bien, faites au moins la paix. Serrez-vous la main. Tu l'as traité très durement le jour où il a escaladé le monticule de rochers pour aller chercher Min. Tu pourrais lui dire que tu le regrettes aujourd'hui.

— Tu me jures que tu n'es pas de mèche avec Grycindil ?

— Je t'ai déjà dit que non, lança-t-elle, les narines palpitant de colère.

— Elle partage entièrement ton point de vue.

— Nous sommes nombreux à le faire.

Cela me donna à réfléchir. Les murmures que j'avais entendus me revinrent en mémoire. Un chef ne peut diriger qu'avec le consentement de ceux qu'il dirige. Un consentement qui peut lui être retiré à tout moment.

— Très bien, fis-je après un silence. Je veux bien lui serrer la main, si tu penses que cela peut arranger les choses. Qu'as-tu d'autre à proposer, Hendy ?

— Invite Muurmut à faire part à tout le monde de ses idées sur la direction à prendre.

— Grycindil m'a dit la même chose.

— Comme il se doit.

Elle me regarda droit dans les yeux pendant un long moment. Puis elle se retourna et s'éloigna.

Cette nuit-là, autour du feu de bivouac, Jaif chanta le Chant des Cimes, Ais et Tenilda firent une musique délicieuse en frappant deux baguettes l'une contre l'autre et Naxa nous conta une longue fable comique, compliquée et étonnamment perverse qu'il affirmait avoir trouvée dans un manuscrit remontant à cinq mille ans et traitant des amours des dieux avec les singes de rocher. Bien que notre journée de marche eût été totalement infructueuse, nous étions, ce soir-là, d'humeur étrangement joyeuse.

Quand Naxa eut terminé son histoire, je fis le tour du feu pour aller voir Muurmut qui était assis entre Talbol et Seppil.

— Pouvons-nous parler ? lui dis-je.

— Je ne sais pas. À ton avis ?

— Doucement, Muurmut. Nous avons passé une soirée trop agréable pour tout gâcher maintenant.

— C'est toi qui viens me voir, Crookleg. Moi, je n'ai rien à te dire.

Je l'aurais jeté avec plaisir dans la rivière, mais je parvins à me contenir et vis du coin de l'œil Grycindil qui nous observait de loin.

— Je te dois des excuses, Muurmut.

Son visage exprima un mélange de stupéfaction et de méfiance.

— Des excuses ? fit-il. Pour quoi ?

— Pour certains reproches que je t'ai faits quand tu es revenu, après avoir essayé de rattraper Min.

— Où veux-tu en venir, Poilar ? demanda-t-il sans masquer sa suspicion.

Je pris une longue inspiration. Et je lui expliquai que, s'il me l'avait demandé, je ne l'aurais jamais autorisé à partir à la recherche de Min, mais que j'avais eu tort de l'accuser de désobéissance, car il avait cédé à une impulsion et s'était élancé sans prendre le temps de me demander la permission. J'ajoutai qu'il ne peut y avoir désobéissance sans refus de permission.

Il écouta mes subtilités de langage d'un air sceptique et ne répondit rien.

— De plus, repris-je, je t'ai dit sur le moment que tu avais eu tort de te lancer à sa poursuite. Mais maintenant je me rends compte que tu as fait ce qu'il fallait. S'il y avait eu la moindre chance de trouver Min et de la ramener, cela valait la peine d'essayer.

À l'évidence, Muurmut ne s'attendait pas à m'entendre tenir de tels propos. D'ailleurs, je n'en revenais pas moi-même. Il continuait à me regarder avec étonnement, comme s'il pesait mes mots pour y découvrir quelque raillerie cachée. Mais il n'y en avait pas et il semblait avoir du mal à l'accepter. Seppil et Talbol échangeaient des regards ahuris. Je vis Grycindil s'avancer vers nous en souriant.

— Eh bien... commença Muurmut.

Mais il s'interrompit, ne sachant que dire.

— Je t'ai parlé trop durement ce jour-là, poursuivis-je. Je le regrette. Je tenais donc à te dire que je pense maintenant que tu

as eu raison de partir à la recherche de Min. Et que tu as été très courageux d'y aller seul.

— Eh bien, répéta-t-il, presque muet d'étonnement. Eh bien, Poilar, dans ce cas...

Jamais il ne m'avait vu me comporter ainsi. Ni lui ni personne. Et il n'était pas du tout sûr de ce qu'il fallait en penser. Une partie de lui devait encore redouter que je sois en train de lui tendre un piège afin de lui infliger une nouvelle humiliation.

Je le regardai au fond des yeux. C'était très difficile pour moi, mais j'étais résolu à aller jusqu'au bout.

— Alors, Muurmut ? Acceptes-tu mes excuses, oui ou non ?

— Si elles sont sincères, oui, je les accepte. Pourquoi ne le ferais-je pas ? Mais je dois avouer que je ne comprends pas pourquoi tu te donnes cette peine.

— Parce que nous avons déjà gaspillé beaucoup trop d'énergie à nous haïr, Muurmut. Et nous aurons besoin de toute celle dont nous disposons.

Il n'y avait guère de chaleur dans ma voix, pas du tout dans mes yeux. Il m'était vraiment pénible de me forcer à m'aplatir ainsi devant lui. Mais je parvins à lui tendre la main.

— Pouvons-nous mettre un terme à nos chamailleries ?

— Tu renonces donc à ton autorité pour me la transmettre ? demanda-t-il avec froideur.

Je faillis encore une fois le pousser dans la rivière, mais je serrai les dents.

— Nos compagnons de Pèlerinage m'ont choisi comme chef en m'accordant leurs suffrages, dis-je en m'efforçant de parler aussi calmement que possible. S'ils veulent me désavouer, libre à eux de le faire. Mais il n'est pas dans mon intention de me démettre. Je te demande de reconnaître de bonne grâce mon autorité sur ce Pèlerinage, Muurmut. En échange, je te promets de renoncer à la froideur que je t'ai témoignée et de te prendre parmi mes conseillers.

— Tu veux que nous soyons *amis* ? demanda-t-il d'un ton incrédule.

— Disons plutôt alliés. Des compagnons de Pèlerinage qui œuvrent ensemble pour le bien commun.

— Eh bien...

Grycindil, qui se tenait maintenant à ses côtés, lui donna un grand coup de pied. Il lui lança un regard furibond, puis se leva et déplia sa longue carcasse, me dominant de la tête, car il était très grand. J'avais gardé la main tendue. Il la prit, mais avec une expression bizarre et d'un air contraint.

— Soit, dit-il. Des alliés. Des compagnons de Pèlerinage. Bon, d'accord, Poilar. Des Pèlerins unis dans une œuvre commune.

Ce n'était pas la plus affectueuse des réconciliations, mais il fallait s'en contenter. Je décidai de prendre discrètement Muurmut à part dès le lendemain et de lui demander s'il avait une idée de la direction à suivre pour quitter la vallée des ruisseaux.

Tandis que je regagnais mon côté du feu, Grycindil se porta à ma hauteur pour me murmurer quelques mots de remerciement. Je hochai la tête sans m'arrêter. Je venais de passer un moment très désagréable. Je l'avais fait comme on laisse appliquer un cautère sur une plaie profonde : parce qu'il n'y a pas d'autre remède.

Cette nuit-là, toutes les lunes étaient au firmament. Une clarté si vive aurait pu empêcher n'importe qui de dormir, mais ce n'était pas la lumière qui me tenait éveillé. Après ma petite conversation avec Muurmut, j'étais absolument incapable de trouver le sommeil et des pensées bouillonnantes se bousculaient dans mon esprit. Je me tournai et me retournai pendant un temps qui me sembla durer plusieurs heures, en me demandant si je n'avais pas détruit mon autorité par mon empressement à faire un geste de conciliation que d'aucuns pourraient prendre pour de la lâcheté ou, au mieux, un manque de fermeté d'âme.

Je me répétais qu'un chef a tout à gagner en se montrant magnanime. Qu'il était plus sage de neutraliser Muurmut et de le désarmer par la douceur plutôt que de laisser la rage continuer à couver dans son cœur.

Mais aucune de ces belles pensées philosophiques ne m'aidait à trouver le sommeil. J'étais comme un poing serré, incapable de se détendre. Enfin vint le moment où je ne pus plus supporter de rester allongé. Je me glissai hors de mon sac de couchage et descendis au bord du ruisseau pour me passer de l'eau sur le visage.

Les autres dormaient, éparpillés autour du feu, tous sauf Kilarion et Malti qui étaient de garde. Eux-mêmes avaient l'air assoupis. Quand je passai devant eux, ils me saluèrent d'une molle inclination de tête et je les enviai d'être si près du sommeil.

En regardant sur l'autre rive du ruisseau, je vis Hendy qui, selon son habitude, s'était installée à l'écart. J'avais attiré plusieurs fois son attention sur les risques qu'il y avait à rester loin des autres, mais elle continuait à n'en faire qu'à sa tête et j'avais fini par renoncer à lui faire entendre raison.

Hendy était parfaitement réveillée, assise dans son sac de couchage, une main sous le menton, le regard fixé sur moi. Ses yeux étincelaient à la clarté de toutes les lunes. Je me souvins de l'instant où elle m'était apparue d'une beauté rayonnante, quelques heures plus tôt, quand elle était venue m'exhorter à me réconcilier avec Muurmut, et de l'odeur suave montant de ses épaules. Je la regardai et j'attendis, espérant contre toute raison qu'elle me ferait signe de la rejoindre. Mais elle se contenta évidemment de soutenir mon regard sans un geste. C'est alors qu'il me revint à l'esprit que je lui avais demandé sous l'empire de la colère si elle accomplissait les Changements avec Muurmut, tout cela parce qu'elle était venue plaider en sa faveur, et je sentis un flot de sang monter à mon visage à la vitesse de l'éclair.

Il me fallait faire amende honorable pour la grossièreté de mes propos. Bien qu'elle ne m'y eût pas invité, je commençai à traverser le ruisseau à gué. À mi-chemin, je trébuchai sur une pierre glissante et m'étais de tout mon long ; je restai à croupetons dans l'eau froide, pestant contre ma maladresse, mais sans pouvoir m'empêcher de rire. Dans certaines circonstances, le rire est le meilleur remède. Mais la nuit n'avait pas été amusante et, plus elle avançait, plus les choses semblaient empirer.

Je me relevai et repartis. Je m'arrêtai juste devant elle, ruisselant d'eau. Elle leva les yeux vers moi et, l'espace d'un instant, je vis passer sur son visage une émotion fugitive. Était-ce de la peur ? Ou quelque chose de plus complexe ?

— Voilà, commençai-je, j'ai parlé à Muurmut comme tu me l'avais demandé.

— Oui, je sais.

— Je lui ai fait des excuses. Il ne les a pas acceptées avec beaucoup d'élégance et peut-être n'en ai-je pas mis beaucoup à les présenter. Mais nous avons fait la paix, si l'on peut dire.

— Bien.

— Et, à partir de demain, je l'inviterai à prendre part au conseil.

— Oui. Bien.

Elle n'en dit pas plus. Je restai debout, attendant autre chose. Je me sentais beaucoup plus comme un gamin de treize ans que comme l'homme de vingt ans que j'étais, avec déjà la moitié de sa vie derrière lui.

— Je peux m'asseoir à côté de toi ? finis-je par demander.

Je crus déceler sur ses lèvres l'ébauche d'un sourire.

— Si tu veux. Tu es tout mouillé. As-tu froid ?

— Pas vraiment.

— Je t'ai vu tomber en traversant.

— Oui. Je te regardais au lieu d'examiner le lit du ruisseau. Ce n'est pas le moyen le plus intelligent de passer un cours d'eau à gué. Mais c'est toi que j'avais envie de regarder à ce moment-là.

Elle ne dit rien. Son regard demeura indéchiffrable.

— Tu sais que je ne parlais pas sérieusement, poursuivis-je en m'agenouillant près d'elle, quand je t'ai demandé si tu accomplissais les Changements avec Muurmut ?

— Oui, j'ai compris ce que tu voulais dire.

— C'est parce que j'étais surpris de voir que tu prenais sa défense alors que tu ne t'étais jamais mêlée jusqu'alors à aucune de ces querelles. Et tu es venue me voir juste après Grycindil qui, elle, accomplit les Changements avec Muurmut. Alors, j'ai eu le sentiment que vous étiez de connivence. Et, dans ma colère...

— Je t'ai dit que j'avais compris. Il est inutile de ressasser les mêmes explications. Tu ne ferais qu'embrouiller encore les choses.

Hendy posa la main sur mon poignet qu'elle serra avec une force étonnante.

— Je ne supporte pas de te voir frissonner comme ça, dit-elle. Viens avec moi.

Et elle ouvrit son sac de couchage.

— Tu parles sérieusement ? Je vais tout tremper à l'intérieur.

— Ce que tu peux être bête, tout de même !

Pour la seconde fois en cinq minutes, je me mis à rire de ma propre stupidité et me glissai à côté d'elle. Elle se poussa vers la droite pour me faire de la place ; il restait un espace entre nous, mais je ne fis pas un mouvement pour le combler. Je percevais

la lutte qui se déroulait entre sa défiance profonde à l'égard d'autrui et son désir de se laisser enfin aller, de s'ouvrir à une autre personne et de s'abandonner à son étreinte. Thissa, elle aussi, avait été comme cela. Mais Thissa était une santha-nilla, isolée de tous ceux qui l'entouraient par la puissance de ses pouvoirs ; jamais elle ne pourrait être plus qu'une visiteuse dans la vie des autres. J'avais au contraire le sentiment qu'Hendy luttait pour sortir enfin de cette réserve dans laquelle elle était cloîtrée. La lutte ne devait pas être facile, mais elle avait décidé que le moment était venu d'y mettre un terme. J'étais à la fois surpris et reconnaissant d'être celui qu'elle avait choisi. Elle pouvait avoir de moi tout ce qu'elle désirait, que ce fût une longue discussion tranquille, un moment de tendresse ou bien les Changements. Je me dis que j'allais me montrer aussi patient et aussi doux que j'étais capable de l'être. J'avais commis assez de maladresses pour cette nuit.

— Ce n'est pas vrai que tu es bête, Poilar, dit-elle en s'allongeant, le visage levé vers le ciel. Je sais que tu essayais seulement d'être gentil.

Des paroles de ce genre n'appellent pas de réponse. Je restai donc étendu à côté d'elle, sans rien dire.

— Et tu savais depuis le début, poursuivit-elle, qu'il n'y avait rien entre Muurmut et moi, qu'il ne pourrait jamais rien y avoir entre nous.

— Oui, je le savais. Je te parle sincèrement.

— Jamais je ne choisirais comme amant un homme tel que Muurmut. Il me rappelle trop les hommes de Tipkeyn qui m'ont arrachée de notre village quand j'étais petite. Tu sais, Poilar, reprit-elle après un silence, je n'ai jamais choisi *personne* comme amant.

Je la regardai avec stupéfaction.

— Tu n'as jamais accompli les Changements ? Avec personne ?

— Ce n'est pas ce que j'ai dit, répondit-elle, et je me sentis une fois de plus parfaitement stupide. J'ai dit que je n'ai jamais *choisi* personne. Choisir signifie agir en toute liberté.

— Tu veux dire que, pendant que tu vivais à Tipkeyn... contre ton gré... on a essayé de te...

— Oui. Mais ne me pose pas de questions, je t'en prie.

Je ne pus m'empêcher de le faire.

— Comment est-ce possible ? On ne peut pas accomplir les Changements sous la contrainte. C'est impossible si la femme ne les provoque pas en elle-même...

La voix me manqua et je gardai le silence. Que pouvais-je savoir de ces choses ? Il y avait en ce monde des maux dont je ne soupçonnais même pas l'existence et, à l'évidence, certains avaient frappé Hendy... Encore une fois, je me conduisais stupidement.

Je me sentais incapable de la regarder, je ne voulais pas surprendre la honte sur son visage. Je me retournai de manière à être allongé sur le dos, les yeux levés vers le ciel éclairé par les lunes, comme elle.

— J'avais dix ans, reprit-elle doucement. J'étais dans un village inconnu, complètement terrorisée. Ils m'ont donné du vin, un vin très fort, et la peur a commencé à me quitter. Puis ils se sont mis à me toucher. Ils m'ont dit ce que je devais faire et, quand je regimbais, ils me faisaient boire. Au bout d'un moment, je ne savais plus où j'étais, ni qui j'étais, ni ce que je faisais.

— Non ! m'écriai-je. C'est monstrueux ! On ne traiterait pas un animal de la sorte !

Pour ne pas l'embarrasser, je continuai à regarder en l'air au lieu de me tourner vers elle, et, comme elle, je parlai au ciel, de sorte qu'on eût dit une conversation entre deux êtres désincarnés.

— J'étais une étrangère dans ce village, reprit-elle. Ils n'avaient aucun lien de parenté avec moi. Je n'avais pas de Maison. Pour eux, je n'étais qu'un animal, rien d'autre. Une femelle, quelque chose dont on se sert.

Sa voix prit brusquement des intonations effrayantes.

— Alors, ils se sont servis de moi. Au bout d'un certain temps, ils ont cessé de me donner à boire. Je me débattais, je les mordais, je leur donnais des coups de pied, mais c'était inutile.

— Cela s'est produit plusieurs fois ?

— J'ai passé quatre années à Tipkeyn.

— Par tous les dieux ! Non !

— Puis j'ai réussi à m'enfuir. Un jour d'orage, où des éclairs zébraient tout le ciel et où ils étaient si terrifiés qu'ils ne pensaient qu'à courir se mettre à l'abri, je me suis enfoncée dans la forêt. Mais l'un d'eux m'a vue, il m'a rattrapée et m'a dit qu'il me tuerait si je ne revenais pas au village avec lui. Il avait un couteau. Je lui ai souri comme on m'avait appris à le faire. Je lui ai dit de poser son couteau, que nous allions faire les Changements sans perdre de temps, car l'orage était bientôt fini et que j'avais terriblement envie de lui. Il m'a crue. J'ai pris le couteau et je lui ai tranché la gorge. Ce sont trois femmes de notre village qui m'ont trouvée errant dans les champs, bien plus tard... Quelques jours, une semaine, un mois, je n'en sais rien. J'étais à moitié folle de faim et d'épuisement. Elles m'ont ramenée au village. Personne de ma famille ne m'a reconnue, car j'étais devenue une femme alors que c'est une fillette qui avait été enlevée. Personne ne voulait de moi, à cause de ce qui m'était arrivé à Tipkeyn. C'est la première chose qu'on m'a demandée : est-ce qu'ils t'ont forcée ? Et j'ai répondu oui, oui, ils m'ont forcée, maintes et maintes fois. J'aurais peut-être mieux fait de mentir, mais comment cacher cela ? Ils voulaient de nouveau me chasser du village, mais les chefs des Maisons sont venus me voir. Parmi eux, il y avait ton parent, Meribail, qui a demandé : « Qu'allons-nous faire d'elle ? » Et le chef de ma propre Maison a répondu...

— Quelle est ta Maison ? fis-je en constatant avec étonnement que je ne le savais pas.

— Les Glorieux.

— Les Glorieux ? Mais...

— Oui, je sais, le Pèlerinage nous est interdit. Le chef de ma Maison a donc répondu : « Nous devrions lui demander ce qu'elle a envie de faire. » Et, moi, j'ai dit : « Devenir un Pèlerin. » Je n'étais plus chez moi dans notre village et j'aurais préféré me tuer plutôt que de repartir à Tipkeyn, alors la seule solution était le Mur. Mon Pèlerinage avait commencé le jour où les hommes de Tipkeyn m'avaient enlevée et tout le monde le savait. Tout fut donc arrangé. Mon nom fut rayé de la liste de la Maison des Glorieux et il fut convenu avec les Maîtres de la Maison du Mur que je serais du nombre des Pèlerins de mon

année. On me permettrait de partir sur Kosa Saag pour m'y perdre à jamais. Je n'avais rien à craindre des criblages, car les Maîtres savaient que j'avais été choisie à l'avance pour faire le Pèlerinage. Voilà pourquoi je suis ici.

— Par tous les dieux ! murmurai-je, incapable de dire autre chose. Par tous les dieux, par tous les dieux !

— Pourquoi est-ce que je te raconte tout cela ? reprit-elle d'une voix étrangement lointaine, fragile et ténue comme un air de flûte.

— Je ne sais pas.

— Moi non plus. J'imagine qu'il fallait que j'en parle à quelqu'un.

Je perçus un mouvement à côté de moi, et je vis qu'elle s'était tournée vers moi et que l'espace qu'il y avait entre nous s'était réduit à la largeur d'un doigt.

— Ce que je veux, poursuivit-elle de la même voix lointaine, c'est voir les dieux du Sommet et être purifiée à leur contact. Je veux qu'ils me transforment. Qu'ils fassent de moi quelqu'un d'autre. Ou même quelque chose, cela m'est égal. Je ne veux plus être celle que je suis. Ces souvenirs qui me hantent sont trop lourds à porter, Poilar. Je veux m'en débarrasser.

— Il en sera fait selon ton désir. Les dieux nous attendent tout là-haut, Hendy, j'en suis sûr. Et je sais aussi qu'ils feront ce qu'il faut pour toi quand nous nous présenterons devant eux.

— Tu crois cela ? demanda-t-elle avec ferveur. Tu le crois vraiment ?

— Non.

Ma voix sonna comme un grelot fêlé quand je lâchai ce non. Mon pieux mensonge me laissait une amertume dans la bouche. Que savais-je de ce qui nous attendait au Sommet ? Et puis Hendy n'était plus une enfant ; comment pouvais-je espérer la reconforter avec une histoire à dormir debout ?

— Non, Hendy, repris-je en secouant la tête, en fait je ne le crois pas. Je n'ai pas la moindre idée de ce qui nous attend là-haut. Mais j'espère que nous trouverons les dieux, qu'ils sont miséricordieux et qu'ils soulageront ta peine. Je prie pour qu'il en soit ainsi, Hendy.

— Tu es très gentil. Et franc.

Il y eut un nouveau silence.

— Je me suis souvent demandé ce que cela fait de *choisir* un amant pour les Changements, comme les autres. De regarder quelqu'un et de lui dire : « Toi, tu me plais, viens t'allonger près de moi, donnons-nous mutuellement du plaisir. » Cela paraît si simple. Mais jamais je n'ai pu me résoudre à le faire.

— À cause de Tipkeyn ?

— Bien sûr, à cause de Tipkeyn.

Je la regardai plus attentivement. Le bord de son sac de couchage était partiellement rabattu et, à la clarté des cinq lunes, je vis qu'elle avait commencé à prendre sa forme femelle, que ses seins pointaient et que sa peau luisait de la mince pellicule de sueur indiquant que le Changement se poursuivait plus bas. Cela suffisait en général à un homme. Mais, si je me décidais maintenant et commençais à l'étreindre, sans qu'elle me l'eût demandé, aurait-elle le sentiment de m'avoir *choisi* ? Peut-être était-elle incapable de s'en empêcher, peut-être amorçait-elle les Changements d'une manière automatique, simplement parce que nous étions étendus côte à côte, tout près l'un de l'autre. Peut-être s'efforçait-elle désespérément de résister, de se forcer à revenir à l'état neutre.

Mon propre membre viril était apparu et j'avais toutes les peines du monde à me maîtriser. Mais je me contraignis à attendre.

Mon hésitation fut interminable et rien ne se passa. Nous restâmes comme nous étions, tout près l'un de l'autre, mais sans nous toucher.

C'est elle qui finit par rompre le silence de plus en plus tendu.

— Tu n'as pas envie de moi, dit-elle. À cause de Tipkeyn.

— Pourquoi cela aurait-il de l'importance ?

— Ils m'ont souillée. Ils m'ont couverte de leur saleté. Ils ont fait de moi quelque chose de sale.

— Ils ne se sont servis que de ton corps, Hendy. De ton corps, pas de toi. Quand ils en avaient fini avec ton corps, tu étais encore *toi*. Le corps peut être souillé, mais pas l'esprit qu'il renferme.

— Si tu avais envie de moi, poursuivit-elle d'un air peu convaincu, tu m'aurais prise dans tes bras. Mais tu ne l'as pas fait.

— Tu ne me l'as pas demandé. Je ne le ferai pas, si tu ne me le demandes pas.

— C'est vrai, ce que tu dis ?

— Tu m'as expliqué que tu n'as jamais choisi un amant. Je voudrais te laisser faire ce choix.

— Mon corps a choisi, dit-elle. Mon corps et moi, nous avons choisi.

Elle plaça les mains sous ses seins et les remonta vers moi.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? D'où crois-tu qu'ils viennent et pourquoi ? Oh ! Poilar ! Poilar !

C'en était trop. Je posai les mains sur les siennes et, pendant quelques instants, nous restâmes ainsi, puis ses mains se retirèrent. Mes lèvres effleurèrent sa joue et descendirent le long de sa gorge.

— J'ai peur, dit-elle d'une toute petite voix.

— N'aie pas peur.

— Mais je ne sais pas ce qu'il faut faire. Tout ce que je sais faire, c'est rester allongée et attendre qu'on se serve de moi.

— Tu crois ça, mais ce n'est pas vrai. Fais ce que tu as envie de faire et ce sera bien.

Ma main glissa le long de son ventre jusqu'à l'endroit tout chaud entre ses cuisses. Elle était prête.

— J'ai peur, Poilar, répéta-t-elle.

— Tu veux que je parte ?

— Non... Non...

— Alors, de quoi as-tu peur ?

— Que ce ne... soit pas bien... pour toi...

— Ne t'occupe pas de moi. Fais en sorte que ce soit bien pour toi.

Ce qu'elle fit ensuite fut tout à fait inattendu. Elle s'enfonça dans le sac de couchage et posa la main sur ma jambe torse, d'abord timidement, puis avec plus d'assurance, caressant très délicatement la cheville. Jamais personne ne m'avait fait cela et je n'en revenais pas. Je faillis la repousser. Puis je compris, du moins je le pense, ce qu'elle voulait me dire avec cette caresse, à

savoir qu'elle acceptait mon infirmité comme j'acceptais la sienne, la mienne étant physique, la sienne intérieure, une infirmité de l'esprit. C'était une manière de déclaration d'amour. Je la laissai continuer à caresser ma cheville pendant un petit moment, puis je l'attirai doucement vers moi jusqu'à ce que son visage revienne à la hauteur du mien et je lui souris en hochant la tête. Ses yeux brillaient dans l'obscurité. J'y lus la peur et aussi le désir.

— Poilar ?

— Oui ?

— Poilar...

— Oui. Oui.

L'image des hommes de Tipkeyn faisant cercle autour d'elle, la forçant à boire du vin et riant plus fort à mesure que l'ivresse la gagnait passa fugitivement devant mes yeux. Je la chassai avec rage. Il ne fallait pas qu'ils soient présents dans mon esprit s'ils devaient être un jour expulsés de celui d'Hendy.

— Poilar, dit-elle doucement quand je m'allongeai sur elle.

— Oui.

— Poilar. Poilar. Poilar...

Après, nous allâmes nous baigner dans le ruisseau. Elle était calme, apaisée, apparemment heureuse. Les Changements permettent à celui qui les accomplit de sortir de la prison de sa chair solitaire pour être transporté vers les dieux ; pendant un petit moment, il a le sentiment de ne faire qu'un avec eux, mais le retour, inéluctable, se fait toujours trop tôt. J'espérais qu'il en était allé ainsi pour Hendy. Je ne lui posai aucune question, ni sur ce qu'elle avait ressenti pendant notre étreinte, ni sur ce qu'elle éprouvait maintenant, non pas parce que je redoutais une réponse désagréable, mais simplement parce que je voulais que ce moment existe par lui-même, sans interrogatoire, sans analyse ni introspection. Elle savait ce qu'elle avait ressenti, comme je savais ce que j'avais ressenti. Je pensais que cela devait nous suffire.

Dès le lendemain, tout le monde sembla au courant de ce qui s'était passé entre Hendy et moi. C'était comme s'ils avaient

tous été alignés le long du ruisseau pour nous observer pendant la nuit.

Il y eut des petits sourires, des regards narquois, des airs entendus. Notre comportement ne fut pourtant pas de nature à leur mettre la puce à l'oreille : elle ne m'adressa que quelques mots de toute la journée, cheminant selon son habitude à la queue de notre colonne, et tourna à peine la tête vers moi quand nous fîmes halte et que tout le groupe fut rassemblé. Elle savait, je savais et cela nous suffisait. Mais les autres aussi savaient. Il est très rare d'avoir des secrets dans un groupe de Pèlerins. Je doutais fort que l'on nous eût épiés ; je soupçonnais plutôt qu'il y avait autour d'Hendy et de moi-même une sorte d'aura, le genre de lumière émanant de ceux qui, après avoir longtemps conservé leurs distances, acceptent enfin de se laisser porter l'un vers l'autre. C'est une chose qui se voit. Qui se voit toujours. Il y a une intensité impossible à cacher, un rayonnement, et toutes les tentatives pour le dissimuler n'ont pour résultat que de donner plus de force à cet éclat.

Je me demandai ce que pouvaient bien penser certaines des autres femmes avec qui j'avais accompli les Changements au cours de notre voyage. Il y a toujours celles qui se disent que c'est un privilège de faire les Changements avec un chef. Elles y tiennent comme à une marque de préférence de sa part, quel que soit le prix qu'il faille y attacher. Le début de cette nouvelle liaison qui promettait de n'être pas une simple passade allait-il susciter des rancœurs ? J'espérais que non ; mais, s'il devait y en avoir, tant pis. Je ne leur devais rien. Il n'y avait eu d'engagement avec aucune d'elles ; il ne pourrait jamais y en avoir. Pendant un Pèlerinage, on se rencontre, on se plaît, on accomplit les Changements et on se quitte. Il peut arriver qu'on se remette ensemble pendant quelque temps. C'est ce qui s'était passé pour moi avec Galli, avec Stum, avec Marsiel, avec Min et avec Thissa. Il n'y a pas d'engagement dans un Pèlerinage, pas d'obligations. Je m'étais accouplé une fois avec Galli, puis avec Thissa et encore avec telle ou telle autre, et maintenant avec Hendy, c'était tout. Ainsi vont les choses. Je m'engagerais peut-être un jour avec Hendy, quand nous ne serions plus sur le Mur. Mais peut-être pas. Qui pouvait le dire ? Qui pouvait dire si

nous quitterions un jour le Mur ? Pour l'instant, nous y étions et c'était la seule chose qui comptait. Notre vie était suspendue pendant toute l'ascension. Et l'ascension pouvait ne jamais avoir de fin.

Ce jour-là, comme je m'étais promis de le faire, je parlai à Muurmut.

— Mon intention est de chercher un passage entre ces deux pics, lui dis-je. La ligne des arbres de cette gorge semble indiquer la présence d'un cours d'eau et il nous sera peut-être possible de le suivre. Qu'en penses-tu ?

Je tendis le bras au hasard, en direction de deux sommets lointains, deux de ces pics de roche rouge se dressant de tous côtés, dont les versants abrupts étaient couverts jusqu'à la base par une dense coulée de verdure. Des grezbors sauvages auraient été incapables de gravir une pente si raide. Sans l'aide d'ailes pour nous porter jusqu'au sommet, il en irait de même pour nous.

— Eh bien... commença Muurmut, et je compris aussitôt, à son hésitation, qu'il n'avait pas plus que moi la moindre idée de la direction à suivre. Tu as peut-être raison, Poilar. Mais je dois te dire que je connais un peu la magie céleste et que j'ai pratiqué un enchantement qui me permet de voir les choses sous un angle entièrement différent.

Je faillis éclater de rire à l'idée de ce gros joufflu de Muurmut le Vigneron pratiquant la magie céleste ou toute autre forme de magie. Les enchantements sont la prérogative de la Maison des Sorciers, leur apanage exclusif. Mais je devais m'efforcer d'être conciliant comme je suppose qu'il le faisait aussi, à sa manière.

— Quelle route proposes-tu donc de suivre ? demandai-je simplement, au lieu de ricaner ou de prendre un ton railleur.

Il en demeura pantois. Je pense qu'il ne s'attendait pas à ce que je lui pose la question à brûle-pourpoint.

— Celle-ci, répondit-il au bout d'un moment en indiquant l'est de la tête, à l'opposé de la direction que je venais de montrer.

Il l'avait à l'évidence choisie au petit bonheur, tout comme moi.

— Tu vois cette montagne là-bas, incurvée en forme de selle, sous la traînée de nuages qui rappelle une lance. Si nous montons sur cette selle, nous pourrions piquer des deux vers le ciel.

— C'est ton avis ?

— C'est ce que me dit le charme que j'ai jeté, de la manière la plus claire.

— Dans ce cas, déclarai-je, c'est là que nous irons.

Il me regarda, l'air abasourdi. Mais qu'avais-je à perdre ? Si la direction choisie par Muurmut se révélait être la bonne, cela nous permettrait enfin de quitter la vallée verdoyante et de reprendre notre ascension, ce qui était la seule chose qui importât véritablement. Et si sa magie céleste se révélait n'être qu'une invention, comme je le soupçonnais, au moins personne ne pourrait prétendre par la suite que je nous avais volontairement privés des conseils avisés de Muurmut dans le seul but de rehausser mon propre prestige.

Je réunis donc tout le monde pour leur annoncer la nouvelle.

— La magie céleste de Muurmut nous indique que c'est la montagne en forme de selle que nous devons escalader. Et tout le crédit ira à Muurmut s'il est prouvé que sa magie nous a mis sur la bonne route.

Je fis des gestes dans sa direction, comme s'il était la source de toute sagesse ; il sourit, hocha la tête et salua de la main comme s'il venait d'être choisi pour devenir le chef de sa Maison. Mais sa face devint encore plus rouge qu'à l'accoutumée et je compris qu'il avait percé mon jeu et que cela ne faisait qu'accroître sa haine. Tant pis pour lui. Il avait voulu être le chef ; à lui de jouer.

15

Le soir venu, nous installâmes notre bivouac dans une prairie à l'herbe rouge et dentelée, juste au pied de la montagne choisie par Muurmut, et, tandis qu'étendu aux côtés d'Hendy je m'abandonnais à une rêverie, j'eus une vision des dieux du Sommet, en leur grand palais.

Voici ce que je vis : J'avais accompli seul la dernière partie de l'ascension, celle qui menait au faite de la montagne, dans un âpre paysage de glace, de tourbillons de neige piquants comme des pointes de couteau acérées et de vents furieux qui fouillaient ma chair comme des lanières de feu. Je débouchai enfin, à moitié mort, et même plus qu'à moitié, dans un royaume merveilleux de lumière dorée où soufflait une brise caressante et où l'air était doux comme du vin nouveau ; et je vis les colonnes de cristal du palais des dieux et les dieux eux-mêmes qui s'y promenaient, vêtus de robes écarlates et portant de hautes et étroites couronnes d'or. Il y avait Kreshe le Créateur, un être resplendissant, ni d'un sexe ni de l'autre, auquel j'avais pourtant pensé jusqu'alors comme à un homme ; des mains de ce grand dieu, longues et effilées, si belles que leur vue m'arracha des larmes, jaillissaient en gerbe des flots de lumière éclatante qui retombaient en enserrant le Monde, comme des fils de l'or le plus fin tenant toutes choses en communion. Tout près de lui, une coupe remplie d'un breuvage mousseux à la main, se tenait Thig le Formateur, le visage radieux, épanoui, celui qui avait pris le monde informe créé par Kreshe et lui avait donné sa forme. Thig était rayonnant comme le soleil, mais, à ses côtés et lui versant du vin dans sa coupe, se trouvait Sandu Sando le Vengeur, la mine austère, plus ténébreuse qu'une nuit sans lune, le visage comme un faisceau d'épées, les mains comme des poignards, dont la voix, quand il riait à un bon mot de Thig, fendait l'air comme une hache.

Je vis deux jeunes amants d'une grande beauté en train d'accomplir les Changements et je sus, sans que l'on eût besoin de me le dire, qu'il s'agissait de Selemoy, celui qui règne sur les Soleils, et de Nir-i-Sellin, la déesse des Lunes, qui s'étreignaient de telle sorte que la lumière de l'un tombait sur l'autre et réciproquement ; pas très loin d'eux il y avait les Trois Nourrissons, nus, dodus et heureux, le nombril orné de pierres d'étoiles vertes ; je vis encore Veega, qui apporte la pluie, Lasht, qui fait mûrir le fruit sur la branche, et Sept, qui donne aux étoiles leur éclat ; et tous riaient et plaisantaient ensemble, comme les membres joyeux d'une Maison réunis un jour de baptême ou de vieux amis célébrant quelque heureux événement. Et il y en avait d'autres, des dieux que je ne pouvais reconnaître, des dieux inconnus qui ne s'étaient pas encore révélés à l'humanité, mais tous avaient l'aura éclatante de la beauté divine et du rayonnement divin, et il y avait une telle perfection dans tous leurs aspects que je versai à leur vue des larmes de pure joie. Car ce que cette vision m'apprenait, c'est que le Monde avait véritablement un sens et une finalité, que les dieux existaient réellement et qu'ils étaient bons, que toutes choses, aussi obscures et terribles fussent-elles, convergeaient vers ce Sommet doré de Kosa Saag où des êtres merveilleux menaient jour après jour une existence remplie de merveilles dont ils laissaient des reflets rejaillir sur les niveaux inférieurs du Monde et pénétrer l'âme des humbles créatures que nous étions. Il m'était arrivé à certaines époques de ma vie de mettre tout cela en doute. Mais, là, je sentais en moi la présence de la grâce divine et tous mes doutes se dissipaient : que faire d'autre que de témoigner par des larmes ma gratitude et ma joie ?

— Poilar ? murmura Hendy. Qu'est-ce que tu as, Poilar ? Pourquoi pleures-tu ?

Le son de sa voix me fit ciller et je demeurai quelques instants la bouche ouverte, incapable de parler. Puis je lui expliquai que je venais d'avoir une vision des dieux et que les larmes que je versais étaient des larmes de ravissement. À cette heure-là de la nuit, il n'y avait pas une seule lune dans le ciel et je distinguais à peine son visage ; mais je l'entendis retenir son souffle comme si j'avais dit quelque chose d'inconvenant,

quelque chose qui l'avait blessée. Cela me troubla légèrement, mais ma vision, même si elle s'estompait rapidement, demeurerait en moi et j'étais encore trop empli de sa splendeur pour pouvoir m'intéresser à autre chose. J'essayai de raconter ce que j'avais vu, mais qu'il était difficile de trouver les mots pour en décrire la magnificence. Hendy m'écouta sans mot dire, jusqu'à ce qu'il ne me reste plus rien à lui décrire.

— Comme je t'envie, Poilar ! dit-elle enfin.

— Tu m'envies ? Pourquoi ?

— De faire des rêves si merveilleux.

— Ils ne le sont pas tous.

— Mais celui-là... Jamais je n'ai fait un rêve comme celui-là, Poilar.

Elle tremblait malgré la douceur de la nuit. Je passai le bras autour de ses épaules.

— J'ai souvent peur de m'endormir, reprit-elle, car mes rêves sont terrifiants.

— Non, Hendy ! Non !

Je la serrai dans mes bras. Sa douleur devint ma douleur ; la joie que mon rêve m'avait apportée s'évanouit totalement, et il ne me resta qu'un sentiment de culpabilité de lui avoir causé cette peine en m'efforçant de partager ma joie avec elle. Mais je ne lui dis rien, sachant que cela ne ferait qu'aggraver les choses. Elle se calma peu à peu et se serra tout contre moi.

— Je suis désolée, Poilar, dit-elle très doucement. Parle-moi encore de ce que tu as vu.

— Je ne me souviens de rien d'autre.

— Mais tout ce que tu as vu était beau, tout était merveilleux ?

— Oui, répondis-je, car je ne voulais pas lui mentir.

— Même le Vengeur ?

— Oui, même lui. Son aspect était effrayant, mais il n'a rien à voir avec les images que nous faisons de lui. Bien sûr qu'il était effrayant, mais il était beau aussi. Car ce sont tous des dieux réunis en un même lieu où ils vivent en harmonie.

J'aurais pu lui en dire plus sur ce que j'avais vu, car, même si la vision s'était évanouie, les sentiments qu'elle avait fait naître

dans mon esprit bouillonnaient encore en moi. Mais j'avais peur de lui faire encore du mal.

— Veux-tu que je te raconte un rêve que j'ai fait il y a un certain temps ? dit-elle au bout d'un moment, d'une voix qui semblait moins s'adresser à moi qu'au ciel vers lequel elle était tournée, comme elle le faisait souvent.

— Bien sûr, si tu en as envie.

— Oh ! oui !

Hendy garda le silence un petit moment avant de commencer, comme s'il lui fallait rassembler ses idées.

— Cela remonte à un certain temps, dit-elle, quand j'étais encore à Tipkeyn. J'ai rêvé que j'étais morte. Et sais-tu ce qu'était la mort, Poilar ? C'était être enfermée dans une boîte exactement de la taille de mon corps. Mais j'avais encore toute ma conscience : je percevais tout. Je pensais, je ressentais, il me semblait que je respirais, j'étais encore Hendy. Exactement comme si j'avais été vivante. Mais j'étais enfermée dans cette boîte dont il m'était impossible de sortir. Et je savais que j'y resterais pour l'éternité. Que j'y resterais à jamais allongée, consciente, mais incapable de bouger, incapable de me gratter si j'avais une démangeaison, avec cet air confiné et vicié, dans les ténèbres qui m'étouffaient comme si un cercle me serrait la poitrine. Emprisonnée dans cette boîte. À jamais enfermée. Pensant, pensant sans cesse. Impuissante à ne plus penser. Me souvenant des mêmes choses, les revivant éternellement, sans qu'il n'y ait jamais rien de nouveau. Que pourrait-il y avoir de nouveau quand on est enfermé dans une boîte où règne l'obscurité. Me répétant que j'étoufferais quand tout l'air serait parti, puis comprenant que, l'air parti, je serais toujours là, respirant avec difficulté, ayant l'impression d'être sur le point de mourir, mais incapable de mourir, puisque j'étais déjà morte. Poussant inlassablement des hurlements que personne ne pouvait entendre.

Elle avait débité tout cela d'une seule haleine, la voix chargée d'émotion. Elle commença à trembler.

— Attends, Hendy, fis-je en posant la main sur la sienne. Prends ton temps, reprends ton souffle...

Mais impossible de l'arrêter.

— Ma propre odeur me donnait des nausées, m'étouffait. Un fourmillement dans les orteils, un engourdissement du dos. Mais la boîte était exactement de la taille de mon corps et je ne pouvais pas bouger. Pas même le petit doigt. Rien d'autre à faire que de rester allongée. Éternellement, sans espoir d'en sortir, jusqu'à la fin des temps, sans que rien ne change jamais. Hendy à jamais enfermée dans sa boîte, respirant si difficilement. Je savais, dans mon rêve, que ce serait comme cela, quand je serais morte, que c'était comme cela pour tout le monde. C'est cela, la mort. Chacun est seul, conscient, *sachant ce qui lui est arrivé*, le corps emprisonné mais l'esprit bien éveillé, dans cette situation insupportable, sans espoir d'y échapper, enfermé pour l'éternité. Le temps à passer dans la boîte est mille fois plus long que le temps de la vie, un million de fois, il n'a pas de fin, jamais de fin... jamais... jamais...

— Hendy !

Je l'attirai contre moi et la serrai très fort, plaquant ma bouche sur la sienne pour faire cesser l'horrible torrent de mots, et elle se mit à trembler dans mes bras comme une brindille coincée entre deux rochers, au milieu d'un torrent impétueux. J'attendis qu'elle eût fini de trembler pour détacher mes lèvres des siennes.

— Je suis désolée, murmura-t-elle, en dérobant son regard. Tu dois penser que je suis folle pour te raconter des choses comme ça.

— Non. Non, ce n'était qu'un rêve.

— Un rêve que j'ai fait souvent. Des dizaines de fois. Des centaines. Il revient sans cesse. J'ai toujours peur de m'endormir, car je pense que je vais le refaire.

— L'as-tu déjà fait sur Kosa Saag ?

— Deux fois.

Je levai les yeux vers la voûte étoilée du ciel nocturne. Faire ce genre de rêve ici, si près de la demeure des dieux, qu'est-ce que cela pouvait bien signifier ? J'avais rêvé de splendeurs alors qu'elle rêvait d'une mort qui n'était pas du tout la mort, mais une torture éternelle.

Son rêve m'épouvantait. Jamais je n'avais rien entendu d'aussi lugubre et terrifiant. Je ne passe pas beaucoup de temps

à penser à la mort, mais j'avais toujours cru, comme la plupart d'entre nous, que la mort n'est rien d'autre que la fin de la vie, les ténèbres, le silence, le retour de nos tissus organiques à la terre dont ils viennent. C'est un sujet que nous avons abordé quelques fois, Traiben et moi, quand nous étions plus jeunes, et nous avions la même opinion : il n'y a pas plus de conscience dans la mort qu'il n'y a de lumière quand la bougie a été mouchée. C'est un effacement. Chacun vit ses quatre dizaines d'années, ou quelques dizaines de plus si les dieux lui ont donné le privilège de la double vie, puis disparaît et c'est tout. Mais l'horrible vision d'Hendy – cette épouvantable représentation de tourments éternels – me secouait comme je l'avais rarement été. Je demeurai éveillé pendant plusieurs heures, redoutant, si je m'endormais, de faire le rêve d'Hendy, ce rêve qui m'emplissait d'effroi. À la longue, je succombai au sommeil et je ne fis pas de rêve dont il me resta un souvenir le lendemain. Mais, quand je m'éveillai, ce n'était pas la gloire de ma vision divine qui restait dans mon âme, mais la désolation cauchemardesque des descriptions d'Hendy.

Ce jour-là, je grimpai comme un possédé, avalant presque au pas de course la distance qui séparait la prairie de la montagne rouge dénudée et commençant à gravir la paroi qui donnait accès à la montagne en forme de selle. Les autres avaient toutes les peines du monde à suivre mon allure et ils furent rapidement distancés. Quand je débouchai dans la dépression, je vis au loin la pente qui remontait, nous permettant d'atteindre le palier suivant de Kosa Saag qui commençait juste devant nous.

La magie céleste de Muurmut n'était peut-être qu'esbroufe et invention, mais elle nous avait amenés là où il fallait. J'attendis que tout le monde me rattrape, puis nous fîmes une halte pour ouvrir notre dernier flacon de vin qui passa de main en main et dont nous n'eûmes que quelques gouttes par tête. Je portai un toast en l'honneur de Muurmut. Qu'il jouisse de sa gloire ! Cela ne me faisait ni chaud ni froid. L'important était d'avoir repris notre ascension.

— Muurmut ! crièrent-ils en chœur. Muurmut ! Muurmut ! Muurmut !

Il souriait avec suffisance, comme l'imbécile qu'il était. Mais nous étions de nouveau sur le bon chemin. Les dieux en leur palais aux colonnes de cristal nous attendaient au Sommet. C'est du moins ce que je me répétais, dans l'espoir de chasser de mon esprit une autre vision de ténèbres, de terreur et d'éternité dans une boîte pas plus grande que mon corps.

Nous arrivâmes dans une contrée totalement différente, un pays dénudé, escarpé, dont la roche rouge était sculptée en une myriade de formes fantastiques, avec une profusion de grottes, d'aiguilles cannelées et d'encorbellements. Il n'y avait pas un nuage dans le ciel d'un bleu intense, plus bleu que nous ne l'avions jamais vu. Il y avait de petits cours d'eau au lit rocailleux. Après le froid mordant que nous avions enduré, l'air était étonnamment doux et chaud, mais nous avions renoncé depuis longtemps à essayer de comprendre les rythmes et les variations climatiques de Kosa Saag. Nous savions simplement que la montagne était un monde à part.

Elle s'élevait devant nous comme une suite de larges marches plates. Nous avons l'impression qu'il nous suffirait de poser le pied sur la première de ces marches et de continuer à les gravir une par une jusqu'à ce que nous soyons arrivés en haut. Mais je pressentais que, en atteignant la première de ces larges plates-formes rocheuses, nous découvririons que nous n'étions que des grains de sable sur sa surface et que l'ascension ne serait pas des plus aisées.

J'ordonnai une halte pour nous approvisionner en eau et en nourriture, car, devant nous, le paysage semblait fort aride. Pendant ce temps, je partis reconnaître le terrain en compagnie de Traiben. Mais, chemin faisant, je ne dis pas grand-chose, et, quand Traiben me parlait, je répondais laconiquement.

— Tu es d'humeur bien sombre, me fit-il remarquer au bout d'un moment, pour quelqu'un qui vient de prendre une nouvelle maîtresse.

— Oui, répondis-je. C'est comme ça.

— Je suppose que cela peut arriver. Quand on assouvit un désir longtemps contenu et qu'on découvre que la réalité n'est pas à la hauteur de...

— Non, répliquai-je avec sécheresse. Que sais-tu de ces choses ? Cela n'a rien à voir !

— Bon, fit Traiben, je me suis trompé. Je te demande pardon, Poilar.

Ce fut à son tour de garder le silence et nous avançâmes sans mot dire pendant toute la matinée, comme deux étrangers cheminant côte à côte sur la même route. Les deux soleils brillaient dans le ciel. Dans l'air raréfié des hauteurs, il n'y avait pas le moindre nuage pour nous protéger de l'ardeur des rayons blancs d'Ekmelios et même de la chaleur dispensée par le disque rouge et plus éloigné de Marilemma. La pente se fit très raide et, comme je l'avais pressenti, le sol devint de plus en plus desséché à mesure que nous avançons. Et pourtant je sentais une étrange émanation qui provenait de la première terrasse de la montagne, un appel d'une nature bizarre, comme une grosse voix ensommeillée qui eût répété : *Oui, vous êtes sur la voie, venez à moi, venez à moi, venez.*

Le silence de Traiben commençait à devenir pesant et j'avais honte de lui avoir parlé si durement.

— Je pense que, si je suis d'humeur si sombre, dis-je enfin, c'est à cause d'un rêve qu'Hendy m'a raconté il y a quelques jours, dans la vallée. Aujourd'hui encore, son ombre pèse sur moi.

Et j'entrepris de lui raconter le rêve d'Hendy, exactement comme elle l'avait fait. Quand mon récit fut terminé, je tremblai encore une fois d'horreur, mais Traiben se contenta de hausser les épaules.

— Pauvre femme, fit-il d'une voix qui manquait singulièrement de compassion. Quelle idée sinistre et extravagante à entretenir en soi.

— Et si ce n'était pas une idée extravagante ? Imaginons que ce soit ce qui nous arrive réellement quand nous mourons.

— Après la mort, il n'y a rien, répliqua-t-il en riant. *Rien*, Poilar.

— Comment peux-tu en être si sûr ?

— Nous avons déjà parlé de cela quand nous étions bien plus jeunes. L'aurais-tu oublié ? Une bougie continue-t-elle à brûler quand on en éteint la flamme ?

- Nous ne sommes pas des bougies, Traiben.
- C'est la même chose. Nous nous éteignons et c'est la fin.
- Et si ce n'était pas vrai ?

Il haussa derechef les épaules. Je voyais bien que le rêve d'Hendy ne lui faisait absolument aucun effet. À moins qu'il ne se donnât beaucoup de mal pour le cacher. Hendy était peut-être pour lui un sujet sensible. Il lui était déjà arrivé de considérer une de mes nouvelles conquêtes comme un obstacle à notre amitié.

J'eus de nouveau l'impression d'entendre l'appel de la montagne. *Venez... venez... venez...* Qu'est-ce que cela pouvait bien être ?

J'hésitais pourtant à demander à Traiben s'il percevait cet appel, de crainte qu'il ne croie que je souffrais d'hallucinations. Nous ne semblions pas, ce jour-là, être sur la même longueur d'onde. Nos deux âmes étaient plus éloignées l'une de l'autre qu'elles ne l'avaient jamais été dans mes souvenirs.

Pour détendre un peu l'atmosphère, je commençai à lui raconter mon propre rêve, mon rêve heureux de dieux dorés et resplendissants dans leur merveilleux palais de lumière, tout en haut du Mur.

Mais Traiben semblait à peine m'écouter. Il ne cessait de regarder de côté et d'autre, il ramassait des pierres qu'il lançait en l'air, il mettait sa main en visière et scrutait les lointains.

— Je t'ennuie ? demandai-je avant même d'être arrivé au milieu de mon récit.

- C'est un beau rêve, Poilar. Un très joli rêve.
- Mais un peu simplet à ton goût ?
- Non, non. Une merveilleuse vision.
- Oui, ce n'est qu'une vision. Et le rêve d'Hendy une illusion sinistre. Dépourvus l'un et l'autre de toute réalité, c'est bien ce que tu veux dire ?

— Qui sait ? Nous ne saurons pas à quoi ressemble la mort avant de mourir. Pas plus que nous ne saurons à quoi ressemblent les dieux avant d'avoir atteint le Sommet.

— Je préfère penser que les dieux sont tels que je les ai vus dans mon rêve. Que ce rêve même est peut-être un message des

dieux pour nous exhorter à tenir bon, à poursuivre résolument notre ascension.

Traiben me lança un regard bizarre.

— Un message, tu penses ? Oui, c'est possible. Je croirais plutôt à ton rêve qu'à celui d'Hendy. Mais nous ne le saurons que lorsque le moment sera venu. J'ai fait une nuit un rêve qui était exactement le contraire du tien, Poilar ; est-ce que je te l'ai déjà raconté ? Un rêve blasphématoire, réellement affreux, un véritable cauchemar. J'ai rêvé que j'atteignais le Sommet... Les dieux étaient bien là, mais répugnants, affreux, difformes, les êtres les plus dépravés qui soient, des monstres d'une bestialité et d'une stupidité telles qu'ils auraient fait passer les Fondus pour des parangons de beauté. C'est pour cela qu'aucun des Pèlerins ayant jamais atteint le Sommet ne voulait parler à son retour de ce qu'il avait vu, car ils se sentaient incapables de révéler la terrible vérité sur les dieux que nous adorons.

Traiben se mit de nouveau à rire, de ce petit rire âpre que je connaissais bien, comme pour écarter avec détachement un sujet de conversation qui ne le laissait pas du tout indifférent.

— À propos de messages, reprit-il, n'as-tu pas perçu depuis déjà un petit moment quelque chose qui pourrait y ressembler ?

— Un message de la montagne ? Un appel... une force qui cherche à nous attirer ?

— Alors, tu l'as senti !

— Toi aussi, je vois.

— Cela fait déjà un certain temps. Une voix qui me parle, qui m'exhorte à avancer.

— Oui. C'est exactement cela. Crois-tu que ce soit la voix des dieux qui nous indique que nous sommes sur la bonne route ?

— Décidément, Poilar, tu ne penses qu'aux dieux aujourd'hui. Qui sait ce que signifie cet appel ? Des dieux... des démons... d'autres Fondus... un nouveau Royaume dont nous approchons... ?

— Je pense qu'il vaudrait mieux faire demi-tour. Aller voir si les autres ont perçu la même chose que nous. Et puis réunir le conseil pour décider de ce qu'il convient de faire.

— Oui, fit-il. C'est une bonne idée.

Nous rebroussâmes chemin sur le sentier caillouteux. À chaque pas, la voix se faisait moins distincte dans mon esprit. Il en allait de même pour Traiben et, en arrivant au bivouac, nous ne l'entendions plus du tout.

En notre absence, un étranger était entré dans notre campement et c'était un très étrange étranger.

Il se tenait au milieu du groupe et tout le monde s'agglutinait autour de lui, comme si chacun s'efforçait d'être le plus près possible afin de mieux le regarder. Seule Thissa se tenait à l'écart, maussade comme à son habitude, observant la scène de loin, le visage sombre. L'étranger dépassait tout le monde ou presque de la tête et des épaules ; il était même plus grand que Muurmut et Kilarion. Il semblait être en train de rire et de plaisanter, et tout le monde paraissait suspendu à ses lèvres. On eût dit qu'il était chauve, mais il bougea légèrement et je vis qu'il avait des cheveux, seulement sur un côté de son crâne, des cheveux très bizarres, blancs comme une brume de montagne et épais comme de l'étope, qui pendaient en longues mèches presque jusqu'à sa taille. Son corps paraissait dur et émacié, tellement maigre que l'on distinguait ses os saillants sous la peau tendue, une peau curieusement marbrée, noire comme la nuit à certains endroits ou d'un blanc éclatant. Ses épaules, bien que très larges, étaient bizarrement tordues, tout de travers, comme s'il s'était arrêté au beau milieu d'un changement de forme qu'il n'aurait pu mener à son terme. En m'approchant, je découvris qu'il avait une jambe torse, tout comme moi, mais son infirmité était poussée à l'extrême, la jambe gauche beaucoup plus longue que l'autre, qui s'écartait obliquement et revenait en s'incurvant, arquée en lame de faux. Tout son corps était tordu le long de son axe, une hanche plus haute que l'autre et de biais, ce qui provoquait la saillie marquée de la jambe.

En me voyant approcher, il se tourna vers moi et me sourit. Mais ce qui voulait être un sourire était froid et sans joie, évoquait plutôt la grimace d'un démon, une manière de rictus dévoilant des chicots noircis dans la bouche aux lèvres retroussées, souriant d'un côté, renfrognée de l'autre. La couleur de son œil gauche n'était pas la même que celle du droit,

et ses deux yeux étaient petits et luisants, mais sans éclat, comme si le feu qui brûlait derrière eux était sur le point de s'éteindre. Le côté gauche de son visage, tiré vers le haut, était plissé et déformé d'une manière qui me rappelait celui de Min, mais ce qui était arrivé à Min semblait n'être rien en comparaison de la mutilation de cet homme. Si Min semblait avoir fondu au sortir de la grotte de la Source, l'étrange individu au corps asymétrique semblait sortir d'un four, desséché par la cuisson, brûlé, réduit à des dimensions irréductibles.

Je fus pendant quelques instants incapable d'articuler un seul mot.

Puis Kath sortit du groupe et s'adressa à moi avec quelque chose de sournois dans le regard.

— Te souviens-tu de cet homme, Poilar ?

— Si je me souviens de lui ? Où l'aurais-je connu ?

— Au village, répondit Kath. Il y a longtemps.

— Non.

J'examinai encore plus attentivement l'étranger et finis par secouer la tête.

— Pas du tout.

L'homme s'avança vers moi et me tendit une main aussi tordue et déformée que le reste de son corps.

— Je m'appelle Thrance, dit-il.

J'ouvris la bouche comme s'il venait de m'assener un coup de poing dans l'estomac. Lui, Thrance ? *Thrance* ?

En entendant ce nom, il me revint aussitôt à l'esprit une image resplendissante, inoubliable de mon enfance. J'avais douze ans, c'était le Jour de la Procession et du Départ, j'avais pris place avec Traiben dans la tribune principale et nous attendions que les nouveaux Pèlerins sortent du Pavillon. Les grandes portes d'osier pivotèrent enfin, les Pèlerins apparurent et je vis Thrance, Thrance le magnifique, Thrance l'incomparable, le plus grand des athlètes, célèbre pour sa vigueur et sa vaillance, un homme d'une beauté éclatante, au corps parfait, une force de la nature jaillissant du Pavillon, prenant juste le temps de sourire et d'agiter la main avant de s'élancer de sa fameuse foulée bondissante vers les premiers contreforts du Mur. Comme il était magnifique ce jour-là,

comme il était beau ! Comme il ressemblait à un dieu ! Et c'est ça que Thrance était devenu ? Ça ? Ça ?

Tous les regards étaient braqués sur nous, passant alternativement de lui à moi pour revenir se fixer sur lui. Ils voulaient voir comment j'allais réagir devant cette situation. Et je compris à l'éclat de leurs yeux et à l'expression avide de leur visage que l'étranger à la laideur répugnante les tenait sous son charme comme par magie, qu'il avait réussi à les séduire pendant ma courte absence. Il y avait en lui quelque chose de sinistre, d'effrayant et de farouche qui les attirait irrésistiblement. Ce qui est sinistre peut exercer une fascination irrésistible.

Cela me donna la chair de poule, comme si j'avais senti qu'un orage chargé d'éclairs allait s'abattre sur nous. Si cet homme était réellement Thrance et non quelque démon ayant usurpé son identité, il avait vraiment beaucoup souffert. Mais, malgré l'étendue des ravages, je sentais qu'il y avait encore en lui une grande vigueur, même s'il s'agissait peut-être d'une autre sorte de force que celle qu'il avait eue autrefois. Peut-être même sa force provenait-elle des ravages qu'il avait subis. Ce qui rendait ses réactions imprévisibles et faisait par conséquent de lui quelqu'un de dangereux.

Pendant un moment, nous nous mesurâmes du regard comme deux lutteurs se préparant à s'affronter. J'avais l'impression, en regardant au fond de ces yeux ternes et dissemblables, de plonger dans un abîme.

Je savais qu'il me fallait agir sans hésiter, faute de quoi il prendrait les devants pour s'assurer l'avantage. Je saisis donc sa main sèche, à la peau squameuse, et la serrai fermement en m'adressant à lui d'un ton cérémonieux.

— Je m'appelle Poilar, fils de Gabrian, fils de Drok. Je suis le chef de ces Quarante, partis de Jespodar pour accomplir le Pèlerinage. Que veux-tu de nous ?

— Je crois me souvenir de toi, répondit-il d'une voix traînante, comme s'il avait trouvé quelque chose de comique dans ce que j'avais dit ou dans la manière dont je l'avais dit. Mais oui, Poilar ! Un petit maigrichon qu'on voyait clopiner dans les rues du matin au soir et qui ne pensait qu'à jouer de méchants tours à tout le monde. Je ne me trompe pas ? Et te voilà devenu chef d'un groupe de Pèlerins ! Comme le temps change toutes choses !

J'entendis des rires nerveux dans les rangs de mes compagnons. Ils n'avaient pas l'habitude d'entendre quelqu'un se moquer de moi. Mais je parvins à me contenir et continuai de soutenir son regard.

— Je suis bien le Poilar dont tu parles. Mais, toi, es-tu vraiment Thrance ?

— J'ai dit que c'était mon nom. Pourquoi mets-tu ma parole en doute ?

— Je me souviens de Thrance. Je l'ai vu sortir du Pavillon des Pèlerins et s'élancer dans la rue. Il répandait une lumière, comme un soleil. Il était beau comme un dieu.

— Alors que je ne le suis pas ?

— Tu ne lui ressembles pas du tout. Non, pas le moins du monde.

— Eh bien, si tu dis vrai, je dois être devenu très laid. Il semble que j'ai subi certains changements désagréables depuis que je vis dans ces montagnes. Si je ne suis plus aussi plaisant à regarder que je le fus, je te prie de me pardonner, mon ami, si cela blesse ta vue. Vous tous, je vous demande de me pardonner, poursuivit-il en faisant aux autres une petite courbette ironique qui leur arracha des sourires gênés. Mais je suis quand même Thrance, fils de Timar, ancien Pèlerin de Jespodar.

— Peut-être. Peut-être pas.

— Si je ne suis pas Thrance, qui suis-je, je te prie ?

— Comment le saurais-je ? Tu pourrais être n'importe qui. Ou n'importe quoi. Un démon, un fantôme, un dieu sous des traits d'emprunt.

— Oui, fit-il en m'adressant de nouveau son sourire de tête de mort. C'est possible. Je pourrais être Sandu Sando ou bien

Selemoy des soleils. Mais, en réalité, je suis Thrance. Le fils de Timar le Charpentier, qui était le fils de Diunedis.

— N'importe quel démon serait capable de me réciter le lignage de Thrance, ripostai-je. Ce n'est pas pour cela qu'il serait Thrance.

L'étranger parut amusé, à moins qu'il ne commençât à être agacé par mon entêtement.

— Avec ce genre d'arguments, nul ne pourra jamais convaincre personne de quoi que ce soit, déclara-t-il. Je peux donner la liste de mes ancêtres jusqu'à la dixième génération, nommer les vingt Maisons du village ou les Quarante de mon Pèlerinage, répondre à toutes tes questions, mais tu prétendrais encore que ce démon a pris tout cela dans l'esprit de Thrance dans le dessein de t'abuser. Très bien, tu n'as qu'à croire ce que tu veux. Pour moi, cela n'a aucune importance. Mais je te répète que je suis Thrance.

— D'où est venu cet homme ? demandai-je en me tournant vers Kath.

— Il est apparu d'un seul coup au milieu de nous, répondit-il. Comme s'il avait surgi du sol.

— C'est bien la manière d'un démon, fis-je en lançant un coup d'œil à l'étranger.

— Nous étions là, reprit Kath, entre nous, à attendre ton retour et, l'instant d'après, il était avec nous. « Je suis Thrance de Jespodar », annonça-t-il. Et, quand nous lui apprîmes que nous étions justement des Pèlerins de ce village, il s'est mis à rire comme un possédé, à sauter en l'air et à danser. Puis, d'un seul coup, il est devenu très grave, nous a pris par le poignet, Galli et moi, et a demandé, la mine sombre : « Alors, qui se souvient de Thrance ? Si vous êtes de Jespodar, vous devez vous souvenir de Thrance. » — « Nous n'étions que des enfants quand tu es parti, si tu es bien Thrance, a répondu Galli. Nous ne pouvons donc pas avoir des souvenirs précis de toi. » En entendant cela, il a éclaté de rire, puis il l'a attirée à lui, l'a embrassée et lui a mordu profondément la joue en disant : « Maintenant, tu te souviendras de moi. » Puis elle lui a demandé des nouvelles de son frère aîné qui était dans les Quarante de Thrance. Il connaissait le nom du frère, mais il a

répondu qu'il n'avait pas la moindre idée de ce qu'il était devenu, ce qui a fait fondre Galli en larmes. Ensuite, il a demandé du vin. J'ai répondu que nous n'en avions pas à lui offrir. Cela l'a rendu furieux et il a répété qu'il était Thrance de Jespodar. Alors, Muurmut a pris la parole et lui a dit : « Thrance ou pas Thrance, nous n'avons pas de vin à te donner. » Et puis...

— Suffit, dis-je.

Pendant le discours de Kath, l'étranger s'était éloigné et il se tenait maintenant près de Tenilda, Grycindil et quelques autres femmes.

— Si c'est bien Thrance, dis-je, il a beaucoup changé par rapport à l'homme dont j'ai gardé le souvenir. Vous a-t-il parlé de ce qui lui était arrivé ?

— Non.

J'étais incapable de chasser de mon esprit l'image que j'avais conservée de Thrance, ce héros d'une beauté surnaturelle, et il m'était très difficile de la faire coïncider avec l'être décharné et hideusement transformé que j'avais devant les yeux. Malgré sa haute taille et sa carrure, rien ou presque dans ce débris humain ne pouvait justifier ses affirmations. De plus, même si je n'étais pas homme à m'effrayer facilement, ce que j'éprouvais en le regardant au milieu des femmes ressemblait fort à de la peur. Il semblait y avoir de la folie en lui et une étrange fureur rentrée qu'il avait de la peine à contenir. Si c'était bien Thrance et s'il avait passé toutes ces années sur le Mur, il pourrait nous être précieux comme guide dans le nouveau territoire où nous venions de pénétrer ; ce qui était presque sûr, en revanche, c'est qu'il serait une source d'ennuis. Je me pris à regretter vivement qu'il soit apparu parmi nous.

Je le vis revenir vers moi, le bras passé dans celui de Tenilda. À la regarder, la douce Musicienne aurait préféré se retrouver sur le plateau plutôt que de marcher aux côtés de l'être difforme qui prétendait s'appeler Thrance.

— Ils disent qu'il n'y a plus de vin, Poilar, fit-il en se penchant tout près de moi. C'est vrai ?

— Oui, nous l'avons fini depuis longtemps.

— Mais il doit bien t'en rester, insista-t-il avec un clin d'œil.

C'était le clin d'œil d'un regard mort, dépourvu de chaleur, de charme et d'enjouement.

— Du vin que tu as caché, pour ton usage personnel, hein ? Allons, mon ami... Partage ton vin avec moi, avant que nous quittions cet endroit pour commencer ensemble notre ascension. Fais cela pour le vieux Thrance. Buvons à notre réussite.

— Nous n'avons pas de vin, répétais-je.

— Bien sûr que tu en as. Je sais que tu en as. As-tu une idée du temps depuis lequel je n'ai rien eu de bon à boire ? Une idée des souffrances que j'ai endurées, seul sur cette montagne ? Sors ton vin, Poilar, et buvons ensemble.

Il avait parlé d'un ton monocorde qui ôtait à ses paroles tout caractère d'urgence. Je savais qu'il me mettait à l'épreuve, qu'il cherchait simplement à évaluer l'influence qu'il exerçait sur moi. Il n'avait vraisemblablement aucune envie de boire du vin. Il me fit un nouveau clin d'œil, aussi faux que le premier, et me poussa du coude, comme pour marquer une connivence entre nous, mais son geste manquait singulièrement de conviction.

— Rien que nous deux, reprit-il. Nous sommes frères, nous sommes tous deux boiteux. Regarde ! Regarde ma jambe ! Elle est encore plus tordue que la tienne !

— Le Thrance dont j'ai gardé le souvenir avait de bonnes jambes, répliquai-je. Et il n'y a plus de vin.

— Tu refuses toujours de croire que je suis celui que j'affirme être.

— Je n'ai rien d'autre que ta parole pour m'en convaincre.

— Et, moi, je n'ai rien d'autre que ta parole pour me convaincre qu'il n'y a plus de vin.

— Il n'y en a plus.

— Et, moi, je suis Thrance.

— Dans ce cas, tu es transformé au point d'en être devenu méconnaissable.

— C'est possible. Mais bien des transformations ont lieu sur Kosa Saag. Tu dois toujours garder cela présent à l'esprit, mon ami. Et maintenant, à propos de ce vin...

— Je vais le dire encore une fois et ce sera la dernière : il n'y a pas de vin.

Il me lança un long regard sceptique, comme s'il demeurerait persuadé qu'il suffirait d'insister pour que je sorte un flacon de sa cachette. Mais il n'y avait point de cachette et je le considérai d'un regard si impassible qu'il comprit que je ne voulais pas ou, plus probablement, ne pouvais pas lui donner le vin qu'il réclamait.

— Eh bien, fit-il, si tu le dis, ce doit être vrai. Il n'y a pas de vin. Nous sommes bien d'accord. Et, moi, je suis Thrance. Nous sommes aussi d'accord là-dessus. Hein ? Bien, très bien. De quoi allons-nous parler maintenant ?

Mais j'en avais assez d'affronter cet homme devant tous les autres. Je lui indiquai du doigt un endroit dégagé, un peu à l'écart, et lui proposai de poursuivre notre conversation en privé. Il réfléchit quelques instants avant d'acquiescer de la tête et nous partîmes clopin-clopant, deux boiteux traînant la patte côte à côte, pour aller discuter entre nous. Comme il l'avait dit, sa difformité était bien plus marquée que la mienne. Il était tellement déjeté qu'il se tortillait et donnait l'impression de tituber à chaque pas, car il était obligé de pivoter à moitié sur lui-même pour lancer sa jambe en avant, à tel point qu'il me fallut réduire l'allure pour ne pas le distancer.

Nous trouvâmes un rocher couché sur le sol qui pouvait faire office de banc et nous nous installâmes face à face. J'hésitai un peu, essayant de mettre de l'ordre dans mes idées, mais il attendait que je prenne la parole. Peut-être commençais-je à lui inspirer un certain respect.

— Très bien, fis-je, je voudrais savoir ce que tu es venu faire ici et ce que tu attends de nous.

Ses yeux se mirent à briller. J'y lus pour la première fois une flamme de vie et non la seule force d'une volonté.

— Je veux me joindre à votre groupe. Je veux grimper avec vous jusqu'au Sommet.

— Comment serait-ce possible ?

— Quelle difficulté y a-t-il ? Vous me prenez avec vous ; je marche avec vous et je partage vos tâches ; nous allons ensemble jusqu'en haut.

— Mais les Quarante sont les Quarante. Nous sommes liés par un serment. Il ne nous est pas possible d'admettre un étranger dans notre groupe.

— Bien sûr que si. Il suffit de le décider. De dire : « Thrance, tu n'as qu'à te joindre à nous. Sois des nôtres. » C'est tout. Et je peux vous être très utile. Je connais bien les Royaumes qui vous restent à traverser alors que vous en ignorez tout.

— Peut-être. Cependant...

— Écoute, Poilar, je vais vous servir de guide. Vous profiterez de mon expérience. Elle n'a pas été acquise dans la facilité, mais je la mets à votre disposition. Je vous indiquerai comment contourner les obstacles ; je vous ferai éviter les fausses pistes ; je vous guiderai à l'écart des dangers. Pourquoi faudrait-il que vous souffriez autant que je l'ai fait ?

Il y avait une certaine logique dans son raisonnement. Mais jamais il n'avait été question pendant notre formation d'un précédent dont nous pourrions nous autoriser pour recruter un nouveau Pèlerin pendant l'ascension. Et la perspective d'avoir à supporter la présence quotidienne de ce grand étranger à la fois mystérieux et agité était loin de m'être agréable.

— Tu as déjà tes Quarante, lui dis-je. Pourquoi es-tu encore ici, après tant d'années passées sur le Mur ? Pourquoi n'es-tu pas avec eux, sur les cimes de la montagne ?

— Détrompe-toi, répondit-il, je n'ai plus personne.

Il ne restait plus rien de son groupe, des Quarante que j'avais vus partir avec tant de bravoure, l'année de mes douze ans.

Thrance me raconta qu'au début de l'ascension, au moment de choisir un chef, il avait été élu par acclamation. Mais – c'est du moins ce que je crus comprendre – il avait été un chef difficile, capricieux, violent et impétueux, de sorte que ses compagnons avaient rapidement commencé à s'éclipser, un par un, puis deux par deux, s'en allant à la dérobée, à la faveur de la nuit. D'autres, sans s'opposer à l'autorité de Thrance, avaient été victimes des pièges du Mur, disparaissant à jamais dans les différents Royaumes. C'est ainsi qu'il avait fini par se retrouver seul. Il avait passé toutes ces années à ce niveau du Mur et aux niveaux voisins, sans monter beaucoup plus haut ni descendre beaucoup plus bas, tournant en rond, errant sans fin dans ce

paysage désolé de roche rouge déchiquetée. Une sorte de folie avait fini par lui brouiller la cervelle. Il lui arrivait d'oublier pendant de longues périodes qui il était et ce qu'il avait espéré devenir. Il lui arrivait aussi d'apercevoir d'autres groupes de Pèlerins, ceux des années suivantes, mais il restait caché, comme l'animal sauvage qu'il était devenu. Il se nourrissait de racines, de fruits à écale et des petits animaux qu'il réussissait à attraper. Il dormait à la belle étoile en toute saison.

L'extraordinaire vigueur qui avait fait de lui un athlète accompli lui avait rendu grand service. Son endurance était phénoménale, mais il passait ses journées en longues rêveries. De temps en temps, l'idée lui venait de reprendre son Pèlerinage, ou bien l'envie de redescendre dans notre village pour s'installer dans la rotonde des Revenants. Mais il ne faisait ni l'un ni l'autre. Cette région aride et dénudée du Mur était devenue sa véritable patrie. Elle constituait tout son univers. Il avait presque oublié pourquoi il vivait sur cette montagne. Mais, à ce qu'il prétendait, la mémoire lui était revenue en nous voyant déboucher de la cuvette verdoyante : le but était de grimper, d'arriver en haut. C'était apparemment la seule chose qui comptait pour lui : arriver en haut. Pas un mot sur les dieux, sur l'acquisition de la sagesse, ni sur de vieux serments à tenir. Le désir ardent d'atteindre le Sommet avait ressuscité en lui en dehors de toute autre considération. Il en avait assez de cette région du Mur et le moment était venu de reprendre sa marche en avant. Mais il se rendait compte qu'il lui serait impossible d'aller très loin en restant seul. Voilà pourquoi il venait nous faire cette proposition : accepter dans notre groupe un nouveau membre, endurci par l'expérience, connaissant la plupart des périls qui nous guettaient. Si nous l'acceptions parmi nous, il se rendrait utile en nous aidant à éviter les embûches du chemin. Mais, si nous en décidions autrement, il nous souhaiterait bonne chance et attendrait l'arrivée des Pèlerins de l'année suivante.

Il se tut et, l'air indifférent, attendit que je prenne la parole.

— Tu n'as fourni dans ce long récit, fis-je observer au bout d'un moment, aucune explication sur la manière dont se sont

produits ces changements dans ton apparence. Pas plus que sur l'endroit où cela s'est passé ni sur la raison.

— Est-ce vraiment un grand mystère ? Tu n'es pas sans savoir que, sur Kosa Saag, l'imprudent court de grands risques de subir des transformations. Même celui qui est sur ses gardes en est parfois victime.

— Oui, fis-je, je le sais. Plus bas, dans le Premier Royaume, celui des Fondus, j'ai vu ce qui peut arriver. C'est là que tu...

— Non, ce n'est pas là, me coupa-t-il d'un ton dédaigneux, tandis qu'une ombre passait sur son visage défiguré. C'était plus haut. J'ai traversé le Premier Royaume sans difficulté. Qui aurait envie de vivre dans ce pays inhospitalier et d'adorer des démons qui boivent le sang de leurs fidèles. Non, Poilar, je ne suis pas un Fondu. Ils ne valent guère mieux que des animaux, comme tu as sans doute pu le constater. Moi, je fais partie des Transformés. De mon plein gré et parce que je pensais que cela me procurerait un avantage.

La différence me semblait fort subtile : Fondu, Transformé, ce n'était qu'une question de vocabulaire. Dans les deux cas, c'était une affreuse mutilation. Mais je m'abstins de tout commentaire.

— Veux-tu en parler ? lui demandai-je.

— C'est dans le Royaume du Kavnalla que j'ai subi cette transformation. Je devrais dire une transformation partielle. L'opération est restée inachevée, ce qui explique pourquoi j'ai maintenant cette apparence.

— Le Kavnalla ? répétais-je, car ce nom ne me disait rien.

— Oui, le Kavnalla. Tu découvriras bien assez tôt de quoi il s'agit, mon ami. Tu auras l'occasion de saluer le Kavnalla en personne et d'écouter son chant. Et, à moins de faire très attention, tu seras tenté de t'offrir à lui comme je l'ai fait et de rejoindre les légions des Transformés.

Je pensai à la voix silencieuse que Traiben et moi avions perçue le matin même, pendant notre reconnaissance, ce silencieux murmure enjôleur qui nous exhortait à avancer. Était-ce le chant de ce Kavnalla dont parlait Thrance ? Très probablement. Mais nous avons réussi à échapper sans difficulté à l'attrait de cette voix.

— J'en doute fort, répliquai-je. Je ne me laisse pas si facilement séduire.

— C'est vrai, Poilar ? Tu le crois réellement ?

Il sourit, de ce sourire condescendant devant lequel je me sentais comme un enfant.

— Eh bien, peut-être, reprit-il. Il est vrai que tu as l'air fait d'une autre étoffe. Mais ne t'y trompe pas, le Kavnalla en a séduit plus d'un. Je fais partie de ceux-là.

— Raconte-moi.

— Je le ferai en temps voulu, quand nous arriverons aux portes de son Royaume. Ce que je vais te dire maintenant, tu le soupçonnes déjà : ma transformation fut la plus grosse erreur de ma vie. Je croyais pouvoir entrer dans le jeu du Kavnalla et gagner la partie. En réalité, j'étais persuadé de pouvoir devenir Roi sur cette montagne. Quand j'ai pris conscience de mon erreur, j'ai réussi à m'échapper – et ils sont rares, très rares, ceux qui y parviennent, mon garçon –, mais pas avant d'avoir été transformé en ce que tu as devant les yeux, un changement de forme qui est irrémédiable.

Il fixa sur moi un regard perçant comme une vrille. Le « mon garçon » condescendant, glissé dans une phrase, ne m'avait pas échappé, mais je décidai de ne pas le relever.

— Le chant du Kavnalla exerce une puissante séduction, poursuivit-il. J'ai appris à faire ce qu'il fallait pour ne plus l'entendre, mais trop tard.

— Et ce Kavnalla, demandai-je, il est loin d'ici ?

— Son domaine est le prochain Royaume. Tu peux y arriver en très peu de temps.

C'était donc bien la voix du Kavnalla que nous avions entendue.

Si vous n'y prenez garde, expliqua Thrance, avant de comprendre ce qui vous arrive, vous vous alignerez, tes compagnons et toi, pour vous offrir à la transformation. C'est là, dans le Royaume du Kavnalla, que j'ai perdu la plupart de mes Quarante. Et, comme tu peux le constater, j'ai bien failli me perdre moi-même. Le malheur a frappé plus d'un Pèlerinage dans le Royaume du Kavnalla. Le feu du changement y est très

fort ; il s'élève du sol comme un bouillonnement et assujettit tout ce qui ne lui résiste pas.

— Dans ce cas, nous l'éviterons, répondis-je aussitôt. Il n'y a pas qu'un seul chemin qui mène au Sommet.

— Non. Non, vous n'avez pas le choix, il faut passer par là. Crois-moi, je sais de quoi je parle. J'ai parcouru tous ces sentiers de long en large, mon garçon. Si tu veux vraiment atteindre le Sommet, il n'y a pas d'autre chemin que celui qui traverse le Royaume du Kavnalla. Après, c'est celui du Sembitol et ensuite le Royaume du Kvuz.

Sembitol, Kvuz... Ces noms ne m'évoquaient absolument rien. Décidément, on ne nous avait rien appris au village. Rien du tout.

— Comment puis-je avoir la certitude qu'il n'existe pas de route plus sûre ? demandai-je.

— Je suis allé partout, j'ai tout vu et je sais par où il faut passer.

— Et si tu mentais ? Si tu étais un agent du Kavnalla envoyé pour gagner notre confiance et nous conduire droit entre ses mains.

Mes paroles provoquèrent une flambée de colère. J'eus pour la première fois l'impression qu'il jetait le masque pour se montrer tel qu'il était en réalité, angoissé, violent, tourmenté. Il cracha par terre, leva les bras et bondit sur ses pieds, puis il fit quelques pas de sa démarche titubante qui faisait ressembler la mienne à un pas de danse. Quand il pivota pour se retourner vers moi, ses yeux flamboyaient de rage.

— Quel imbécile tu fais, mon pauvre garçon ! Comme tes petits soupçons mesquins sont absurdes ! Si tu me prends pour un espion, tu n'as qu'à aller voir sans moi ! Entre dans la grotte du Kavnalla, embrasse-le sur la joue et murmure-lui à l'oreille que Thrance lui transmet toute son affection ! Tu verras bien ce qui t'arrive ! Tu verras quelles merveilleuses transformations il te fera subir ! Ou plutôt non... Tu n'as qu'à suivre un autre chemin, si tu préfères éviter le territoire du Kavnalla. Libre à toi de prendre la direction de l'orient et de gravir ce versant en haut duquel t'attend un lac d'eau bouillante. Libre à toi de choisir l'occident et de t'engager dans le territoire des buveurs de

ténèbres. Comme ça te chante, mon garçon ! Comme ça te chante !

Il partit d'un rire amer.

— Un agent du Kavnalla ! reprit-il. Mais oui, bien sûr ! Tu m'as démasqué ! Quel observateur perspicace tu fais ! Vois comme le Kavnalla a fait de moi un être d'une grande beauté ! Et, pour exprimer ma gratitude, je vais tous vous conduire à lui, afin qu'il vous confère la même beauté ! Comme ça te chante, mon garçon, conclut-il avec un geste méprisant de sa main déformée avant de me tourner le dos.

Après un long silence, je lui posai très doucement une seule question.

— Qu'attends-tu de nous, Thrance ?

— Tu me l'as déjà demandé. Et je t'ai déjà répondu.

— Gravir la montagne avec nous... C'est tout ?

— Je ne demande rien d'autre. J'ai vagabondé dans cette montagne pendant je ne sais combien d'années. J'ai vécu si longtemps sans la moindre compagnie que le bruit de ma propre respiration m'est devenu insupportable. Je veux reprendre ma route. Je ne saurais dire pourquoi, mais c'est ce que je veux. Emmenez-moi et je partagerai avec vous tout ce que je sais sur les Royaumes qui restent à traverser. Ou bien laissez-moi ici et poursuivez votre route sans moi, si vous y parvenez. Cela m'est bien égal. Tu comprends, mon garçon ? Plus rien ne me touche !... Quand je pense qu'il me soupçonne d'être un agent du Kavnalla ! ajouta-t-il en secouant la tête.

— Il va falloir voter, déclarai-je.

Le débat fut serré et animé. Thrance s'était retiré au bord de la falaise, hors de portée de voix, et ne lançait que de loin en loin un regard dans notre direction, tandis que nous discussions. Au début, nous étions à peu près également partagés. Naxa, Muurmut, Seppil et Kath étaient les plus véhéments pour s'opposer à l'entrée de Thrance dans notre groupe, alors que Marsiel, Traiben, Tull et Bress le Charpentier soutenaient sa candidature et que l'opinion des autres semblait fluctuer au gré des arguments du dernier qui avait pris la parole. Muurmut, parlant au nom de l'opposition, affirma que Thrance était un

démon et un fou qui ne pouvait que semer la zizanie dans notre groupe et nous détourner de notre but. Traiben, s'exprimant avec son calme habituel pour l'autre camp, concéda que Thrance pouvait avoir l'esprit dérangé, mais fit observer que, contrairement à tous les membres de notre groupe, il s'était déjà aventuré plus haut sur le Mur et qu'il était de notre intérêt de tirer parti de tous les renseignements que Thrance était susceptible de nous fournir sur ces régions qui nous étaient totalement inconnues.

Pendant toute la discussion, je me bornai à tenir le rôle de président de séance, donnant la parole aux autres sans exprimer ma propre opinion. En partie parce que je demeurais dans l'incertitude : tout en reconnaissant que le point de vue de Traiben n'était pas dépourvu de bon sens, je penchais fortement pour celui de Muurmut, mais il me paraissait si singulier d'accorder la préférence à Muurmut que je ne savais que dire. D'autre part, j'avais pris le temps de consulter Thissa avant le début de la réunion, et elle m'avait avoué avec embarras que sa magie ne lui était d'aucune utilité : elle trouvait Thrance si bizarre et effrayant qu'il lui était extrêmement difficile de lire dans son âme. C'était un argument en soi pour ne pas l'accepter parmi nous, mais Thissa ne l'invoqua pas pendant le débat.

Je demandai un vote préliminaire, pas un engagement, juste pour prendre la température du groupe ; le résultat fut de huit voix contre huit, avec plus de la moitié d'abstentions.

Grycindil, qui n'avait encore rien dit, demanda la parole.

— Ce serait de la bêtise de ne pas l'emmener avec nous, déclara-t-elle. Comme Traiben l'a dit, il sait un certain nombre de choses dont nous ignorons tout. Et puis qu'avons-nous à redouter d'un homme seul face à tout notre groupe ?

— C'est vrai, dit Galli, qui, elle non plus, n'avait pas encore pris part à la discussion, s'il nous crée des ennuis, nous pourrions toujours nous débarrasser de lui.

Un éclat de rire général accueillit ses paroles. Mais je vis que l'intervention de ces deux femmes volontaires avait grandement contribué à faire pencher la balance en faveur de Thrance. Muurmut le comprit aussi ; le visage renfrogné, il se mit à marcher de long en large en lançant des regards noirs à

Grycindil qui, bien qu'étant sa maîtresse du moment, avait pris le parti de Thrance.

— Et toi, Poilar, demanda alors Hendy en se tournant vers moi, qu'en penses-tu ? Tu n'as encore rien dit. Le moment n'est-il pas venu de nous faire part de ton opinion ?

Quelques-uns de mes compagnons en restèrent bouche bée, trouvant qu'elle ne manquait pas d'audace de m'interpeller de la sorte, d'autant plus que tout le monde savait que nous étions amants depuis peu. Je fus agacé de la voir me forcer la main et lui lançai un regard irrité ; mais je vis que ses yeux brillaient d'amour pour moi. Elle n'avait aucun désir de me nuire et s'était simplement adressée au chef du groupe pour l'exhorter à prendre ses responsabilités.

Tous les regards se tournèrent vers moi.

— Je suis d'accord avec Muurmut, commençai-je d'une voix lente, en m'efforçant de mettre de l'ordre dans la confusion de mes pensées, pour dire que Thrance risque de nous causer des ennuis. Mais je partage l'opinion de Traiben qui pense qu'il pourra nous être utile. Après avoir balancé le pour et le contre, j'ai tenu compte de ce que Galli a dit, à savoir que, s'il crée des problèmes, nous aurons toujours la possibilité de nous débarrasser de lui. En conséquence, je vote pour son admission.

— Moi aussi, déclara Grycindil.

— Moi aussi, fit Galli, aussitôt imitée par Malti et plusieurs de ceux qui ne s'étaient pas encore prononcés.

J'avais réussi à les faire changer d'avis. Des mains se levaient, l'une après l'autre. Muurmut s'inclina en grommelant et s'éloigna à grands pas, le visage buté, entraînant dans son sillage ses fidèles Seppil et Talbol. Tous les autres suffrages allèrent à Thrance, sauf celui de Thissa qui leva les deux mains, la paume tournée vers l'extérieur, pour indiquer qu'elle ne pouvait se prononcer. L'affaire était réglée. Je m'avançai vers Thrance qui, le dos tourné, avait le regard perdu dans les lointains obscurs, au-delà des terres qui s'étendaient en contrebas.

— Le vote a tourné en ta faveur, lui dis-je. Maintenant, tu es des nôtres.

La nouvelle ne sembla pas véritablement le transporter de joie.

— C'est vrai ? fit-il. Très bien, je suis des vôtres.

Nous reprîmes notre ascension et c'est le Monde qui changeait à mesure que nous grimpions, s'élargissant et s'aplanissant derrière nous, se resserrant devant en pointe d'aiguille, tandis que de nouveaux et étranges paysages apparaissaient et défilaient sur les côtés comme si nous étions un rocher posé au milieu d'un cours d'eau. Pendant ce temps, deux influences puissantes s'exerçaient sur nous. L'une était l'appel du Kavnalla qu'il ne nous fallut pas longtemps pour percevoir, l'autre la présence de Thrance.

Son arrivée avait marqué dans notre Pèlerinage le début d'une nouvelle étape chargée de menaces, et les moins réceptifs d'entre nous en avaient conscience. Peut-être Thrance n'était-il pas un démon – je cessai rapidement de le croire, même par manière de plaisanterie –, mais la transformation qu'il avait subie sur les terres du Kavnalla avait fait de lui une sorte d'être élémentaire, à l'âme sombre et farouche, qui marchait parmi nous comme une créature sortie d'un cauchemar. Sa gigantesque silhouette déjetée, monstrueusement déformée, se dressait au-dessus de nous comme le Mur lui-même.

Il y avait chez lui une sorte de magnétisme sauvage qui nous fascinait, que nous le voulions ou non, et auquel j'étais extrêmement sensible. Thrance semblait ne rien prendre au sérieux, saisissant tous les prétextes pour éclater d'un rire grinçant, envoyant des piques quand un mot gentil eût été plus opportun ; nous n'attendions rien d'autre de lui et trouvions même son comportement divertissant. Qu'il fût capable de stoïcisme, qu'il disposât d'une énergie et d'une résistance phénoménales, impossible d'en douter. Mais il était compliqué et difficile, un perpétuel mécontent, un fauteur de désordre, le trublion que Muurmut avait pressenti.

Il ne pouvait s'empêcher d'avoir des chouchous, mais ce n'étaient jamais les mêmes. Un jour, c'est ma compagnie qu'il recherchait, le lendemain, celle de Kilarion, puis il n'acceptait de marcher qu'avec Galli d'un côté et Tull des Clowns de l'autre, et ainsi de suite. Quand quelqu'un ne l'intéressait pas, il ne prenait pas de gants. « Ne t'approche pas de moi, tu m'ennuies », lançait-il. C'est ce qu'il dit à Muurmut. C'est ce qu'il dit à Naxa. Mais il le dit aussi à Jaif, le Chanteur au grand cœur et à l'âme de cristal, qui ne comprit pas pourquoi il se faisait rabrouer de la sorte.

Malgré sa laideur, c'est sur les femmes que la fascination exercée par Thrance était la plus forte, à l'exception de Thissa qui refusait de s'approcher de lui. Grycindil semblait particulièrement attirée, ce qui ne contribuait nullement à améliorer l'humeur de Muurmut. Je la voyais souvent jouer des coudes pour être aussi près que possible de Thrance, tandis que Muurmut bougonnait et grommelait dans son coin. Mais Thrance dormait seul, du moins pendant les premières nuits. Je crus, les premiers temps, qu'il n'était pas homme à s'intéresser le moins du monde aux Changements, du moins tels que nous les pratiquions, que le Changement qu'il avait lui-même subi était si radical que son mode d'existence n'avait plus rien à voir avec le nôtre. Ce en quoi je me trompais.

Jamais il ne parlait de sa vie au village, ni du destin des autres Pèlerins en compagnie desquels il s'était lancé à l'assaut du Mur tant d'années auparavant ; en fait, il ne disait jamais un mot sur lui-même ni sur son passé. Le Thrance majestueux de mon enfance, celui que j'avais si souvent admiré quand il courait à l'occasion des jeux hivernaux, quand il lançait le javelot ou remportait l'épreuve de saut en hauteur, ce Thrance était mort et enterré, au plus profond de son corps transformé et déformé. Sa conversation n'était que badinage, raillerie et dérision cruelle, sarcasmes et énigmes. Mais le plus mystérieux était peut-être sa versatilité ; souvent expansif et pétulant, il ouvrait la marche à fond de train malgré sa claudication en nous criant joyeusement de ne pas nous laisser distancer, il tombait brusquement dans une profonde morosité et prenait un air maussade et distant. Comme si, par intervalles, il était possédé

de quelque dieu ou d'un esprit malin ; et quand le dieu, ou l'esprit, se retirait, il ne restait plus qu'une enveloppe vide. Ce changement pouvait se produire trois fois en cinq minutes ; on ne savait jamais à quel Thrance on aurait affaire l'instant d'après.

Au bout d'une semaine de marche, il chassa Muurmut de notre groupe.

Je ne sus jamais précisément ce qui s'était passé. Grycindil se trouvait au centre de l'affaire : c'était la seule certitude. Elle était à l'évidence allée voir Thrance pendant la nuit et il l'avait gardée auprès de lui ; voilà ce que valait ma théorie selon laquelle il n'éprouvait plus le besoin ou le désir d'accomplir les Changements. Ensuite – s'il fallait en croire Kath qui, couché à proximité, avait surpris une partie de la dispute –, Muurmut était arrivé pour reprendre Grycindil.

C'était une réaction infantile, car, bien qu'amants, ils n'étaient pas engagés – une chose inconcevable sur Kosa Saag – et Grycindil demeurait libre de dormir où bon lui semblait. Mais Muurmut n'acceptait pas cette situation. Thrance et lui s'étaient donc disputés en pleine nuit. J'avais bien perçu un échange violent de paroles étouffées par la distance, mais j'étais trop épuisé par la longue journée de marche pour y prêter véritablement attention, et Hendy m'avait attiré contre elle en murmurant d'une voix ensommeillée que ce n'était rien et que je n'avais pas à m'inquiéter. Le lendemain matin, Muurmut avait disparu.

— Où est-il passé ? demandai-je, car son absence ne passait pas plus inaperçue que son encombrante présence. Qui a vu Muurmut ?

— Il nous a faussé compagnie, répondit Thrance en montrant la pente escarpée que nous avions gravie la veille.

— Quoi ?

— Il m'a dit qu'il avait peur de la haute montagne. Il pense que son âme y sera dévorée. Et, moi, je lui ai dit : « Elle le sera, Muurmut. Tu devrais rentrer au pays. Redescends jusqu'au village, Muurmut, et demande-leur de t'accueillir. » Il a compris que ma voix était celle de la sagesse. Et il est parti. Il deviendra un Revenant et cela lui conviendra parfaitement.

Les explications de Thrance me laissèrent abasourdi. Jamais je n'avais vu Muurmut accepter un ordre de qui que ce fût et aucune menace qu'il fût possible d'imaginer n'aurait pu le pousser à capituler de la sorte.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire absurde ? fis-je en interrogeant tout le monde du regard. Où est Muurmut ? Qui l'a vu ?

Mais personne ne l'avait vu. Nous cherchâmes des traces et Ment le Balayeur, particulièrement habile en la matière, crut distinguer une piste qui descendait à partir du campement. Je demandai à Gazin, Talbol et Naxa de la suivre et de retrouver Muurmut. Thrance éclata de rire et se leva en croisant les bras pour déclarer que Muurmut était parti et que nous ne le trouverions jamais. Nos trois compagnons ne revinrent qu'au bout de plusieurs heures et nous passâmes le reste de la journée à attendre, mais Muurmut ne se montra pas. Il n'y avait rien d'autre à faire que de reprendre la route. Je pris Grycindil à part pour lui demander de me raconter ce qui s'était passé, mais tout ce qu'elle put me dire fut que Muurmut était venu la voir pendant qu'elle dormait avec Thrance, que les deux hommes s'étaient éloignés dans l'obscurité pour parler et que Thrance était revenu finir la nuit à ses côtés. C'était une nuit sans lune. Elle n'avait pas la moindre idée de la direction que Muurmut avait prise ni de la raison de son départ. Jamais ces questions ne reçurent de réponse. Je ne sais pas non plus ce que Thrance avait dit à Muurmut ni quel enchantement il avait opéré sur lui. Et je ne le saurai jamais.

Aussi bizarre que cela puisse paraître, la disparition de Muurmut laissa un grand vide dans mon esprit. Je ne l'avais jamais aimé, il n'avait fait que me susciter des ennuis et j'aurais dû me réjouir de ne plus l'avoir à mes côtés. Mais je ne suis pas comme cela. Certes, il avait empoisonné ma vie, mais il faisait partie des Quarante et je déplorais son départ pour cette raison, mais aussi parce qu'il était robuste et pouvait nous être précieux. C'était curieux, mais il allait me manquer. L'idée me vint qu'en troquant Muurmut contre Thrance je n'avais pas gagné au change. Même s'il représentait une force négative à l'intérieur du groupe, il m'avait toujours été assez facile de

contrôler Muurmut et de déjouer ses manœuvres. Avec Thrance, ce serait une autre paire de manches : plus aguerri, plus astucieux, il donnait une étrange impression d'usure qui le rendait indifférent à l'ambition, mais il demeurerait extrêmement dangereux, puisqu'il reconnaissait lui-même ne plus se soucier de rien. Quand nous agissons, nous réfléchissons en général aux conséquences de nos actes. Il n'en allait pas de même pour Thrance. Pour lui, chaque moment était vécu séparément, sans lien avec le précédent ni le suivant. Je compris que j'allais avoir en Thrance un rival beaucoup plus compliqué et redoutable que Muurmut ne l'avait jamais été. Il me faudrait le surveiller de très près.

Au fil des jours, nous nous rapprochions inéluctablement du Royaume du Kavnalla.

Tout le monde avait commencé à ressentir sa force d'attraction presque aussitôt après avoir quitté le campement entouré d'aiguilles de pierre rouge. Dorn fut le premier à venir se plaindre : il me fit part d'une étrange sensation qu'il éprouvait dans la tête, une sorte de démangeaison, de chatouillement à l'intérieur du crâne. Juste après lui, deux des femmes, Scardil et Pren, suivies de Ghibbilau, me signalèrent la même chose. Elles furent soulagées d'apprendre qu'elles n'étaient pas les seules à en souffrir et que, en réalité, tout le monde était logé à la même enseigne. Je réunis le groupe pour expliquer que ce que nous éprouvions était un phénomène propre à ce secteur du Mur et qu'il n'y avait rien à craindre, du moins dans l'immédiat.

— C'est bien le Kavnalla que nous sentons ? demandai-je à Thrance.

Il hocha la tête et tendit le bras vers la montagne en souriant ; on eût dit qu'il attendait avec impatience de retrouver un vieil ami avec qui il avait rendez-vous.

L'appel se faisait plus insistant d'heure en heure. Ce n'était au début, comme Dorn l'avait expliqué, qu'une sorte de chatouillement à l'intérieur du crâne, la caresse à peine perceptible d'une plume, bizarre et un peu gênante, mais légère, si légère. Puis cette caresse se fit plus forte et devint ce que nous

avons ressenti, Traiben et moi, pendant notre reconnaissance : une voix claire, à l'intérieur de la tête, articulant distinctement les paroles suivantes : *Venez, venez, voici la voie, venez à moi, venez.* Il s'agissait indiscutablement d'un appel, mais pas déplaisant, rien de pénible ni d'alarmant. Quelque chose nous invitait à nous approcher, comme une mère ouvrant les bras à ses enfants.

Quelque chose nous appelait et nous répondions. Le terrain était extrêmement accidenté, très boisé, avec des élévations de roche grisâtre, creusée de profondes cavernes, et, aussi escarpé que fût le chemin, nous gravissions la pente de plus en plus raide avec une ardeur frénétique. C'était présumer de nos forces et il nous fallait de temps en temps faire une halte ; nous nous laissions tomber par terre en riant, la bouche grande ouverte pour reprendre notre souffle. Puis nous nous remettions en route, nous frayant furieusement un chemin à travers les ronciers, escaladant d'énormes rochers, nous aidant des mains pour aller plus haut, toujours plus haut, et plus vite que nous ne l'aurions cru possible. Plus nous montions, plus l'appel se faisait pressant. *Venez à moi ! Venez ! Venez !*

Traiben vint me voir pour me faire part de son inquiétude. Je lui avouai que je partageais ses craintes.

— Nous commençons à perdre toute maîtrise de nous-mêmes, dis-je à Thrance, avec embarras. Tu avais promis de nous protéger contre le chant du Kavnalla.

— Je le ferai.

— Le moment n'est donc pas encore venu de prendre certaines précautions ?

— Bientôt. Bientôt. Pour l'instant, ce n'est pas nécessaire.

Malgré mon insistance, il refusa d'en dire plus.

Et nous continuâmes, bon gré mal gré, à grimper à un rythme infernal. C'est presque au pas de course que nous gravissions la pente. L'idée m'effleura de nouveau que Thrance, malgré ses dénégations, pouvait être la créature du Kavnalla et qu'il nous conduisait joyeusement à notre perte.

Traiben n'était maintenant plus le seul à s'interroger. Notre allure de plus en plus rapide devenait difficile à soutenir et suscitait dans les esprits des questions troublantes. Où allions-

nous avec une telle hâte ? Qu'est-ce qui parle ainsi dans notre tête ? Y a-t-il un danger ? Dis-nous, Poilar ! Dis-nous, dis-nous !

Mais je ne pouvais rien dire. Je n'en savais pas plus qu'eux.

J'avais pourtant le sentiment qu'il m'incombait de prendre une décision. Mais laquelle ? Thrance restait évasif. Le plus souvent, il ouvrait la marche, à une allure étonnamment rapide pour quelqu'un dont le corps était devenu tellement tordu et difforme. En le regardant marcher si vite, je revis le jeune Thrance éclatant de santé que j'avais vu, tant d'années auparavant, jaillir du Pavillon du Pèlerin devant tous ses Quarante et s'élancer seul sur la route de Kosa Saag. Je me pris à songer qu'il restait encore un peu du Thrance d'antan dans ce corps martyrisé. Je fis un effort pour me porter à sa hauteur. Il paraissait serein et sa respiration était tout à fait normale, comme si cette allure précipitée n'avait aucun effet sur lui.

— Nous ne pouvons pas continuer comme ça, lui dis-je. La voix est de plus en plus forte et les protestations deviennent plus nombreuses. Nous devons savoir à quoi nous nous exposons, Thrance.

— Attends. Tu sauras ce qu'il faut savoir en temps voulu.

— Non. Je veux une réponse tout de suite.

— Non. Pas tout de suite. Tu l'auras en temps voulu.

Sur ce, accélérant encore l'allure, il fila comme une flèche. Je le suivis, mais il était difficile de ne pas me laisser distancer et ma jambe commençait à me faire souffrir. Comment pouvait-il aller aussi vite ? Il devait y avoir un démon en lui. Je parvins à le rattraper et le pressai derechef de questions, mais il les éluda avec le sourire, en usant de faux-fuyants, en me demandant de patienter, en m'affirmant que le moment n'était pas encore venu.

Je sentis une flambée de colère monter en moi. Je me dis qu'il me faudrait le tuer. Et nous emmener loin d'ici. Que, tant qu'il ne serait pas mort, il ne nous laisserait pas en paix et qu'il finirait par nous anéantir. Car c'était un démon ou du moins un démon le possédait.

Mais la perspective de tuer Thrance m'épouvantait. Je m'efforçai de la chasser de mon esprit. Encore une journée, me dis-je. Peut-être deux ou trois. Puis je l'interrogerais de nouveau

et, cette fois, je ne le lâcherais pas. C'était un aveu de faiblesse et je ne me faisais aucune illusion à ce propos. Mais Thrance me déroutait. Jamais je n'avais eu affaire à quelqu'un comme lui.

L'agitation montait dans les rangs de mes compagnons. Un soir, après la tombée de la nuit, une délégation de Pèlerins inquiets et furieux, composée de Galli, Naxa, Talbol et Jaif, vint me voir après une journée d'escalade frénétique qui nous avait tous laissés épuisés. L'appel était devenu si fort que nous ne nous arrêtions pratiquement pas de l'aube au crépuscule. Mais la fatigue ayant eu raison de nous, nous avons fini par faire halte pour installer notre campement au milieu de petites cavernes de peu de profondeur creusées dans la roche érodée et grêlée du Mur.

Hendy se trouvait avec moi dans la caverne humide et froide que j'avais choisie.

— Fais-la sortir, demanda Galli avec brusquerie.

— Qu'est-ce que cela signifie ? fis-je. Vous avez l'intention de m'assassiner ?

— Nous voulons parler avec toi. Ce que nous avons à dire doit rester entre nous cinq. Nous ne voulons personne d'autre.

— Hendy partage ma couche et beaucoup d'autres choses. Vous pouvez parler devant elle.

— Cela m'est complètement égal, fit doucement Hendy en se levant pour sortir.

— Reste, ordonnai-je en la retenant par le poignet.

— Non, déclara Galli.

Debout à l'entrée de ma petite caverne, elle paraissait gigantesque. Elle avait un air farouche et jamais je ne lui avais vu ce regard.

— Fais-la sortir, Poilar, répéta-t-elle.

J'avais très envie de dormir, peut-être avais-je aussi l'intention d'accomplir les Changements, et la voix du Kavnalla, plus forte que jamais, résonnait dans mon cerveau comme des battements de tambour. *Venez. Venez.* Je me sentais impatient et irascible.

— Fiche-moi la paix, veux-tu ? Je ne suis pas d'humeur à discuter de quoi que ce soit avec vous. Nous parlerons demain matin, Galli.

— Nous allons parler tout de suite, répliqua-t-elle.

— Quelle importance si Hendy entend ce que nous avons à dire, fit Talbol en s'adressant à Galli. Elle peut bien rester pendant que nous parlons.

Galli haussa les épaules en grommelant, mais ne souleva pas d'autre objection.

— Veux-tu nous écouter ? me demanda Talbol.

— Vas-y, fis-je à contrecœur.

Talbol se tourna pour me faire face. Il me revint à l'esprit qu'il avait été l'acolyte de Muurmut. Heureusement que Muurmut a disparu, me dis-je en imaginant les difficultés qu'il m'aurait causées s'il avait fait partie de cette délégation. J'étudiai le visage large et plat de Talbol, de la couleur de ce cuir que l'on travaillait dans sa Maison. Étrange alliance, constatai-je : mes amis Galli et Jaif avec Talbol et Naxa qui ne m'avaient jamais porté dans leur cœur.

— Ce que nous voulons savoir est très simple, Poilar, dit Talbol. Pourquoi courons-nous comme des dératés alors que nous ne savons ni où nous allons ni vers quoi nous nous précipitons ?

— Nous allons pénétrer dans le Royaume du Kavnalla, répondis-je. Nous le traverserons et nous poursuivrons notre route.

— Nous allons y pénétrer, d'accord, fit Naxa en s'avancant pour se placer aux côtés de Talbol. Mais comment peux-tu être sûr que nous le traverserons ? Imagine que le seul but de Thrance soit de nous livrer à cette chose mystérieuse qui parle dans nos têtes.

— Mais non, protestai-je en détournant les yeux avec gêne.

Il allait sans dire que je partageais les craintes formulées par Naxa, mais je ne pouvais pas le lui avouer.

— Il connaît un moyen de nous protéger, ajoutai-je.

— Peut-on savoir lequel ? demanda Galli.

— Je l'ignore.

— Mais il a l'intention, un jour ou l'autre, de nous indiquer ce moyen ?

— Le moment n'est pas encore venu ; c'est ce qu'il me répète.

— Et quand viendra-t-il ? insista Galli. Qu'est-ce qu'il attend ? Nous, nous avons l'impression que ce moment est très proche. Et il a si bien protégé ses Pèlerins qu'il est le seul survivant de tout le groupe. Mon frère faisait partie de ces Quarante, Poilar. Jour après jour, nous fonçons à toute allure vers ce Kavnalla et sa voix se fait de plus en plus forte, mais Thrance ne nous dit rien.

— Il le fera. Je sais qu'il le fera.

— Tu le sais ? Ou bien tu le penses ? Ou tu le crois ? Ou tu l'espères ? Parle-nous franchement, Poilar.

La grande et robuste Galli se dressait devant moi comme une tour et ses yeux flamboyaient dans la pénombre de la petite caverne.

— Pourquoi n'exiges-tu pas qu'il le fasse séance tenante ? Es-tu notre chef ou bien est-ce lui ? Quand nous expliquera-t-il ce que nous devons faire pour nous défendre ?

— Il le fera, répétais-je, mais avec moins de conviction. En temps voulu.

— Pourquoi lui fais-tu confiance, Poilar ? poursuivit Galli.

Je ne trouvais rien à répondre.

— Si vous voulez mon avis, lança brusquement Talbol, nous devrions le balancer par-dessus la falaise. Quitter cet endroit au plus vite et redescendre pour chercher une autre route avant qu'il nous soit devenu impossible de revenir en arrière. Le feu du changement est là, tout près de nous. Nous sommes en grand danger et, tout ce qu'il fait, c'est nous en rapprocher.

— Exactement ! lança Jaif qui s'était tenu en retrait et n'avait pas encore ouvert la bouche. Tuons-le maintenant, pendant que c'est encore possible.

— Le tuer ? fis-je, stupéfait d'entendre ces mots dans la bouche de Jaif, le plus doux des hommes.

— Oui, le tuer, répéta-t-il, l'air quelque peu étonné de sa propre audace.

— Ce n'est pas une mauvaise idée, Poilar, approuva Galli en hochant vigoureusement la tête. J'ai soutenu Thrance quand il a demandé à se joindre à nous, mais j'ai également dit que nous pourrions le tuer s'il nous posait des problèmes. À ce moment-là, je ne parlais pas sérieusement, mais maintenant si. Il est

pourri jusqu'à la moelle. Tu ne comprends donc pas qu'il ne peut que nous susciter des ennuis ?

Naxa se prononça à son tour pour l'élimination de Thrance, aussitôt imité par Talbol, et, d'un seul coup, ils se mirent tous à parler en même temps, réclamant la tête de Thrance et le départ immédiat de la montagne aux voix. Derrière cette cacophonie, je percevais l'appel toujours plus pressant du Kavnalla, comme un roulement de tambour obsédant dans mon crâne. *Venez, venez, venez.*

La tête commençait à me tourner. Il y avait un grondement sourd dans mes oreilles.

— Silence, tout le monde ! hurlai-je pour couvrir le brouhaha.

Il dut y avoir tant de fureur dans ma voix qu'ils se turent, effrayés. Ils restèrent pétrifiés devant l'ouverture de la caverne, les yeux écarquillés.

— Il ne sera plus question de tuer Thrance, ni quelqu'un d'autre, repris-je d'une voix plus douce, à moins que je ne sois le premier à en parler. J'irai le voir demain et je lui dirai que le moment est venu de nous apprendre comment nous protéger du chant du Kavnalla. Et il me donnera la réponse dont nous avons besoin, sinon il le regrettera. Je vous en donne ma parole. Et maintenant, bonne nuit à tous. Allez. Allez !

Ils continuèrent à me regarder avec des yeux ronds, puis sortirent sans ajouter un mot.

Mon crâne m'élançait comme si quelqu'un frappait dessus à coups redoublés. Mes pensées tourbillonnaient dans ma tête.

— Et s'ils avaient raison, Poilar ? fit Hendy après un long silence. Si Thrance était en réalité notre ennemi ?

— Si c'est le cas, je m'occuperai de lui et il aura ce qu'il mérite.

— Mais, si nous sommes déjà pris dans les filets du Kav...

— Toi aussi ? m'écriai-je. Par tous les dieux ! Je vois bien qu'on ne me laissera pas en paix cette nuit !

Je restai étendu, raide et tremblant. Je sentis ses doigts courir le long de mon épaule pour essayer de m'apaiser. Mais chacun de mes muscles était contracté et une douleur affreuse

me vrillait le front. La voix qui me parlait semblait de plus en plus forte. *Venez à moi. Venez à moi. Venez à moi.*

Ce n'était plus un appel que lançait le Kavnalla, mais un ordre. Je sentis le désespoir m'envahir. Comment allions-nous pouvoir résister à cette force obsédante ? Je me pris à songer que j'avais jeté mes Pèlerins dans la gueule du loup. Nous allons succomber au feu du changement qui flamboie dans son repaire, nous allons perdre notre forme humaine pour devenir un de ces êtres monstrueux. Et pourquoi ? Parce que Thrance avait été autrefois un héros couvert de gloire pour qui j'avais de la vénération ; parce que je m'étais laissé abuser par le souvenir du Thrance de mon enfance. J'aurais dû le chasser dès le jour où il était apparu, dans la contrée des aiguilles de pierre rouge. Au lieu de cela, je l'avais accepté dans notre groupe et voilà comment nous étions récompensés. À cet instant, j'aurais été capable de tuer Thrance de mes propres mains.

Hendy se frotta contre moi et je sentis la douceur des deux globes de ses seins. Elle avait commencé à accomplir les Changements. Mais je n'avais vraiment pas la tête au plaisir. Je lui murmurai une excuse avant de me lever, puis je sortis dans la nuit.

Il tombait une pluie si fine qu'on eût dit un brouillard à travers lequel on percevait la clarté diffuse des lunes. Je vis une forme bouger à une faible distance et crus d'abord qu'il s'agissait de l'une des sentinelles chargées de monter la garde pour la nuit, Gazin ou Jekka. Mais, quelques instants plus tard, quand mes yeux se furent habitués à l'obscurité, je reconnus la silhouette grotesquement étirée de Thrance qui se dressait dans la nuit comme un spectre effrayant.

Il me fit signe d'approcher.

— Tu veux me tuer ? demanda-t-il d'un ton presque guilleret. Eh bien, vois, je suis là ! Comment veux-tu le faire, Poilar ? Avec un couteau ? Un gourdin ? Ou à mains nues ? Vas-y, Poilar, si tu en as envie, et fais vite.

— Qu'est-ce que tu racontes ? fis-je d'une voix qui me parut affreusement grinçante.

Thrance ne répondit pas tout de suite. Il s'avança vers moi de sa démarche claudicante, la tête montant et descendant, pivotant sur son cou à chacun de ses pas disgracieux.

Je me mis en garde, pour le cas où il aurait eu dans l'idée de frapper le premier. Mais, quand il fut plus près, je vis qu'il n'était pas armé et son attitude n'était pas celle d'un homme disposé à se battre.

— Je vois que j'ai de nombreux ennemis dans ce campement, dit-il. Eh bien, tant pis... Que comptes-tu faire ?

— Tu as écouté ?

— Je me promenais et les voix portent loin, répondit-il, l'air totalement indifférent aux paroles qu'il avait surprises. Cette Galli... Je me souviens d'elle. Son frère était un de mes amis, il y a bien longtemps. Une fille pleine d'entrain, la petite Galli, mais beaucoup trop grasse à mon goût. Voilà ce que je pensais d'elle à l'époque. Bien sûr, quand j'ai quitté Jespodar, elle était encore trop jeune pour les Changements. Je n'avais que l'embarras du choix, en ce temps-là. Du temps où j'étais beau.

Il se pencha, le corps courbé en un arc bizarrement tordu, pour plonger les yeux dans les miens.

— Qu'est-ce que tu en penses, Poilar ? Suis-je un être aussi abject qu'ils le prétendent, ta Galli et ses amis ? Dans ce cas, tu n'as qu'à me tuer. Et tu te débrouilleras comme tu peux avec le Kavnalla.

— Je n'ai pas l'intention de te tuer. Mais ce Kavnalla nous effraie.

— Il vous suffit de chanter, dit Thrance d'un ton détaché. Voilà tout le secret. J'allais te le révéler demain. Mais maintenant, tu sais. Chantez, chantez. Ouvrez grand la bouche et chantez. Maintenant que tu connais le secret, tu peux me tuer, si tu veux. Mais pourquoi te donner cette peine ?

Et il éclata d'un rire tonitruant.

Il suffisait de faire ce qu'il avait dit, rien d'autre. Le moyen de neutraliser l'emprise du Kavnalla était simplement de chanter. N'importe quoi. Et plus le chant était discordant, plus il était efficace.

Comment croire que cela pouvait suffire ? Et pourtant c'était la seule arme dont nous avions besoin pour nous défendre contre le monstre redoutable.

Le matin venu, Thrance me demanda de réunir tout notre groupe et, quand nous fûmes rassemblés autour de lui, il nous expliqua ce qu'il convenait de faire. Le Kavnalla nous attendait juste de l'autre côté des collines blanches qui s'élevaient devant nous. Dès que nous nous mettrions en route, il nous faudrait chanter à pleine gorge, d'une voix aussi forte que possible, beugler tous les airs qui nous passaient par la tête, ou simplement crier à tue-tête. C'est le bruit qui comptait. Un silence de quelques instants pouvait être fatal. Et si quelqu'un perdait la voix à force de crier, ceux qui l'entouraient devraient l'agripper en le serrant vigoureusement et le pousser devant eux à travers le territoire du Kavnalla, jusqu'à ce qu'il ait retrouvé sa voix.

— Mais ce Kavnalla, demanda Traiben, qu'est-ce que c'est ?

— Une sinistre créature du Mur, répondit Thrance. C'est plus que cela, mais que veux-tu que je te dise ? Une chose gigantesque, un parasite, un ennemi de notre espèce. Chante et laisse-le derrière toi. Qu'as-tu besoin de savoir ce qu'il est ? Chante, mon garçon. Chante et éloigne-toi à toutes jambes, si tu tiens à la vie.

Nous n'avions que deux vrais Chanteurs : Jaif et Dahain. Ils se placèrent en tête de notre colonne, à côté de Thrance, car, du fait de leur appartenance à la Maison des Chanteurs, ils connaissaient le secret pour émettre des sons très puissants en faisant assez peu d'efforts. Tous les autres, à de rares exceptions près, n'avaient pas l'oreille musicale et nos chants ressemblaient plus à des croassements, des grincements ou des vagissements qu'à des mélodies. Mais Thrance avait affirmé que notre vie dépendait de nos chants et nous chantions. Je descendais et remontais la colonne pour écouter les autres, sans cesser moi-même de chanter et m'assurer qu'ils faisaient ce que Thrance avait demandé. Thissa, toujours aussi timide, n'avait qu'un tout petit filet de voix au son argentin. Je la pris par l'épaule et la secouai en criant : « Chante ! Pour l'amour de Kreshe, vas-tu chanter ! » La petite Bilair des Clercs n'était elle aussi capable

d'émettre que des sons voilés, pitoyables, le souffle coupé par la peur, je le suppose, et je restai à ses côtés en hurlant à tue-tête une chanson à boire dont je ne connaissais même pas la moitié des paroles et en lui faisant des signes d'encouragement de la main, jusqu'à ce qu'elle parvienne à trouver au fond de ses poumons de quoi hausser la voix. Je passai près de Naxa qui émettait un bourdonnement extrêmement désagréable, sur une seule note, mais très fort ; près de Tull qui chantait avec l'entrain d'un Clown un air joyeux d'une voix aiguë et lancinante ; près de Galli, beuglant un refrain de chanson paillarde d'une voix qui faisait redouter que la montagne ne s'effondre sur nous ; près de Grycindil qui hurlait presque aussi fort ; près de Kath qui récitait en phrases courtes et précipitées un hymne de sa Maison ; près de Kilarion qui me sourit, le visage empourpré, en lançant furieusement des cris rauques vers le ciel. Le chant de Thrance avait une âpreté désagréable, évoquant un bruit de râpe, le frottement de deux surfaces métalliques, et sa voix écorchait les oreilles. Tout le monde s'en donnait à cœur joie. Si Thrance s'était moqué de nous, il devait s'amuser comme un fou. Jamais dans l'histoire du monde on n'avait dû entendre cacophonie semblable à celle que nous produisions ce matin-là sur les pentes de Kosa Saag.

Mais Thrance ne se moquait pas de nous. Sous notre épouvantable tintamarre, je percevais toujours l'appel du Kavnalla qui s'efforçait de nous attirer. *Voici la voie, oui... Venez... venez...* Mais sa voix était ensevelie sous nos cris discordants. Elle était là, au plus profond de notre esprit, mais ce n'était plus qu'une toute petite voix, un chatouillement à peine perceptible. Vous savez ce que l'on dit d'un grand bruit : qu'il est si fort que l'on ne s'entend presque plus penser. C'est ce que nos chants nous avaient permis de faire. Et, comme nous ne pouvions plus penser, la force d'attraction ne s'exerçait plus sur notre esprit. Nous étions protégés des appels insistants du Kavnalla par notre vacarme infernal.

Chantant à pleins poumons, brailant, hurlant comme une troupe de cinglés, nous franchîmes le sommet des collines blanches qui descendaient vers une vaste cuvette entourée de versants jaunes, en pente douce, à moitié recouverts de sable.

Tout au fond de la cuvette se dressaient évidemment de nouveaux pics, noirs et déchiquetés, effilés comme des alênes, menaçants, décourageants, qui s'élançaient très haut dans l'azur du ciel. Des oiseaux noirs, sans doute de grande taille, mais qui, à cette distance, n'étaient pour nous que de petits points dans le ciel, tournoyaient au-dessus des flèches de pierre.

Plus près, sur notre gauche, au pied des versants jaunes, je découvris la large ouverture voûtée d'une caverne au plafond bas, dont l'intérieur se perdait dans les ténèbres. Une piste profondément creusée dans le sable y conduisait. Je sus sans qu'on eût à me le dire que c'était à l'intérieur de cette caverne que se trouvait la source de la voix mystérieuse qui nous accompagnait depuis si longtemps. Voyant ce que je regardais, Thrance s'approcha de moi pour me chanter dans l'oreille de sa voix rauque et si peu mélodieuse.

— Le Kavnalla est là ! Le Kavnalla est là !

— Oui, répondis-je en chantant. Je le sens qui m'attire.

Je plongeai les yeux dans la gueule noire et béante de la caverne, à la fois effrayé et fasciné.

— Dis-moi ? demandai-je, toujours en chantant, Sortira-t-il ? Sortira-t-il ?

— Non, non, me répondit Thrance. Le Kavnalla ne sort jamais, ne sort jamais. Il reste tapi dans son antre et c'est à nous d'aller le voir.

À cet instant précis, Bilair des Clercs, qui ne chantait plus, mais murmurait entre ses dents et poussait des cris plaintifs, sortit brusquement de la colonne et commença à gravir au pas de course la pente sablonneuse menant à l'entrée de la caverne. Je compris aussitôt ce qui se passait et m'élançai à sa poursuite, Thrance sur mes talons. Nous la rattrapâmes à mi-pente. Je la saisis par une épaule, la fis pivoter et découvris un visage hagard aux traits figés en un étrange rictus.

— Je t'en prie... murmura-t-elle. Laisse-moi... y aller...

Sans interrompre mon chant, je la giflai, pas vraiment fort, mais assez pour la faire réagir. Bilair me regarda d'un air abasourdi ; elle cligna des yeux et secoua la tête, puis son visage s'éclaira. Elle me fit un signe de la tête en marmonnant quelques mots indistincts de remerciement, et je l'entendis

reprendre d'une voix flûtée sa chanson interrompue. Dès que je la lâchai, elle repartit vers les autres à toute allure, comme un animal affolé, en chantant de toutes ses forces.

Je me tournai vers Thrance. Il se mit à rire et un éclair diabolique brilla dans ses yeux.

— Je vais te montrer le Kavnalla, je vais te montrer le Kavnalla, commença-t-il à psalmodier de son horrible voix râpeuse.

— Qu'est-ce que tu racontes, qu'est-ce que tu racontes ? demandai-je en hurlant à pleins poumons et en prenant une cadence très voisine de la sienne.

C'était absolument ridicule d'échanger ainsi des propos en chantant. Derrière nous, tout le groupe s'était arrêté et avait les yeux fixés sur l'ouverture de la caverne ténébreuse. J'eus l'impression que quelques-uns avaient cessé de chanter.

— Chantez ! hurlai-je. Ne vous arrêtez pas, pas une seconde ! Chantez !

Thrance me saisit par l'épaule et baissa la tête vers la mienne.

— Nous pouvons y aller tous les deux. Juste pour jeter un coup d'œil ! Juste un coup d'œil !

Pourquoi ce démon me tentait-il ainsi ?

— Pourquoi prendre ce risque ? répondis-je en chantant. Nous ferions mieux de poursuivre notre route !

— Juste un coup d'œil, juste un coup d'œil !

Thrance me fit signe d'avancer. Ses yeux étaient comme des charbons ardents.

— Continue à chanter, il ne t'arrivera rien. Chante, Poilar, chante, chante, chante !

Ce fut un moment de folie. Thrance commença de se diriger vers l'entrée de la caverne et, moi, je le suivis, soumis comme un esclave, le long de la piste creusée dans le sable. Les autres nous montrèrent du doigt et nous regardèrent avec des yeux ronds, mais ils ne firent rien pour nous arrêter ; je pense qu'ils étaient étourdis, hébétés par la proximité de l'esprit puissant du Kavnalla. Traiben fut le seul à quitter le groupe et à s'élancer vers nous, mais ce n'était pas pour m'empêcher d'atteindre la caverne. Il gravit la pente en courant, sans cesser de chanter.

— Emmenez-moi aussi ! Emmenez-moi aussi !

Voilà ce qu'il chantait. Il fallait s'y attendre. Sa soif de connaître était toujours aussi insatiable.

C'est donc ainsi, au mépris de toute raison, que nous pénétrâmes tous les trois dans la caverne, que nous nous jetâmes dans la gueule du loup.

Pas un seul instant, nous ne cessâmes de chanter. Peut-être avions-nous perdu l'esprit, mais il nous restait une parcelle de bon sens. J'avais la gorge irritée, enflammée d'avoir trop chanté, mais je continuai à brailler, à hurler, à beugler de toutes mes forces. Thrance m'imitait, Traiben aussi, et nous faisions à nous trois un tintamarre si effrayant que je me dis que les parois de la caverne devaient s'écarter sous une telle poussée.

Une sinistre lumière grise baignait l'intérieur de la caverne. Elle provenait de sortes de tapis marbrés, sombres et luisants, faits d'une matière vivante, accrochés à la surface de la roche ; quand nos yeux se furent accoutumés à la lumière, ce qui nous prit quelques instants, nous vîmes que la caverne était énorme, profonde et extrêmement large, et que ces tapis végétaux produisant la lumière l'éclairaient jusque dans ses moindres recoins. Nous nous y enfonçâmes. Des nuages de spores sombres s'élevaient de loin en loin des tapis sur la roche, et un jus noir et épais suintait de leur surface rugueuse, comme s'ils saignaient.

— Regarde, regarde, regarde, regarde ! chanta Thrance d'une voix de plus en plus aiguë.

Dans la zone médiane de la caverne, des créatures à la peau noire et cireuse se traînaient sur les tapis marbrés. Le corps très près du sol, elles avaient des membres allongés qui leur permettaient de se déplacer lentement et gardaient la tête baissée pour aspirer bruyamment la substance visqueuse exsudée par les tapis végétaux. Une queue très mince, d'une longueur impressionnante, s'étirait loin derrière elles, une queue qui ressemblait à une longue corde partant de la croupe et serpentant sur une distance invraisemblable pour aller se perdre au fond de la caverne.

Thrance s'approcha d'un pas sautillant de l'une de ces créatures et lui souleva la tête.

— Regarde, regarde, regarde, regarde !

Je fus tellement surpris que, l'espace d'un instant, je faillis en oublier de chanter. La créature avait un visage qui ressemblait presque à celui d'un homme ! Je vis une bouche, un nez, un menton et des yeux. Elle poussa un grognement et essaya de se dégager, mais Thrance lui tint assez longtemps la tête levée pour que je me rende compte que ce visage ne ressemblait pas seulement à celui d'un homme, mais que *c'était* celui d'un homme. Je compris que je devais être en train de regarder un Transformé, que ce qui se vautrait et fouissait devant moi le sol fangeux de la caverne devait être l'un de ceux qui avaient cédé à l'appel du Kavnalla. Je me mis à trembler à la pensée de tous ceux de notre village qui avaient disparu ainsi sur le Mur.

— Chante, Poilar ! me cria Traiben. Chante, sinon tu es perdu !

J'étais paralysé par la stupéfaction et l'horreur.

— Qu'est-ce que c'est ? Qui sont-ils ? Tu les connais ?

Le rire de Thrance monta et descendit sur l'échelle des sons.

— C'était Bradgar, chanta-t-il. Là, c'était Stit, là, Halimir. Et là, poursuivit-il en indiquant, pas très loin de moi, une des créatures qui se vautraient dans la boue, là, c'était Gortain.

Je connaissais ce nom.

— Gortain, l'amant de Lilim ?

— Oui. Gortain, l'amant de Lilim.

Je me remis à trembler de plus belle et faillis fondre en larmes, tandis qu'affluaient dans mon esprit des images de la douce Lilim qui avait été la première à accomplir les Changements avec moi et m'avait parlé de son amant Gortain, parti sur le Mur. Lilim qui m'avait dit : « Si tu le vois pendant ton ascension, transmets-lui tout mon amour, car je ne l'ai jamais oublié. » C'était donc le Gortain de Lilim qui rampait à mes pieds, cette créature noire, à la peau cireuse, transformée au point d'être totalement méconnaissable, reliée par son long appendice caudal, comme par une corde, au monstre mystérieux tapi au fond de la caverne. Je ne pus me retenir. Je m'agenouillai près de Gortain et lui chantai le nom de Lilim, comme j'avais promis de le faire.

J'espérais qu'il ne pourrait pas me comprendre ; mais je me trompais, car il écarquilla des yeux dans lesquels je lus une douleur si atroce que je me serais volontiers arraché le cœur de la poitrine, si cela avait pu l'apaiser. Mais j'avais promis à Lilim, il y avait bien longtemps, de chercher son Gortain et de la rappeler à son souvenir, même si je regrettais d'avoir fait cette promesse et de l'avoir rencontré.

— Chante ! hurla Traiben. Ne t'arrête pas, Poilar !

Chanter ? Comment aurais-je pu chanter ? J'aurais voulu mourir de honte. Je restai silencieux, la tête baissée, pendant un moment, et j'entendis la voix du Kavnalla se répercuter dans mon esprit avec le fracas de dix éboulements de rochers et m'ordonner de venir à lui et de céder à sa volonté. Je fis un pas chancelant dans sa direction, mais Thrance me saisit avec une force inimaginable ; il me retint, tandis que Traiben me frappait entre les épaules pour me ramener à la raison, et je hochai la tête, ouvris la bouche et poussai le hurlement de quelqu'un que l'on écorche vif, puis un autre et un troisième, et tel fut mon chant.

— Lilim... murmura la créature vautrée à mes pieds, dans une sorte de plainte qui, malgré sa faiblesse, me parvint au milieu du vacarme de mes cris comme le son claironnant d'un bindanay de cuivre. Conduis-moi à Lilim... Lilim... Je veux rentrer au villa... au village... au village...

Je me penchai vers Gortain. Il avait le visage maculé du jus qu'il avait bu. Des larmes noires coulaient de ses yeux tourmentés.

— Non, Poilar ! Recule, recule...

C'était Thrance. Je ne lui prêtai aucune attention. Je plongeai dans ces yeux désespérés un regard débordant de pitié et d'amour. Gortain tendit les bras et les referma sur moi comme un homme en train de se noyer. Je crus d'abord qu'il s'agissait d'une étreinte amicale, mais je sentis bientôt qu'il me tirait, qu'il essayait de m'entraîner sur le sol fangeux vers le Kavnalla. Il ne pouvait pas réussir. Ce n'était plus qu'une créature qui rampait et se tortillait dans la boue, et dont les membres avaient perdu toute leur vigueur d'antan. Mais je sentis quand même une force qui m'attirait, pas dans mon

esprit cette fois, mais dans mon corps, et la peur me saisit. D'un mouvement brusque, je me dégageai et roulai sur le côté, puis, sans réfléchir, je dégainai mon couteau et tranchai la corde interminable qui reliait Gortain au monstre de la caverne. Il poussa un hurlement et se roula en boule, le corps frémissant, agité de secousses, puis il se tordit dans les convulsions et se mit à faire des bonds frénétiques en se cambrant avant de retomber.

— Chante ! m'ordonna de nouveau Traiben.

Je demeurai pétrifié, hébété. J'ouvris la bouche et il en sortit une sorte de coassement grinçant. Thrance arracha mon couteau de ma main pendante et le plongea vivement dans la poitrine de la pitoyable créature qui continuait de faire ses bonds affreux.

Gortain resta inerte dans la boue. Mais, tout autour de nous, les autres esclaves du Kavnalla commencèrent à ramper dans notre direction en se tortillant, comme s'ils avaient voulu nous encercler pour nous entraîner dans les profondeurs de la caverne.

— Sortez ! rugit Thrance. Sortez, sortez, sortez !

Et nous prîmes nos jambes à notre cou.

Quand nous atteignîmes l'autre extrémité de la cuvette entourée de collines sablonneuses et que la voix du Kavnalla ne fut plus qu'un écho grêle dans mon cerveau, je me tournai vers Thrance.

— Pourquoi m'as-tu emmené dans la caverne ?

— Je n'en sais rien. J'avais simplement envie d'y retourner. Je savais que je pourrais résister et je pensais que tu pourrais aussi.

— En fait, tu étais attiré.

— C'est possible.

Nous avions traversé une étendue de pays dont la frontière semblait marquée par des amas de roches roussâtres éboulées et nous venions de pénétrer dans la région des pics noirs à l'extrémité pointue, qui se dressaient devant nous, étincelants comme des miroirs à la lumière éclatante d'Ekmelios. Je me pris à penser que l'ascension du Mur n'aurait jamais de fin, qu'il resterait toujours une pente à gravir, un nouveau palier à franchir dans cette interminable épreuve, qu'il n'y avait nulle part de Sommet, que ce ne serait que Mur après Mur après Mur. J'avais mal à la tête et la gorge si irritée d'avoir tant chanté que j'avais l'impression d'y sentir des traits de feu.

— Le Kavnalla a effectué ses Changements sur toi, dis-je à Thrance, et pourtant tu as réussi à t'échapper. Comment est-ce possible ?

— Ce ne fut qu'une transformation partielle. Je n'ai jamais été attaché par la queue. Le Kavnalla commence par injecter son sang à ses victimes, ce qui les rend extrêmement vulnérables au feu du changement qui couve dans toutes les roches de son antre, puis elles commencent à changer de forme et deviennent les pauvres créatures que tu as vues dans la caverne. Au bout d'un certain temps s'opère le dernier des changements : la

queue se met à pousser. Pour finir, elle va se fixer sur le Kavnalla et il n'y a plus aucun espoir. Il en va ainsi sur tout le Mur, partout où des transformations ont lieu.

— Il y a d'autres Kavnallas ?

— Je pense que c'est le seul. Mais il y a d'autres Royaumes, d'autres sortes de transformations. Ceux qui sont susceptibles de s'abandonner aux forces du Mur sont en danger permanent sur ses pentes.

Thrance parlait très calmement et comme s'il s'était trouvé à une très grande distance. Je le considérai avec étonnement ; je commençai à comprendre pourquoi il était l'homme qu'il était. Il avait dormi avec des démons et survécu pour raconter ce qu'il avait connu ; mais il était devenu très différent de nous.

— Je croyais pouvoir imposer ma volonté au Kavnalla et l'assujettir en me liant à lui, reprit-il en continuant à cheminer. Ce n'est qu'une sorte de gros mollusque sans défense, qui reste tapi dans les profondeurs de sa caverne de ténèbres et dépend des autres créatures pour se nourrir. Je voulais le vaincre par la force de ma volonté et ensuite, nous aurions régné ensemble, le Kavnalla et moi, étendus côte à côte dans l'obscurité ; je serais devenu le monarque du Royaume du Kavnalla et il aurait été ma Reine.

Je ne pouvais détacher les yeux de son visage. Jamais je n'avais entendu paroles aussi extravagantes, aussi démentes dans la bouche de quiconque.

— Mais, non, poursuivit-il, c'était évidemment impossible à réaliser. Il ne me fallut pas longtemps pour m'en rendre compte. Cette créature était beaucoup plus forte que je ne l'avais imaginé et j'étais incapable de la dominer. Si j'étais resté un ou deux jours de plus, j'aurais eu une queue, comme tous les autres, et j'aurais fini mon existence dans la caverne, à remuer la boue. J'ai réussi à trouver la force de m'arracher à son emprise. J'étais déjà à moitié transformé, mais je suis parvenu à sortir de la caverne en chantant à tue-tête. Et voilà ce que je suis devenu.

— Tu ne pourras jamais reprendre la forme qui était autrefois la tienne ?

— Non, répondit-il. Je resterai ce que je suis.

Un étroit sentier caillouteux, bordé d'arbustes rabougris aux feuilles grises et poussiéreuses, nous mena au pied des pics noirs, dans le Royaume du Sembitol. Ce qu'était le Sembitol, s'il s'agissait de quelque parasite cavernicole comme le Kavnalla, je ne le sus jamais. Mais je présume que c'était une créature similaire, car, tout comme le Kavnalla, il semblait exercer sur son peuple le même genre de domination envoûtante. Dès que nous eûmes pénétré dans ce territoire, Thrance nous montra les créatures tombées sous la sujétion du Sembitol, qui suivaient au-dessus de nous d'abruptes pistes en lacet. À cette distance, ce n'étaient guère que de petites taches sombres sur les pentes, mais nous pouvions quand même remarquer quelque chose de bizarre dans leurs mouvements, quelque chose d'étrangement raide et saccadé dans leur démarche, évoquant ceux qui, pour exécuter la danse de la double-vie, simulent une grande vieillesse. En outre, ces créatures semblaient ne jamais se déplacer seules, mais toujours en files de quinze, vingt ou plus. Chaque membre de ces chaînes tenait d'une main un long morceau de bois à la pointe tournée vers l'arrière et de l'autre le bout du bâton de celui qui le précédait. Ils suivaient ainsi les étroits sentiers serpentant sur les contreforts des pics noirs comme les inscriptions sacrées d'un bâton de prières suivent une ligne sinueuse sur toute sa longueur.

— Est-ce parce que les sentiers sont particulièrement dangereux qu'ils s'accrochent les uns aux autres ? demandai-je à Thrance.

Il m'adressa un de ses sourires distants, indifférents, pas plus chauds que la lumière rouge et lointaine de Marilemma.

— Bien sûr que les sentiers sont dangereux, répondit-il. Mais ils le font parce qu'ils le font, sans autre raison. C'est leur manière d'être.

— Quelle est cette manière d'être ?

— Attends. Tu verras.

C'était comme si le fait de répondre à mes questions exigeait de lui un trop grand effort. Il se replia sur lui-même, refusant d'en dire plus.

Un groupe de ces inconnus nous apparut bientôt, deux ou trois lacets en contre-haut, descendant le sentier escarpé en

spirale que nous étions en train de gravir. Ils étaient totalement silencieux et avançaient en file serrée, uniquement séparés par la longueur de leur bâton. En les voyant de près, je compris pour quelle raison ils avaient une démarche si saccadée ; leurs membres étaient tellement allongés et déformés qu'ils semblaient presque, même si ce n'était pas véritablement le cas, avoir des articulations doubles, avec deux genoux et deux coudes. Sur cette longue charpente ossue, le corps, mince et frêle, flottait comme s'il avait été ajouté après coup. Ils ne portaient aucun vêtement et leur peau grisâtre avait un léger luisant, comme si la chair s'était durcie pour former une enveloppe rigide et translucide.

Ils étaient tous comme cela ; sans aucune exception. Leur visage aussi était semblable, avec des traits chiffonnés, ramassés et de grands yeux fixes où brillait à peine une étincelle d'intelligence. Il n'y avait non plus entre eux aucune différence de taille. En fait, ils étaient tous identiques, comme sortis du même moule et je n'aurais su les distinguer, même si ma vie en avait dépendu.

Ils avaient véritablement un aspect bizarre et déplaisant.

Je demandai à Thrance qui ils étaient, et il me répondit que c'était le peuple du Royaume du Sembitol.

Je ne savais pas ce qu'il fallait penser d'eux, mais j'avais une théorie, aussi désagréable fût-elle.

— On dirait presque des insectes, dis-je à Thrance. Mais est-il possible qu'il existe des insectes de la taille d'un homme ?

— C'étaient des hommes autrefois, répondit-il, des hommes comme nous. Ou des femmes. Impossible de le savoir maintenant. Ils ont subi une transformation dans ce Royaume et sont devenus des insectes. Quelque chose de ce genre, en tout cas.

C'est exactement ce que je redoutais.

— Crois-tu qu'ils pourraient nous causer des ennuis ?

— En général, ils sont très pacifiques, répondit Thrance. Le seul risque est qu'ils vous offrent la possibilité de devenir comme eux. Je pense que cela pourrait facilement se faire, mais je ne vous le conseille pas.

Je lui adressai un sourire aigre. Mais nous avions un problème plus urgent à résoudre. Le sentier était juste assez large pour le suivre à la file indienne et je me demandai ce qui allait se passer quand les deux groupes se trouveraient face à face. Nous étions encore à une cinquantaine de pas des autres quand je les vis exécuter quelque chose d'inattendu et de tout à fait extraordinaire. En nous voyant approcher, ils rompirent leur file sans un mot et plantèrent tous en même temps le bout de leur bâton dans le sol, juste en bordure du sentier. Puis ils s'agenouillèrent, firent basculer leurs longues jambes par-dessus le bord du précipice et se suspendirent dans le vide, s'agrippant des deux mains à leur bâton afin de nous laisser le passage.

C'était un spectacle étonnant de voir ces vingt montagnards à la mine austère accrochés au bord de l'abîme. Je pris le temps de les regarder en passant et je ne vis aucune crainte dans leurs yeux, pas la moindre expression en réalité. Ils attendirent, immobiles comme des rochers, que nous soyons tous passés, le regard fixé devant eux comme si nous étions invisibles. Puis ils se hissèrent sur le bord du sentier, arrachèrent leur bâton et se remirent à la queue leu leu pour reprendre leur route sans nous avoir adressé un seul mot pendant toute la scène. On eût dit une rencontre comme on en fait dans les rêves.

À peu près une heure plus tard, nous croisâmes un autre groupe sur le même sentier ; comme les autres, ils fichèrent leur bâton en terre d'un même mouvement et se suspendirent dans le vide pour nous laisser passer. Mais, cette fois, il se produisit un événement malheureux. Au moment où passaient Kilarion et Jaif qui fermaient la marche de notre groupe, le sol céda brusquement au bord du sentier et une portion se détacha, entraînant deux des hommes-insectes. Ils plongèrent dans le vide sans un son et, quand ils se fracassèrent contre la paroi de l'à-pic, loin en contrebas, il y eut juste un étrange craquement étouffé, semblable au bruit que fait un récipient d'argile en se brisant, puis, de nouveau, le silence.

Ce fut un moment d'horreur, mais le pire fut que les autres hommes-insectes semblèrent totalement indifférents au sort de leurs compagnons, presque comme s'ils n'avaient pas eu

conscience de leur existence. C'était impossible, car ils s'étaient suspendus les uns à côté des autres, toujours en formation serrée, et les voisins des deux victimes avaient dû les voir basculer dans le vide. Mais ils n'eurent pas la moindre réaction. Après l'accident, ils se hissèrent simplement sur le sentier, arrachèrent leur bâton du sol et reprirent leur route sans une syllabe, sans un mot de regret, sans même que l'un d'eux se donne la peine de regarder par-dessus le bord de l'abîme où avaient été précipités leurs deux compagnons.

— La vie n'a aucune valeur pour eux, observa Thrance. Pas plus la leur que la nôtre. Ce sont des êtres à l'âme vide.

Et il cracha dans le précipice.

En regardant par-dessus mon épaule, je vis que les hommes-insectes étaient déjà deux lacets plus bas et qu'ils cheminaient rapidement, pressés d'atteindre leur mystérieuse destination.

Sur les hauteurs du pic noir nous trouvâmes des replats où il était possible de bivouaquer, et nous fîmes halte pour la nuit. Notre but se trouvait encore à une certaine distance : un pont naturel de pierre qui reliait la plus haute pointe rocheuse de notre pic au sommet effilé au royaume suivant. Mais la nuit tombait rapidement et il nous parut imprudent de tenter d'aller plus loin sans attendre le lever du jour.

Comme il n'y avait pas de bois dans cette contrée, il nous fallut nous passer de feu. Je voyais pourtant briller de-ci de-là des lumières sur les versants des pics voisins et je supposai qu'il s'agissait des campements des hommes-insectes. Thrance me le confirma. Ils vivaient dans des sortes de ruches creusées dans le sol, par toute cette région accidentée aux pics noirs. Tous étaient d'anciens Pèlerins, des villageois comme nous, ayant choisi de leur plein gré de subir cette transformation qui les avait fait descendre encore plus bas que des animaux. J'étais absolument incapable de comprendre cela. Venir de si loin pour renoncer à toute humanité, à l'essence même de l'individualité dans le seul but de devenir l'un de ces êtres à l'enveloppe grise, et à l'âme vide, comme l'avait dit Thrance, et de monter et descendre sans trêve ces sentiers escarpés... Vraiment incompréhensible ! Autant que la passivité des victimes du

Kavnalla, transformées en créatures cavernicoles passant leurs journées à se vautrer dans la fange, m'avait semblé incompréhensible. Ceux qui s'étaient soumis au pouvoir du Kavnalla avaient régressé au stade infantile, mais ceux qui s'étaient joints aux hordes sans âme du Royaume du Sembitol étaient descendus à un stade encore inférieur, renonçant à l'humanité même.

Puis une question me vint à l'esprit : que sommes-nous donc, tous autant que nous sommes, sinon des êtres qui marchent interminablement, qui montent et descendent sans trêve les sentiers de notre vie ? Et dans quel dessein ? Qu'est-ce qui nous avait donc poussé à venir si loin et nous poussait encore à monter plus haut ? Tout n'est-il pas en fin de compte une supercherie uniquement conçue pour nous permettre de défiler le chapelet de nos jours ? Si le bord du sentier s'effondre et que notre bâton ne nous retient plus, qu'importe si nous nous écrasons au fond du précipice ?

Sombres pensées pour une triste nuit. Hendy, qui partageait ma couche comme elle le faisait maintenant chaque soir, perçut mon trouble et se pelotonna contre moi. Je sentis peu à peu mon moral remonter et je la serrai contre moi, puis nous accomplîmes les Changements avant de nous endormir.

Le lendemain matin, deux des nôtres avaient disparu.

J'avais dû avoir le pressentiment, la veille au soir, quand mon âme avait été envahie par de sinistres pensées, que quelque chose de terrible allait se produire. Quand nous nous rassemblâmes aux premières lueurs du jour pour reprendre la route, j'eus tout de suite le sentiment que nous n'étions pas tous présents et un dénombrement rapide de mes compagnons prouva que j'avais raison. Sur les Quarante qui avaient quitté le village, cinq avaient déjà disparu en route et, ce matin-là, en laissant Thrance de côté, je n'en comptai que trente-trois. Je fis du regard le tour du groupe pour déterminer qui manquait.

— Ment ? dis-je enfin. Où est Ment ? Et il manque encore quelqu'un d'autre. Tenilda ? Non, tu es là. Bilair ? Malti ?

Bilair et Malti étaient encore avec nous, au dernier rang. Mais Ment le Balayeur avait bel et bien disparu. Et, chez les femmes, il manquait Tull des Clowns. J'envoyai des patrouilles

dans toutes les directions, par groupes de trois ou quatre. Bien que notre campement se trouvât à une certaine distance de l'â-pic, je m'avançai jusqu'au bord pour regarder en bas, imaginant qu'ils avaient pu s'éloigner pendant leur sommeil et être précipités dans le vide, mais je ne vis pas de corps écrasés sur les rochers. Et tous ceux qui étaient partis à leur recherche revinrent bredouilles.

Ment était un homme discret et travailleur, qui ne se plaignait jamais. Avec sa bonne humeur communicative, Tull avait su nous distraire aux heures sombres de notre voyage. Il m'était très pénible de me résigner à leur disparition. Je fis venir Dorn, car il était de la Maison de Tull et la connaissait bien. Il avait les yeux rougis de pleurs.

— Elle ne t'a pas fait part de son intention de nous quitter ? lui demandai-je.

Il secoua la tête. Il ne savait rien ; il était abasourdi, égaré. Ment, pour sa part, n'avait jamais été homme à faire des confidences et il n'y avait parmi nous personne de sa Maison, pas même quelqu'un qui pût être considéré comme son ami.

— Oublie-les, me conseilla Thrance. Tu ne les reverras jamais. Il faut nous mettre en chemin maintenant.

— Attendons encore un peu, lui dis-je.

Je mis Thissa à contribution pour qu'elle pratique un enchantement afin de les retrouver. C'était de la magie céleste, beaucoup moins difficile pour elle que l'autre sorte. Nous lui donnâmes un des vêtements que Ment avait laissés et un jouet de Clown pris dans le sac de Tull, et elle projeta son âme dans l'air pour voir si elle pouvait trouver leurs propriétaires. Pendant ce temps, j'envoyai deux autres groupes en reconnaissance ; l'un redescendit le sentier, l'autre le gravit sur une faible distance, mais sans plus de succès que la première fois. Quand Thissa fut en mesure de parler, elle annonça qu'elle percevait la présence toute proche des deux manquants, mais que le message qu'elle recevait était confus : elle avait la conviction qu'ils étaient encore vivants, mais était incapable de nous en dire plus.

— Abandonne les recherches, insista Thrance. Il n'y a plus d'espoir. Tu peux me faire confiance : c'est de cette manière que

les Quarante se dispersent, quand les transformations commencent.

— Tes Quarante, peut-être, rétorquai-je en secouant la tête. Pas les miens. Nous allons poursuivre les recherches pendant un petit moment.

— À ta guise, fit Thrance. Je pense que je ne vais pas attendre.

Il se leva, me salua courtoisement avec un sourire goguenard et commença à remonter le sentier. Bouche bée, je le regardai s'éloigner. Malgré sa patte folle, il avançait à une vitesse phénoménale et, en quelques instants, il fut à un lacet et demi au-dessus de nous sur le sentier sinueux.

— Thrance ! m'écriai-je, tremblant de fureur. Thrance !

Galli vint se placer à côté de moi et me prit par le bras.

— Laisse-le partir, dit-elle. Il est odieux et dangereux.

— Mais il connaît le chemin !

— Laisse-le aller. Avant qu'il ne se joigne à nous, nous sommes toujours débrouillés pour trouver notre chemin.

— Galli a raison, déclara Hendy qui venait d'arriver de l'autre côté. Nous serons beaucoup mieux sans lui.

Je savais qu'elles disaient vrai : ce Thrance à l'âme torturée nous avait été utile, mais il pouvait d'une seconde à l'autre devenir un élément perturbateur et une menace. Notre alliance n'avait jamais été exempte de réticences, un mélange de respect teinté d'inquiétude et de nécessité pratique. Mais sa transformation, bien que partielle, l'avait projeté dans un univers qui n'était pas le mien. Même s'il venait de notre village, il n'était plus entièrement l'un de nous. Il était devenu capable de tout. Absolument de tout. Il valait mieux qu'il s'en aille.

Nous passâmes encore deux heures à chercher Ment et Tull. Une longue chaîne de montagnards, formée d'au moins une trentaine d'hommes-insectes, traversa notre campement pendant que nous passions au peigne fin les cavernes et les crevasses alentour. Je les interrogeai au passage :

— Nous avons perdu deux des nôtres. Savez-vous où ils sont ?

Mais les hommes-insectes continuèrent à regarder droit devant eux, comme si je n'existais pas, et ils passèrent leur

chemin sans répondre ni même ralentir le pas. Je criai à Naxa de s'adresser à eux en Gotarza, espérant qu'ils comprendraient au moins la vieille langue. Il lança quelques syllabes gutturales dans leur direction, mais cela ne provoqua aucune réaction de leur part. Ils firent un écart pour nous éviter et disparurent dans le premier lacet. Je finis par me résigner à abandonner les recherches. Nous nous mîmes en route, ayant perdu Ment et Tull, ainsi que Thrance, comme nous pouvions du moins le croire à ce moment-là. Je m'abandonnai à des idées noires, me répétant que je ne valais rien comme chef, car j'étais profondément peiné de voir des membres de mes Quarante disparaître du groupe.

Nous atteignîmes au milieu du jour le pont naturel qui nous permettrait d'accéder au Royaume suivant. L'endroit était terrifiant : une fragile passerelle enjambant des gorges aux versants à pic, un pont ténu de pierre noire et luisante, en arc, si étroit qu'on n'y pouvait passer à deux de front et bordé des deux côtés par un gouffre insondable. Talbol et Thuiman, les premiers à atteindre les abords du pont, s'immobilisèrent, les yeux écarquillés, et refusèrent de s'aventurer dessus, car il semblait si fragile qu'il ne pouvait que s'effondrer sous le poids d'un homme. Ces deux-là n'avaient assurément pas une âme de héros, mais on ne pouvait leur en vouloir. J'aurais moi-même hésité un certain temps en découvrant cet abîme. Mais nous n'avions pas le choix, il nous fallait traverser. Quantité d'autres avaient dû nous précéder sur cette voie.

— Crois-tu qu'il va s'effondrer ? demanda Galli avec un rire jovial. Laisse-moi essayer ! S'il supporte mon poids, tout le monde pourra passer !

Sans attendre mon accord, elle s'engagea sur le pont, la tête haute, les épaules rejetées en arrière, les bras très écartés pour garder l'équilibre. Elle avançait rapidement et chacun de ses pas indiquait une confiance à toute épreuve. En arrivant de l'autre côté, elle se retourna et éclata de rire.

— Venez ! cria-t-elle. Il est aussi solide que possible !

Et tout le monde traversa, même si, pour certains, ce fut plus ardu que pour les autres. Nous pouvions utiliser les ventouses de nos orteils de manière à avoir la meilleure adhérence

possible, mais ce n'en était pas moins terrifiant. Le pont supportait notre poids, mais nous savions que tout faux pas nous était interdit. Chaliza était verte de peur quand elle s'y engagea ; je crus qu'elle allait perdre connaissance et basculer dans le vide à mi-chemin, mais elle finit par y arriver. Naxa passa à quatre pattes. Bilair traversa en tremblant de tous ses membres. Mais Kilarion s'y engagea à grandes enjambées, comme s'il était dans une vaste prairie, Jaif traversa le pont en chantant et Gazin franchit l'obstacle de sa démarche souple de Jongleur. Thissa sembla flotter au-dessus de l'arche de pierre. Traiben avança du pas de celui qui, bien que n'étant pas particulièrement adroit dans ce genre d'exercice, est déterminé à en finir au plus vite et c'est ce qu'il fit. La traversée d'Hendy fut pour moi un calvaire, mais elle ne montra ni crainte ni hésitation. Et mon tour vint enfin ; j'avais préféré passer le dernier comme si, en regardant mes compagnons par-derrière, j'avais pu les aider à garder l'équilibre par la seule force de mes prières. En avançant sur le pont, j'eus de bonnes raisons de maudire ma jambe torse, car, de son côté, j'avais du mal à trouver des points d'appui sur la pierre, mais j'avais appris à compenser la gêne causée par mon infirmité et acquis assez d'expérience en matière d'escalade pour maîtriser l'art de réduire ma concentration à un point situé juste devant mon nez. Je ne prêtai donc aucune attention aux courants d'air glacé qui montaient de l'abîme pas plus qu'aux reflets dansants du soleil sur les parois dénudées qui se dressaient à droite et à gauche ; je chassai de mon esprit la pensée du puits de ténèbres dans lequel je serais précipité si je posais un pied de travers ; j'avançai d'un pas, puis d'un autre, vidant mon esprit de tout ce qui pouvait distraire mon attention ; je sentis enfin Kilarion me saisir par une main et Traiben par la deuxième, et ils m'aidèrent à prendre pied de l'autre côté. Tout le monde avait franchi l'obstacle.

— Je sens une présence derrière nous, déclara soudain Thissa. Plus bas.

Et elle indiqua de la main l'autre côté du pont.

— Une présence ? Quelle présence ?

— Ment ? fit-elle en secouant la tête. Tull ? C'est possible.

Nous avions atteint une protubérance rocheuse battue par les vents, aux parois dénudées et abruptes, entièrement exposée à la férocité du soleil de midi qui, dans l'air raréfié de la haute montagne, était implacable. Je vis un éclair bleu déchirer le ciel au-dessus de nous, ce qui me parut fort étrange, car il n'y avait pas un nuage et, dans l'air sec et brûlant, les sinistres oiseaux noirs tournoyaient comme à l'accoutumée. Ce n'était assurément pas un endroit où j'avais envie de me reposer tranquillement et de traîner avec ma petite troupe. Mais c'eût été de la folie de ne pas se fier à l'intuition de Thissa. Je décidai de diviser le groupe : la majorité irait de l'avant sous la conduite de Galli afin de trouver un emplacement où nous pourrions prendre un peu de repos tout en reconnaissant le terrain, tandis que je resterais près du pont avec Thissa, Kilarion et une poignée d'autres pour voir si quelqu'un ou quelque chose venait de l'arrière.

Pendant un long moment, nous ne vîmes ni n'entendîmes rien, et Thissa commença à se demander si elle ne s'était pas trompée. Puis Kilarion poussa un cri. Nous nous dressâmes d'un bond, les yeux plissés pour nous protéger de la réverbération du soleil sur les parois de la gorge : une silhouette gravissait péniblement le sentier en spirale qui menait au pont.

L'éclat aveuglant du soleil m'empêchait de bien la discerner. Je crus voir des membres étirés, filiformes, un corps grêle, un reflet sur une peau grisâtre.

C'est un des hommes-insectes, fis-je avec une grimace de dégoût.

— Non, lança Traiben. Je crois que c'est Tull.

— Tull ? Mais comment... ?

— As-tu déjà vu un homme-insecte se déplacer seul ? me demanda-t-il. Regarde ! Regarde bien !

— Oui, c'est Tull, confirma Kilarion. Je reconnais son visage. Son visage, oui... mais ce corps...

La silhouette qui gravissait le sentier de l'autre côté du pont avançait à la manière des hommes-insectes, mais avec des gestes gauches, comme saisie d'ivresse. Elle ne semblait pas bien maîtriser les mouvements de ses membres étirés et manquait de trébucher à chaque pas. Puis elle s'arrêta, juste aux

abords du pont. Elle demeura indécise, oscillant sur ses jambes, battant l'air par à-coups de ses longs bras fluets. Elle fit un pas en avant et s'emmêla les jambes de telle sorte qu'elle se laissa tomber à genoux et resta collée au sol, incapable de se relever, l'air égaré. Je distinguai parfaitement son visage : c'était celui de Tull, oui, de Tull, il n'y avait pas à s'y tromper, avec ses traits anguleux et sa grande bouche souriante de clown. Mais elle ne souriait pas. Ses lèvres étaient tirées vers le bas, déformées en une affreuse grimace de terreur et de confusion.

— Il faut aller la chercher, dit Kilarion.

C'est ainsi que nous repassâmes le pont, lui et moi, sans prendre un instant pour nous interroger sur les risques de l'entreprise. Je n'en ai gardé aucun souvenir ; tout ce que je sais, c'est que je me retrouvai de l'autre côté, que je pris Tull par les bras et les jambes avec Kilarion et que nous lui fîmes franchir l'obstacle. Une seule convulsion de peur nous eût précipités tous les trois dans l'abîme. Mais elle se laissait porter comme un vieux bout de corde et nous avancions comme une entité à quatre jambes. Ce n'est qu'après être arrivés sains et saufs de l'autre côté du pont que nous nous laissâmes tomber par terre, tremblant et frissonnant comme deux hommes au dernier stade de la maladie. Puis Kilarion éclata de rire ; je l'imitai et nous tournâmes le dos pour de bon à cet horrible pont.

Les autres s'étaient arrêtés à un millier de pas, dans une petite cuvette boisée, au pied d'une montagne bistrée, tellement plissée et contournée qu'il semblait impossible d'imaginer depuis combien de temps elle existait. Nous leur amenâmes Tull et nos trois Guérisseurs se mirent aussitôt au travail, dans l'espoir de lui rendre sa véritable forme. Les autres détournèrent la tête, par respect pour les souffrances qu'elle endurait. Mais, la seule fois où je jetai un coup d'œil dans leur direction, je vis que Jekka l'avait prise dans ses bras et qu'il accomplissait les Changements avec elle, tandis que Malti et Kreod lui tenaient les mains. Tull était à demi redevenue elle-même, mais conservait encore à moitié sa nouvelle forme. Le spectacle était si affreux que je fermai aussitôt les yeux et m'efforçai, mais en vain, d'effacer l'image de mon esprit.

Il fallut deux heures pour la rendre à sa forme première et, même quand ce fut fait, elle conserva un je ne sais quoi de bizarre, un étirement léger des membres, une touche de gris sur la peau dont elle ne pourrait jamais se débarrasser. Pas plus qu'elle ne pourrait jamais retrouver la gaieté dont un Clown doit faire montre, ou du moins qu'il doit être capable de feindre en toutes circonstances. Mais j'étais heureux de la savoir de retour parmi nous. Il ne me semblait pas séant de lui demander pourquoi elle avait choisi de s'en aller à la dérobée, ni ce qui l'avait poussée au beau milieu de sa transformation à revenir vers nous ; c'étaient les secrets de Tull et ils lui appartenaient.

Elle affirma que nous ne reverrions jamais Ment. Il faisait maintenant partie du Royaume du Sembitol. Comme je pensai qu'elle disait vrai, nous ne perdîmes pas de temps à l'attendre.

Nous prolongeâmes un peu la halte pour nous remettre des frayeurs de la traversée du pont, puis nous nous engageâmes dans cette nouvelle contrée formée de très anciennes couches inclinées et renversées de roche grise. Nous n'avions pas marché depuis une demi-heure sur le sentier raboteux, infesté de lézards, quand nous tombâmes sur Thrance, tranquillement adossé à un énorme rocher, au bord de la piste. Il nous salua très aimablement de la tête et se leva pour prendre sa place dans la colonne, sans dire un mot.

Thrance nous informa que nous venions de pénétrer dans le Royaume du Kvuz. Il n'avait pas poussé ses explorations plus haut que ce Royaume qui, selon lui, était de loin le plus sinistre de tous.

— Pourquoi le plus sinistre ? lui demandai-je en songeant à l'existence sordide des prisonniers attachés par leur longue queue dans la caverne du Kavnalla et à l'apparente inhumanité des êtres à la peau grise et aux membres filiformes, soumis au Sembitol, qui arpentaient inlassablement les sentiers de haute montagne.

— Ici, répondit Thrance avec un haussement d'épaules, chaque homme est en guerre contre tous ses semblables. C'est le pire endroit que l'on puisse imaginer, mon garçon. Tu verras si je n'ai pas raison.

La beauté était assurément absente de ce Royaume. C'était un pays desséché, tout ridé, rappelant le morne plateau qu'il nous avait fallu si longtemps pour traverser, mais à l'aspect encore plus rude. Après avoir longé de petites montagnes en cône qui crachaient du feu, de la fumée et d'où s'échappaient des gaz à l'odeur pestilentielle, il nous fallut traverser une plaine noire, une sorte de mer de cendres où le sol craquait sous nos pas. De tous côtés nous voyions des lacs taris et des cours d'eau à sec dont il ne subsistait qu'un lit de rocaïlle. Chaque rafale de vent soulevait des nuages de poussière fine. De loin en loin, quelques gouttes d'eau sortaient de terre en formant des bulles et autour poussaient de pauvres bouquets d'arbustes au tronc noueux et aux ternes feuilles noires. Les seuls êtres vivants, qui s'enfuyaient à notre approche, étaient des animaux livides, dépourvus de pattes, ressemblant à des vers, mais longs comme le bras d'un homme et au corps entièrement couvert de courts piquants. Ils s'éloignaient avec une étonnante rapidité en se

tortillant sur le sol sablonneux et disparaissaient précipitamment dans des nids souterrains.

J'avais du mal à imaginer comment une colonie aurait pu prospérer dans ce morne désert. En fait, j'avais la conviction que c'était un Royaume sans habitants et je fis part à Thrance de mes réflexions.

— Regarde là-bas, dit-il en montrant, sur notre gauche, une rangée de monticules érodés. Tu vois ces buttes ? C'est le Royaume.

— Quel Royaume ? Où donc ?

— Tu vois des trous, tout près du sol ? C'est là, à l'intérieur, qu'il se trouve.

En plissant les yeux pour me protéger de l'éclat du soleil, je parvins à distinguer, réparties de-ci de-là au pied des collines, de petites ouvertures à peine assez larges pour laisser le passage à un homme. On eût dit des terriers creusés par des animaux fouisseurs. Thrance me fit signe d'avancer et nous nous rapprochâmes. Je vis devant chacun des trous de petits faisceaux de pieux pointus fichés en terre pour former une sorte de palissade. Dans chaque ouverture des yeux brillants et soupçonneux étaient braqués sur moi.

— Ce sont leurs maisons, déclara Thrance d'une voix chargée de mépris. Ils restent terrés dans l'obscurité, chacun chez soi, tapis du matin au soir dans leur trou. Personne ne fait confiance à personne. Ils sont prêts à se battre contre tous les autres. Chacun dispose d'un moment pour sortir et se procurer de la nourriture. Si par hasard ils sont deux à sortir en même temps et qu'ils se rencontrent, l'un des deux périra. Ils sont persuadés que la population du Royaume est trop importante pour qu'il y ait à manger pour tout le monde et qu'il leur faut éliminer les autres pour espérer survivre.

— À quelle espèce appartiennent-ils ? demandai-je, stupéfait de ce que j'entendais.

— Ce sont des Transformés, répondit Thrance de sa voix éraillée, avec un petit rire. Des Pèlerins qui se sont égarés. Ils sont venus jusqu'ici, ont décidé de ne pas aller plus loin et se sont terrés dans ces trous.

Un éclair de fureur passa dans ses yeux.

— Sais-tu ce que je ferais, mon garçon, si nous avions le temps ? reprit-il. J'allumerais des feux, je les enfumerais, l'un après l'autre, et je les tuerais à coups de gourdin quand ils sortiraient de leur trou. Ce serait la chose la plus charitable à faire. Ils mènent une existence de morts vivants.

Pendant toute cette conversation, nous avons continué à marcher d'un bon pas. Les autres aussi avaient remarqué les trous et les yeux mystérieux au regard soupçonneux. Je vis Galli faire précipitamment les signes sacrés, Traiben tourner la tête avec une profonde curiosité et Kilarion, un sourire stupide sur les lèvres, pousser le petit Kath du coude pour l'inviter à regarder.

Hendy vint à ma hauteur et me saisit par le bras.

— Les as-tu vus, Poilar ? As-tu vu ces yeux ?

— Ce sont les habitants de ce Royaume, répondis-je en hochant la tête.

— Dans ces petits trous ?

— Ce sont leurs maisons. Leurs palais.

— Des humains ? s'écria-t-elle. Qui vivent là-dedans ?

Et ses doigts s'enfoncèrent si profondément dans ma chair que je grimaçai.

Juste à ce moment-là, à un coude du sentier, nous nous trouvâmes nez à nez avec un des habitants de ce Royaume. Il fut encore plus surpris que nous de cette rencontre. Ce devait être l'heure de son repas, car il était éloigné d'une douzaine de pas de son terrier et se dirigeait vers une source suintant au pied d'une déclivité, à une cinquantaine de pas de là. Il s'arrêta en nous voyant, pétrifié d'horreur, les yeux exorbités ; puis il découvrit de longs crocs jaunis et commença de faire claquer rapidement sa langue en émettant des sons si aigus et si forts que s'ils avaient été des couteaux, nous eussions tous été percés d'outre en outre.

Cet habitant du Royaume du Kvuz était un être répugnant, chez qui je ne percevais pas la plus petite trace d'humanité. Il était aplati sur le sol, un peu comme un serpent, mais un serpent pourvu de membres ; ses jambes étaient minuscules, atrophiées, mais ses bras, bien que courts, étaient fort développés et à l'évidence très musclés, et ils se terminaient par

des griffes hideusement recourbées. Il était nu et glabre, avec une peau incolore qui pendait autour de son corps décharné et son visage, boursoufflé, déformé par la peur et la haine, était tout en yeux et en bouche, avec des fentes à peine visibles en guise de narines, mais pas la moindre trace d'oreilles.

On avait envie de pleurer devant tant de laideur, mais aussi à cause de cette vie misérable et de la terrible transformation qu'il avait subie, car, si Thrance avait dit vrai, c'était, ou cela avait un jour été quelqu'un de notre espèce.

— Vermine ! hurla Thrance. Monstre !

Il ramassa une grosse pierre et s'apprêta à la lancer, mais je la lui arrachai de la main. L'être hideux leva les yeux vers moi et me considéra avec une telle stupéfaction qu'il interrompit fugitivement ses claquements de langue. Puis il saisit la pierre à son tour et la lança sur moi d'un revers de la main presque négligent. J'eus à peine le temps de baisser la tête. La pierre qui siffla à mes oreilles avait été lancée avec assez de force pour me fracasser le crâne.

— Tu vois ? s'écria Thrance. Tu vois comment ton geste charitable est récompensé ?

Il se baissa pour prendre une autre pierre et je crois que cette fois je l'aurais laissé faire. Mais la créature monstrueuse avait déjà fait demi-tour et filait vers son terrier à une vitesse stupéfiante, le ventre au sol, comme les animaux hérissés de piquants et dépourvus de pattes que nous avons vus s'enfuir en se tortillant. En quelques instants, elle fut hors de portée. Nous la vîmes qui nous observait avec des yeux haineux, dans l'obscurité de son trou. Elle lança à intervalles son cri sinistre, jusqu'à ce que le dernier d'entre nous eût disparu.

En passant devant l'endroit où l'eau suintait, nous vîmes le corps d'un de ses congénères, couché sur le flanc et déjà en décomposition. Une rencontre avait eu lieu récemment et une vie avait été prise. Ce n'était pas la seule : de petits tas d'ossements blanchis, disséminés autour du point d'eau, tombaient lentement en poussière sous le soleil implacable. Je poussai du pied un de ces squelettes et vis que la transformation s'était effectuée jusqu'aux os ; les jambes, bien que réduites à de

simples appendices rabougris, avaient conservé leur structure osseuse.

Nous bûmes un peu d'eau – saumâtre, mais il fallut nous en contenter – avant de reprendre notre route.

Tel était le Royaume du Kvuz. Nous le traversâmes aussi vite que possible, car Thrance n'avait pas menti : l'endroit était véritablement sinistre. Chacun des Royaumes que nous avions traversés proposait une transformation différente aux Pèlerins incapables de résister à cette tentation. Le Kavnalla leur offrait une existence faite de pitoyable impuissance, le Sembitol un austère renoncement à toute individualité et le Kvuz l'isolement total, lugubre. Je me demandai quel attrait avaient pu y trouver ceux qui avaient choisi de vivre en ce Royaume ; ou plutôt quelle faiblesse de caractère avait pu pousser certains Pèlerins à en faire leur nouvelle patrie. Je constatai, et ce n'était pas la première fois, que le Mur était un révélateur, mais la nature de l'épreuve et l'essence de la réaction du Pèlerin demeuraient un mystère pour moi. Je savais seulement qu'au milieu des épreuves redoutables de l'ascension, le Mur offrait de mystérieuses tentations et que les éléments les plus faibles de chacun des Quarante étaient révélés par la force de l'invisible et secret feu du changement, agissant sous une forme différente selon les régions du Mur où l'on se trouvait.

De loin en loin, à mesure que nous avançons, nous remarquions des yeux fixes et brillants à l'entrée d'un trou creusé à flanc de colline, et, à chaque point d'eau, nous tombions sur des cadavres ou des ossements pulvérulents. Il nous fut même donné d'assister de loin à un combat entre deux des hommes-serpents qui s'étreignaient avec fureur en se tortillant désespérément.

Le sentiment de peur était tel dans ce Royaume que nous restions très près les uns des autres, marchant côte à côte chaque fois que c'était possible. Je demandai à Traiben s'il comprenait ce qui pouvait inciter un Pèlerin à faire défection pour s'installer ici ; il répondit en haussant les épaules que ceux qui y vivaient devaient avoir perdu la faculté de raisonner devant les difficultés de l'ascension et qu'ils avaient choisi de devenir des troglodytes, car ils ne se sentaient pas capables de

surmonter de nouvelles épreuves. La réponse ne me parut gère satisfaisante, mais je dus m'en contenter.

Après quoi, je surveillai attentivement tous les membres du groupe, pour le cas où l'envie aurait pris l'un d'eux de suivre leur exemple. Mais aucun ne fut tenté de le faire.

Le pays était décidément inhospitalier dans tous les domaines. Nous entendîmes de nouveau des coups de tonnerre et nous vîmes des éclairs bleus, ce qui peut paraître bizarre quand rien n'indique qu'il va pleuvoir. Mais c'étaient des oiseaux qui les provoquaient, des oiseaux-foudre volant en rase-mottes et projetant de leur croupion des décharges de feu qui laissaient des traces noires sur le sol. Ijo le Clerc fut atteint au bras, mais la brûlure était sans gravité. Nous chassions les oiseaux-foudre en lançant une grêle de pierres, mais l'un d'eux revenait parfois à l'assaut et perforait le sol de ses projections ardentes. Un jour, nous vîmes rouler vers nous quelque chose qui ressemblait à une énorme roue de pierre aux bords tranchants ; mais il s'agissait d'une sorte d'animal dont c'était la manière de chasser. Il passa si près de Malti la Guérisseuse que je crus qu'elle allait avoir la jambe arrachée, mais elle s'écarta d'un bond au dernier moment. Talbol et Thuiman renversèrent l'animal à l'aide de leur gourdin ; dans cette position, il lui était impossible de se redresser et nous l'achevâmes à grands coups de gourdin.

Nous rencontrâmes d'autres animaux, tous aussi repoussants, mais nous réussîmes à les éviter et il n'y eut pas de blessé.

En chemin, Thrance nous divertissait en racontant des histoires sur ce qu'il avait vu pendant ses années d'errance en altitude. Il nous parlait d'autres crêtes habitées, de tel ou tel étrange Royaume, du faux Sommet qui n'aboutissait nulle part et avait coûté la vie à tant de Pèlerins qui avaient perdu des mois, voire des années, à parcourir vainement ses pentes. Il nous parla des Buveurs d'Étoiles qui vivaient sur une pointe de relief élevé et tiraient du ciel une énergie leur permettant de vagabonder librement toute la nuit, comme des dieux, mais qui devaient regagner leur corps avant l'aube pour ne pas périr. Il

nous parla de ces endroits où les mirages devenaient réels et où la réalité se transformait en mirage ; des violentes tempêtes de la haute montagne où les nuages se coloraient de cinquante teintes et où de gigantesques baleines des vents aux couleurs de l'arc-en-ciel voguaient placidement dans le ciel. Il nous parla aussi, comme Naxa l'avait fait un jour, du Pays des Doubles, renversé au-dessus du Sommet et où vit notre autre moi dans une vie au-delà de la vie, qui nous observe avec une bienveillance amusée et glousse de plaisir quand nous commettons des erreurs ou quand on nous cause du tort, car lui est un être parfait.

— Quand nous serons plus haut, dit Thrance, nous verrons la cime du Pays des Doubles pointée vers le bas, touchant presque le Sommet. Et il paraît que vivent là-haut des Sorcières qui sont en contact avec le Double Monde et qui pourront nous projeter dans des rêves où il nous sera possible de consulter notre autre moi et de profiter de ses conseils.

Je demandai à Thissa ce qu'elle en pensait. Elle haussa les épaules et me répondit que Thrance parlait de choses dont il ne savait rien, qu'il inventait des histoires à dormir debout.

Cela me parut très vraisemblable. Thrance reconnaissait lui-même ne jamais avoir dépassé le Royaume du Kvuz et, même s'il avait passé des années à cette altitude où il avait probablement entendu nombre de récits de voyageurs, rien ne prouvait que ni ce qu'on lui avait raconté ni ce qu'il nous disait ne reposait sur un fond de vérité. Cela me rappelait les pompeuses leçons de nos années de formation à Jespodar, les histoires de rochers dansants, de démons arrachant leurs membres pour les lancer sur les Pèlerins, de morts qui marchaient avec des yeux derrière la tête. Les récits de Thrance me rappelaient par trop les histoires racontées aux jeunes et crédules aspirants Pèlerins par ces instructeurs qui n'ont jamais quitté leur village et ignorent tout de ce qu'ils sont censés enseigner. Nous avons vu d'étranges choses sur Kosa Saag, mais rien de ce genre, du moins pas encore. Et je me répétais encore une fois que le Mur est un monde en soi et que la vérité de sa nature ne peut être connue que de ceux qui vont la chercher eux-mêmes.

Les histoires de Thrance, même si elles n'étaient pas vraies, avaient le mérite de nous distraire et c'est ce dont nous avions le plus besoin pendant la traversée de cette contrée sinistre. Nous osions à peine dormir la nuit, de crainte de découvrir à notre réveil un des habitants du Royaume du Kvuz rampant parmi nous et découvrant ses crocs jaunis pour nous sauter à la gorge. Mais les oiseaux-foudre pouvaient aussi nous attaquer à la faveur de l'obscurité ou bien une roue énorme foncer au milieu de notre campement. Rien de tout cela ne se produisit, mais nous ne pouvions chasser ces dangers de notre esprit.

Nous atteignîmes enfin les abords de la frontière du Royaume du Kvuz. Mais cela n'avait rien de très rassurant, car, depuis plusieurs jours, une grande masse sombre avait commencé à apparaître au loin, juste devant nous. En nous approchant, il nous fallut nous rendre à l'évidence cruelle : une large et imposante paroi verticale se dressait devant nous, une haute barrière fermait le morne plateau et nous nous trouvions une fois de plus devant un mur à l'intérieur du Mur. Il nous faudrait assurément l'escalader si nous voulions poursuivre notre Pèlerinage, mais elle paraissait si abrupte que la chose était inimaginable.

Nous avions déjà eu à affronter ce genre d'obstacle et les difficultés du Mur nous avaient aguerris. Nous étions farouchement résolus à atteindre le Sommet et, après être arrivés aussi loin, aucun obstacle ne pourrait nous en dissuader. Mais, quand je demandai à Thrance s'il connaissait un chemin qui nous permettrait de franchir la terrifiante paroi, il eut d'abord son haussement d'épaules devenu familier et me répondit avec son détachement habituel :

— Je n'ai jamais réussi à aller plus loin. Il n'y a pas, à ma connaissance, de moyen de l'escalader.

— Mais le Sommet...

— Oui, fit-il, comme si j'avais proféré des sons dénués de sens. Le Sommet, le Sommet, le Sommet.

Sur ce, il me planta là et s'éloigna en riant tout seul.

Arrivés juste au pied de l'à-pic impressionnant, nous découvrîmes, comme c'est souvent le cas, que des fissures et des saillies, des crevasses et des cheminées nous permettraient

probablement de l'escalader. Mais l'entreprise s'annonçait extrêmement périlleuse et nous avions perdu la majeure partie de nos cordes et de notre équipement dans l'éboulement de rochers qui avait failli nous ensevelir sur les pentes dominant le Royaume des Fondus.

J'étais au pied de l'obstacle, la tête levée, songeant à la terrible épreuve qui nous attendait, en compagnie de Kilarion, Traiben, Galli et Jaif quand ce dernier me tapota le coude et me demanda doucement de me retourner. Je pivotai rapidement sur moi-même.

Une étrange silhouette encapuchonnée venait de sortir de l'ombre comme une apparition et s'avancait vers nous d'une démarche lente et malaisée.

Quand il fut devant nous, l'inconnu repoussa le capuchon de sa robe, découvrant un visage comme je n'en avais jamais vu. Son corps aussi était d'aspect étrange, plus encore que celui de Thrance. Mince, grand, raide, il avait un port très curieux, comme si son corps était soutenu par une ossature très différente de la nôtre. Il avait des jambes trop courtes pour son torse, les épaules de guingois, des yeux anormalement enfoncés ; son nez, ses oreilles et ses lèvres, bien qu'aisément reconnaissables, ne ressemblaient guère aux nôtres. Il y avait aussi quelque chose qui n'allait pas dans ses mains. D'où je me tenais, je ne pouvais en être sûr, mais j'avais l'impression qu'en comptant ses doigts, je ne trouverais pas le nombre habituel, qu'il n'y en aurait que quatre à chaque main, cinq au plus. Et je ne voyais pas de ventouses. La peau de l'inconnu était très pâle, comme si elle était morte depuis longtemps, et ses cheveux, souples et touffus, ressemblaient à de l'étope noire. Sa respiration était sifflante et saccadée. Je me dis que je devais être en présence d'un autre Transformé, encore un de ces grotesques dont sont abondamment peuplés les Royaumes du Mur. Surpris et alarmé, j'eus un mouvement instinctif de recul, mais je me retins en voyant que le nouveau venu était à l'évidence très las et affaibli, comme si, après avoir longtemps erré dans la montagne, il était presque arrivé au bout de ses forces.

Il tenait à la main un petit instrument, une boîte qui avait le brillant du métal. Il la leva et des phrases sortirent de la boîte. Mais un accent marqué, très bizarre, les rendait inintelligibles, à tel point que je ne me rendis même pas compte de prime abord que l'inconnu s'exprimait dans notre langue. Il toucha ensuite quelque chose sur le dessus de sa petite boîte et répéta ce qu'il avait dit, mais, cette fois, curieusement, ses paroles articulées d'une voix douce, presque faible, étaient plus faciles à comprendre.

— S'il vous plaît... amis... Je ne vous veux pas de mal, amis...

Je le regardai, les yeux écarquillés, incapable de parler. Cet être dépassait en étrangeté tout ce que j'avais jamais vu. Et la voix sortant de la boîte semblait venir d'outre-tombe.

— Me comprenez-vous ? demanda-t-il.

Je hochai la tête en silence.

— Bien, poursuivit l'inconnu. Et avez-vous l'intention d'escalader cette paroi ?

— Oui, répondis-je, ne voyant aucun mal à cela.

— Bien. Si vous le faites, je vous demanderai de m'emmener avec vous. Il y a des amis qui m'attendent en haut et je n'arriverai jamais à grimper tout seul.

Je regardai mes compagnons et ils me rendirent mon regard. Nous étions tous bien incapables de dire quel genre de créature pouvait être ce voyageur épuisé ; même s'il nous ressemblait au premier aspect avec deux bras, deux jambes, une tête et la station verticale, les différences semblaient presque aussi grandes que les similitudes, peut-être encore plus.

Je songeai que, même pour un Transformé, il était décidément très étrange. À moins que ce ne fût pas un Transformé, mais encore autre chose, un dieu, un démon ou bien un personnage sorti d'un rêve, qui se serait mué en être de chair et de sang. Mais, dans ce cas, pourquoi aurait-il eu l'air si fatigué ? Un être surnaturel était-il sensible à la fatigue ? Ou bien cette apparence de profonde lassitude et de fragilité n'était-elle qu'une manière d'illusion destinée à nous abuser ?

Il tendit la main vers moi. Comme pour m'implorer, me supplier...

— Ce serait vraiment très aimable. Mes amis m’attendent, répéta-t-il. Mais je ne peux pas... il m’est impossible de...

— À quelle espèce appartenez-vous ? demandai-je en faisant dans sa direction quelques-uns des signes sacrés. Si vous êtes un démon ou un dieu, je vous conjure par tout ce qui est saint de dire la vérité. Répondez-moi : êtes-vous un démon ? Un dieu ?

— Non, dit-il.

Et son visage se retroussa sur un côté en une expression qui pouvait passer pour un sourire.

— Je ne suis pas un démon. Pas un dieu non plus. Je suis un Terrien.

Ce mot n’avait aucun sens pour moi. Je lançai un regard interrogateur à Traiben qui secoua la tête en signe d’ignorance.

— Un Irtiman ? demandai-je.

— Oui, un Irtiman.

— S’agit-il d’une variété de Transformés ?

— Non.

— Ni d’un démon, ni d’un dieu... Vous me le jurez ?

— Pas un démon, absolument pas. Je le jure. Et, si j’étais un dieu, je n’aurais pas besoin de votre aide pour remonter en haut de la montagne. N’est-ce pas ?

— C’est vrai, répondis-je en songeant que les dieux peuvent toujours mentir, si tel est leur bon plaisir. Mais je préférerais ne pas y penser.

— Et ces amis dont vous parlez, poursuivis-je, ceux qui vous attendent en haut, ce sont aussi des Irtimen ?

— Oui. Ils sont comme moi. Ils sont de ma race. En tout, nous sommes quatre.

— Tous des Irtimen ?

— Oui.

— Et que sont les Irtimen ? demandai-je.

— Nous venons de... d’un endroit qui est très loin d’ici.

Ce devait être vrai. Un endroit très lointain et très différent. J’essayai d’imaginer tout un village peuplé de gens qui lui ressemblaient. Je me demandai comment étaient leurs Maisons, leurs rites, leurs coutumes.

— À quelle distance ? demandai-je.

— Très loin. Nous sommes venus en visiteurs. En explorateurs.

— Ah ! des explorateurs ! Venus de très loin.

Je hochai longuement la tête comme si je comprenais. D'ailleurs, j'avais peut-être compris. Ces Irtimen devaient appartenir à l'un des peuples inconnus qui, à ce que l'on racontait, vivaient de l'autre côté du Mur, au-delà des terres placées sous la domination du Roi, dans des contrées lointaines où personne de notre village ne s'était jamais aventuré. Ce devait être pourquoi son aspect était si étrange. Mais je me trompais. Il venait de beaucoup plus loin que l'autre côté du Mur, plus loin qu'aucun de nous ne pouvait l'imaginer.

— C'est la haute montagne que nous voulions explorer, reprit-il, juste les sommets. Mais j'ai pris la décision de descendre un peu, afin de me faire une idée des conditions de vie à cette altitude et maintenant je suis incapable de remonter, car cette paroi est trop difficile pour moi. Et mes amis m'ont informé qu'ils ne peuvent pas descendre pour venir à mon secours. Ils disent qu'ils ont leurs propres problèmes. Qu'il ne leur est pas possible pour l'instant de me prêter assistance.

Il s'interrompit un moment, comme si ce discours lui avait demandé un grand effort et l'obligeait à reprendre son souffle.

— Vous êtes des Pèlerins, n'est-ce pas ? Vous venez des basses terres ?

— Oui, c'est bien cela.

Une nouvelle question me vint à l'esprit, mais j'eus une hésitation ; j'avais presque peur de la poser.

— Vous dites que vous êtes allé tout en haut, fis-je au bout de quelques instants. Que vous avez atteint le Sommet ?

— Oui.

— Avez-vous vu les dieux ? Les avez-vous vus de vos propres yeux ?

Ce fut au tour de l'inconnu d'hésiter, ce qui m'étonna. Pendant quelques secondes, je n'entendis que le bruit de sa respiration sifflante, comme un soufflet de forge.

— Oui, répondit-il très doucement. Oui, j'ai vu les dieux.

— Vraiment ?

— Vraiment.

— Au Sommet ? Dans leur palais ?

— Oui, au Sommet, dit l'Irtiman.

— Il ment, lança sèchement Thrance.

Sa voix rauque me surprit. Il s'était approché discrètement pendant que nous parlions et je ne l'avais pas vu arriver.

Agacé, je lui fis signe de se taire.

— À quoi ressemblent-ils, les dieux du Sommet ? demandai-je à l'Irtiman. Dites-moi. Dites-moi à quoi ils ressemblent.

L'inconnu devint nerveux et mal à l'aise. Il fit quelques pas, il fouilla de la pointe de sa botte dans le sable, il fit passer dans son autre main la petite boîte de métal. Puis il tourna vers moi ses yeux étrangement enfoncés.

— Il vous faudra aller le découvrir par vous-mêmes, déclara-t-il enfin.

— Tu vois ? s'écria Thrance. Il ne sait rien ! Rien du tout !

— Si vous êtes des Pèlerins, poursuivit calmement l'Irtiman sans prêter attention aux exclamations de Thrance, il vous incombe de découvrir seuls les vérités profondes, sinon votre Pèlerinage n'aura plus de sens. Vous le savez bien. Qu'est-ce que cela vous apportera si c'est moi qui vous dis à quoi ressemblent les dieux ? Dans ce cas, vous auriez mieux fait de rester dans votre village et de lire des livres.

— Vous avez raison, acquiesçai-je en hochant lentement la tête.

— Bien. Ne parlons pas des dieux tant que nous sommes ici. Vous êtes d'accord ? Terminez votre Pèlerinage, mes amis. Vous découvrirez à quoi ressemblent les dieux quand vous serez arrivés tout en haut et que vous paraîtrez enfin devant eux.

— D'accord, fis-je, car je savais qu'il disait vrai. Nous devons terminer notre Pèlerinage. Aller jusqu'au Sommet... jusqu'à la demeure des dieux...

— Alors, vous m'emmenez avec vous ? demanda l'Irtiman.

De nouveau, je fus long à répondre. L'emmener avec nous ? Pour quoi faire ? Que représentait-il pour moi ? Il n'avait pas sa place dans les Quarante. Et il n'était même pas de notre race. Nous avons le devoir d'aider les nôtres, mais ce devoir ne s'étend pas aux habitants des autres villages et encore moins à ceux qui appartiennent à une race étrangère. De plus, cet

Irtiman avait l'air à moitié mort, plus qu'à moitié, même. À quoi bon s'imposer une telle charge ? Il serait déjà bien assez difficile d'aider les plus faibles de nos Pèlerins, Bilair, Ijo, Chaliza et quelques autres, à se hisser jusqu'au sommet de l'abrupt.

Et puis il y avait Thrance, tel un ange noir, qui sifflait dans mon oreille les arguments qui se bousculaient déjà dans mon esprit.

— Laisse-le ! Laisse-le ! Il n'a plus de forces ! Ce sera un fardeau. Il n'est rien pour nous, rien du tout !

Je crois que ce furent les exhortations venimeuses de Thrance et l'éclat haineux de son regard qui firent pencher la balance en faveur de l'Irtiman. Cela et le sentiment que, si je l'abandonnais au pied de l'obstacle dans l'état d'épuisement extrême où il se trouvait, il n'y avait guère de chances qu'il puisse survivre très longtemps. Ce qui signifiait que j'aurais sa mort sur la conscience. Et de quel droit Thrance me dicterait-il la conduite à suivre, lui qui ne faisait même pas partie de nos Quarante ? Ne nous avait-il pas demandé lui aussi de le prendre avec nous et n'avions-nous pas accepté ? Comment pouvait-il maintenant refuser à autrui le même geste de bienveillance ? Je fis rapidement du regard le tour des visages qui m'entouraient, ceux de Traiben, Galli, Jaif, tous gens de bonne volonté, à l'âme pure, à l'esprit exempt du venin qui avait infecté Thrance. Et sur ces visages je lus un assentiment unanime.

— D'accord, dis-je à l'Irtiman. Nous allons vous emmener.

L'homme est parfois tenu de faire un geste de ce genre par pure charité, sans se préoccuper de savoir s'il suit la voie de la sagesse. Thrance, qui n'avait guère la compréhension de ces choses, poussa un grognement de dépit et s'éloigna en grommelant. Je suivis avec un regard de mépris et de colère mêlés son large dos déformé, asymétrique. Mais je sentis un peu de pitié qui venait tempérer mon mépris.

Avant d'entreprendre l'ascension de l'à-pic, je sortis la statuette de Sandu Sando le Vengeur que m'avait remise contre mon gré cette folle de Streltsa devant la borne de Denbail et que j'avais conservée dans mon sac depuis notre départ. J'eus l'impression que ce jour où nous avions atteint les limites

supérieures du village remontait à mille dizaines d'années et je n'avais que rarement eu l'occasion d'y repenser. Mais je tenais à avoir la protection des dieux dans la terrible épreuve qui allait nous être imposée et même si le Vengeur n'était pas la divinité la plus appropriée à invoquer en la circonstance, la petite idole était le seul objet de piété dont je disposais. Je fis donc passer un bout de cordelette entre ses jambes, le nouai sur son petit pénis en érection et l'attachai autour de mon cou. Je demandai ensuite à Thissa d'exercer un charme pour l'escalade et ordonnai à tout le monde de s'agenouiller pour prier. Thrance se laissa, lui aussi, tomber à genoux mais je préférais ne pas savoir quel genre de prière il faisait ni à qui elle était adressée. Seul l'Irtiman resta debout, mais je crus voir ses lèvres remuer silencieusement. Puis nous commençâmes l'ascension.

Cela faisait bien longtemps que nous n'avions pas eu à effectuer une escalade de ce genre, sur une paroi rocheuse à pic et, même si notre longue marche d'un palier à l'autre de Kosa Saag nous avait extrêmement endurcis, notre résistance était quelque peu entamée. De plus, comme je l'ai déjà dit, nous avions perdu la plupart de nos cordes et de nos crampons, la majeure partie de notre matériel.

Nous allions donc devoir compter sur notre adresse, sur notre agilité, bien sûr, et aussi sur la chance, mais, par-dessus tout, sur la bienveillance des dieux. Il nous faudrait calculer avec la plus grande précision chacun de nos gestes sur cette paroi terrifiante. L'angle auquel nous pencher pour prendre appui sur la roche inclinée, l'équilibre à conserver entre la poussée d'un pied et la recherche d'appui de l'autre, le déplacement du poids du corps à chaque prise nouvelle, le placement des doigts dans les fissures dont notre vie dépendrait. Le cas de l'Irtiman exigeait certaines mesures particulières qu'il fallait prendre sur-le-champ ; avec une partie de la corde qui nous restait, nous confectionnâmes une sorte de panier ; je fis passer une extrémité de la corde autour de ma taille, laissant l'autre au solide Kilarion qui l'accepta avec sa bonne volonté coutumière, tandis que l'Irtiman était solidement attaché au milieu. Cela signifiait qu'il nous faudrait, à Kilarion et à moi, grimper en suivant une progression parallèle quelles

que soient les différences de surface de la paroi que nous pourrions rencontrer chacun de notre côté. Mais je ne voyais pas d'autre solution. Kilarion aurait transporté l'Irtiman sur son dos, si je le lui avais demandé, mais il n'en était pas question. C'est moi qui étais responsable de la présence de l'étranger parmi nous et il m'incombait donc de partager les risques et les efforts pour le hisser jusqu'au sommet de l'abrupt.

Nous laissâmes le reste de corde aux grimpeurs les moins habiles, des femmes pour la plupart, auxquelles furent ajoutés Naxa et Traiben. Naxa ne cacha pas sa satisfaction, mais Traiben refusa de s'encorder, probablement parce qu'il en avait assez de toutes les faveurs de ce genre que je lui avais faites depuis notre départ, ou bien parce qu'il trouvait la situation gênante. Il fut d'ailleurs l'un des premiers à attaquer l'ascension, avec une célérité et un air de défi tels que mes craintes furent encore plus vives qu'à l'accoutumée.

Mais, dès le pied de l'à-pic, nous grimpâmes avec une précision et une maîtrise extraordinaires, dignes d'un groupe de fourmis, progressant verticalement sur la paroi rocheuse comme si nous marchions tranquillement sur une surface horizontale. Ce n'était évidemment pas si simple que cela. En nombre d'endroits, la pente, bien que raide, était pourtant tout à fait à notre portée et il nous suffisait pour avancer rapidement de nous pencher légèrement et de nous aider des mains pour assurer notre prise sur la saillie suivante. Là où la roche était lisse, nous avions toujours de quoi prendre un point d'appui. Je me trouvai à un moment dans une situation difficile où la seule voie à suivre consistait à franchir une étroite cheminée où il me fallait m'arc-bouter des pieds d'un côté en prenant appui sur le dos de l'autre, mais Kilarion m'attendit et m'aida même à franchir l'obstacle en tirant la corde avec laquelle nous étions attachés, ce qui me permit de soulager ma jambe torse.

Tout le monde progressait donc régulièrement. Je risquais de temps en temps un coup d'œil vers les autres et constatais que personne ne musardait. Galli s'était encordée avec Bilair, Traiben se trouvait plus haut que moi, Jekka et Malti grimpaient côte à côte, il y avait aussi Grycindil, Fesild et, plus loin, Naxa et Dorn. Nous étions éparpillés sur toute la paroi. Sur

ma gauche, à une certaine distance, Thrance effectuait l'ascension tout seul, pivotant, se tortillant, se tordant en tous sens tel un animal rampant qui doit former une boucle de son corps à chaque mouvement sur le sol de la forêt. Quand son regard croisa le mien, il m'adressa un sourire féroce, comme pour me dire : *Tu espères que je vais tomber, hein ? Il n'y a aucune chance, mon garçon, absolument aucune chance !* Mais il se trompait sur mes sentiments : je ne lui voulais aucun mal.

Puis je détournai les yeux pour m'absorber entièrement dans l'effort exigé par ma propre ascension. Je ne prêtai plus d'attention à rien d'autre qu'à la nécessité de trouver la prise suivante, puis la suivante et encore celle d'après.

Une pensée affreuse commença à me tarauder : et si la facilité inattendue de l'ascension endormait notre vigilance pour causer notre perte quand nous serions arrivés assez haut ? J'eus brusquement la vision de la montagne se secouant furieusement pour se débarrasser de nous comme on chasse des insectes et précipitant dans le vide tous mes compagnons de voyage, ceux qui étaient si chers à mon cœur, Traiben, Galli, Hendy, Jaif. Tous projetés l'un après l'autre dans l'abîme insondable où ils disparaîtraient à jamais.

Pendant quelques instants, je frémis de peur et faillis lâcher ma prise. Mais ce n'était qu'une idée noire qui me passait par l'esprit. Je tournai la tête de côté et d'autre et vis qu'ils étaient tous là, autour de moi, poursuivant l'escalade à une allure régulière.

Je retrouvai donc mon calme, momentanément, du moins. Mais, ce jour-là, mon âme avait dû être troublée pour une raison ou pour une autre. Peut-être était-ce la statuette du Vengeur de Streltsa qui exerçait sur moi un charme maléfique. Car une nouvelle et étrange sensation était en train de s'emparer de moi : j'avais l'impression d'avoir déjà fait tout cela. Je ne veux pas dire que j'avais déjà escaladé d'autres parois rocheuses très semblables, mais que j'avais escaladé *celle-ci*, que je l'avais escaladée à maintes reprises et que je l'escaladerais encore de nombreuses fois, que j'étais condamné pour l'éternité à escalader sans fin le même à-pic. Quand j'atteindrais le sommet, je me retrouverais en bas et il me faudrait

recommencer. Et je sentis couler sur mes joues des larmes amères et brûlantes en songeant qu'il n'y avait pour moi aucun moyen d'aller de l'avant ni de retourner en arrière, qu'il n'y aurait que cet abrupt se déroulant éternellement devant moi comme un parchemin qui s'étend d'un côté cependant qu'il s'enroule de l'autre. Je vivrais sur cette paroi, je mourrais sur elle et, quand je reviendrais à la vie, je serais toujours en train de l'escalader et cela n'aurait pas de fin.

Saisi par l'angoisse et le désespoir, en proie sans doute à une sorte de folie, je continuai de grimper, cinglé par des coups de vents secs et chauds. D'un seul coup, il n'y eut plus rien au-dessus de moi. Mon rythme était devenu tellement machinal que je ne compris pas tout de suite où j'étais ni ce qui se passait. Je tendis une main tâtonnante vers la prise suivante, mais il n'y en avait pas ; je pris appui du pied gauche un peu plus haut sur la roche et levai de nouveau la main, mais, cette fois encore, je ne trouvai rien. J'eus l'impression d'être précipité dans un rêve à l'intérieur d'un autre rêve. Un grondement m'emplissait les oreilles et mon cerveau tournoyait dans mon crâne. J'entendis la voix de Kilarion, venant de très loin, et j'eus l'impression qu'il riait en parlant, mais ses paroles étaient indistinctes, comme des sons perçus sous l'eau.

C'est alors que je compris que j'avais dû arriver au sommet de la paroi, qu'il était impossible d'aller plus haut et je me hissai par-dessus le bord de l'à-pic. Ce faisant, je frottai le côté de mon cou contre quelque chose de dur et de tranchant, la cordelette qui retenait ma statuette se rompit et l'amulette tomba, rebondissant de rocher en rocher avant de disparaître. J'éprouvai un pincement au cœur de la perdre après l'avoir gardée si longtemps, mais j'étais en train d'achever le rétablissement qui allait me permettre de prendre pied au faite de l'abrupt et je devais me concentrer sur ce qu'il y avait devant moi et non sur ce que je laissais derrière.

Je me hissai par-dessus le bord. Sur ma droite, Kilarion se rétablit au même moment et nous tirâmes l'Irtiman dans son panier de cordes.

Je fis deux pas devant moi, les jambes flageolantes, comme elles le sont souvent après une escalade aussi pénible, et il me

fallut quelques instants avant que mes yeux soient en mesure d'embrasser le paysage dans toute son étendue. Ce que je découvris me laissa pantois, abasourdi jusqu'au tréfonds ; de tous côtés se dressaient des montagnes, une incroyable quantité de montagnes, une ceinture de pics de toutes formes et toutes dimensions s'étendant aussi loin que portait le regard. Il m'était déjà souvent arrivé d'avoir le sentiment que ce que nous appelions Kosa Saag était un empilement de chaînes de montagnes, un monde sans fin, s'élevant interminablement vers le ciel, et qu'il nous faudrait éternellement passer d'un niveau à l'autre, d'un royaume à l'autre. C'est encore une fois l'impression que j'eus, du moins à première vue.

C'est alors que je découvris une montagne qui dominait toutes les autres au centre de cette enceinte, une colossale montagne dentelée. Ses cimes sur lesquelles couraient des coulées de neige immaculées étincelaient au soleil et la pointe, enveloppée dans d'épais nuages, en était invisible. Le regard tourné vers ces hauteurs vertigineuses, je fus pris d'un tremblement, car il m'apparut avec une évidence aveuglante que je contemplais le dernier des pics, la montagne des montagnes, le seul et unique Sommet de Kosa Saag.

20

En prenant pied sur le bord de l'à-pic où s'offrait à nos yeux une vue sublime sur les derniers sommets, nous partagions tous une seule envie : prendre un peu de repos. Nous avions l'impression que la demeure des dieux était là, enfin visible, à portée de la main ou presque, mais pas un seul d'entre nous n'avait l'énergie ni la volonté de reprendre aussitôt la route ; pas même Traiben dont la fatigue semblait enfin avoir eu raison de l'insatiable curiosité. Nous nous étions dépensés sans compter, peut-être trop, pendant la traversée du territoire du Kvuz et dans l'escalade de cette terrible falaise ; il nous fallait maintenant réparer nos forces et retrouver notre volonté avant de nous remettre en route et d'affronter les prochaines épreuves.

En nous engageant sur ce plateau intérieur qui servait de soubassement aux pics les plus élevés de Kosa Saag, nous avions pénétré dans une vaste zone enclose de forêts et de torrents, de vallées et de cours d'eau. Une sorte de jardin secret tout en haut du Mur. L'air y était encore plus raréfié, mais nous savions fort bien comment adapter notre corps à cette diminution de la densité d'un air qui, par ailleurs, était doux, pur et frais. Le sol était couvert d'une épaisse herbe bleue et la gigantesque montagne couronnée de nuages, d'une beauté à couper le souffle, se dressait devant nous dans toute sa splendeur majestueuse. Nous trouvâmes un emplacement agréable, près d'un ruisseau au cours rapide, pour installer notre campement, pensant y passer un ou deux jours, peut-être trois, avant de poursuivre l'ascension. Mais nous y restâmes beaucoup plus longtemps, je ne saurais dire exactement combien de temps, car les jours se succédaient paisiblement et le temps s'écoulait sans que nous en ayons véritablement conscience. Quoi qu'il en soit, nous y passâmes un temps très long.

C'était un lieu où il faisait bon vivre, comme nous n'en avions trouvé que très peu au long de notre voyage sur les pentes du Mur. Un lieu où nous pouvions nous baigner nus et nous laver dans le ruisseau, boire son eau fraîche et cueillir les fruits succulents de plusieurs arbres dont le nom nous resterait à jamais inconnu. Et, jour après jour, nous ne nous refusions aucun de ces plaisirs. Comme si nous étions soumis à un enchantement. Et peut-être l'étions-nous. Personne ne parlait de reprendre la route, comme je l'ai déjà dit, pas même Traiben. En réalité, nous nous efforcions la plupart du temps, Traiben et moi, de ne pas croiser le regard de l'autre, car nous n'avions pas oublié le serment fait dans notre enfance de traverser l'un après l'autre tous les Royaumes jusqu'à ce que nous ayons atteint le Sommet. Et, puisque nous avions juré de le faire, pourquoi étions-nous encore au bord de ce ruisseau ? À maintes reprises, je surpris le regard inquiet de l'un ou l'autre de mes compagnons, comme s'ils redoutaient à tout instant de me voir sauter sur les gourdins et les fléaux pour rappeler tout le monde à ses devoirs de Pèlerin avec mon zèle d'antan. Mais j'avais autant besoin de repos que n'importe qui, et ils n'avaient aucune raison de craindre un retour de la discipline, du moins dans l'immédiat. J'avais relâché mon emprise sur eux ; je laissais les jours s'écouler dans l'oisiveté.

L'Irtiman était le seul à se montrer impatient de reprendre l'ascension. Un jour, il vint à moi et me dit tout de go :

— Poilar, je vous dois la vie.

J'acquiesçai de la tête avec une certaine gêne, car il était tout pâle, encore plus maigre qu'avant et j'avais l'impression qu'il ne restait plus beaucoup de vie en lui.

— Allons-nous encore demeurer longtemps dans cette vallée, à votre avis ? poursuivit-il avec une pointe d'anxiété.

— Nous resterons ici jusqu'à ce que nous ayons réparé nos forces, répondis-je en lui montrant l'ombre de la grande montagne qui s'allongeait sur une distance considérable. Nous aurons besoin pour ce qui nous attend de toute l'énergie dont nous disposons.

— Assurément, fit-il. Mais le temps passe, vous comprenez...

La voix sortant de la petite boîte métallique n'acheva pas sa phrase. L'Irtiman posa sur moi un regard attristé.

Je savais ce qui le tourmentait. Il avait beaucoup souffert dans son errance solitaire et le peu de force qui lui restait était en train de s'amenuiser ; il sentait que sa fin était proche et souhaitait mourir au Sommet, entouré de ses amis. Notre halte prolongée devait lui être insupportable. Je comprenais ses exigences, mais nous avons nos propres nécessités. La longue marche semée d'embûches nous avait véritablement épuisés. Nous n'étions plus très jeunes, déjà dans notre troisième dizaine d'années, et même les plus résistants sentaient le poids de la fatigue. Et la partie la plus impressionnante de l'ascension restait à effectuer. Nous n'étions pas encore prêts à la tenter.

L'Irtiman le savait bien et il avait conscience de ne rien pouvoir exiger de nous. Il s'efforça donc de mettre un frein à son impatience. De mon côté, je lui promis, quoi qu'il advînt, de l'emmener jusqu'au Sommet pour rejoindre ses compagnons. Et cette promesse, je devais la tenir, mais de la manière la plus étrange qui fût.

Après cela, nous continuâmes à discuter. Je lui posai des questions sur son village et sa situation par rapport au Mur, je demandai si l'on y trouvait des Maisons comme dans le nôtre, les Musiciens, les Avocats, les Charpentiers et les autres, si les habitants étaient soumis à l'autorité du Roi. Il demeura longtemps silencieux après mes questions et rentra si profondément en lui-même que je me pris à trembler pour lui.

— Je vous ai dit, fit-il enfin, que je venais d'un endroit très lointain.

— Oui.

— Vraiment très lointain. Je suis né sur un monde par-delà le ciel.

Le sens de cette phrase m'échappait.

— Par-delà le ciel, fis-je sans dissimuler mon étonnement, répétant comme un niais ces mots que j'avais tant de difficulté à comprendre. Alors, vous êtes réellement un dieu ?

— Pas du tout, Poilar. Je suis mortel, ô combien !

— Mais vous venez de dire que vous venez de l'un des mondes du Ciel.

— Oui, un monde appelé la Terre.

Le rêve de l'étoile me remonta à la mémoire, le rêve de mon enfance où je dansais au Sommet, les yeux levés vers ces mondes dont je voyais le feu froid et dont je sentais la puissance de l'énergie divine se répandre sur moi.

— Ceux qui vivent dans le Ciel sont des dieux, affirmai-je. Ils ont leur demeure dans les étoiles et les étoiles sont le feu. Qui peut vivre dans le feu, sinon un dieu ?

— C'est vrai, Poilar, reprit-il patiemment, avec un sourire, de cette voix triste, infiniment lasse qui sortait de la boîte de métal. Les étoiles sont le feu. Mais un grand nombre ont près d'elles des mondes qui ressemblent beaucoup au vôtre. Votre monde qui est tout près de l'étoile Ekmelios. Et, sur ces mondes, la terre est ferme et froide, on trouve des océans, des montagnes, des plaines et les gens peuvent y vivre. Pas sur tous, mais sur un certain nombre.

— Ekmelios est un soleil, pas une étoile. Il est beaucoup plus gros que n'importe quelle étoile, plus brillant et plus chaud. Et il y a aussi Marilemma ; nous avons deux soleils, vous savez.

— Les deux sont des étoiles. Les soleils sont des étoiles. Ekmelios est tout proche, Marilemma un peu plus loin et, encore plus loin, dans toute l'immensité du ciel, il y a d'autres étoiles, des étoiles par millions, trop nombreuses pour être comptées. Chacune est un soleil qui donne lumière et chaleur. Si elles ne semblent être que de petits points lumineux, c'est parce qu'elles sont très éloignées. Mais, s'il vous était donné de vous approcher d'elles, vous verriez que ce sont des boules de feu, tout comme Ekmelios et Marilemma. Et elles ont pour la plupart des planètes qui gravitent autour d'elles, comme votre monde gravite autour d'Ekmelios et de Marilemma.

Tout cela était vraiment difficile à suivre. Il me laissa un moment pour l'assimiler et, à force de le tourner et le retourner dans ma tête, je commençai à entrevoir une signification. Mais je regrettai de ne pas avoir Traiben à mes côtés, car, lui, se serait fait une idée beaucoup plus claire de ces choses.

— Le soleil de mon monde est jaune, reprit l'Irtiman. Je pourrais essayer de vous le montrer, la nuit, mais il n'est pas très gros et il serait très difficile de le trouver dans le ciel. La

distance est telle qu'il faut à la lumière du soleil de mon monde toute la durée d'une vie, et même plus, pour parvenir jusqu'ici.

— Dans ce cas, vous devez être un dieu ! m'écriai-je, fier d'avoir perçu si rapidement le défaut de son raisonnement. S'il faut plus de la durée d'une vie pour venir de votre monde au mien, comment un mortel pourrait-il vivre assez longtemps pour effectuer le voyage ?

— Il ne le pourrait pas, répondit l'Irtiman. Ni vous, ni moi, ni personne. Mais nous avons une manière particulière de voyager, qui nous permet d'aller d'un endroit à un autre sans avoir à passer par tous les points intermédiaires. Voilà pourquoi le voyage de la Terre à votre monde ne prend qu'un ou deux ans au lieu d'une vie ou une vie et demie. Sinon, je n'aurais jamais pu espérer venir jusqu'ici.

J'étais complètement perdu. Qu'entendait-il par une manière particulière de voyager ? Sans doute une forme de magie. Un enchantement qui leur permettait de traverser les espaces célestes en un clin d'œil. Dans ce cas, que pouvaient-ils être d'autre que des dieux ? Seul un dieu pouvait pratiquer une magie aussi miraculeuse. Mais si ces voyageurs étaient des dieux, la question se posait de nouveau : était-il possible qu'un dieu meure d'épuisement, comme cet Irtiman était à l'évidence sur le point de le faire ? Il me fallait bien reconnaître que je ne comprenais absolument rien.

Il continua de me raconter une foule de choses, mais, plus il me parlait, moins je comprenais.

Nous nous assîmes sur un tapis humide d'herbe bleue, au bord du ruisseau au courant rapide, devant Kosa Saag dont les derniers pics se dressaient comme une puissante forteresse, et il me révéla que lui et ses trois compagnons n'étaient pas les premiers Irtimen à avoir parcouru l'espace de leur monde jusqu'au nôtre, que d'autres étaient venus longtemps auparavant, en nombre, dans un grand vaisseau. Qu'ils étaient venus dans le but de fonder un village, un village à eux sur notre monde, et qu'ils s'étaient établis sur les sommets de Kosa Saag, car l'air des basses terres était trop chaud et trop dense pour leurs poumons et qu'ils se seraient étouffés en le respirant.

Il m'apprit qu'ils vivaient encore au Sommet, ces voyageurs venus du monde appelé Terre, ou plutôt, pour être plus précis, que leurs descendants y vivaient. Ils y avaient fondé un village, une sorte de colonie. Cette révélation me laissa perplexe, car je ne comprenais pas bien comment les dieux pouvaient tolérer des voyageurs d'un autre monde au Sommet, le plus saint de tous les lieux... ni pourquoi nous ignorions tout de la présence prolongée de ces étrangers en haut du Mur. Rien de tout ce que j'avais entendu ne l'avait jamais laissé soupçonner.

Décidément, tout cela dépassait l'entendement.

— Et les dieux, alors ? demandai-je. Le Créateur ? Le Formateur ? Le Vengeur ? Habitent-ils encore au Sommet ? Les avez-vous vus là-haut ?

L'Irtiman demeura silencieux pendant un long moment. Il ferma les yeux et sa respiration se fit très lente, si lente même que je la percevais à peine et que je commençais de nouveau à me demander s'il n'était pas mort.

— Je n'y suis resté que peu de temps, vous comprenez, dit-il enfin.

— Vous ne les avez donc pas vus ?

— Non, je ne les ai pas vus. Ni le Créateur. Ni le Formateur. Ni le Vengeur.

— Mais ils doivent y être !

— Peut-être y sont-ils, fit l'Irtiman d'une voix très hésitante.

— *Peut-être ?*

Son ton dubitatif me mit hors de moi et ma colère était telle que je l'aurais facilement frappé. Mais je n'en fis rien. Cet étranger était affaibli, épuisé, si gravement malade que l'issue ne pouvait être que fatale. La fièvre lui dérangeait peut-être le cerveau. Il ne savait plus ce qu'il disait. Ce serait un péché de porter la main sur un homme en si pitoyable état.

— Mais il est certain que les dieux sont au Sommet ! affirmai-je en refrénant ma colère.

— Je l'espère pour vous, Poilar, fit-il en haussant les épaules. Tout ce que je puis vous dire, c'est que je n'ai pas vu de dieux pendant que j'y étais. S'il y a des dieux, peut-être se tiennent-ils hors de portée de notre vue.

— S'il y a des dieux ? m'écriai-je. Vous en doutez ?

Un voile rouge passa derechef devant mes yeux. Il me fallut de nouveau réprimer la colère qui montait en moi. C'était une colère terrible, sous l'empire de laquelle j'aurais été capable de tuer. Mais cet Irtiman était déjà condamné. Je n'avais pas le droit de lui faire du mal, quelles que soient les circonstances.

— Mon intention n'était pas de commettre un sacrilège, reprit-il d'un ton conciliant en me voyant lutter contre moi-même. Tout ce que je puis vous dire c'est que, pour ce qui est des dieux du Ciel, je n'ai, pas plus que vous, la moindre idée de l'endroit où ils se trouvent. Sur mon monde comme sur le vôtre, les hommes les cherchent depuis le commencement des temps et quelques-uns, du moins je le pense, les ont trouvés. Mais pas la grande majorité.

La voix sortant de la machine me paraissait maintenant venir d'une distance considérable.

— Je vous souhaite de réussir dans votre entreprise, Poilar. J'espère que vous trouverez ce que vous cherchez.

Il ajouta qu'il était trop fatigué pour continuer à parler de tout cela avec moi. Je vis qu'il ne mentait pas. Le simple fait de respirer lui était pénible. Ses lèvres tremblaient de fatigue et ses yeux étaient vitreux, ternis par l'approche de la mort.

Après cette conversation, j'allai voir Traiben pour lui raconter tout ce que l'Irtiman avait dit, m'efforçant d'être aussi fidèle que possible et priant pour ne rien déformer. Traiben écouta en silence, hochant la tête de loin en loin sans rien dire, puis il dessina un petit diagramme sur la terre meuble. De temps en temps, il me demandait de lui répéter quelque chose, mais il ne paraissait ni particulièrement surpris, ni troublé, ni bouleversé. Son esprit si bizarre, cet esprit qui ressemblait tant à une éponge, semblait tout absorber avec aisance et sans déplaisir.

— Très intéressant, dit-il seulement quand j'eus terminé. Vraiment très, très intéressant.

— Mais qu'est-ce que tout cela veut dire ? lui demandai-je.

— Cela veut dire ce que cela veut dire, répondit-il en me gratifiant d'un de ses sourires malicieux.

— Qu'une colonie d'Irtimen vit au milieu de nos dieux ?

— Ou bien que les dieux *sont* des Irtimen. Qu'en savons-nous ?

Interdit, abasourdi, je ne pus que secouer la tête.

— Comment peux-tu dire de telles choses, Traiben. Rien que le fait d'envisager cette possibilité est un blasphème !

— Il est allé jusqu'au Sommet, pas nous. Il n'a pas vu de dieux, rien que des Irtimen.

— Mais cela ne signifie pas...

— Ce qu'il faut, c'est que nous montions là-haut pour aller voir par nous-mêmes. N'est-ce pas, Poilar ? N'est-ce pas ?

Tout ce que l'Irtiman m'avait raconté avait réveillé mon désir d'atteindre le Sommet afin de lui montrer ces dieux qu'il n'avait pas su voir. À cela s'ajoutait l'empressement de Traiben, dont la curiosité dévorante s'était ravivée, à achever l'ascension. Je donnai donc l'ordre de lever le camp et de reprendre la route dans l'heure.

Pendant que nous faisons nos provisions d'eau, Malti des Guérisseurs vint me voir.

— Poilar, me dit-elle, ton Irtiman est très faible.

— Je le sais.

— Il est impossible de l'emmener avec nous. Il n'aura pas la force de marcher. Il a des difficultés à s'alimenter. Il saute aux yeux qu'il n'en a plus pour longtemps.

— Que veux-tu dire exactement, Malti ? Qu'il va mourir aujourd'hui même ?

— Non, pas aujourd'hui, mais bientôt. Dans quelques jours, une semaine au plus. Nous ne pouvons rien faire pour lui. Il est trop faible et, de toute façon, nous ne comprenons pas la manière dont son organisme fonctionne. Si tu tiens vraiment à commencer dès aujourd'hui l'escalade de la montagne, il va falloir lui laisser de la nourriture et partir sans lui. Sinon, nous restons ici en attendant sa fin et nous lui donnons une sépulture décente avant de nous mettre en route.

— Non, nous sommes déjà restés trop longtemps ici. Nous partons aujourd'hui. Et je lui ai promis de l'emmener jusqu'au Sommet où il doit retrouver ses compagnons. S'il faut le porter pendant toute l'ascension, nous le porterons.

Elle haussa les épaules sans insister et s'éloigna. Quelques minutes plus tard, j'allai voir l'Irtiman. Il n'était pas bien du tout ; son état semblait avoir singulièrement empiré. Il avait la peau comme du papier et de petites gouttes de sueur perlaient au-dessus de ses sourcils. Il donnait l'impression de trembler de la tête aux pieds. Il n'arrivait pas à accommoder et ses yeux se fixaient derrière moi, comme si je me tenais un ou deux pas plus loin. Mais il me fit part de sa joie de savoir que nous allions reprendre la route et me remercia avec effusion de tout ce que j'avais fait pour lui. Il me confia aussi qu'il espérait tenir assez longtemps pour retrouver enfin ses compagnons qui l'attendaient au Sommet. Les revoir avant de mourir était son seul et unique désir.

Nous transformâmes le panier de cordes dans lequel nous l'avions hissé en haut de la falaise en une sorte de litière en forme de hamac que deux personnes robustes pouvaient aisément porter.

Thissa jeta un charme de magie céleste afin de lui permettre de conserver un peu plus longtemps son âme à l'intérieur de son corps ; Jekka et Malti, après avoir longuement consulté, lui donnèrent une potion préparée avec certaines herbes cueillies à proximité, qui pourraient peut-être lui faire du bien et, en tout état de cause, ne risquaient pas d'aggraver son état. La potion devait être amère, car il la but avec d'horribles grimaces ; mais il affirma un peu plus tard qu'il se sentait mieux et peut-être était-ce vrai.

Un sentier en pente douce qui semblait devoir nous mener sur le flanc de la montagne s'ouvrait devant nous ; nous nous y engageâmes. Cela nous rappela le tout début de notre Pèlerinage et nous eûmes un peu l'impression de quitter une seconde fois le village. Très vite, la vallée agréablement boisée où nous avions bivouaqué avec plaisir pendant des jours ou des semaines et qui commençait à nous paraître presque aussi familière que notre pays natal disparut derrière nous et le chemin de montagne en lacet que nous suivions nous amena dans une contrée froide et rocailleuse qui nous était totalement inconnue. Comme pendant les premiers jours de notre ascension, une masse rocheuse colossale se dressait devant nous

et emplissait la quasi-totalité du ciel. À l'époque, dans notre ignorance, nous ne pouvions pas savoir que ce que nous appelions le Mur n'était en réalité que le premier des contreforts de Kosa Saag. Mais, cette fois, nous avions la certitude que le pic gigantesque dont nous gravissions les premières pentes était en vérité le dernier obstacle à vaincre et le but de tous nos efforts.

Ce que nous n'allions pas tarder à découvrir, c'est que les flancs de cette montagne étaient extrêmement peuplés. Dans la nouvelle contrée où nous venions de pénétrer, il allait rapidement nous apparaître que les Royaumes se pressaient dans un extraordinaire foisonnement ; j'aurais bien de la peine à tous les nommer, tellement ils étaient nombreux et divers. C'est sur les versants du pic le plus élevé, au cœur de la montagne, que tous les Pèlerins que leur longue marche avait conduits à cette altitude s'étaient arrêtés et établis pour croître et se multiplier. Nous découvrîmes bientôt leurs Royaumes qui s'étendaient de tous côtés, juste au-dessous de la demeure de ceux que nous tenions pour nos dieux. J'avais le sentiment que chacun des nombreux Royaumes du Mur symbolisait une leçon pour les Pèlerins qui le traversent. Il en allait assurément ainsi pour ceux du Kavnalla, du Sembitol et du Kvuz, mais, à l'approche du Sommet, les Royaumes sont en si grand nombre que l'on pourrait consacrer la durée de dix vies à chercher quelles leçons ils représentent, sans avoir compris plus d'une petite partie de l'ensemble.

Des destins étranges nous attendaient dans ces Royaumes avant que la poignée d'entre nous qui devait survivre n'atteigne péniblement le Sommet.

Notre Irtiman ne fut pas de ceux-là.

La fin arriva pour lui juste au moment où nous venions de pénétrer dans l'un de ces territoires très peuplés. J'ouvrais la marche de notre colonne et étais en train d'étudier la fumée de plusieurs groupes d'habitations, juste devant nous, en bordure du chemin, quand Kath l'Avocat se porta en courant à ma hauteur.

— Tu ferais bien de venir, me dit-il.

La tête posée sur la poitrine de Galli, l'Irtiman était agité de frissons convulsifs. Jekka et Malti étaient accroupis près de lui

et Thissa murmurait des paroles magiques, tandis que Traiben, l'air lugubre, observait la scène à une certaine distance. Mais il était manifeste que ni la présence réconfortante de Galli, ni les potions des Guérisseurs, ni la magie de Thissa ne serviraient plus à rien. La vie était en train de se retirer de l'Irtiman, si rapidement que l'on avait presque l'impression de voir son âme s'échapper de son corps et monter comme une vapeur. Quand je m'approchai de lui, ses yeux roulèrent dans leurs orbites et il poussa un petit gémissement.

Je me penchai sur lui.

— Irtiman ? Irtiman, m'entendez-vous ?

Je voulais lui demander à l'instant de sa dernière heure, au moment où il se tenait au seuil de l'éternité, s'il m'avait dit la vérité au sujet des habitants du Sommet où il prétendait n'avoir vu que des Irtimen et ne pas avoir trouvé trace des dieux. Mais je n'eus pas la possibilité de le faire. La petite boîte par l'intermédiaire de laquelle il communiquait avec nous avait roulé de sa main et gisait dans l'herbe. Même s'il avait eu toute sa connaissance, il n'aurait pu me comprendre, et moi non plus.

— Irtiman !

Il rejeta la tête en arrière dans un dernier spasme et demeura inerte, un bras levé, les doigts écartés vers le ciel, vers le Sommet, là où se trouvaient ses compagnons. Je regardai cette main levée, ces doigts tendus. Il y en avait cinq, comme je l'avais pensé ; un pouce d'un côté, mais pas de l'autre et rien n'indiquait qu'il en eût jamais eu un second, et quatre autres doigts disposés comme ils le sont habituellement. Je pris dans la mienne cette main bizarre, différente des nôtres, et la gardai quelques instants, puis je la posai sur sa poitrine, repliai l'autre par-dessus et lui fermai les paupières.

— J'ai essayé de lui parler tout à l'heure, dit Traiben, tandis que je m'éloignais du corps, de lui parler des dieux et des Irtimen, pour en savoir un peu plus long sur ce qu'il avait vu. Je me suis dit que c'était notre seule chance. Mais il était déjà tout près de la fin, incapable de parler.

Je ne pus m'empêcher de sourire. Traiben était toujours mon autre moi, en plus intelligent, pensant les mêmes choses que

moi, mais toujours plus tôt. Et pourtant, cette fois, Traiben lui-même n'avait pas été assez rapide.

Kilarion s'avança vers moi.

— Je vais creuser une tombe pour lui, dit-il. Ici, le sol ne devrait pas être trop dur. Et il y a toutes les pierres qu'il faut pour construire un tumulus.

— Non, fis-je. Pas de tombe, pas de tumulus.

Une idée venait de me traverser l'esprit, une idée folle, peut-être provoquée par l'air raréfié de la haute montagne.

— Où est Talbol ? poursuivis-je en regardant autour de moi. Va me chercher le Corroyeur. Et Narril le Boucher. Grycindil aussi... une Tisserande, oui.

Quand ils furent tous réunis autour de moi, je leur expliquai ce que je voulais. Ils me regardèrent avec des yeux ronds, comme si j'avais perdu la raison et peut-être en était-il ainsi ; mais je leur dis que j'avais promis de remettre l'Irtiman à ses compagnons qui vivaient au Sommet et que j'étais résolu à tenir coûte que coûte ma promesse.

Ils placèrent donc le corps de l'Irtiman à l'écart et se mirent au travail. Narril le vida de ses organes – je vis Traiben suivre tous ses gestes avec fascination – et Talbol fit ce que font les Corroyeurs pour apprêter une peau, utilisant les herbes qu'il avait trouvées au bord du chemin, puis, pour finir, Grycindil bourra l'enveloppe vide du corps d'herbes aromatiques que Talbol lui apporta, de bandes d'étoffe et autres matières légères servant à rembourrer avant de recoudre les incisions faites par le Boucher. L'ensemble de l'opération prit trois à quatre jours pendant lesquels nous restâmes au bivouac, prenant soin de ne pas nous montrer aux habitants du Royaume qui commençait juste au-dessus de nous. Quand tout fut terminé, l'Irtiman donnait l'impression de dormir dans le hamac que nous lui avions confectionné ; mais, quand il fallut le soulever pour reprendre la route, nous nous rendîmes compte qu'il ne pesait presque rien et nous le transportâmes sans aucune difficulté. Comme il s'agissait d'un Irtiman et qu'il était évident, même pour l'esprit le plus borné, qu'un Irtiman était un être fondamentalement différent de nous, aucune critique ne me fut adressée pour ce que j'avais fait ; qui, en effet, pouvait connaître

la nature des rites funéraires des Irtimen ? Rien ne nous obligeait assurément à l'inhumer comme nous l'aurions fait pour l'un des nôtres, avec un tumulus et le reste de nos usages. C'est ainsi que nous emmenâmes sa dépouille dans notre marche vers le Sommet et, à la longue, nous nous habituâmes à cette présence, même si c'était celle d'un mort.

La route – et c'est bien d'une route qu'il s'agissait, aussi nettement tracée et bien entretenue que celle que nous avons suivie au sortir de notre village de Jespodar – déroulait ses larges méandres sur les flancs de la montagne, de sorte que nous traversions tous les trois ou quatre jours un Royaume différent. Les habitants de certains de ces Royaumes sortaient de chez eux pour nous regarder passer avec curiosité alors que d'autres semblaient à peine nous prêter attention ; mais pas une seule fois on ne s'opposa à notre passage. À l'approche des cimes de Kosa Saag, il était à l'évidence permis aux Pèlerins de poursuivre leur ascension comme bon leur semblait.

Il est vrai que les habitants de ces Royaumes des sommets avaient eux-mêmes été des Pèlerins en leur temps ; sinon eux, du moins leurs ancêtres. Et pourtant, à en juger par leur aspect, ce n'était pas évident. Car toute cette multitude qui s'était créé un nouveau monde infiniment plus haut que celui qui était le nôtre était composée de Pèlerins ayant renoncé en route, échoué dans leur quête sacrée, tout comme les misérables créatures de la caverne du Kavnalla ou les hommes-insectes du Sembitol, tous les membres de la légion des Transformés dont les formes étaient aussi bizarres et diverses que celles des êtres qui peuplent nos rêves.

Mais il y avait une différence chez ceux des derniers Royaumes : ils avaient repoussé les limites de notre capacité à changer de forme au-delà de tout ce que nous avons jamais imaginé. Et ils l'avaient fait volontairement, en connaissance de cause. Ce n'étaient pas des victimes du feu du changement, du moins je le pense. Ce n'étaient ni des Fondus, hideusement déformés par la chaleur provenant d'une source extérieure, ni les malheureux esclaves se tortillant dans l'ancre du Kavnalla, ni les créatures ressemblant à des insectes qui parcouraient sans

relâche les étroits sentiers du Sembitol, pas plus que les sujets répugnants du Kvuz, qui se déplaçaient en rampant, tous ceux qui s'étaient abandonnés au puissant rayonnement émanant des entrailles de la montagne. Non, ceux que nous voyions s'étaient transformés de l'intérieur, apparemment de leur plein gré, et, dans l'air chatoyant de la haute montagne, ils avaient puisé en eux-mêmes la force de parcourir toute la gamme des possibilités offertes par le pouvoir de changer de forme, puis en avaient repoussé les limites.

C'est ainsi qu'il nous fut donné de rencontrer des créatures éthérées, deux fois plus grandes que le plus grand d'entre nous, drapées dans des ailes d'une grande envergure dont elles ne faisaient jamais usage. Nous en vîmes d'autres qui marchaient au milieu d'un rideau de flammes blanches, d'autres qui se déplaçaient dans des globes de ténèbres, et d'autres encore qui avaient l'apparence d'une eau vive tombant en cascade. Nous croisâmes des hommes qui ressemblaient à des arbres et des femmes semblables à des épées. Nous aperçûmes de fragiles et diaphanes créatures qui chevauchaient le vent. Nous vîmes des rochers géants, avec des yeux et des bouches qui souriaient d'un air entendu à notre passage. Tout cela me remit en mémoire le Livre Secret de Maylat Gakkerel que l'on nous avait fait lire quand nous étions encore de jeunes gens se préparant pour le Pèlerinage, ce livre qui, dans mon esprit, n'était qu'un fatras de légendes et de contes à dormir debout ; mais, maintenant, je comprenais que j'avais eu tort de croire cela. L'auteur du livre, ce Maylak Gakkerel dont j'ignorais tout, avait vu les Royaumes et en était revenu en conservant assez de jugement pour faire le récit de son voyage et, aussi fébrile, hermétique et irréel que cet ouvrage difficile ait pu nous paraître, ce n'était pas le produit de son imagination, mais une chronique fidèle des hauts sommets de Kosa Saag.

C'est à partir de là que je commençai à perdre les membres de mes Quarante.

Je ne pouvais rien faire pour m'y opposer. Ils disparaissaient comme s'ils s'étaient fondus dans la brume. Même si je nous avais tous enchaînés par les poignets, ils auraient trouvé le

moyen de me fausser compagnie ; car l'attrait exercé par ces Royaumes était puissant.

C'est Tull des Clowns qui fut la première à partir. Ce ne fut pas vraiment une surprise, car elle avait déjà fait défection une fois et, même si elle était revenue, elle avait gardé la marque de la souillure du Sembitol et une mélancolie persistante, elle qui autrefois était toute vivacité et tout entrain. Tull s'esquiva à la faveur de la nuit, peu après la mort de l'Irtiman, et Thissa m'avoua plus tard qu'elle la sentait en train de danser sur le vent. Pauvre Tull ; je priai pour qu'il en fût vraiment ainsi.

Ce fut ensuite au tour de Seppil le Charpentier de disparaître, puis d'Ijo le Clerc et de notre autre Clerc, la petite Bilair. Ils partirent séparément et dans des Royaumes différents. J'organisai des recherches pour chacun d'eux, mais seulement pour la forme, car je suppose que je commençais moi-même à subir une sorte de transformation et je n'étais plus aussi touché qu'avant par la perte de mes compagnons. Qu'ils s'en aillent donc, murmurait une voix en moi. Qu'ils choisissent donc leur propre destin, si la conquête du Sommet n'est pas véritablement leur but. La plupart de ceux qui se lancent dans cette quête sont condamnés à échouer. C'est ainsi que vont les choses.

Thrance s'approcha furtivement de moi, avec son sourire diabolique.

— Voilà donc ce qui se passe quand on arrive en haut du Mur ? dit-il. Tout le monde disparaît et va s'installer dans les différents Royaumes ? Si c'est bien le cas, pourquoi nous sommes-nous donné tout ce mal pour monter jusqu'ici ? Nous aurions pu nous épargner bien des efforts en restant sur les premières pentes et nous laissant transformer par le Kavnalla.

— Je regrette que tu ne l'aies pas fait.

— Ah ! c'est méchant, Poilar ! Vraiment très méchant ! Quel mal t'ai-je donc fait ? Ne vous ai-je pas servi de guide pour traverser certains endroits difficiles ?

Je fis un geste de la main pour le chasser, comme s'il n'était qu'un palibozo tournant autour de ma tête pour me piquer.

— Va-t'en, Thrance. Transforme-toi en air, en eau ou en colonne de feu, mais laisse-moi tranquille.

Il m'adressa un nouveau sourire, deux fois plus féroce que le premier.

— Ah ! non, Poilar, non, non ! Je resterai à tes côtés jusqu'au bout ! Nous sommes alliés dans cette entreprise. Nous sommes des compagnons de route. Mais quand nous atteindrons le Sommet, poursuivit-il dans un éclat de rire, il ne restera plus que nous deux. Les autres auront disparu depuis longtemps.

— Laisse-moi tranquille, Thrance, répétais-je. Sinon je jure par tous les dieux que je te précipite du haut de la montagne !

— Tu verras ce qui se passe, reprit-il. Tu vas tous les perdre, l'un après l'autre.

De fait, cette nuit-là, Ais des Musiciens et Dorn le Clown disparurent ; et, deux jours plus tard, en traversant un Royaume dont le monarque avait établi sa résidence dans un palais miroitant creusé dans la roche calcaire, un palais avec colonnades et portiques, couloirs et chambres éclairés par des flambeaux, et une immense salle du trône, digne d'un dieu, ce fut au tour de Jekka le Guérisseur de nous quitter, une perte fort douloureuse en vérité. Quand je nous comptai, le matin venu, nous n'étions plus que vingt-sept sur les Quarante, Thrance étant le vingt-huitième. Cette fois, je n'essayai même pas d'organiser des recherches. La situation me paraissait irrémédiable. Je me demandai si Thrance n'avait pas vu juste, s'ils n'allaient pas tous partir l'un après l'autre, ne nous laissant pour finir que tous les deux, Thrance et moi. Je me demandai si je ne serais pas moi-même au nombre des Transformés avant la fin de l'ascension. C'est donc en proie à une profonde perplexité que je conduisis le reste de ma petite troupe, sur un chemin de plus en plus étroit, vers les cimes enveloppées de nuages.

21

Même si notre nombre allait en diminuant, il me restait mon noyau de fidèles, ceux qui étaient les plus chers à mon cœur : Traiben et Galli, Thissa, Jaif et naturellement Hendy. Kilarion restait avec nous ainsi que Kath et Naxa ; les Guérisseurs Malti et Kreod ne nous avaient pas abandonnés, pas plus que Grycindil ni Marsiel.

Jour après jour, nous nous rapprochions du Sommet. L'air devenait de plus en plus froid et si raréfié qu'il nous fallait gonfler nos poitrines comme des baudruches, tellement il manquait de densité. Quand nous regardions derrière nous, nous pouvions contempler, beaucoup plus bas, les cimes des pics environnants. Nous avions l'impression de grimper le long d'une aiguille gigantesque qui perçait le ciel. J'avais presque le sentiment que le plafond de nuages qui dérobaient le Sommet à notre vue pesait sur mes épaules, mais, en réalité, il était encore beaucoup plus haut.

Scardil nous quitta, puis Pren et Ghibbilau. Je regrettai leur disparition, mais ne fis rien pour les ramener. Puis Ijo le Scribe nous revint, quelque peu changé par rapport à celui qu'il avait été ; mais il refusa de dire où il était allé et ce qui lui était arrivé. Le jour de son retour, nous perdîmes Chaliza et Thuiman, puis, dans un Royaume où des flammes claires jaillissaient du sol, deux autres nous quittèrent : Noomai des Ferronniers et Jaif le Chanteur, ce à quoi je ne m'attendais pas. Oui, ce fut dur de perdre Jaif. Sans jamais avoir été véritablement très liés, nous étions de bons compagnons. Dans les jours qui suivirent son départ, Hendy affirma qu'elle sentait sa présence à côté de nous, flottant dans l'air : elle l'entendait chanter, disait-elle. Peut-être. Moi pas.

Puis, une nuit, du crépuscule à l'aube, le ciel fut strié de bandes palpitantes de lumière rose, comme cela arrive parfois –

rarement –, quand Marilemma se lève à la tombée de la nuit et parcourt le ciel pendant toutes les heures obscures. C'est en général un présage. Et, le lendemain, nous arrivâmes en un lieu où je vécus une expérience extraordinaire qui dépassa en étrangeté tout ce qu'il m'avait été donné de connaître depuis le début de l'ascension.

C'était un petit Royaume niché sur une corniche en forme de cuvette au rebord élevé et escarpé, sur un épaulement de la montagne. Des traînées de neige durcie marquaient la limite du rebord rocheux, car, à cette altitude, la température était vraiment très basse, avec de violentes rafales de vent et de fréquentes bourrasques de neige. Je suppose que nous aurions pu longer ce Royaume sans y pénétrer, car il était légèrement à l'écart de notre route ; mais nous étions fatigués par notre marche accablante à travers ce paysage désolé et glacé, et je voyais de sombres nuées d'orage s'amonceler devant nous. Je me dis que ce serait une bonne idée de chercher un refuge pour la nuit, bien que l'après-midi fût à peine entamée.

Kath et Kilarion furent les premiers à passer par-dessus le rebord de la cuvette et j'entendis leurs sifflements de surprise. En me hissant à mon tour sur le rebord, je compris pourquoi. Le regard plongeait dans un jardin paisible et luxuriant où l'air était doux, chaud et lourd, comme si, en l'espace d'un instant, nous avions été transportés dans notre village accroché au pied du Mur. J'entendis le chant des oiseaux, je humai le parfum de mille espèces de fleurs et je distinguai au loin un bosquet de gollacundras géants, au tronc énorme, chargés de fruits pourpres au milieu du feuillage doré tombant en lourdes branches étincelantes. Quel spectacle au cœur des crêtes enneigées de Kosa Saag ! Ce jardin était peuplé d'êtres au port gracieux et élégant, la poitrine ceinte de fils d'or, un vêtement de tissu écarlate autour des reins, qui, tous sans exception, semblaient être dans la fleur de la jeunesse et de la beauté. Comment ne pas imaginer que nous venions de tomber par hasard sur le séjour des dieux ?

Je demurai interdit, pétrifié d'admiration sur le rebord de pierre, la neige et le froid glacial dans mon dos, et cette éblouissante vision paradisiaque devant les yeux.

— Fais attention, Poilar, me glissa d'une voix douce Thissa qui se tenait à mes côtés. Tout ce que tu vois n'est qu'illusion et magie.

De l'autre côté, Hendy approuva de la tête et me recommanda aussi la prudence.

— D'accord, fis-je. D'accord, je vais faire attention.

Mais Kath et Kilarion étaient déjà en train de descendre le long du versant intérieur de la cuvette pour pénétrer dans ce Royaume de bien-être et d'abondance. Marsiel les imita, puis Malti, Grycindil et Thrance. Ils avaient tous une démarche de somnambule. La décision ne m'appartenait plus et je les suivis, passant sans transition de la neige aux fleurs et aux chants d'oiseaux. Tandis que nous avançons, les habitants du Royaume se tournèrent pour lever vers nous des regards graves, sans montrer ni inquiétude ni déplaisir, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde qu'une bande de voyageurs dépenaillés et frigorifiés débarque dans leur jardin enchanteur.

— Venez, nous dirent-ils. Vous devez paraître devant notre Roi.

Ils étaient tous l'image de la perfection ; beaux et minces, éclatants de force et de vitalité, aucun n'avait, semblait-il, plus de dix-huit ou vingt années. Pas le moindre défaut n'était visible dans leur apparence, pas la plus petite imperfection, pas une trace d'enlaidissement. Ils paraissaient tous sortis du même moule, car seul leur visage permettait de les différencier ; pour le reste, ils avaient tous la même perfection des formes, le même corps mince aux membres allongés. Jamais je n'avais vu des gens comme eux ; et, en les regardant, je me sentis profondément honteux de mes propres imperfections, les engelures sur ma peau, la poussière et la saleté du voyage dans mes cheveux et sur mes vêtements, les marques de la longue ascension partout sur mon corps et surtout ma jambe, ma jambe, ma jambe estropiée, tordue, cette jambe hideusement déformée pour laquelle je n'avais jusqu'alors jamais éprouvé un instant de gêne, mais qui me semblait maintenant être la marque flamboyante de l'infamie et du péché.

Ils nous conduisirent auprès de leur Roi dont la résidence était un dôme de cristal sis en plein centre de son Royaume. Il

se tenait sous le portique, les bras croisés, nous attendant calmement : d'une beauté aussi parfaite que ses sujets et aussi jeune, un roi-enfant, un prince à la jeunesse triomphante, puissant et serein, revêtu d'un merveilleux costume or et écarlate, coiffé d'une haute tiare en métal brillant, ornée de chatoyantes pierres précieuses.

Tandis que nous nous avançons vers lui, j'entendis soudain Hendy étouffer un petit cri et elle planta profondément ses ongles dans la chair de mon bras, comme si la peur venait de la saisir.

— Que se passe-t-il ? demandai-je.

— Son visage, Poilar !

Je regardai. Il me sembla en effet y trouver quelque chose de familier. Mais quoi ?

— Il te ressemble comme un frère ! s'écria Hendy.

Était-ce possible ? Je regardai plus attentivement, sentant le désarroi me gagner. Oui, oui, il y avait bien quelque chose dans la forme du nez, l'écartement des yeux, la manière dont il ramenait les lèvres vers l'arrière dans son sourire de bienvenue. Oui, il y avait bien une certaine ressemblance, d'étranges et superficielles similitudes dans l'expression et même l'apparence...

Il ne pouvait s'agir que d'une coïncidence. C'est en tout cas ce que je me dis.

— Je n'ai pas de frère, fis-je en tournant la tête vers Hendy. Je n'en ai jamais eu.

J'entendis Thissa murmurer derrière moi des incantations.

Le jeune Roi de ce pays magique posa sur nous un regard calme et bienveillant.

— Bienvenue, Pèlerins, dit-il. Qui est votre chef ?

— C'est moi, répondis-je d'une voix sourde, voilée.

Et je m'avançai en boitillant, affreusement gêné par ma patte folle en ce lieu où régnait la perfection.

— Nous venons du village de Jespodar et mon nom est Poilar, fils de Gabrian, fils de Drok, du clan du Mur de la Maison du Mur.

— Ah ! fit-il en m'adressant l'un des sourires les plus bizarres que j'eusse jamais vus. Dans ce cas, vous êtes vraiment les

bienvenus. Je suis Drok de Jespodar, poursuivit-il en faisant un ou deux pas vers moi, la main tendue. Du clan du Mur de la Maison du Mur.

Il va sans dire que, dans un premier temps, je refusai de le croire. C'était trop difficile à accepter, cette rencontre avec le père de mon père, à l'ombre du Sommet de Kosa Saag, sous cette apparence juvénile. Thissa l'avait dit avec raison : tout n'était en ce Royaume qu'illusion et magie, et il s'agissait à l'évidence d'une supercherie ; le Roi avait perfidement emprunté mes traits pour me faire croire que nous étions parents et se moquer de moi.

Mais il nous entraîna dans ses appartements royaux, au sol recouvert d'épais tapis moelleux, aux murs de cristal tendus de draperies cramoisies, où l'air était chargé de parfums suaves, et ses sujets nous baignèrent et nous firent boire du vin nouveau et piquant. Si tout cela n'était qu'illusion et magie, eh bien, la magie était habile et l'illusion agréable. D'ailleurs, illusion ou non, nous éprouvâmes après ces soins un sentiment de détente et de bien-être. Un bien-être que nous n'avions plus connu depuis notre départ du village. Il y avait presque de quoi en pleurer.

Puis le Roi vint me voir, s'assit à côté de moi et parla avec moi de Jespodar cependant que je le dévisageais avec insistance et que je retrouvais indiscutablement mes traits dans les siens. Il cita de nombreux noms dont je ne connaissais que quelques-uns ; mais, quand il prononça ceux de Thispar et de Gamilalar, je lui révélai qu'ils étaient encore vivants, que les dieux leur avaient accordé une double vie. Il sembla sincèrement étonné et ravi de l'apprendre et me dit qu'il les avait bien connus quand il était jeune. Quelle phrase curieuse dans sa bouche – *quand il était jeune* – car il semblait beaucoup plus jeune que moi à cet instant, un jeune homme, tout juste sorti de l'adolescence. Mais, derrière le visage sans rides, je percevais quand même son grand âge. Je lui confiai que, dans notre groupe, se trouvait le fils du fils du fils de Thispar Double-Vie, un certain Traiben ; il hocha la tête et son regard se perdit dans le vague, comme pour contempler le passage de toutes ces années.

Il parla ensuite de notre clan, de la famille, et il connaissait les noms. Il demanda des nouvelles de son frère Ragin et je lui dis qu'il était mort, mais que Meribail, son fils, était le chef de notre Maison. Cela sembla lui faire plaisir.

— Meribail, oui. Je me souviens de lui. Un bon garçon, ce Meribail. Il donnait déjà de grandes espérances.

Puis il m'interrogea sur sa sœur, sur les enfants de sa sœur, sur ses deux propres filles et leurs enfants ; comme il connaissait tous leurs noms, j'avais de plus en plus la conviction d'être en présence du père de mon père. Je me rendais bien compte qu'il y avait toujours la possibilité que tout cela ne fût qu'un enchantement et lui un démon, qu'il eût le pouvoir de puiser tous ces noms dans mon propre esprit et de me les renvoyer dans le dessein d'établir entre nous de fallacieux liens de parenté. Mais si l'on commence à croire ce genre de chose, il n'y a plus de limites au doute ; il m'était plus facile de penser que j'étais bien en présence du père de mon père, vivant toujours sur les hauteurs de Kosa Saag après de si longues années, pourvu de ce corps juvénile par la vertu des transformations qu'il avait subies.

Pendant tout le temps de notre conversation, il n'avait pas dit un mot sur mon père Gabrian ; je finis donc par me décider à mentionner son nom.

— Je ne peux pas dire que je l'ai vraiment connu, fis-je, car il est parti à la conquête du Mur quand j'étais tout petit.

Il garda le silence, ce qui me laissa le temps de réfléchir.

— Mais je suppose que vous ne l'avez pas bien connu non plus, ajoutai-je. Vous avez, vous aussi, entrepris votre Pèlerinage quand il était tout petit.

Il continua de garder le silence, mais son visage à l'aspect si bizarrement juvénile se creusa de rides, comme si la pensée de ces trois générations tronquées, de ces pères qui partaient à l'assaut du Mur en laissant derrière eux des garçons en bas âge, l'attristait infiniment. Mais, non, ce n'était pas cela. Car il reprit la parole au bout d'un moment, d'une voix morne que je ne lui connaissais pas.

— Gabrian, oui. Un beau petit garçon. Et il est devenu bel homme. Nous nous sommes rencontrés une fois, ici, sur le Mur.

— Comment ? m'écriai-je en me penchant vers lui, terriblement contracté, comme un animal s'apprêtant à bondir, le cœur me martelant la poitrine. Vous vous êtes rencontrés, mon père et vous, sur Kosa Saag ?

Il hocha lentement la tête. Il semblait plongé dans de sombres rêveries.

— Où ? insistai-je. Quand ? Est-il encore de ce monde ? Par tous les dieux, répondez-moi ! *Mon père est-il en ce moment dans votre Royaume ?*

— Non, il n'est pas là. Non, plus maintenant.

Il ferma les yeux et commença à se balancer doucement, mais j'avais l'impression qu'il me voyait aussi bien à travers ses paupières closes.

— C'était il y a bien longtemps, reprit-il d'une voix qui semblait me parvenir à travers une brume épaisse. Je n'étais ici que depuis quelques années, cinq ou six peut-être. Il est arrivé avec ses Quarante, comme toi avec les tiens, tout crottés, dépenaillés, épuisés, car ils avaient passé beaucoup de temps sur le Mur. Sur les Quarante, il n'en restait plus que sept. Sept, précisément, pas un de plus. Les autres avaient péri en route ou bien ils avaient choisi de vivre chez les Transformés, comme je suppose que l'ont fait un certain nombre des membres de ton groupe. Sais-tu qu'on n'a jamais vu de Quarante arriver au complet à cette altitude, ni même presque au complet, et pourtant, j'ai entendu dire que certains Pèlerinages...

— Mon père ! le coupai-je. Je veux savoir ce que mon père est devenu.

Je commençai à perdre patience. J'avais maintenant la certitude que, sous cette façade juvénile, il devait y avoir un vieillard, à en juger par la manière décousue dont il conduisait son récit.

— Ton père, oui. J'y viens. Lui et ses Quarante, réduits à sept Pèlerins, sont arrivés un jour, tout comme vous, et nous les avons accueillis, nous les avons baignés et leur avons donné à manger, car ils étaient dans un bien triste état. J'ai tout de suite su qui il était ; en voyant son visage, je me suis dit avec une grande stupeur : « Voici mon propre fils qui est venu à moi, voici Gabrian, c'est vraiment Gabrian. » Quand je l'avais vu

pour la dernière fois, il n'avait que trois ans, bien sûr, mais il y a certaines choses que l'on sait au fond de soi et, avec lui, j'ai su tout de suite. Comme je l'ai su avec toi. Mais, contrairement à toi, Gabrian ne m'a pas dit son nom en arrivant. Il n'a pas non plus semblé remarquer que nous avions un air de famille. J'ai donc choisi, moi aussi, de ne pas lui dire mon nom. Nous étions enfin réunis, le père et le fils, et il ne le savait pas. Je lui ai posé des questions sur le village, il m'a répondu et puis il m'a parlé de son Pèlerinage, des lieux où il était passé et de ce qui lui était arrivé en chemin – un Pèlerinage très éprouvant, bien plus dur que le mien, de fausses pistes qui leur ont fait perdre des années pendant l'ascension, d'interminables souffrances, des morts et même quelques meurtres... Terrible, terrible, vraiment terrible. Mais ils étaient enfin parvenus aux abords du Sommet. Après avoir subi toutes les épreuves possibles et imaginables, ton père me dit que maintenant, enfin, il allait voir les dieux. Son visage exprimait une résolution farouche. Il me paraissait évident que rien ne pourrait l'arrêter. Absolument rien.

— A-t-il réussi à atteindre le Sommet ? demandai-je, les yeux écarquillés.

— Je ne sais pas. Je crois que oui. Mais qui pourrait le dire ?

— Il a dû réussir. S'il avait juré que rien ne l'arrêterait et comme le Sommet est tout près d'ici...

— Pas si près que ça. Assez près, du moins en comparaison de tout ce qui est derrière nous sur Kosa Saag. Mais pas tout près. Et il reste encore de grandes difficultés à surmonter. Je crois quand même qu'il a réussi. Et puis, au retour...

Il s'interrompit, le front plissé, et son regard me traversa, comme si je n'existais pas.

— Raconte-moi !

— Oui. Oui, je vais te raconter, puisque tel est ton désir. Ton père est reparti avec ses six compagnons sans avoir appris qui j'étais et il a repris la route du Sommet. Il a traversé le Royaume voisin, puis le suivant et encore un autre ; de cela, je suis sûr, car je me suis renseigné par la suite, et, partout, on m'a dit qu'on l'avait vu passer. Il a poursuivi l'ascension et a disparu dans le pays des brumes ; plus personne ne l'a jamais revu, ni lui ni aucun de ceux qui l'accompagnaient. Il était en route pour

le Sommet et j'ai la conviction qu'il l'a atteint et qu'il a vu ce qu'il y avait à voir avant de redescendre.

Il y eut un silence douloureux, qui se prolongea interminablement, comme un cri d'angoisse.

— Que s'est-il passé ensuite ? demandai-je enfin.

Le père de mon père me regarda comme s'il me voyait pour la première fois, puis il s'humecta les lèvres.

— C'est en redescendant, dit-il doucement, du moins je le pense, qu'il s'est arrêté au Puits de Vie, qu'il y a subi une transformation et qu'il a péri pendant l'opération.

Je retenais mon souffle.

— Il est mort ?

— Oh ! oui ! Oui.

— Tu en es absolument certain ?

— J'ai vu son corps au bord du Puits. Je l'ai enseveli de mes propres mains.

Pendant un petit moment, je fus incapable de parler. Le présent que l'on m'avait offert venait de m'être arraché presque dans l'instant où on me le tendait.

— Parle-moi de ce Puits de Vie, dis-je en rompant le silence, qui, semble-t-il, devrait plutôt s'appeler Puits de Mort.

— C'est l'endroit où l'on retrouve sa jeunesse, répondit le père de mon père. Nous nous y rendons tous les cinq ans, plus souvent pour ceux qui le souhaitent, nous y entrons et en ressortons tels que tu nous vois. Mais il faut entrer et sortir très rapidement. Celui qui y reste plus d'un instant ou deux court à son trépas. As-tu compris ?

— Et mon père ? Il y est resté trop longtemps ?

— Nous ne pouvons que faire des suppositions sur ce qui s'est passé et les raisons qui l'ont poussé à le faire. Nous ne savons même pas si c'est arrivé à l'aller ou au retour du Sommet. Mais j'ai une idée. Le Puits se trouve juste avant la cime de la montagne, un endroit où les orages, le vent, la pluie et la brume sont incessants. Qui veut atteindre le Sommet doit passer par-là. Mon idée est qu'il est passé devant le Puits, qu'il a rapidement poursuivi sa route jusqu'à la cime de la montagne, qu'il a vu les dieux en leur demeure, puis qu'en redescendant

avec ses compagnons, il s'est de nouveau trouvé à proximité du Puits et que cette fois... cette fois...

Pendant qu'il parlait, je me représentai tout ce qui s'était passé : les brumes et les brouillards, les tourbillons de neige poussés par le vent, les pics noirs et dentelés, le sentier étroit, si difficile à suivre, qui longeait les ténèbres de l'abîme. La descente des sept Pèlerins épuisés, arc-boutés contre les éléments déchaînés, encore exaltés par ce qu'ils ont contemplé au Sommet, mais ayant atteint les limites de leur résistance. Devant eux, enveloppé dans un linceul obscur, s'ouvre le Puits de Vie, une mystérieuse menace, un creuset écumeux où s'opèrent les transformations. L'un après l'autre, ils trébuchent et tombent dedans sans savoir à quoi ils s'exposent, aveuglés par la neige et le vent qui leur cinglent le visage avec une force diabolique. Un instant d'immersion suffit à provoquer des changements considérables ; au-delà, le Puits n'a plus que la mort à offrir, pas la vie. Des cris dans la brume ; des hurlements de terreur ; des silhouettes qui se débattent dans l'obscurité, qui glissent, tombent, se relèvent et retombent aussitôt. Mon père tâtonnant à la recherche des mains de ses compagnons, les trouvant, les perdant de nouveau, réussissant à en saisir une, s'efforçant désespérément d'arracher quelqu'un au Puits dans lequel il est à son tour entraîné... Mais peut-être était-ce mon père qui y était entré le premier à l'aveuglette, peut-être les autres avaient-ils essayé de le sauver et y avaient-ils perdu la vie avec lui...

C'est ainsi que j'imaginai la fin, d'après ce que le père de mon père m'avait dit et d'après ce que j'aurais voulu entendre. Mais la vérité était quelque peu différente.

— Quelques jours plus tard, reprit le père de mon père, deux habitants de mon Royaume, qui s'étaient récemment rendus au Puits, sont venus m'annoncer qu'ils avaient vu sur le bord quelque chose de bizarre et d'affreux. J'ai tout de suite compris et me suis mis en route sur-le-champ. Nous avons d'abord trouvé les sept tas de vêtements dont ils s'étaient débarrassés, puis leurs sacs, à moitié recouverts de neige. Ensuite, nous avons découvert les corps, au bord du Puits, la main dans la main : décharnés, rapetissés, les os souples et fragiles de sept

nouveau-nés, unis en une chaîne macabre dans la boue chaude. Nous les avons sortis avec des perches avant de les inhumer juste à côté. Tu verras les sept tumulus en passant. Si jamais tu passes par-là.

— Pourquoi si j'y passe ? Tu m'as dit que c'était la seule voie pour atteindre le Sommet.

— Oublie le Sommet. Reste ici.

Je le considérai d'un air stupéfait.

— J'ai fait le serment de l'atteindre, répliquai-je avec une certaine vivacité.

— Nous en avons tous fait le serment, poursuivit-il. Ton père l'a fait, tout comme moi. Il a tenu parole, du moins je le pense, et cela lui a coûté la vie. Moi aussi, je suis monté jusqu'au Sommet. Cela ne m'a rien apporté de bon. Oublie le Sommet, mon garçon.

— Tu as vu le Sommet, c'est bien ce que tu as dit ?

— Oui. Et j'en suis revenu. Et je n'y retournerai plus jamais. C'est un lieu qui fait horreur. Oublie le Sommet.

Il se referma d'un coup, comme s'il avait décidé de ne plus rien dire sur ce sujet. Des vagues d'incertitude m'assaillaient. Le sinistre récit de la mort de mon père m'oppressait et avait laissé mon esprit engourdi. À cela s'ajoutait maintenant la répugnance avec laquelle le père de mon père parlait du Sommet. L'Irtiman aussi était resté vague et évasif lorsque nous avions abordé le sujet. Pourquoi ? Pourquoi ? Que me cachaient-ils donc ? Je sentis la colère monter et tendis les bras vers lui comme pour lui arracher les réponses de mes mains nues.

— Pourquoi horreur ? Que dis-tu ? Pourquoi est-ce un lieu qui fait horreur ? Dis-moi ce que l'on trouve au Sommet ! Dis-le-moi !

— Jamais.

Cette réponse en un seul mot, articulé d'une voix calme, se referma sur moi comme un cercle de fer.

J'insistai encore, mais en pure perte.

Sans se départir de cette sorte de patience sublime qui me paraissait exaspérante, il leva la main pour m'imposer silence.

— Je vais te dire ceci, mais rien de plus, reprit-il du même ton calme. Quoi que tu espères trouver là-haut, tu ne le

trouveras point. Car il n'y a rien d'autre que l'horreur. Oublie le Sommet, mon garçon. Reste ici, avec moi.

— Comment veux-tu que je reste ? lançai-je, tremblant de fureur. Tu sais très bien que j'ai juré...

— Reste, répéta-t-il, impassible. Reste et tu vivras à jamais.

Je le regardai, interloqué, encore frémissant. Et il me répéta que lui et tous ceux de son peuple se rendaient périodiquement au Puits de Vie et s'y immergeaient pendant un instant pour redevenir lisses et jeunes, car le Puits avait le pouvoir d'inverser le temps. Il m'affirma que je pourrais faire comme eux. Et vivre, éternellement jeune, dans ce Royaume enchanté des plus hautes pentes du Mur, où l'air était toujours suave et doux, où la neige était tenue à distance par magie. Pourquoi aller plus haut ? Pourquoi chercher des mystères qui n'en valaient pas la peine ? Reste, me dit-il. Reste. Reste.

Ce fut comme s'il avait tourné une clé dans mon esprit. Je sentis, à mon profond étonnement, la fureur m'abandonner et je cédai à ses instances.

Il lui suffit de parler pour que toute ma détermination s'envole en quelques instants. Il lui suffit de parler pour que tout ce pourquoi j'avais œuvré pendant si longtemps me paraisse dépourvu de sens. Reste, me dit-il. Reste et vis éternellement. Pourquoi pas ? Oui, me dis-je, abasourdi. *Pourquoi pas ?* Cela paraissait si simple. Mets un terme à cet âpre Pèlerinage qui a déjà coûté la vie à ton père et à tant d'autres ; quitte cette route qui mène au sommet et laisse ton corps exténué prendre du repos. Reste ici. Reste. *Oui*, me dis-je, *pourquoi pas ?* Je sentis d'un seul coup que j'allais céder au genre de tentation qui semble être une caractéristique des cimes du Mur. Reste, me dit-il. Reste. Reste. Reste. Et, tandis qu'il parlait, j'avais l'impression qu'un charme était jeté sur moi, du moins je le crus sur le moment : à ma grande surprise, à ma stupéfaction, je perçus un changement profond qui s'opérait en moi, je sentis la rigidité de mon esprit perdre de sa force en ce lieu de bien-être et je m'entendis dire en moi-même : *Oui, Poilar, pourquoi pas ? Reste. Reste.*

Rester ? Comment pouvais-je rester ? Nous étions liés par un serment.

Mais mon serment ne m'avait pas empêché de traîner pendant plusieurs semaines d'affilée, voire des mois, dans la vallée à l'herbe bleue, au pied du dernier sommet, alors que je n'avais aucune raison d'y rester si longtemps. Je présume qu'il est dans la nature de la haute montagne d'amollir les caractères les mieux trempés, car l'air y est si peu dense, il manque tellement de consistance que la vulnérabilité de tout un chacun y est rendue manifeste. À l'altitude encore plus grande où nous étions, je commençai de m'écarter, pour un temps, de ce qui était ma propre nature profonde, de cette tension permanente vers le but que nous nous étions fixé, Traiben et moi, à l'âge de douze ans.

Ce soir-là, nous eûmes droit à un bain, puis à des jus de fruits glacés avant de faire un repas exquis arrosé de vins fins. Nous revêtîmes une robe d'une étoffe moelleuse pour passer la nuit sur une confortable pile de fourrures. Et je me pris à songer : Tu pourrais avoir cela jusqu'à la fin des temps. Jusqu'à la fin des temps, Poilar !

C'était comme si, d'une manière foudroyante, mon esprit venait d'être atteint d'une maladie. Pourquoi essayer de conquérir le Sommet ? Il y aurait encore quantité de dures épreuves à surmonter pendant le reste du trajet et le malheur au bout du voyage. Le Sommet ? À quoi bon aller jusque-là ? C'est un lieu qui fait horreur, m'avait dit le père de mon père. Tu n'y trouveras que l'horreur. Il y était allé ; il savait de quoi il parlait. Je ne parvenais pas à chasser de mon esprit le sinistre récit de la mort de mon père, qui ne cessait de traverser mes pensées avec l'impétuosité d'un torrent de montagne, me bouleversait et minait ma volonté. Ce qui me frappait avec le plus de force n'était pas tant l'image de ces tas d'ossements minuscules, même si elle était affreuse, mais plutôt la question de savoir ce qui avait poussé ces sept Pèlerins à choisir une mort aussi atroce. Je ne parvenais pas à me poser franchement cette question, car elle ouvrait des abîmes en moi. Je me répétais donc que toute notre quête n'était que folie. Renonce, me disais-je. Renonce. Tu t'es battu assez longtemps pour réaliser quelque

chose qui n'en valait pas la peine. Installe-toi dans le royaume du père de ton père et abandonne-toi à cette vie facile. Ou bien monte un tout petit peu plus haut, si tu y tiens, fonde ton propre Royaume où tu vivras dans le bonheur éternel et laisse les dieux vaquer tranquillement à leurs affaires. Je dois le confesser : telles furent mes pensées. Nul n'est assez fort pour ne pas voir sa résolution chanceler de loin en loin sur la route qui mène au Sommet du Mur.

C'est ainsi que nous restâmes un ou deux jours dans le royaume du père de mon père, puis un troisième, un quatrième et encore un jour de plus. De temps en temps, je sortais et je levais les yeux vers le sentier qui s'élevait en serpentant, vers les escarpements enneigés et le plafond de nuages qui traçait la limite entre le Sommet et le reste de la montagne et je savais que nous aurions dû être en route. C'était notre but ; il était presque à portée de notre main. Mais je ne pouvais me résoudre à donner l'ordre de faire les préparatifs de départ.

Me condamne qui voudra. Le fait est qu'un démon intérieur m'exhortait à demeurer pour l'éternité en ce lieu douillet et il m'était difficile de résister à ses incitations. J'éprouvais une sorte de paralysie. Je n'avais pas accepté d'une manière définitive la proposition du père de mon père ; mais je restais quand même. Tous les matins, je me disais : Je vais encore me reposer quelques jours ici. J'aurai besoin de toutes mes forces pour la fin de l'ascension.

Il ne sert à rien de se précipiter, me répétais-je. Le Sommet attendra. Les dieux se passeront encore de moi un petit moment.

Et le temps passait.

— Il faut reprendre la route, me dit Hendy au bout de quelques jours d'oisiveté.

— Oui. Oui.

— Notre avons fait un serment, me dit Traiben quelques jours plus tard.

— Oui, répondis-je. Tu as raison.

Tout le monde m'observait, tout le monde me surveillait du coin de l'œil et se posait des questions. Certains étaient impatients de reprendre l'ascension, d'autres non, mais

personne ne comprenait pourquoi je ne me décidais pas à donner le signal du départ. Puis ce fut le tour de Thrance, qui parcourait en clopinant les splendeurs de ce Royaume comme s'il n'y voyait que boue et cendres, de m'interroger avec un sourire moqueur.

— As-tu peur d'aller jusqu'au Sommet, Poilar ? C'est ça ? Ou bien plutôt un accès de paresse qui te retient ici ?

Pour toute réponse, je lui lançai un regard noir.

— Ou peut-être une femme, poursuivit-il. Une de ces petites filles toutes fraîches, à la peau dorée, qui se glisse la nuit dans ton lit. Et l'idée de la quitter t'est insupportable. C'est ça ?

Thrance avança sa face ravagée tout contre mon visage et éclata de rire, me soufflant dans le nez son haleine fétide.

— Elle a six dizaines d'années, Poilar ! Elle est assez vieille pour être la mère de la mère de la mère d'Hendy et, toi, tu la prends pour une jeune fille !

— Fiche le camp !

— Six dizaines d'années !

— Fiche le camp ! répétais-je. Sinon je te casse en deux !

Cela ne provoqua qu'un nouvel éclat de rire, mais il s'éloigna en traînant la patte.

Il y avait bien une parcelle de vérité dans les allégations de Thrance, mais seulement une parcelle ; de fait, il m'était arrivé, par-ci par-là, de me donner du bon temps avec les femmes du pays. Je sais que je ne fus pas le seul à le faire. Les habitants du royaume du père de mon père s'étaient jetés sur nous comme des enfants se jettent sur de nouveaux jouets et il n'était pas facile de leur résister. Il est vraisemblable que tous les membres restants de mes Quarante prirent des amants ou des maîtresses pendant notre séjour. Il y en avait une en particulier pour qui j'avais un penchant marqué. Elle se nommait Alamir ; souple et vive, avec l'éclat pétillant d'une jeune fille de la moitié de mon âge. Celui qui pouvait être le sien en réalité, je préférais ne pas y penser, même si la question me traversait l'esprit de loin en loin et me plongeait dans le désarroi. C'est elle qui m'avait fourré dans la tête l'idée de fonder mon propre Royaume dont elle eût été la Reine. Une idée que je caressai pendant quelques jours, sans jamais la prendre véritablement au sérieux.

Non, ce n'était pas Alamir qui me retenait en ce lieu enchanteur, pas plus qu'un accès de paresse. Mais Thrance avait fait mouche, sa première hypothèse était la bonne.

C'était la peur.

J'avais acquis la certitude que le père de mon père ne m'avait pas ensorcelé. Il s'était contenté de me faire une proposition séduisante qu'en d'autres temps, Poilar eût refusée tout de go, avec un haussement d'épaules définitif. Et, malgré la fatigue profonde de la longue ascension, j'étais encore capable de la décliner.

Mais c'est mon esprit qui ne parvenait pas à oublier le récit de la mort si étrange de mon père au faite du Mur. Il emplissait mon souvenir, débordait, tombait en cascade ; et plus j'y réfléchissais, plus son empreinte était profonde en moi. Je m'étais mille fois posé la question : Qu'avait vu mon père au Sommet, qu'avait-il découvert de si horrible que le seul moyen de s'en purger avait été de se jeter dans le Puits de Vie ?

C'est la crainte de cette révélation qui me retenait, ce qui était loin d'être aussi simple que la peur de mourir. La mort ne m'inspirait pas de terreur : elle ne l'a jamais fait. Mais savoir que je risquais de découvrir dans la demeure des dieux quelque chose qui me pousse à mettre fin à mes jours, comme l'avaient fait mon père et ses six compagnons... Voilà ce que je redoutais. Une idée qui me paralysait totalement ; et je me rendis compte que j'étais incapable de partager cette terreur avec mes amis. Je refusai même longtemps de me l'avouer et me persuadai que c'était un amour tout neuf du confort qui me retenait en ce Royaume ou encore quelque sortilège exercé par le père de mon père. Mais il n'en était rien. Il n'en était absolument rien.

Finalement, c'est Hendy qui, en me forçant la main, provoqua notre départ de ce Royaume de bien-être et d'oisiveté. Elle avait fait, comme chacun de nous, le serment d'atteindre le Sommet et c'est elle qui me ramena à la raison et m'obligea à tenir ma promesse.

Pour ce faire, elle choisit, le plus simplement du monde, de disparaître. Depuis notre arrivée dans ce Royaume, nous n'avions pas eu une seule défection. Pourquoi, sinon pour reprendre le Pèlerinage, quelqu'un aurait-il voulu quitter un endroit si agréable ? Mais, un matin, je constatai qu'Hendy n'était plus là. J'interrogeai plusieurs personnes – Fesild, Kath – pour savoir si quelqu'un l'avait vue, mais personne ne pouvait rien me dire.

— Elle est partie, Poilar, m'affirma Traiben, pour se faire transformer.

— Quoi ? Comment le sais-tu ?

— J'ai vu une femme hier soir, très tard, à la frontière du Royaume, qui gravissait la pente menant à l'extérieur. À la vive clarté des lunes, je l'ai vue tourner la tête et, malgré la distance, j'ai reconnu Hendy. Je l'ai appelée et elle a crié quelque chose, mais elle était trop loin pour que je puisse comprendre ce qu'elle disait. Puis elle s'est retournée, elle a poursuivi son chemin et je l'ai perdue de vue.

— Et tu l'as laissée partir comme ça ?

— Que voulais-tu que je fasse ? Elle était déjà très haut sur le sentier et devait avoir au moins une heure d'avance sur moi. Jamais je n'aurais pu la rattraper.

Je le saisis par les épaules et le secouai furieusement, avec une telle violence que sa tête se mit à aller d'avant en arrière, que ses yeux s'agrandirent démesurément et qu'il commença à changer de forme.

— Tu l’as donc vue partir et tu n’as rien fait ? Tu l’as vue et tu n’as rien fait ?

— Poilar... je t’en prie... Poilar...

Je le repoussai de toutes mes forces. Il perdit l’équilibre et tomba les quatre fers en l’air. Le regard qu’il leva vers moi exprimait plus la stupéfaction que la colère ou la douleur.

— Oh ! Poilar, fit-il tristement. Poilar, Poilar, Poilar !

Puis il se releva – je l’aidai –, épousseta ses vêtements et palpa son corps meurtri et écorché. Je me sentais parfaitement stupide.

— Me pardonnes-tu, Traiben ? demandai-je au bout de quelques instants, d’une voix très calme.

— Sais-tu que tu es devenu très bizarre depuis que nous sommes ici ?

— Oui. Oui, je sais.

Je fermai les yeux quelques secondes et pris plusieurs longues inspirations.

— Tu aurais au moins pu venir me raconter ce que tu avais vu, repris-je de la même voix calme.

— Il était déjà très tard. Et tu étais avec Alamir, non ?

— Qu’est-ce que cela a à voir avec...

Je laissai ma phrase en suspens. Je sentais la colère revenir, mais contre qui la diriger, sinon moi-même ?

— Comment peux-tu être sûr qu’elle est partie pour se faire transformer ?

— Où veux-tu qu’elle soit allée, Poilar ?

— Eh bien, elle pourrait... elle a peut-être...

— Oui ?

Je me renfrognai. Qu’était-il en train de suggérer ?

Une idée me vint. Elle était si absurde que je l’écartai, mais elle revint avec insistance.

— Crois-tu, finis-je par demander, pour me débarrasser de cette idée, qu’elle pourrait être allée au Puits de Vie pour se rajeunir ?

— Cette possibilité m’est venue à l’esprit, répondit-il.

Je ne m’attendais pas à ce qu’il m’apporte si facilement son adhésion.

— Pourquoi ferait-elle cela, Traiben ? Elle ne paraît pas vieille. Elle est encore jeune, mince et belle.

— Oui, fit Traiben. Oui, c'est bien mon avis. Mais je ne suis pas sûr qu'elle le partage.

— Elle devrait.

— Mais le fait-elle ?

Je détournai la tête, perplexe. Plus j'y réfléchissais, plus il m'était difficile d'accepter l'idée que j'avais avancée qu'Alamir pût être la cause de la disparition d'Hendy. Nous n'en avons jamais parlé, mais j'avais la conviction que cette passade laissait Hendy totalement indifférente ; elle devait savoir que cela n'avait aucune importance et avait probablement fait des bêtises du même genre avec quelque freluquet à la taille bien prise qui avait peut-être cent années, mais en paraissait dix-sept. Et cela ne m'eût fait ni chaud ni froid.

— Non, fis-je. Cette idée est absolument ridicule. Hendy n'a certainement pas éprouvé le besoin d'aller se jeter dans le Puits pour paraître plus jeune. Elle n'a pas pu s'imaginer qu'Alamir compte pour moi... qu'elle est autre chose qu'une passade, une distraction passagère...

— Je n'ai pas la moindre idée de ce que pense Hendy, dit Traiben, ni d'Alamir ni sur aucun autre sujet.

Il s'approcha de moi et prit mes mains dans les siennes.

— Pauvre Poilar, poursuivit-il d'une voix où la sympathie était étrangement absente. Pauvre Poilar, comme tu es triste ! Je suis sincèrement désolé de ce qui t'arrive, mon vieil ami.

J'étais plongé dans un abîme de perplexité. Pourquoi avait-elle disparu ? Où était-elle allée ? Je n'avais aucune réponse à ces questions.

Mais elle était partie. Cela ne faisait pas le moindre doute.

— Que puis-je faire ? murmurai-je.

— Prie pour qu'elle te revienne, répondit Traiben.

J'étais fou de chagrin et j'avais aussi très peur. Et si je m'étais entièrement mépris sur la réaction d'Hendy à ce qui s'était passé ? Et si elle avait perçu mon aventure avec Alamir non comme une peccadille sans conséquence, mais comme une trahison de notre amour ? La jalousie et la souffrance l'auraient

ainsi poussée vers le Puits, non pour se rendre plus belle à mes yeux – cela me semblait inutile et probablement à elle aussi, de la pure folie, une décision futile, indigne d'elle – mais pour mettre fin à ses jours. Je lui avais raconté les circonstances de la mort de mon père. Avait-elle été tentée de connaître le même sort ? À la seule pensée du corps ratatiné d'Hendy flottant, en ce moment même, dans l'eau funeste du Puits de Vie, je sentais le dégoût m'envahir.

Non, me répétais-je, cette idée ne tient pas debout. Et je m'empressai d'énumérer les arguments de nature à me rassurer. Hendy avait compris qu'Alamir ne représentait rien pour moi. Elle avait conscience de la profondeur de mes sentiments pour elle. Comment aurait-il pu en aller autrement ? Et la terreur qu'elle avait de la mort – son rêve atroce où elle était enfermée pour l'éternité dans cette boîte à ses mesures – l'empêcherait assurément d'aller au-devant d'elle. En tout état de cause, on ne met pas fin à ses jours par jalousie : personne ne fait cela. C'était une chose indigne et véritablement stupide par surcroît. Même ceux qui sont engagés prennent de temps à autre un amant et cela ne suscite aucune difficulté. Et il allait sans dire que nous n'avions jamais été engagés, Hendy et moi.

Mais pourquoi... où pouvait-elle être partie...

C'est alors que quelque chose me revint en mémoire. Du fond de mon souvenir remonta la voix d'Hendy qui disait :

Ce que je veux, c'est aller trouver les dieux du Sommet et être purifiée par eux. Je veux qu'ils me transforment. Je ne veux plus être celle que je suis. Mes souvenirs sont trop lourds à porter, Poilar. Je veux m'en débarrasser.

Oui, c'était ça ! Le mobile que je lui avais imputé était trop dérisoire. Ce n'était pas quelque chose d'aussi simple que la jalousie qui l'avait poussée à partir, bien sûr que non, mais le désir de se débarrasser enfin du fardeau de son passé, de s'avancer dans le feu des dieux pour en ressortir propre, purifiée, une nouvelle Hendy...

Mais je ne voyais pas comment Hendy eût été en mesure d'atteindre seule le Sommet. Elle devait être perdue dans le brouillard et la neige, errant désespérément dans des régions

désertes et inhospitalières, cherchant en vain l'unique chemin qui menait au Sommet.

Mon premier mouvement fut de donner l'ordre de lever le camp et de nous mettre en route sans délai afin d'essayer de la retrouver. Mais je compris que c'était impossible. Après avoir remis pendant si longtemps notre départ, faire une subite volte-face et reprendre l'ascension simplement parce que ma maîtresse s'était enfuie ? Tout le monde ferait des gorges chaudes et c'en serait fini de mon autorité sur le groupe.

Non. Ce que je devais faire, c'était me lancer seul à sa recherche, jusqu'au Puits, ou plus loin, s'il le fallait, même à la limite du Sommet proprement dit, la trouver et la ramener ici. Mais cela présentait de nombreuses difficultés. La route était un mystère pour moi, comme elle l'était pour Hendy. Peut-être réussirais-je à survivre à ce voyage solitaire, mais rien n'était moins sûr. Je m'apprêtais à risquer ma vie pour des raisons purement personnelles, mettant ainsi en péril la réussite du Pèlerinage de tout le groupe...

Et ils ne manqueraient de me rappeler que j'avais laissé partir Ais, Jekka, Jaif et tous les autres, sans même tenter d'organiser des recherches. Étais-je en droit, dans ces conditions, de marquer un intérêt particulier pour Hendy ? J'aurais dû prendre son départ avec détachement, comme pour les autres, au lieu de céder à l'affolement et de me précipiter à sa poursuite.

J'étais dans une impasse. Incapable de passer à l'action, je restai immobile pendant des heures, le regard tourné vers le chemin par lequel Hendy était partie, m'efforçant désespérément de mettre au point un plan réalisable.

Elle revint de son propre chef, tandis que j'hésitais, que je tâtonnais sans parvenir à trouver une issue.

C'était le troisième jour après son départ. Pendant tout ce temps, je n'avais ni fermé l'œil ni accepté Alamir auprès de moi. C'est à peine si je mangeais et si j'adressais la parole aux autres. J'avais les yeux levés vers le rebord de la cuvette marquant la frontière du Royaume, quand je vis apparaître comme en un rêve, tout en haut du chemin, une pâle silhouette fantomatique, baignée par la lumière dure et blanche d'Ekmelios. Elle

commença à descendre lentement la pente de la cuvette et, au bout d'un certain temps, je me rendis compte que c'était Hendy.

Mais une Hendy transformée.

Je m'avançai vers elle. Elle avait les cheveux tout blancs et sa peau était de la couleur de la mort. Elle était beaucoup plus grande maintenant, les membres prodigieusement étirés, mince comme un squelette, et sa chair, ou ce qu'il en restait, était presque transparente, de sorte que je distinguais le sang qui circulait dans ses veines. Elle était si frêle, la nouvelle Hendy, que j'aurais facilement pu traverser son corps en y appuyant le doigt. Elle était privée d'épaisseur... vidée de sa substance, en quelque sorte. Elle semblait terriblement vulnérable, une femme sans défense.

— Hendy ? fis-je, en proie à une brusque incertitude.

— Oui, c'est bien moi, dit-elle.

Et je reconnus, sans que le doute fût possible, les yeux noirs d'Hendy brillant dans le visage diaphane et émacié de la squelettique apparition.

— Où étais-tu passée ? Que t'est-il donc arrivé ?

Elle indiqua le Sommet de la main.

— Jusqu'en haut ? demandai-je en fixant sur elle un regard incrédule.

— Seulement jusqu'au Royaume suivant, répondit-elle d'une voix si ténue que je l'entendais à peine.

— Ah ! bon ! Et quel genre de Royaume est-ce ?

— Un lieu où personne ne parle.

— Je vois, fis-je en hochant lentement la tête. Un Royaume peuplé de Transformés ?

— Oui.

— Qui ont perdu l'usage de la parole ?

— Qui y ont renoncé, répondit-elle. Ils sont allés jusqu'au Sommet, en sont revenus et ont choisi de vivre là, dans ce Royaume où le silence est absolu. Ils m'ont montré la route qui mène au Sommet en l'indiquant du doigt, sans prononcer un mot. Je pense qu'ils m'ont également montré la route du Puits.

— Et ils t'ont montré comment te transformer pour devenir ce que tu es devenue !

— Personne ne m'a rien montré. Cela s'est fait tout seul.

— Ah ! fis-je d'un air entendu, alors que je n'y comprenais absolument rien. Je vois. Cela s'est fait tout seul.

— J'ai senti que j'étais en train de changer. Je n'ai rien fait pour m'y opposer.

Sa voix semblait venir de très loin, au-delà de la mort.

— Hendy, murmurai-je. Hendy, Hendy...

J'avais envie de la prendre dans mes bras et de la serrer contre moi. Mais la peur m'empêchait de le faire.

Nous restâmes un long moment face à face, sans rien dire, comme deux des habitants de ce Royaume où tout le monde avait fait vœu de silence. Elle soutenait calmement mon regard.

— Pourquoi es-tu partie, Hendy ? demandai-je enfin.

Elle hésita quelques instants avant de répondre.

— Parce que nous restions ici, sans rien faire, et que le but de notre Pèlerinage est le Sommet.

— Est-ce qu'Alamir a un rapport avec...

— Non, me coupa-t-elle d'un ton qui ne laissait pas place au doute. Absolument pas.

— Ah ! répétei-je. C'était donc pour le Sommet. Et pourtant, tu n'es pas allée jusqu'au bout quand tu en as eu l'occasion.

— J'ai découvert la route qui y mène.

— Mais tu as rebroussé chemin. Pourquoi ?

— Je suis revenue pour toi, Poilar.

Ses paroles m'allèrent droit au cœur. Je faillis tomber à genoux devant elle, mais elle me tendit les mains. Je les saisis. Elles étaient froides comme la neige, cassantes comme des brindilles.

C'est bien une manière de purification qu'elle avait subie, comme l'indiquait sa nouvelle apparence. Mais j'avais le sentiment qu'une partie fragile de l'ancienne Hendy n'avait pas été détruite. Son Pèlerinage n'était pas encore achevé.

— Il faut aller jusqu'au bout, dit-elle.

— Oui, il le faut.

— Pourras-tu quitter cet endroit ?

— Oui. Oui.

— Le feras-tu ? Ce Royaume est comme un piège qui s'est refermé sur toi.

— Il fallait que je passe un certain temps ici, Hendy. Je n'étais pas prêt à repartir.

— Et maintenant, l'es-tu ?

— Oui, répondis-je.

Je donnai l'ordre du départ, nous rassemblâmes nos affaires – le peu de matériel qui nous restait, nos maigres provisions de bouche, nos sacs tout rapiécés – et nous prîmes la route. Le père de mon père sortit sous le portique de son palais et nous regarda partir, le visage grave. Quelques-uns de ses sujets vinrent également assister à notre départ, mais je ne vis Alamir nulle part.

Je portai le corps de l'Irtiman avec Galli. À cette grande altitude, il ne montrait aucun signe de décomposition. Les paupières closes, le visage apaisé, l'Irtiman semblait dormir.

Hendy marchait à mes côtés, en tête de la colonne.

Elle avançait d'un pas sûr et résolu et il émanait d'elle une impression de grande énergie et de puissance. La fragilité que j'avais imaginée de prime abord n'était qu'une illusion. Il y avait dans son attitude une sorte d'autorité suprême que tout le monde acceptait. Sa nouvelle apparence la distinguait du reste de notre groupe aussi nettement que celle de Thrance ; mais, alors que la silhouette grotesquement déformée de Thrance faisait de lui un être repoussant et inquiétant, Hendy semblait avoir acquis une majestueuse austérité qui l'ennoblissait. Je commençai même à percevoir dans le corps étrange qui était devenu le sien une sorte de beauté.

— Voici la route qui mène au Sommet, annonça-t-elle.

C'était un étroit sentier blanc qui s'élevait au cœur d'une gorge profonde, aux parois encaissées de roche noire. Dès que nous nous y engageâmes, nous fûmes arrachés à la douceur de l'air et à la tiède indolence du Royaume du père de mon père. Comment ils avaient opéré cet enchantement, jamais je ne le découvris et je suppose que je ne le saurai jamais. Nous étions donc sortis de sa sphère d'influence et avions retrouvé la glace et les vents furieux de la très haute montagne. Mais nos corps s'adaptèrent, comme ils l'avaient déjà fait si souvent et nous

réussîmes, tant bien que mal, à faire face à une nature de plus en plus hostile.

Je me retournai une seule fois. Je ne vis derrière moi qu'un chaos aux contours noyés dans les brumes azurées. Nous avions marché si longtemps que j'avais perdu la notion de tout le terrain parcouru. Derrière nous, quelque part, il y avait la prairie à l'herbe bleue. Plus bas, la paroi rocheuse de l'abrupt qui marquait la frontière du Royaume du Kvuz, encore plus bas, les rochers escarpés du Sembitol et la grotte sordide du Kavnalla ; et puis, beaucoup plus loin, le plateau des Fondus et tout le reste, la falaise que j'avais escaladée avec Kilarion, l'endroit où les faucons du Mur nous avaient attaqués et Varhad, le domaine des fantômes errant dans leur suaire fongique. Encore plus bas, la borne d'Hithiat, puis celles de Denbail, de Sennt, d'Hespen, de Glay, d'Ashten et de Roshten et enfin, tout au pied de la montagne, notre village de Jespodar, tellement loin de nous qu'il aurait aussi bien pu se trouver sur une autre planète. Ma vie là-bas semblait n'avoir été qu'un rêve. Il m'était presque impossible de croire que, pendant deux pleines dizaines d'années, j'avais vécu dans cet endroit tout plat, au milieu de la foule de ces rues animées, dans ces basses terres où le feuillage des arbres luisait d'humidité et où l'air était comme un bain de vapeur. Le Mur était devenu toute ma vie, depuis si longtemps que tout ce qui s'était passé avant relevait de l'irréel. De la même manière, tout ce que nous avions vécu en chemin se fondait dans l'irréalité. Plus rien d'autre n'avait d'existence tangible que le sol blanc du sentier sous mes pieds, que les versants de pierre noire et brillante de la gorge qui se dressaient de chaque côté, que le plafond d'épais nuages noirs qui pesait sur ma tête, aussi dense et menaçant qu'un couvercle de fer.

Nous atteignîmes le Royaume où l'usage de la parole était banni. C'était un territoire peu étendu, niché entre de délicates aiguilles de pierre, un peu à l'écart du chemin. Je serais passé devant sans même le voir si Hendy n'avait tendu la main dans sa direction, précisant que ses habitants vivaient dans les fentes et les crevasses de la roche. Nous ne prîmes pas le temps de nous y arrêter. J'entraperçus au passage quelques très hautes

silhouettes, minces et anguleuses, près de l'une des aiguilles de pierre, avant que des écharpes de brume poussées par le vent ne les déroberent à ma vue.

Il y avait à proximité un autre petit Royaume où le Roi était un esclave que l'on transportait partout dans une litière et à qui il était interdit de poser le pied par terre et de faire quoi que ce soit par lui-même ; dans le suivant, le pouvoir était détenu conjointement par trois rois qui ne se refusaient aucun plaisir, mais, quand l'un des trois venait à mourir, les deux autres étaient enterrés vifs avec lui. Il y avait encore beaucoup d'autres Royaumes, mais nous les évitions, car j'étais las de tant d'étrangetés. Jamais je n'aurais cru que le Mur eût retenu tant des nôtres ; il est vrai que nos Quarante prenaient tous les ans le chemin de la montagne, depuis des millénaires, qu'il en allait de même pour d'autres villages et que rares étaient ceux qui revenaient. La mort en prenait un grand nombre en route et ces Royaumes gardaient le reste.

Mon père était passé par-là en son temps. Comme l'avait fait le père de mon père et quantité de mes ancêtres.

— Voici le chemin du Puits de Vie, annonça Hendy.

Elle indiqua de la main une brèche dans le versant de la gorge, où une piste secondaire s'élevait en serpentant et contournait une dent noire qui disparaissait dans la couche impénétrable des nuages. Je ne pus m'empêcher de frissonner, et pas seulement à cause du froid qui me mordait maintenant, qui nous mordait tous, avec une implacable rigueur.

— Sommes-nous obligés de passer par-là ? demandai-je à Hendy, même si je connaissais déjà la réponse.

— Il n'y a pas d'autre chemin, répondit-elle simplement.

Devant nous, la montagne allait s'étrécissant, de sorte que j'avais l'impression que nous étions arrivés à la pointe de l'aiguille. Des rafales de vent glacial dégringolant de l'amas de nuages nous frappaient comme des coups de poing. Nous étions obligés de nous agripper les uns aux autres sur le sentier. Je me demandai si la violence de ces assauts furieux ne finirait pas par nous faire perdre l'équilibre et nous précipiter vers une mort certaine. Des éclairs zébraient le ciel, effaçant toutes les couleurs de ce paysage accidenté ; mais ils n'étaient pas

accompagnés de roulements de tonnerre. Nous nous étions introduits en un lieu où seuls les plus résistants peuvent survivre et la montagne nous mettait à l'épreuve.

La nuit tomba. Mais la couche de nuages était si épaisse qu'il n'y avait guère de différence entre le jour et la nuit. Marilemma continuait pourtant de briller et dispensait une vague clarté, éclairant le bord lointain de la masse nuageuse qui laissait filtrer des lueurs écarlates. Dans cette lumière diffuse, nous nous forçâmes à poursuivre notre progression tout au long des heures nocturnes. Nous avions l'impression d'avoir pénétré dans un monde où le sommeil devenait inutile.

Quand nous nous arrê tâmes enfin pour reprendre notre souffle et échanger quelques mots d'encouragement, je dénombrai mes Pèlerins rassemblés, mais le compte n'y était pas. En quittant le Royaume du père de mon père, nous étions vingt et un, dix hommes et onze femmes, Thrance étant le vingt-deuxième. Mais il semblait que nous fussions moins nombreux. Un compte rapide m'amena seulement à dix-huit.

— Où sont les autres ? demandai-je. Qui n'est pas là ?

Avec l'air raréfié de la haute montagne, le cerveau fonctionne plus lentement. Il me fallut passer plusieurs fois la petite troupe en revue avant de déterminer l'identité des manquants : Dahain des Chanteurs, Fesild des Vignerons et Bress le Charpentier. Étaient-ils tombés en suivant le sentier ? Avaient-ils décidé de rebrousser chemin, se sentant incapables de lutter contre les éléments déchaînés ? Avaient-ils été silencieusement happés par de mystérieux tentacules jaillissant d'un trou de la roche ? Nul ne pouvait le dire. Nul ne le savait. Il restait neuf hommes et neuf femmes, sans compter Thrance. J'avais réussi à amener moins de la moitié de mes Quarante à la lisière du Sommet et j'éprouvais une profonde honte devant des pertes si élevées. Et pourtant, et pourtant combien de chefs pouvaient se targuer d'avoir conduit si loin un si grand nombre de leurs Pèlerins ?

Il était hors de question de retourner sur nos pas pour aller à la recherche des trois disparus. Nous les attendîmes pendant deux heures, mais, ne voyant aucun signe d'eux, nous décidâmes de reprendre notre route.

L'aube se leva. Il nous était impossible de distinguer le globe blanc du brûlant Ekmelios à travers le plafond de nuages, mais nous perçûmes un changement de qualité dans la pénombre environnante. Puis une autre lueur nous apparut, d'une teinte orangée qui nous était inconnue, s'élevant à l'horizon, pas très loin de nous. À un embranchement du sentier, une piste secondaire, très étroite, se dirigeait vers cette lueur.

— Je crois que nous sommes arrivés au Puits, dit Hendy.

J'avais imaginé une fosse bouillonnante aux eaux brûlantes et agitées, effervescentes et écumantes, d'où s'élèveraient avec violence des sifflements stridents ; au lieu de quoi je découvris un lieu où régnait une étonnante tranquillité. Il n'y avait devant nous qu'une excavation grise et ovale, entourée par un étroit rebord de boue plus claire. La seule indication que nous étions en présence de quelque chose d'anormal était le doux rayonnement orange qui montait comme une brume de sa surface.

Sept petits monticules, semblables à des boursouflures à la surface du sol, étaient alignés en bordure du Puits.

En les voyant, je fus saisi d'une peur comme j'en avais rarement éprouvé de semblable de ma vie. Mon âme fut secouée comme par un séisme. Je me représentai mon père d'après la seule image dont j'avais gardé le souvenir, celle d'un homme grand et robuste, aux yeux étincelants, qui me lançait gaiement en l'air et me rattrapait dans ses bras. Puis je me retournai vers les tumulus en me demandant lequel des sept lui servait de sépulture et ne pus retenir un frisson de terreur. Il m'était presque insupportable de regarder l'endroit où il avait subi son horrible transformation. Je sentis le froid remonter le long de mes jambes, comme si elles avaient été plongées dans de l'eau glacée. Je perçus des murmures dans mon dos et me doutai de ce que les autres disaient.

Mais je m'avançai d'un pas vif. Le seul moyen de vaincre sa peur est de la repousser sans lui laisser le temps de l'emporter. Je m'agenouillai près des sept tumulus et posai délicatement la main sur le plus proche, songeant que c'était le premier et que, en conséquence, ce devait être celui de mon père. Peu importait si je me trompais. Dès l'instant où ma main toucha les pierres,

un calme profond m'envahit. Il était là, quelque part. Je savais que je devais être près de lui.

Une légère chaleur provenait du tumulus. Elle semblait sans danger. Je fermai les yeux et murmurai quelques mots à voix basse. Puis je ramassai une poignée de cailloux, pris un peu de terre sablonneuse dans le creux de ma main et dispersai le tout sur le tumulus que je croyais être celui de mon père, et aussi sur les autres, en manière d'offrande. Je priai pour son repos éternel. Je priai également pour la paix de mon âme, au moment d'affronter la dernière et terrible épreuve.

Puis je me relevai et traversai le rebord boueux pour m'avancer jusqu'au bord du Puits vers lequel je penchai la tête. Je ne vis que la surface d'une eau grise, terne, qui ne reflétait rien. À cette distance, le rayonnement orange provenant du Puits était ténu, indistinct, un voile très léger.

Je fis machinalement les signes destinés à me protéger d'une influence magique ; et pourtant je savais que ce lieu n'avait rien de magique, pas plus que le feu du changement qui palpite dans les régions inférieures du Mur n'est doté d'une force magique. J'avais la conviction qu'il s'agissait d'un endroit tout à fait naturel où, de la structure interne du sol, émanait un pouvoir qui effaçait du corps le passage des ans. Dans notre petit village douillet, nous étions à l'abri de pouvoirs de ce genre, mais, sur les dernières pentes du Mur, les forces de l'univers s'exercent librement et notre corps mutable est soumis de toutes les manières à leur puissante action.

Je me sentais étrangement calme. Voici la vie, me dis-je. Voici la mort. À toi de choisir : une ou deux secondes te rendront la jeunesse, une minute et c'est la mort. Cela me semblait très bizarre et pourtant je n'éprouvais ni véritable terreur ni émerveillement particulier. Je ne désirais ni la jeunesse ni la mort que ce lieu pouvait m'apporter ; tout ce que je voulais, c'était faire ce que j'avais fait devant la sépulture de mon père et reprendre ma route. Peut-être le Pèlerinage avait-il déjà duré trop longtemps pour moi. La terreur et l'émerveillement, je le soupçonnais, étaient des sentiments que j'avais laissés en chemin.

— Alors ? fit une voix âpre dans mon dos. Allons-nous sauter là-dedans pour retrouver la beauté de la jeunesse ?

C'était Thrance. Je me retournai, le regard noir. J'aurais été capable de le tuer. Mon moment de sérénité avait volé en éclats et cela me mettait hors de moi. Mais je parvins à contenir ma fureur.

— Tu ne te trouves donc pas assez beau comme tu es ? demandai-je.

Il éclata de rire sans répondre.

— Vas-y donc ! lui cria Galli. Tu n'as qu'à plonger, Thrance ! Montre-nous ce que le Puits peut faire !

— Allons-y ensemble, belle dame, répliqua Thrance en s'inclinant devant elle.

Il y eut deux ou trois rires nerveux, d'autres qui semblaient sincères et même quelques applaudissements. Je n'en revenais pas. Chaque mot de ce badinage laissait dans mon âme une trace douloureuse ; et pourtant mes compagnons paraissaient amusés.

Je sentis de nouveau la tension et l'effroi monter en moi. Je ne parvenais pas à comprendre comment j'avais pu atteindre ici, même d'une manière fugace, à une telle tranquillité d'âme. Ce lieu était haïssable.

— Suffit, dis-je. Je trouve cette comédie de très mauvais goût. Il faut repartir.

Je levai la main vers l'endroit où la couche de nuages barrait le ciel comme une bande de métal.

— Le Sommet est là, tout près. En route.

Mais personne ne bougea. J'entendis d'autres murmures et un petit rire gêné. Kilarion fit mine d'entraîner Naxa vers le bord du Puits et Naxa, l'air faussement outragé, fit semblant de marteler la poitrine de Kilarion à coups de poing. Le sourire aux lèvres, Kath suggéra stupidement de rapporter un peu d'eau à Jespodar pour la vendre. Je les considérai avec stupéfaction. Avaient-ils tous perdu l'esprit ? Jamais je ne m'étais senti si seul qu'à cet instant où je vis tous les regards de mes compagnons tournés vers le Puits. Je lus de la fascination sur certains visages, une sorte d'avidité sur d'autres ou encore un mélange d'enjouement et d'excitation. Les sept petites sépultures ne

semblaient avoir aucune signification pour eux. Traiben avait les yeux écarquillés de curiosité brûlante. Gazin, Marsiel et deux ou trois autres fixaient le Puits d'un air grave, comme s'ils avaient l'intention, dans les instants qui venaient, de s'y plonger. Hendy elle-même semblait tentée. Seule Thissa paraissait consciente des dangers que recelait le Puits, mais elle aussi avait dans les yeux une étrange lueur méditative.

Poussant, hurlant, tirant, je parvins à les écarter de là. Nous remontâmes l'étroite piste menant au sentier principal. En nous éloignant du Puits, l'enchantement sembla se dissiper : les ricanements idiots et les lourdes plaisanteries cessèrent.

Mais nous avons payé tribut au Puits en lui abandonnant deux des nôtres.

Je crus d'abord qu'il en manquait trois, car, quand je fis halte pour nous dénombrer, je m'arrêtai à quinze, sans compter Thrance. Il manquait une femme – Hilt des Charpentiers – et deux hommes. Lesquels ? Je fis l'appel. « Kath ? Naxa ? Ijo ? » Ils étaient présents. Quelqu'un dit que Gazin le Jongleur n'était pas avec nous. Puis, d'un seul coup, je me rendis compte que je ne voyais Traiben nulle part.

Par tous les dieux ! Traiben ! L'idée était insupportable. Sans m'occuper de ce que les autres pouvaient penser, je fis demi-tour et repris à toutes jambes la direction du Puits en espérant qu'il ne serait pas trop tard pour l'arracher à ses eaux mortelles.

Mais je le découvris, qui gravissait le sentier avec entrain.

— Poilar ? fit-il en me voyant foncer vers lui.

Je faillis le heurter de plein fouet et ne parvins à l'éviter qu'en faisant un écart au dernier moment et en me jetant contre un rocher qui se dressait au bord du sentier comme une grande dent acérée. Le choc me coupa le souffle et je dus m'accrocher à la roche, l'entourant de mes bras, jusqu'à ce que ma respiration redevienne normale.

— Tu as donc cru que je m'étais jeté dans le Puits, Poilar ? fit Traiben.

— À ton avis ? répondis-je en laissant éclater ma fureur.

Il me sourit. Je ne lui avais jamais vu un tel air de fausseté.

— Tu sais bien que je n'aurais jamais fait ça. Mais Gazin et Hilth l'ont fait, eux.

Je m'y attendais à moitié, mais n'en fus pas moins bouleversé.

— Quoi ? m'écriai-je. Où sont-ils ?

Je vis sur le visage de Traiben qu'ils n'étaient pas ressortis du Puits, qu'ils n'avaient pas utilisé son eau comme un bain de jouvence, mais bien pour mettre fin à leurs jours. Je compris que Traiben avait dû assister à toute la scène, observer de son air pensif et froid, regarder avec l'intérêt distant d'un bon élève un homme et une femme avec qui il était lié par un serment dissoudre leur corps devant ses yeux. À cet instant, s'ouvrit entre Traiben et moi un gouffre qui n'avait jamais existé et je sentis une tristesse infinie m'envahir ; et pourtant, au fond de moi-même, je savais qu'il avait toujours été comme cela, que je n'avais aucune raison de m'en étonner.

Nous repartîmes ensemble jusqu'au Puits. J'avais imaginé que nous pourrions repêcher les corps ratatinés et élever deux petits tumulus à côté des autres, mais il n'y avait pas la moindre trace de Gazin et de Hilth. Du bord du Puits nous remuâmes l'eau avec de longues perches trouvées à proximité, selon toute vraisemblance celles que le père de mon père avait utilisées pour en retirer les squelettes de mon père et de ses six compagnons. Mais nous ne trouvâmes absolument rien.

C'est alors que je compris que mon père et ses amis, le corps déjà réduit à la taille de celui d'un petit enfant, avaient dû changer d'avis juste avant la fin, un revirement de leur âme torturée les poussant à essayer de sortir du Puits, et avaient péri au bord en se tenant par la main. Au contraire de Gazin et Hilth qui, eux, s'étaient totalement abandonnés. Je n'essayai même pas de comprendre pourquoi. Nous élevâmes quand même des tumulus à leur mémoire, puis nous partîmes, Traiben et moi, rejoindre le reste du groupe. Je les informai de ce qui s'était passé. Un peu plus tard, tandis que nous avancions le long d'une langue rocheuse qui semblait nous mener droit dans le vide, Traiben proposa de me décrire la scène dont il avait été témoin. Le regard que je lui lançai fut si terrible qu'il s'éloigna aussitôt et ne revint me voir qu'au bout de plusieurs heures.

Nous avons pénétré dans la zone du brouillard. Il nous enveloppait comme un épais manteau ouaté et nous avons, à chaque pas, l'impression de nous enfoncer un peu plus dans un rêve.

C'était la fin de tous nos efforts, la dernière étape de notre long voyage. Nous en avons tous conscience ; et nul ne disait mot, nul ne violait le caractère sacré du moment. À vrai dire, nous étions aussi silencieux que des morts en achevant l'ascension de la dernière crête de la grande montagne.

Derrière nous tout était blanc. Rien ne ressortait sur cette surface immaculée. Nous étions sur le toit du monde, peut-être même nous étions-nous engagés dans la voûte du Ciel, et toutes ces régions de la montagne que nous avons traversées pour arriver là s'étaient évanouies, comme si elles n'avaient jamais existé.

Devant non plus nous ne voyions rien. Sur la droite comme sur la gauche la visibilité était nulle. Nous aurions aussi bien pu avancer sur une barre de pierre inclinée, pas plus large que nos deux pieds, entre deux abîmes insondables. Nous aurions même pu marcher dans l'air, sur un chemin s'étirant au milieu du néant. Cela n'avait pas d'importance. Plus rien n'avait d'importance. C'était la fin du voyage. Nous poursuivions notre route à la file, à une allure régulière. C'est Thissa qui ouvrait la marche, car, dans cette zone sommitale, où nous marchions tous comme des aveugles, nous n'étions guidés que par ses pouvoirs de santha-nilla. J'étais juste derrière elle, puis venaient Hendy et Traiben. Dans quel ordre marchaient les autres, j'aurais été incapable de le dire, car ils étaient invisibles ; mais je pense que Thrance devait fermer la marche, clopinant loin derrière les autres, comme c'était son habitude lorsqu'il ne décidait pas de marcher devant et de semer tout le monde.

Aussi étrange que cela pût paraître, il n'y avait pas de vent. Mais l'air était glacial, le froid si mordant qu'il m'est impossible de vous en donner une idée. Il piquait nos narines, nous brûlait la gorge et coulait dans nos poumons comme du métal en fusion. Nous avons fait tout ce qui était en notre pouvoir pour adapter notre corps aux conditions climatiques de cette altitude et nous n'avons plus maintenant d'autre possibilité que de

supporter en silence les rigueurs qui nous étaient imposées. J'imaginai que ma peau se durcissait et se détachait par écailles, que mes globes oculaires se changeaient en pierre, que mes doigts et mes orteils se brisaient net quand je les pliais.

Je m'abandonnais au froid comme s'il eût été une chaude couverture. Je l'étreignais comme je l'eusse fait d'une maîtresse. Je m'y enfonçais de plus en plus profondément comme s'il eût été la seule chose que j'étais venu chercher si haut. Il n'y avait pas de progression : c'était le froid *total*, le froid *absolu*, le modèle achevé du froid. D'une certaine manière, c'était réconfortant. Aussi haut qu'il nous faudrait aller, il ne ferait pas plus froid, car là où nous étions, au sommet du Monde, nous avions atteint le niveau le plus bas du froid. C'est ainsi que nous poursuivîmes notre marche, calmes, presque insensibles, le long de la rampe de pierre invisible qui nous conduisait au terme de notre Pèlerinage.

Combien de temps dura cette dernière étape de l'ascension, je ne saurais le dire. Une minute, une année, cent dizaines d'années... tout cela revient au même. Aux abords du sommet de Kosa Saag, on évolue dans un temps hors du temps.

La masse immaculée des nuages continuait de s'épaissir. Je ne voyais absolument plus rien, pas même Thissa qui marchait juste devant moi. Et je m'arrêtai, non pas par peur – nous avions pénétré dans un royaume où la peur était devenue impossible – mais simplement parce qu'il me paraissait sage de m'arrêter. Je demeurai immobile pendant un temps sans mesure, de sorte qu'il s'écoula peut-être mille dizaines d'années.

Je sentis soudain une pression sur ma main droite, comme si l'air s'était refermé sur elle. Petit à petit, je compris que Thissa s'était retournée et qu'elle avait pris ma main dans la sienne ; puis, comme j'avais l'impression que c'était ce qu'il convenait de faire, je fis passer mon autre main derrière mon dos en tâtonnant dans l'air ouaté jusqu'à ce que je trouve celle d'Hendy. Chacun fit de même tout le long de la colonne jusqu'à ce que nous soyons unis comme une des chaînes formées par les hommes-insectes du Royaume du Sembitol. Thissa tira

doucement et je fis un pas en avant ; elle tira derechef et je fis un autre pas. Et ainsi de suite.

Pendant tout ce temps, je ne vis autour de moi que la blancheur.

Encore un pas et tout changea. Il se fit une percée dans la blancheur qui m'entourait. Un soleil éclatant darda furieusement ses rayons, comme si les dieux venaient de jeter Ekmelios à mes pieds. Thissa me tira vers l'avant, je tirai Hendy, Hendy tira Traiben et ainsi de suite, et, l'un derrière l'autre, nous sortîmes du brouillard pour déboucher sur une portion plane de terrain que des pointes de roche grise cernaient de toutes parts.

Thissa me lâcha la main, pivota sur elle-même pour me faire face et nous nous regardâmes droit dans les yeux ; je vis ses yeux arrondis comme des lunes, je vis des traces de larmes briller sur ses joues et je ne l'avais jamais vue sourire comme elle souriait à cet instant. Elle dit quelque chose que le vent emporta avant que je l'entende, car le vent avait recommencé de souffler par rafales furieuses qui nous fouaillaient le visage. En hochant la tête pour lui indiquer que j'avais compris, je sentis les larmes qui coulaient aussi sur mes joues comme l'eau d'un barrage venant de se rompre et je répétai à Hendy ce que Thissa m'avait dit, ce que le vent m'avait empêché d'entendre, prononçant des mots, mais incapable de percevoir ma propre voix.

— Oui, dit Hendy.

Elle hocha la tête à son tour ; elle avait compris. Nous avions tous compris. Les paroles étaient superflues. Nous avions traversé tous les Royaumes du Mur et nous venions d'accéder au toit du Monde ; nous étions dans la demeure des dieux ; nous avions atteint le Sommet de Kosa Saag.

Pendant les premiers instants de cet éblouissement, nous fîmes quelques pas hésitants, tels des rêveurs venant de s'éveiller dans un autre rêve. La lumière était si éclatante qu'elle venait frapper nos paupières avec la force d'un fléau et l'air, sec, vif, limpide, inconcevablement froid, semblait presque ne pas être de l'air.

Petit à petit, je fus en mesure de percevoir avec plus de netteté ce qui m'entourait.

Le lieu dans lequel nous étions, le Sommet, était un espace plus restreint que je ne l'avais imaginé. Je suppose qu'il eût été possible de le traverser d'un bout à l'autre en un couple d'heures. Je m'étais représenté la pointe d'une aiguille rocheuse, l'extrémité aiguë d'une vrille ou d'une alêne, et, d'en bas, c'est vraiment l'impression que l'on avait ; mais pour nous qui y étions arrivés, le Sommet ressemblait plus à un plateau qu'à la pointe d'une aiguille. De forme plus ou moins circulaire, il était entouré d'une enceinte de rochers escarpés, aux arêtes tranchantes. Le ciel était plus noir que bleu ; les étoiles y brillaient au milieu du jour et il y avait même deux des lunes au firmament. À nos pieds s'étendait la vaste et dense barrière de nuages qui nous séparait de tout le reste du Monde, de sorte que nous nous trouvions totalement isolés sur ce plateau aride et glacé.

Mais nous n'étions pas seuls.

Sur notre droite, à une faible distance, s'élevait une maison luisante à l'aspect bizarre ; elle évoquait plus une sorte de machine qu'une maison, car elle était entièrement faite de métal et reposait sur d'étranges poutrelles articulées, comme s'il s'agissait de quelque insecte géant s'apprêtant à prendre la fuite. Il y avait des sortes de fenêtres sur les murs de cette maison et, derrière ces fenêtres, nous distinguions des visages aux aguets. Sur la gauche, très loin, presque au bout du plateau, il y avait une seconde maison semblable à la première ; ou plutôt les vestiges d'une autre maison, car elle était toute corrodée et déglinguée, une vieille machine disloquée, aux larges déchirures dans ses flancs de métal. Elle était aussi beaucoup plus grosse que la plus récente, celle qui se trouvait près de nous.

Se pouvait-il que ce soient les palais des dieux ?

Et, si tel était le cas, où étaient donc les dieux ? Je n'en voyais aucun alentour.

Je vis en revanche dans l'espace qui s'étendait entre les deux maisons, une bande d'une douzaine de créatures à l'aspect farouche et grossier, d'étranges animaux hurlants, qui avaient une apparence, mais seulement une apparence, humaine. Ils

ressemblaient plus à des singes, des singes hideux, balourds, maladroits. Ils avaient formé un large cercle assez lâche autour de la plus récente des maisons de métal, celle qui brillait, et semblaient l'assiéger. Avec une véhémence et une férocité terrifiante, ils bondissaient autour d'elle avec des cris furieux et des grimaces effrayantes et la bombardaient de pierres tandis que ses occupants suivaient leurs évolutions d'un air apparemment consterné, mais sans prendre aucune mesure pour se défendre.

Elles avaient l'air bestial et dégénéré, ces effrayantes créatures qui vivaient au Sommet. Leurs bras étaient trop longs, leurs jambes trop courtes et toutes les proportions de leur corps manquaient cruellement d'harmonie. Elles avaient un poil épais, rêche et hirsute, mais pas assez épais pour dissimuler la myriade de cloques, d'ulcérations et de cicatrices dont leur peau était couverte. Leurs yeux étaient ternes et inexpressifs, leurs dents réduites à des chicots, leurs épaules voûtées, affaissées. Malgré le froid, elles étaient nues ou presque. Et elles semblaient toutes être dans un état de Changement, car, chez certaines, je distinguai des seins et chez d'autres pendait l'ensemble des organes du sexe masculin. L'idée me vint que ces étranges sauvages devaient être des êtres primitifs, de lointains ancêtres de notre race, vivant dans un état perpétuel d'excitation sexuelle et incapables d'adopter la forme neutre.

Mais le temps me manqua pour émettre d'autres hypothèses. En effet, les simiesques habitants du Sommet, ayant enfin remarqué qu'un groupe d'étrangers venait d'apparaître à l'horizon de leur petit domaine, dirigeaient leur attention sur nous. Et ils se lancèrent aussitôt à l'attaque. Bondissant en tous sens avec des cris perçants, ils nous montraient le poing, crachaient dans le vent et ramassaient des poignées de cailloux qu'ils nous lançaient rageusement. Et il n'y avait pas que de petits cailloux. Une pierre d'une bonne taille atteignit Malti à l'épaule et la fit tomber. Narril en reçut une sur la joue et il s'accroupit en se prenant le visage entre les mains. Je pivotai sur moi-même en voyant arriver un éclat de pierre aux arêtes tranchantes qui siffla à mes oreilles, mais ne pus éviter un

second projectile qui me frappa dans le dos et me coupa le souffle.

Pendant quelques instants, je demeurai trop étourdi pour penser. Puis je perçus des cris sur ma gauche... La voix de Thrance hurlant pour couvrir le bruit du vent... Un rugissement poussé par Kilarion. En levant la tête, je les vis tous deux charger furieusement en faisant tournoyer leurs gourdins comme des épées flamboyantes. Galli, Grycindil, Talbol et d'autres encore s'élancèrent à leur tour en criant et en brandissant leurs gourdins ; il ne restait plus que Thissa, Traiben et Hendy.

Les habitants du Sommet parurent stupéfaits de voir cette phalange hurlante se ruer sur eux. La confusion gagna leurs rangs. Ils interrompirent leur bombardement et s'immobilisèrent en se regardant, en jacassant d'une voix aiguë et en poussant des cris d'alarme ; puis ils firent demi-tour et détalèrent comme une troupe de singe des rochers. Il ne leur fallut que quelques instants pour atteindre la vieille construction de métal déglinguée et disparaître dans des tanières invisibles ménagées dans les crevasses des rochers qui s'élevaient en bordure du plateau.

Nous échangeâmes des regards de surprise et de soulagement, puis nous éclatâmes de rire. Il avait été si facile de les chasser ! Qui aurait cru qu'ils s'enfuiraient à toutes jambes au premier signe de résistance ? J'adressai de chaleureux remerciements à Thrance pour sa présence d'esprit et des félicitations aux autres pour leur courage.

Traiben demeurait à mes côtés, silencieux, une expression horrifiée sur le visage.

— Que se passe-t-il ? lui demandai-je. Es-tu blessé ?

Il secoua la tête. Puis il indiqua quelque chose au loin, dans la direction des rochers où les habitants du Sommet avaient cherché refuge et je vis que sa main tremblait.

— Par Kreshe et Thig ! Vas-tu me dire ce qui se passe !

— Les dieux, répondit Traiben d'une voix éteinte. Ce sont eux, Poilar ! Kreshe et Thig, Sandu Sando et Selemoy ! Ce sont eux ! Ce sont eux ! Nous venons de les voir ! Ce sont nos dieux, Poilar ! Les habitants du Sommet !

Tout tournait frénétiquement dans ma tête. Quels propos monstrueux Traiben était-il en train de débiter ? Je dus me retenir pour ne pas le gifler en l'entendant blasphémer de la sorte. J'avais encore au plus profond de moi la certitude que Kreshe, Thig, Selemoy et les autres, les Sandu Sando, Nir-i-Sellin et les reste de nos divinités devaient nous attendre quelque part, tout près d'ici, en leur palais étincelant, celui qui m'était apparu dans la vision que j'avais eue une nuit, étendu près d'Hendy, à la clarté des étoiles. Mais je retins ma main, par amour pour lui, et m'efforçai de comprendre ce qu'il avait voulu dire.

— Te souviens-tu, poursuivit-il, des paroles de notre Irtiman ? Quand il a parlé du vaisseau venu du monde appelé Terre, qui s'est posé ici, au sommet de Kosa Saag, et de la colonie qui y a été fondée.

— Oui, répondis-je. Bien sûr que je m'en souviens.

— Que peuvent être d'autre ces animaux, reprit Traiben, que les descendants déchus des colons de jadis ?

Je réfléchis aux paroles de Traiben. Et j'en conclus qu'il devait y avoir un fond de vérité dans ce qu'il disait. Ces créatures avilies ne ressemblaient guère à des Irtimen et pourtant leur apparence physique était plus proche de celle de l'Irtiman que nous avions rencontré que de la nôtre. Il y avait au moins une similitude dans la silhouette. Notre Irtiman était loin de présenter un aspect aussi répugnant que les créatures du Sommet, mais ses proportions n'étaient vraiment pas très éloignées des leurs, avec ses longs bras, ses jambes courtes et l'étrange inclinaison de la tête sur les épaules. Et ils avaient encore autre chose en commun : je n'avais jamais vu notre Irtiman prendre une forme neutre ; il avait toujours conservé sa forme virile, comme semblaient le faire les mâles de cette tribu.

Ces animaux bondissants étaient donc plus vraisemblablement de la race de l'Irtiman que de la nôtre et je supposai qu'il s'agissait des pitoyables et hideux descendants de ces voyageurs qui, en des temps reculés, s'étaient établis au Sommet pour y fonder un village. Oui, me dis-je, il s'agit certainement d'Irtimen. Mais cela ne faisait pas d'eux des dieux.

Ce n'étaient que des Irtimen décadents et sauvages, retournés à la barbarie au fil des millénaires.

Je fis part de mes réflexions à Traiben.

— Et où sont les dieux, dans ce cas ? me demanda-t-il. Nous nous trouvons au Sommet... je pense que cela ne fait aucun doute. Mais je ne vois pas de palais éclatants. Je ne vois pas de cours dorées. Je ne vois pas la salle de banquet de Kreshe. Le Premier Grimpeur a dit qu'il avait trouvé des dieux ici lorsqu'il y était enfin arrivé. Alors, où sont-ils ?

Il agita de nouveau la main dans la direction des rochers où les sauvages Irtimen étaient allés se terrer.

— Où sont-ils, Poilar ?

Je ne trouvais aucune réponse aux questions de Traiben. Ses mots me frappaient comme des coups de marteau et j'acceptais les coups sans résister, mais mon cœur hurlait de douleur et il vint un moment où je me dis que je ferais mieux de me jeter dans le vide, du haut de la montagne, plutôt que de continuer à écouter ce qu'il disait. Car une voix perverse me chuchotait que Traiben avait raison, comme c'était si souvent le cas, qu'il n'y avait pas de dieux au Sommet ou, sinon, que ces créatures hideuses étaient nos dieux, ou les enfants de nos dieux, qu'une erreur terrible avait été commise et perpétuée au fil des milliers d'années du Pèlerinage.

Il m'était impossible d'accepter cette explication. Non seulement c'était un blasphème, mais une absurdité totale, la négation de tout ce en quoi j'avais toujours cru.

Mais j'étais également incapable de réfuter les arguments de Traiben. Où se trouvaient donc ces palais que j'avais contemplés en rêve ? Où étaient les dieux ? Il nous était possible de voir le Sommet dans presque toute son étendue. Et tout ce que nous avions vu jusqu'à présent, c'étaient deux maisons de métal – une petite, luisante, aux fenêtres de laquelle se montraient quelques visages effrayés qui ne semblaient pas être des visages de dieux ; l'autre, plus grande, plus ancienne et rongée par la corrosion – et une bande d'étranges créatures dans l'état de nature qui bondissaient en poussant des cris stridents et nous lançaient des projectiles en visant plus ou moins bien.

Tous les regards étaient tournés vers moi. Les autres n'avaient pas entendu ce que Traiben m'avait dit et ils ignoraient tout de ce que l'Irtiman, à sa dernière heure, m'avait confié à propos du Sommet et des dieux. Mais nous y étions arrivés, au Sommet, et qu'allait-il se passer maintenant ? Notre Pèlerinage avait atteint son point culminant. N'y avait-il rien

d'autre à découvrir que ces deux maisons de métal et les bizarres créatures hurlantes ? Étions-nous déjà censés rebrousser chemin et retraverser piteusement la myriade de Royaumes jusqu'à notre village à moitié oublié du pied du Mur, d'où nous étions partis il y avait si longtemps, pour nous installer dans la rotonde des Revenants en gardant le silence sur ce que nous avions vu au Sommet, comme l'avaient fait avant nous tous ceux qui étaient revenus ?

J'avais un goût de cendre dans la bouche. Jamais je n'avais connu désespoir si profond. Mais peut-être la maison de métal luisant renfermait-elle les réponses que je cherchais, ou du moins une partie d'entre elles.

Porté par mes jambes raides comme des bûches, sans plan préconçu, je me mis à marcher jusqu'à ce que je me trouve au pied de la petite maison luisante soutenue par des poutrelles métalliques. Les visages étaient toujours visibles derrière les petites fenêtres.

À cette distance, je les reconnus sans que le doute fût possible. Ce n'étaient pas des visages de dieux, même si j'ignorais à quoi ils pouvaient ressembler... Non, assurément pas des visages de dieux. C'étaient des visages d'Irtimen. Les trois amis de notre Irtiman, ceux qu'il était si avide de revoir avant de mourir.

Je lui avais promis de le ramener auprès de ses amis. J'avais tenu ma promesse.

— Irtimen ! hurlai-je de toutes mes forces en mettant les mains en cornet autour de ma bouche.

J'avais l'impression que le vent emportait aussitôt ma voix ; je ne m'entendais même pas, ou si peu. Mais je persévérerai.

— Irtimen ! Irtimen ! Je suis Poilar Bancroche, du village de Jespodar, et j'ai quelque chose pour vous !

Silence. Tout était immobile sur le plateau.

— Irtimen ! M'entendez-vous ? Utilisez les petites boîtes qui vous permettent de parler notre langue !

Mais comment pouvaient-ils m'entendre, enfermés comme ils l'étaient dans leur maison de métal ?

Je me retournai vers mes compagnons. C'est Kilarion et Talbol qui avaient transporté le corps de notre Irtiman pendant

la dernière étape de l'ascension. Il gisait par terre, au bord du Sommet, à l'endroit où nous avions débouché sur le plateau, comme une poupée dont une fillette se serait débarrassée.

— Apporte-le ici ! criai-je à Kilarion en faisant de grands gestes.

Il hocha la tête, ramassa le corps, le jucha sur ses épaules, de telle sorte qu'il pendait de chaque côté de sa tête, et s'avança vers moi. Je lui expliquai ce qu'il fallait faire et il posa le corps sur le sol, face à la petite maison de métal des Irtimen, l'adossant à un rocher de telle manière qu'il avait la tête levée vers eux.

— Irtimen ! Voilà votre ami ! Nous l'avons trouvé très loin d'ici, beaucoup plus bas, nous l'avons emmené avec nous et nous nous sommes occupés de lui jusqu'à ce qu'il rende l'âme ! Et nous l'avons gardé avec nous après sa mort ! Le voilà ! Nous vous avons ramené votre ami !

J'attendis. Que pouvais-je faire d'autre qu'attendre ?

Les visages disparurent des fenêtres. Mais il ne se passa rien. L'attente sembla se prolonger indéfiniment. Je perçus derrière moi des murmures dans les rangs de mes compagnons. Peut-être pensaient-ils que j'avais perdu l'esprit.

Mais j'attendis. J'attendis.

Puis une sorte de porte coulissante commença à s'ouvrir. Un panneau plutôt, qui glissa sur le flanc de la maison de métal. Une échelle apparut. L'idée me vint que ce ne devait pas être une vraie maison, mais plus probablement le vaisseau dans lequel les Irtimen avaient voyagé entre les mondes. Et l'autre maison, la vieille, à moitié détruite par la corrosion, devait être le vaisseau utilisé par les premiers colons venus de la Terre pour s'établir sur notre monde.

Je vis un pied sur le premier barreau de l'échelle. Un Irtiman descendait.

Il était très mince, avec de longs cheveux flottants ressemblant à des fils dorés, et portait sous le bras une boîte semblable à celle que possédait notre Irtiman. J'aurais dû dire *elle* était très mince ; car, malgré le froid mordant, cet Irtiman ne portait qu'un vêtement léger, d'une seule pièce, qui s'incurvait à l'endroit où ne pouvaient se trouver que des seins.

Cet Irtiman était donc une femelle, sous sa forme sexuée. Avais-je interrompu un accouplement ? Non, le plus probable était qu'elle conservait cette forme d'une manière permanente. Cela me paraissait vraiment bizarre de voir que ceux de cette race étaient toujours prêts à s'accoupler ! Plus que tout le reste, cela indiquait à l'évidence que les Irtimen qui nous ressemblaient en apparence par tant de détails étaient en réalité des êtres d'une nature étrangère à la nôtre, des créatures appartenant à une autre création.

L'Irtiman femelle s'avança vers moi et s'arrêta à une douzaine de pas. Elle baissa les yeux vers le cadavre adossé au rocher et, bien qu'il me fût impossible de comprendre la signification des expressions du visage d'un Irtiman, il me sembla évident que l'on pouvait y lire le mécontentement, la réprobation, voire le dégoût. Je crus même y percevoir un soupçon de peur.

— Vous l'avez tué ?

La voix sortant de la boîte était plus claire que celle de l'autre Irtiman, une voix aiguë et limpide.

— Non, répondis-je d'un ton indigné. Nous ne sommes pas des assassins. Je vous l'ai dit, nous l'avons trouvé errant sur les pentes de la montagne et nous avons pris soin de lui. Mais il était vraiment trop exténué et il est mort peu après. C'est alors que j'ai décidé de vous ramener son corps, parce que son vœu le plus cher semblait être de vous rejoindre et j'ai pensé que cela vous ferait plaisir.

— Vous saviez que nous étions ici ?

— Il me l'avait dit.

— Ah ! fit-elle en hochant la tête, un geste dont je compris parfaitement la signification.

Puis elle se retourna, fit un signe de la main et un autre Irtiman descendit du vaisseau, aussitôt suivi du troisième. Le deuxième était un mâle au corps massif et au visage large et basané alors que la troisième avait des seins et des cheveux flottants d'une longueur stupéfiante et d'une extraordinaire couleur écarlate. Ils avaient tous deux un petit tube métallique à la main. Je remarquai que la première, celle qui avait les cheveux dorés, avait elle aussi un tube du même genre fixé à la

hanche. Je suppose que ces tubes étaient des armes. Sur un signe de la femelle aux cheveux dorés, les deux autres glissèrent leur petit tube dans l'étui qu'ils portaient sur la hanche.

Les trois Irtimen me faisaient face. Dans la mesure où j'étais capable d'interpréter leurs mouvements, j'avais l'impression qu'ils étaient méfiants et inquiets. Ils avaient assurément de bonnes raisons d'avoir peur de nous. Mais ils étaient sortis de leur vaisseau : un signe de confiance. L'un d'eux – la femelle aux cheveux écarlates – s'avança jusqu'au cadavre, s'agenouilla, le regarda attentivement et posa la main sur sa joue. Elle se retourna pour dire quelque chose aux autres, mais, comme elle n'avait pas de petite boîte, je ne pus comprendre le sens de ses paroles.

— Êtes-vous des Pèlerins ? demanda le mâle.

— Oui. Nous étions au nombre de quarante quand nous avons quitté Jespodar et voici tout ce qui reste de notre groupe. Si vous savez ce que sont les Pèlerins, poursuivis-je en respirant profondément après m'être humecté les lèvres, vous devez aussi savoir que nous sommes montés jusqu'ici pour rencontrer nos dieux.

— Oui, nous le savons.

— Dans ce cas, vous pouvez me dire si c'est bien le Sommet. Allons-nous trouver nos dieux ici ?

Pendant quelques instants, il garda les yeux baissés sur sa petite boîte et laissa courir sa main sur les côtés de l'instrument, comme si ses doigts ne pouvaient rester immobiles. Enfin, il releva la tête.

— Oui, fit-il d'un ton prudent. C'est bien le Sommet.

— Et les dieux ?

— Oui, les dieux, répéta-t-il avec un petit hochement de tête nerveux. C'est bien l'endroit où vivent vos dieux.

J'aurais pu pleurer à ces mots. Mon cœur bondit de joie dans ma poitrine. Le désespoir qui m'oppressait desserra son étreinte. Les dieux ! Les dieux, les dieux, les dieux enfin ! Je lançai à Traïben un regard de triomphe. Je le savais depuis le début que les dieux devaient être là ; car le Sommet est un lieu sacré.

— Où ? demandai-je d'une voix tremblante.

Et l'Irtiman tendit le bras, comme Traiben l'avait fait, vers les rochers fermant le plateau, vers les crevasses où s'étaient réfugiés les Irtimen sauvages.

— Là-bas, dit-il.

Ce furent les moments les plus pénibles de ma vie. Et tout le monde partageait mes sentiments.

Nous étions assis en cercle sur le sol caillouteux, devant le petit vaisseau de métal immobilisé sur le plateau glacial formant le toit du Monde et les Irtimen nous révélèrent la vérité sur nos dieux.

L'Irtiman avec qui nous avions fait un bout de chemin avait bien essayé de me le faire comprendre par des allusions, mais il n'avait pu se résoudre à l'exprimer franchement. Le père de mon père en avait parlé, lui aussi – l'horreur du Sommet –, mais avait refusé de me donner des détails. Traiben avait naturellement tout compris dès notre arrivée sur le plateau. Il me revenait maintenant en mémoire qu'il avait vu tout cela en rêve et qu'il me l'avait raconté. Quant à moi, à chacune de ces occasions, j'avais refusé de regarder les choses en face. Mais, cette fois, même pour moi, il n'était plus question de nier la réalité ; j'étais au Sommet, en chair et en os, je voyais de mes propres yeux ce qui était et ce qui n'était pas, et les explications irréfutables des Irtimen m'accablaient avec une force inexorable.

Voici ce que j'appris des Irtimen du Sommet en cette heure funeste. Voici ce que je dois partager avec vous pour le bien de votre âme. Écoutez et croyez ; écoutez et n'oubliez pas.

Ils nous dirent – c'est la femelle aux cheveux dorés, celle qui était sortie la première qui s'exprimait le plus souvent – que la race des Irtimen avait parcouru tout le Ciel, qu'il leur était plus facile de voyager d'une étoile à l'autre que, pour nous, d'aller d'un village à un autre. Il y avait de nombreux mondes dans le Ciel, certains étaient beaux et plaisants, d'autres non. Sur chacun des mondes qu'ils découvraient, là où l'air était bon à respirer, où il y avait de l'eau et des choses que les Irtimen pouvaient manger, ceux de leur race qui y arrivaient

établissaient une colonie, à moins que ce monde ne fût déjà peuplé et qu'il n'y eût pas de place pour eux.

C'est ainsi qu'un de leurs vaisseaux s'était posé sur notre monde, celui que nous appelons le Monde ; une partie seulement offrant aux Irtimen de bonnes conditions de vie, ils s'étaient donc établis dans cette partie, celle qui se trouvait sur les hauteurs de Kosa Saag. Cela s'était passé il y avait très longtemps, des centaines de dizaines d'années, en des temps si reculés qu'ils dépassaient l'imagination.

Les conditions de vie dans les basses terres ne leur convenaient pas, à cause de la chaleur et de l'air lourd et dense. Jamais personne des villages des basses terres ne montait jusque-là, à cause des difficultés de l'ascension, du froid de plus en plus dur à supporter et du phénomène de raréfaction de l'air en altitude, mais aussi parce que nous n'avions aucune raison de nous aventurer dans des endroits aussi lointains et difficiles d'accès alors que nous pouvions aisément disposer de toute la richesse des vallées. Nous restions sur notre propre territoire ; de fait, nous avions prohibé l'accès aux sommets en affirmant que Sandu Sando le Vengeur nous avait chassés de la montagne et qu'il nous était interdit d'y retourner. C'est ainsi que, sans le savoir, nous partagions le Monde avec ceux qui, venus de la Terre, avaient traversé le Ciel ; si l'existence de ces êtres vivant en haut du Mur était connue, ils étaient présentés comme des dieux, ou bien comme des démons, en tout état de cause, des êtres susceptibles d'inspirer une terreur sacrée.

C'est alors que le Premier Grimpeur osa entreprendre l'ascension du Mur – brisant ainsi l'interdit en vigueur dans notre peuple –, qu'il atteignit le Sommet et rencontra les Irtimen. Il fut bien accueilli et accepté parmi eux ; ils parlèrent avec Lui et Lui montrèrent les merveilles du village qu'ils avaient établi tout là-haut. Comme le raconte le Livre du Premier Grimpeur, c'est d'eux qu'il avait appris comment faire le feu, comment fabriquer des outils et cultiver la terre, comment bâtir des constructions solides et beaucoup d'autres choses utiles. Il nous les avait enseignées à Son retour du Mur et cela avait marqué le véritable commencement de notre civilisation.

Ce fut aussi, nous révéla l'Irtiman aux cheveux d'or, le commencement de notre Pèlerinage annuel.

L'usage fut donc instauré d'envoyer les meilleurs d'entre nous jusqu'au Sommet pour paraître devant les Irtimen – nous en étions venus à les considérer comme des dieux, bien qu'ils fussent de simples mortels –, leur rendre hommage et apprendre d'eux certaines choses que nous avions encore besoin de connaître avant de redescendre dans les basses terres pour partager ces nouvelles connaissances, comme l'avait fait le Premier Grimpeur. L'ascension était longue et ardue, et seul un petit nombre de ceux qui l'entreprenaient parvenaient à atteindre le Sommet ; une poignée seulement de ceux-là redescendaient. Mener à bien le Pèlerinage était un grand exploit et les plus hauts honneurs étaient rendus à ceux qui y parvenaient. C'est ainsi que nous fûmes amenés à nous disputer le droit d'entreprendre ce voyage et tous ceux qui atteignaient le Sommet étaient chaleureusement accueillis par les Irtimen qui leur enseignaient une foule de choses utiles, comme au Premier Grimpeur.

Il était vraiment difficile de croire que nos dieux vénérés n'aient jamais été que de simples mortels, des étrangers venus d'un autre monde s'accrochant à leur précaire installation au sommet de la montagne, parce qu'ils n'avaient pas la force de descendre dans les basses terres. Difficile aussi d'apprendre que le Premier Grimpeur, unanimement révééré, avait eu la naïveté de tomber à leurs genoux, de leur rendre hommage comme à des divinités et de perpétuer pour toutes les générations futures l'obligation de cet hommage. Accepter la réalité de ces révélations était aussi douloureux que d'avalier des morceaux de métal brûlant.

Mais le pire était encore à venir.

L'Irtiman aux cheveux dorés nous expliqua que le temps avait passé et que les choses avaient changé dans la colonie établie au Sommet. Elle parla de ce que nous appelons le feu du changement. Certaines forces sont à l'œuvre sur Kosa Saag, affirma l'Irtiman, des forces *naturelles* qui s'exercent sur les êtres de chair, leur font prendre des formes bizarres, insolites et engendrent des transformations corporelles infiniment plus

surprenantes que celles que nous opérons, nous, les habitants des villages des basses terres. Elle confirma ce qui avait fini par nous paraître évident, à savoir que les transformations ayant lieu sur le Mur étaient dues à la nature même de la montagne. La création des Royaumes et de leurs habitants n'était pas le résultat d'une opération magique, pas plus que d'un décret divin ; elle était le fruit du travail de certaines forces physiques. La plus importante, expliqua-t-elle, confirmant ce que nous pensions, était le feu du changement, une sorte de lumière secrète qui émane de la roche elle-même. Mais elle ajouta que cette force n'était que l'un des nombreux facteurs provoquant des transformations physiques sur la montagne. Peut-être était-ce aussi l'air raréfié des hauteurs qui avait permis à la lumière implacable d'Ekmelios de pénétrer dans les reins des colons et d'altérer leur semence. Peut-être était-ce l'eau qu'ils buvaient. Peut-être était-ce quelque chose dans le sol. Toutes ces caractéristiques du Mur provoquèrent à la longue de profonds changements chez les Irtimen qui vivaient au Sommet. Quelle que fût la cause de cette altération, les visiteurs venus des étoiles commencèrent à subir une puissante et terrible transformation.

— Leur cerveau s'est mis à fonctionner au ralenti, dit-elle. Leur corps s'est déformé. Ils ont perdu leur savoir. Ils ont régressé et sont devenus des animaux.

Et elle indiqua les crevasses de la roche où s'étaient réfugiés les sauvages hurlants qui nous avaient bombardés de pierres en nous montrant les dents.

— Oui, murmura Traiben. Naturellement.

Je tournai la tête vers lui. Pétrifié, les yeux arrondis comme des soucoupes et fixés droit devant lui, il semblait à peine respirer.

— Est-ce possible ? lui demandai-je. Les dieux peuvent-ils être devenus ces... ces...

Avec un geste d'agacement, il m'intima l'ordre de me taire et m'indiqua de la tête l'Irtiman à la chevelure dorée qui avait repris la parole.

— Les Pèlerinages se sont poursuivis, dit-elle, même si votre race n'avait plus rien à apprendre de la nôtre. L'ascension de la

montagne était devenue une coutume, si profondément enracinée qu'il n'était pas question de l'abolir. Mais ceux qui atteignaient le Sommet – et ils étaient toujours en petit nombre – étaient horrifiés par ce qu'ils voyaient. Une grande partie d'entre eux choisissaient de ne pas regagner leur village des basses terres, car ils refusaient ou redoutaient de révéler la vérité. Ils s'établirent sur les pentes de Kosa Saag : ce fut le commencement des Royaumes du Mur. D'autres rentrèrent chez eux, mais l'expérience qu'ils avaient vécue les avait tellement traumatisés qu'ils se muraient dans le silence ou la folie.

Je fis du regard le tour de mes compagnons. Hendy pleurait ; Thissa, très pâle, avait le regard fixé au loin ; Naxa le Scribe et Ijo le Clerc, assis côte à côte, demeuraient bouche bée, la mâchoire pendante, comme s'ils avaient reçu un coup de gourdin sur la tête. Les autres avaient les yeux écarquillés d'indignation ou d'incrédulité, ils tremblaient ou demeuraient transis d'horreur. Même Kilarion, habituellement impassible, marmonnait entre ses dents, le front plissé, les yeux baissés sur les paumes de ses mains, comme s'il espérait y trouver une sorte de consolation.

Thrance était le seul à ne pas paraître bouleversé par ce qu'il venait d'entendre. Il était affalé sur le sol dans une position confortable, comme si nous étions simplement rassemblés pour écouter un Chanteur ou un Musicien ; et il souriait. Il *souriait* !

— Il n'y a pas très longtemps que nous nous sommes posés ici, poursuivit l'Irtiman. Nous savions qu'une colonie de Terriens avait été jadis établie sur ce monde et notre mission consiste à passer d'étoile en étoile, à visiter les colonies fondées sur les différentes planètes et à envoyer des rapports à la Terre après avoir découvert si elles existent encore et ce qui a été accompli. Nous avons trouvé les colons et essayé d'entrer en contact avec eux ; mais vous avez vu comment ils sont : violents, ignorants, barbares. Et dangereux, mais, cela, nous ne l'avons pas compris tout de suite.

Elle nous raconta que l'Irtiman que nous avions trouvé en chemin s'était porté volontaire pour descendre aussi bas qu'il le pourrait sur les flancs de la montagne afin de se mêler à la

population des Royaumes et de découvrir ce qui s'était passé au Sommet depuis la fondation de la colonie des Irtimen. Les autres étaient restés près de leur vaisseau, dans l'espoir d'établir des relations avec leurs frères brutaux et dégénérés. Mais dès que les Irtimen sauvages du Sommet s'étaient rendu compte que les nouveaux arrivants n'étaient que trois, ils les avaient assiégés d'une manière presque continue, armés de bâtons, de pierres et de lances grossières, les retenant prisonniers à l'intérieur du petit vaisseau afin qu'ils ne puissent se porter au secours de leur compagnon.

— Mais vous avez des armes, objectai-je. Pourquoi ne les avez-vous pas chassés ? Nous n'avons pas eu de difficulté à les repousser alors que nous n'avons que des gourdins.

— Nos armes sont mortelles, répondit-elle en se tournant vers moi. Si nous en avons fait usage, il nous aurait fallu tuer nos propres frères ; et c'est quelque chose que nous avons refusé.

C'était un problème auquel je n'avais jamais réfléchi : quand on ne dispose que d'armes mortelles et non simplement capables d'infliger des blessures, il se peut que les armes en question n'aient aucune utilité. On peut donc être contraint de se terrer dans son vaisseau bien que puissamment armé et face à des assaillants guère plus évolués que des animaux.

Elle poursuivit en expliquant qu'à notre arrivée au Sommet, nous les avions temporairement effrayés – peut-être parce qu'ils nous avaient pris pour l'avant-garde d'une grande armée. Mais, voyant qu'en réalité nous étions si peu nombreux, ils lanceraient bientôt, selon toute vraisemblance, un nouvel assaut.

Elle semblait ne plus rien avoir d'autre à nous dire. Elle nous remercia d'avoir ramené le corps de son compagnon ; puis ils remontèrent tous les trois à bord de leur vaisseau, nous laissant vides et désespérés sur le plateau glacial où nous pouvions chercher en vain les palais de nos dieux.

— Et voilà ! lança Thrance. Maintenant, nous savons ! Les dieux ! Quels dieux ? Il n'y a pas de dieux ici ! Il n'y a que ces monstres ! Et nous sommes des imbéciles !

Et il cracha en l'air.

— Tais-toi, lui dit Kilarion.

Thrance se retourna vers lui et éclata de ce rire râpeux qui évoquait le frottement de deux surfaces métalliques.

— Serais-tu fâché, Kilarion ? poursuivit Thrance. Fâché d'avoir grimpé jusqu'ici pour découvrir que tes dieux ne sont qu'une bande d'animaux répugnants, dégénérés, qui ne valent guère mieux qu'une troupe de singes des rochers ?

— Tais-toi, Thrance ! répéta Kilarion d'un ton plus menaçant.

Je crus qu'ils allaient en venir aux mains. Mais Thrance n'avait pas d'autre intention que de lui envoyer des piques et il n'y avait même pas assez d'honneur en lui pour pousser les sarcasmes jusqu'au bout. Kilarion se leva à moitié et fit mine de se jeter sur lui, mais Thrance lui adressa un sourire apaisant qu'il accompagna d'une courbette, la tête baissée presque jusqu'au sol.

— Je ne voulais pas t'offenser, Kilarion ! lança-t-il d'une voix flûtée, exaspérante. Je t'assure ! Ne me frappe pas ! Je t'en prie, Kilarion, ne me frappe pas !

— Laisse-le, Kilarion, marmonna Galli. Ce n'est pas la peine de gaspiller tes forces avec lui.

Kilarion se rassit en grommelant et en murmurant entre ses dents.

Mais Thrance n'avait pas fini.

— On m'avait déjà dit à quoi je devais m'attendre, reprit-il, quand je me trouvais dans un Royaume appelé Mallasillima, sur les rives du Lac de Feu. Certains habitants de ce Royaume, qui étaient montés jusqu'au Sommet et avaient vu les dieux, m'avaient dit à quoi ils ressemblaient. J'ai cru qu'ils me mentaient, qu'ils avaient tout inventé ; puis l'idée m'est venue qu'ils disaient peut-être la vérité et c'est à ce moment-là que j'ai décidé de trouver un moyen pour atteindre le Sommet et voir par moi-même ce qu'il en était. Et maintenant, je constate que les histoires qu'on m'avait racontées à Mallasillima étaient vraies. Imaginez un peu ! Pas de dieux ! Un mythe, un mensonge ! Rien qu'une bande de dégénérés...

— Suffit, Thrance ! dis-je.

— Qu'y a-t-il, Poilar ? N'es-tu pas capable de regarder un peu la réalité en face ?

Le désespoir qui m'étreignait de nouveau, de plus en plus profond, m'engourdisait à tel point le cœur et l'esprit que je ne trouvais rien à lui répondre.

Voyant que je ne disais rien, Kilarion se leva, s'avança vers Thrance et s'arrêta juste devant lui, le dominant de toute sa taille.

— Si tu n'étais pas si pleutre, fit-il, je te montrerais un peu ce qu'est la réalité. Mais Galli a raison. Je ne lèverai pas la main sur toi, de crainte d'être souillé par ce contact.

— C'est préférable, en effet, répliqua Thrance. Si tu me touches, je pourrais te transformer en quelque chose qui me ressemble trait pour trait. J'en ai le pouvoir, tu sais. Mais tu n'aimerais pas me ressembler, hein, Kilarion ? Aimerais-tu cela ? Aimerais-tu ?

Je me levai pour aller me placer entre les deux hommes, écartant légèrement Kilarion au passage.

— Un mot de plus, Thrance, et ce sera le dernier. C'est clair ?

Thrance fit une nouvelle courbette, s'inclinant presque aussi profondément que devant Kilarion, puis il se redressa et me regarda dans les yeux en formant avec les lèvres, sans les articuler, les mots suivants : *Je ne voulais pas t'offenser, Poilar !*

Je lui tournai le dos.

— Commençons à établir notre bivouac, dis-je en m'adressant aux autres.

— Un bivouac ? demanda Naxa. Nous allons rester ici ?

— Nous y passerons au moins la nuit, répondis-je.

— Pourquoi ? Qu'y a-t-il à faire ici ?

Je ne répondis pas. Je n'avais pas de réponse. J'étais totalement désorienté, un chef privé de dessein. C'est le but de toute mon existence qui venait de m'être enlevé. Si les Irtimen nous avaient dit la vérité – et comment en douter ? – il n'y avait pas de dieux ; le Sommet était habité par des monstres ; ce Pèlerinage auquel j'avais consacré la moitié de ma vie n'était qu'une entreprise vide de tout sens. J'en aurais pleuré, mais tous les regards convergeaient sur moi ; et, dans tous les cas, je pense que cet air des sommets, qui était à peine de l'air, m'avait ôté la faculté de pleurer. Je ne savais que faire. Je ne savais que

penser. Et Thrance, tout sarcastique qu'il fût, avait dit vrai : il nous fallait maintenant regarder la réalité en face, même si ce n'était pas celle que nous attendions et s'il était difficile de l'accepter.

Mais j'étais encore le chef. Je pouvais continuer à exercer mon autorité, même si j'ignorais pourquoi et dans quel but. Et il restait toujours la possibilité – comme une partie de moi-même le croyait encore du fond de mon désespoir – qu'il y eût des dieux quelque part par-là, que le Sommet fût véritablement un lieu sacré, comme nous l'avions toujours cru.

— Nous dormirons là-bas, déclarai-je en indiquant une petite déclivité qu'un ressaut de roche effritée protégeait tant bien que mal de la violence des vents du Sommet.

Je confiai à Thissa le soin de jeter un charme de protection. Je chargeai Galli et Grycindil de ramasser du bois, si elles pouvaient en trouver en ce lieu désolé, et envoyai Naxa et Malti à la recherche d'une source ou d'une mare d'eau potable. Kilarion, Narril et Talbol furent désignés pour former la première patrouille chargée de faire la ronde en décrivant un large cercle le long de la zone dégagée qui s'étendait derrière le vaisseau cosmique des Irtimen et de guetter tout mouvement suspect chez les « dieux ». Car c'est le nom que je donnais encore à ces sauvages... Descendants dégénérés des dieux, peut-être, mais, d'une certaine manière, encore des dieux.

— As-tu une tâche pour moi ? demanda Traiben. Car, si tu n'as rien à me confier, j'aimerais faire une petite reconnaissance.

— Quel genre de reconnaissance ? Où veux-tu aller ?

Il indiqua de la tête le vieux vaisseau délabré des Irtimen.

— Je veux voir ce qu'il y a à l'intérieur, dit-il. S'il reste encore quelque chose ayant appartenu aux Irtimen... des objets sacrés du passé, des choses que les Irtimen auraient pu fabriquer du temps où ils étaient encore de vrais dieux.

Et je vis dans les prunelles de Traiben une lueur que je ne connaissais que trop bien : la lueur qui était la manifestation sensible du désir avide qu'il avait d'apprendre, de connaître, de fourrer son nez dans tous les mystères que le Monde avait à offrir.

L'idée me vint que, si jamais nous devions regagner un jour notre village – je ne pouvais pas savoir si nous finirions par le faire ; je n'avais aucun projet, rien de ce qui allait au-delà des nécessités du moment –, nous pourrions en vérité avoir envie de rapporter un objet sacré tangible, quelque chose qui eût été touché par les dieux, les vrais dieux qui avaient élu domicile au sommet de cette montagne avant que ne commence leur déclin. Mais j'étais horrifié à l'idée de voir Traiben pénétrer seul dans cet amas croulant de poutrelles rouillées et de tôles tordues au moment où le soir commençait à descendre. Qui savait s'il n'allait pas faire de mauvaises rencontres, s'il n'allait pas tomber sur des « dieux » rôdant dans l'obscurité ? Je lui refusai la permission d'y aller. Il me supplia, m'implora, mais je tins bon. Je lui répétais que c'était de la folie d'aller risquer sa vie dans cette carcasse rouillée et que, dès le lendemain, un groupe plus important d'entre nous pourrait aller en examiner l'intérieur, si cela nous paraissait sans danger.

C'était l'heure du crépuscule. Le ciel déjà sombre s'obscurcissait un peu plus. Les étoiles apparurent, suivies par une lune à l'éclat glacial. Le vaisseau cosmique des Irtimeen projetait une ombre allongée, aux contours nettement dessinés, qui arrivait presque à mes pieds. Je demeurai seul, morose, le regard fixé vers l'extrémité du plateau, là où se terraient les pitoyables créatures que nous avions espérées être nos dieux.

Hendy s'avança à mes côtés. Depuis sa transformation, elle me dépassait d'une tête et demie, mais paraissait aussi vaporeuse qu'un fantôme. Avec sa minceur immatérielle, elle devait atrocement souffrir du froid ; et pourtant elle ne montrait aucun signe d'inconfort. Elle posa la main sur mon bras, très légèrement.

— Voilà, dit-elle, maintenant, nous savons tout.

— Oui. Oui, je suppose qu'on peut dire cela. Du moins, nous en savons assez.

— As-tu l'intention de mettre fin à tes jours, Poilar ?

— Pourquoi veux-tu que je fasse ça ? m'écriai-je en tournant vers elle un regard stupéfait.

— Parce que, maintenant, nous avons la réponse et que cette réponse est qu'il n'y a pas de dieux ici et qu'il n'y en a jamais eu.

Ou alors que les dieux vivent encore ici, mais dans une affreuse déchéance, ce qui est encore plus attristant. Dans les deux cas, il n'y a pas d'espoir.

— C'est donc ton opinion ? demandai-je.

Et il me revint en mémoire le rêve qu'elle avait fait d'une mort éternelle, emprisonnée dans une boîte faite exactement aux dimensions de son corps. Hendy avait passé une grande partie de sa vie dans un climat de l'âme sinistre et gelé, très différent de celui qui avait été le mien.

— Pourquoi dis-tu cela ? repris-je. L'espoir ne sera jamais mort, Hendy, aussi longtemps qu'il nous restera un souffle de vie.

— L'espoir de quoi ? L'espoir que Kreshe, Thig et Sandu Sando nous apparaissent contre toute vraisemblance et nous reçoivent dans leur sein ? Que le Pays des Doubles se montre dans le ciel ? Que la vie nous soit douce et paisible ?

— La vie est telle que nous la faisons, répondis-je. Le Pays des Doubles est une belle invention, je présume. Quant à Kreshe, Thig, Sandu Sando et les autres, ils existent probablement, ailleurs, hors de portée de notre vue. Leur présence au Sommet n'était qu'une légende inventée par des gens qui n'avaient aucune idée de la vérité. Pourquoi des dieux capables de construire des mondes vivraient-ils au milieu de ces rochers inhospitaliers quand ils peuvent s'établir n'importe où dans le Ciel ?

— C'est le Premier Grimpeur qui a affirmé qu'ils étaient ici. Le Premier Grimpeur que nous révérans.

— Il a vécu il y a très longtemps. Toutes les histoires finissent par être déformées au fil du temps. Ce qu'il a trouvé au Sommet, ce sont des êtres venus d'un autre monde, détenant un savoir qu'ils ont partagé avec lui. Est-ce de Sa faute si nous avons fait d'eux des dieux ?

— Non, répondit-elle. Je suppose que non. D'une certaine manière, ils étaient des dieux. Du moins, nous pouvons les considérer comme tels. Mais, comme tu l'as dit, cela s'est passé il y a très longtemps. Alors, Poilar, ajouta-t-elle en me lançant un regard scrutateur, qu'allons-nous faire maintenant ?

— Je ne sais pas. Retourner au village, je présume.

— C'est ce que tu as envie de faire ?

— Je n'en suis pas sûr. Et toi ?

Elle secoua la tête. Plus que jamais, elle avait l'apparence d'un spectre et, bien qu'elle fût juste à côté de moi, elle me semblait aussi éloignée que les étoiles et tout aussi inaccessible. J'avais presque l'impression de voir à travers elle.

— Il n'y a pas de place pour moi au village, reprit Hendy. Depuis le jour où j'ai été enlevée, il n'y a jamais eu de place pour moi. Après mon retour, je m'y suis toujours sentie comme une étrangère.

— Tu penses donc t'installer dans l'un des Royaumes ?

— Peut-être. Et toi ?

— Je ne sais pas. Je n'ai plus aucune certitude, Hendy.

— Le Royaume où règne le père de ton père, par exemple ? Tu t'y plaisais bien. Tu pourrais y retourner. Nous pourrions y aller ensemble.

— Peut-être, fis-je avec un haussement d'épaules. Peut-être pas.

— Ou bien un autre, plus bas. Un Royaume que nous n'aurions pas traversé pendant notre ascension. Un endroit agréable, pas trop bizarre. Rien qui nous rappelle le Kavnalla ou le Kvuz.

— Nous pourrions aussi fonder notre propre Royaume, ajoutai-je, plus pour entendre le son de ma voix que pour toute autre raison, car je n'avais toujours pas ébauché le moindre projet. Ce n'est pas la place qui manque sur Kosa Saag pour fonder de nouveaux Royaumes.

— Tu ferais cela ? demanda-t-elle d'une voix où je crus percevoir un espoir avide.

— Je ne sais pas, dis-je. Je ne sais absolument rien, Hendy.

Je me sentais totalement vide. Les révélations de cette journée m'avaient crevé le cœur. Pas étonnant qu'elle eût craint que je ne mette fin à mes jours. Cela, je ne le ferais pas, c'était sûr. Mais pour ce qui était de ce que j'allais faire, je n'en avais vraiment pas la moindre idée.

Traiben alla quand même visiter pendant la nuit le vieux vaisseau délabré, quand il fit assez sombre pour que personne ne remarque sa disparition. J'aurais dû m'y attendre. Kilarion montait la garde dans ce secteur du plateau, mais Traiben réussit à se faufiler et il se fondit dans les ténèbres.

Je n'appris son escapade qu'en pleine nuit, en entendant des voix toutes proches, un cri étouffé, des bruits de bagarre, un gémissement de douleur.

— Vas-tu me lâcher, imbécile ! lança une voix.

C'était celle de Traiben.

J'ouvris un œil. J'étais couché, seul, dans une sorte de demi-sommeil, en bordure de notre bivouac, pitoyablement recroquevillé dans mon sac de couchage pour essayer de résister au froid. Depuis la transformation d'Hendy, nous n'avions jamais dormi ensemble ni accompli les Changements. M'efforçant de tourner aussi rapidement que possible mon attention dans la direction du vacarme, je levai la tête et découvris, à la clarté de la lune, se découpant sur le ciel étoilé, la silhouette de Traiben qui se débattait pour échapper à l'étreinte de quelqu'un de beaucoup plus grand que lui, qui lui avait passé le bras autour du cou et le tenait fermement. Je reconnus Talbol. C'est lui qui était chargé de protéger notre sommeil dans cette partie du bivouac.

— Que se passe-t-il ? lançai-je sans élever la voix. Que faites-vous, tous les deux ?

— Demande-lui de me lâcher, s'écria Traiben d'une voix étranglée.

— Silence ! Tu vas réveiller tout le monde !

Je me levai et m'avançai vers eux, puis je donnai une tape sur le bras de Talbol pour lui faire lâcher prise. Traiben fit quelques pas en arrière et son regard lançait des éclairs.

Talbol avait l'air tout aussi menaçant.

— Il s'est glissé dans le campement en plein milieu de la nuit, sans dire un mot pour se faire reconnaître. Comment voulais-tu que je sache que ce n'était pas un de ces singes venus nous attaquer ?

— Je ressemble à un singe ? demanda Traiben.

— Je préfère ne pas dire à quoi tu... commença Talbol.

D'un geste, je lui intimai de faire silence et l'envoyai rejoindre son poste en bordure du campement. Traiben se massa la gorge. J'étais à la fois furieux et amusé, mais plus furieux qu'amusé.

— Alors ? demandai-je au bout d'un moment.

— J'y suis allé.

— Oui. En transgressant mon interdiction. Je n'en reviens pas, Traiben !

— Il fallait que j'aie vu.

— Oui. Bien sûr. Et alors ?

Au lieu de répondre, il lança quelque chose dans ma direction, un objet sombre, de forme indéterminée, qu'il avait gardé dans la main gauche.

— Tiens, dit-il. Regarde. C'est un objet des dieux. Le vaisseau en est rempli, Poilar !

C'était une plaque de métal rouillé, longue d'à peu près trois doigts et large de quatre. En la levant vers la faible clarté lunaire produite par Tibios, je parvins à distinguer, très difficilement, une sorte d'inscription en caractères qui m'étaient totalement inconnus.

— C'est l'écriture des Irtimeen, dit Traiben. J'ai trouvé cette plaque sur le sol du vaisseau, à moitié cachée.

— Sais-tu ce que cela signifie ?

— Comment veux-tu que je le sache ? Je ne connais pas l'écriture des Irtimeen. Mais, tu sais, Poilar, il y a là-bas un véritable trésor d'objets sacrés. Tout est cassé, rouillé et inutilisable, bien entendu, mais on comprend au premier coup d'œil qu'ils sont très anciens. Les premiers Irtimeen ont dû se servir de ces objets ! Ceux que nous adorons sous les noms de Kreshe, de Thig et...

— Arrête de dire ça ! le coupai-je d'un ton exaspéré. Les premiers Irtimeen étaient des précepteurs, pas des dieux ! Les dieux sont des êtres d'un niveau supérieur aux Irtimeen et à nous !

— Comme tu voudras, fit Traiben. Veux-tu m'accompagner demain matin, Poilar, pour explorer ensemble le vaisseau ?

— Peut-être.

— Le mieux serait d'y aller tous ensemble. Les Irtimeen pourraient nous créer des ennuis. Je parle de ceux qui vivent dans les cavernes. J'en ai vu deux ou trois qui rôdaient autour du vieux vaisseau pendant que j'étais à l'intérieur. Je pense qu'ils le considèrent un peu comme un sanctuaire. Ils ont élevé juste derrière une sorte d'autel autour duquel sont entassées des brindilles et des pierres peintes ; en faisant le tour pour voir ce qui se passait, j'ai vu qu'ils faisaient brûler des brins d'herbe sèche et je les ai entendus psalmodier un chant.

— Tu as pénétré dans leur territoire ? dis-je en lui lançant un regard stupéfait. Ils auraient pu te tuer !

— Je ne crois pas. Je pense que, pour l'instant, ils ont plus peur de nous que nous ne les craignons. Ils ont dû avoir des expériences douloureuses avec d'autres groupes de Pèlerins. Dès qu'ils m'ont vu, ils ont bondi et se sont enfuis précipitamment. C'est ainsi que j'ai pu entrer dans le vaisseau et, quand j'en suis ressorti, je n'ai vu personne. Mais ils finiront bien par comprendre que nous ne représentons pas une grande menace pour eux et alors...

— Poilar ? fit une voix derrière moi.

Je me retournai. C'était Thissa. À la faible clarté de la lune, je vis la peur briller dans ses yeux. Ses narines frémissaient comme si elle avait senti un danger flottant dans l'air.

— Que veux-tu ? lui demandai-je.

— J'ai quelque chose à te dire, répondit-elle en tournant vers Traiben un regard hésitant.

— Je t'écoute.

— Mais il...

— Tu peux parler devant Traiben, Thissa. Tu sais que j'ai pleine et entière confiance en lui... Ce que tu as à me dire ne le concerne pas ?

— Non. Non.

Elle se rapprocha et me montra quelque chose qu'elle tenait dans la main, une petite amulette luisante.

— Touche-la, dit-elle.

Traiben murmura quelque chose et je le vis se pencher avec intérêt pour examiner l'objet. Je l'écartai avec agacement et posai le bout de mon doigt sur le petit bijou sculpté. Sa surface dégageait de la chaleur.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je.

— Une amulette de santha-nilla, répondit Thissa. Elle appartenait à ma mère qui la tenait elle-même de sa propre mère. Elle se met à luire quand il y a une menace de trahison.

— Tu veux dire que c'est une sorte d'instrument qui capte les pensées, qui est capable de déceler...

— Pas maintenant, Traiben, le coupai-je avec impatience. Quel genre de trahison ? poursuivis-je en me retournant vers Thissa. D'où viendrait-elle ?

J'avais depuis longtemps appris à prendre au sérieux les prémonitions de Thissa.

— D'eux ? repris-je en montrant le vaisseau des Irtimeen.

— Je ne pense pas. Je crois que c'est plutôt l'un de nous, mais je n'en suis pas sûre. Je sens qu'il y a de la trahison dans l'air, Poilar. Je ne peux rien dire d'autre.

— Existe-t-il un charme que tu pourrais jeter pour en savoir plus ?

— Je peux toujours essayer.

— Vas-y. Vois si tu peux apprendre quelque chose.

Elle s'éloigna. Je m'assis à côté de mon sac de couchage, plongé dans la perplexité, incapable de dormir, assailli de problèmes dépassant mon entendement. Traiben resta un moment avec moi et essaya de m'offrir un peu de réconfort, la chaleur de son amitié et des explications. Il était plein de bonnes intentions, mais ses hypothèses contradictoires et incompréhensibles me faisaient mal à la tête. Comme sa présence ne m'apportait guère de réconfort, je le renvoyai au bout d'un certain temps.

Puis ce fut à Hendy de venir me trouver. Elle ne parvenait pas non plus à trouver le sommeil cette nuit-là.

Elle s'agenouilla près de moi et glissa la main – sa main bizarrement transformée, sans épaisseur, sèche et froide, la main d'un squelette – dans la mienne. Je la gardai, mais j'avais peur de la serrer trop fort. J'étais content de l'avoir près de moi, mais les révélations du Sommet se bousculaient encore dans mon esprit et je ne trouvais rien à lui dire. J'étais en proie à une confusion extrême.

— Nous devrions partir dès le lever du soleil, dit-elle. Cet endroit ne nous apportera que le malheur, Poilar.

— Peut-être, répondis-je, sans être vraiment sûr d'avoir entendu ce qu'elle disait.

— Et je sens de nouveaux malheurs qui s'approchent.

— Vraiment ? fis-je sans la regarder, d'une voix blanche, totalement dépourvue de curiosité. Thissa m'a dit la même chose. Te serais-tu transformée en santha-nilla, Hendy ?

— J'ai toujours eu un peu de ce pouvoir, répondit-elle. Juste un peu.

— Vraiment ? répétai-je, sans manifester beaucoup plus d'intérêt.

— Et il est devenu plus fort depuis ma transformation.

— Thissa m'a dit qu'une trahison se prépare.

— Oui. Je le pense aussi.

— D'où viendra-t-elle ?

— Je la sens partout autour de nous, répondit Hendy.

Cette conversation ne nous menait nulle part. Je me plongeai dans un silence morose en regrettant de ne pouvoir dormir. Mais ce n'était pas un endroit où le sommeil était facile à trouver. Nous restâmes assis sans parler, côte à côte dans la faible clarté dispensée par la lune unique pendant que les heures s'écoulaient. Peut-être sommeillai-je un peu, sans vraiment m'en rendre compte : je n'eus assurément pas un sentiment net du temps qui passait, mais, à un moment, j'eus conscience que la nuit était beaucoup plus avancée, que le lever du jour n'était plus très éloigné. Les étoiles s'étaient déplacées et une seconde lune s'était levée au firmament – Malibos, je pense, qui brillait à l'orient comme un disque de métal flambant neuf et projetait sa lumière froide sur le Sommet.

Hendy me serra brusquement le poignet.

— Poilar ! Poilar ! Es-tu réveillé ?

— Bien sûr.

— Regarde là-bas !

— Quoi ? Où ?

Je secouai la tête en clignant des yeux. Mon cerveau semblait enserré dans des toiles d'araignée et à demi mort de froid.

Hendy tendit le bras. Je suivis la direction qu'elle m'indiquait.

Une silhouette juchée sur un rocher, au milieu du plateau, se découpait nettement sur le fond du ciel éclairé par la lumière froide de Malibos. C'était Thissa. Elle avait le bras gauche levé et pointait ses deux pouces tendus en un geste accusateur.

— Je vois le traître ! s'écria-t-elle d'une voix aiguë et vibrante qui devait porter d'un bout à l'autre du Sommet. Le voyez-vous ? Le voyez-vous tous ?

À trois reprises, elle lança la main en avant, d'un geste véhément, en la pointant dans la direction du vaisseau cosmique rongé par la corrosion.

— Le voyez-vous ? Le voyez-vous ? Le voyez-vous ?

Je ne voyais personne. Je ne voyais rien.

Brusquement, déchirant la grisaille des lointains, apparut une silhouette tordue et déformée qui se dirigea vers elle à une vitesse folle en traînant la jambe : celle d'un homme affligé d'une jambe torse monstrueusement étirée, mais qui courait si vite qu'il semblait presque voler. Thrance, naturellement. Il gravit le rocher de Thissa avec une agilité que je me rappelais avoir vue chez le Thrance d'antan, l'athlète accompli de mon enfance. En trois bonds rapides, il se trouva à côté de Thissa. J'entendis la santha-nilla crier son nom d'une voix forte et accusatrice. Thrance répondit quelque chose d'une voix basse, étouffée, menaçante. Elle cria encore une fois son nom. Puis il leva son gourdin et la frappa avec une telle force qu'il eût brisé un arbre en deux. J'entendis le son mat, je vis Thissa s'affaïsser et tomber.

Je demeurai pétrifié, cloué sur place, incapable de faire un geste. Un silence de mort s'abattit sur le Sommet, seulement troublé par le sifflement du vent dans mes oreilles.

Puis je me dressai d'un bond et m'élançai au pas de course.

Thrance fuyait devant moi comme un faucon dans le ciel ; mais je le suivais avec la vitesse de l'éclair. Je courus sur le plateau, contournai le rocher au pied duquel gisait le corps de Thissa, passai devant le vaisseau fuselé des trois Irtimen. Thrance se dirigeait vers l'autre engin dont la carcasse rouillée s'élevait à l'autre bout du plateau. Je crus distinguer des silhouettes hirsutes à proximité, des ombres fuyantes se mouvant dans la pénombre, celles des « dieux » déchus du Sommet. Était-ce vers eux qu'il se dirigeait ? Quelle sinistre alliance avaient-ils élaborée ensemble à la faveur de la nuit ?

Je perçus un terrible rugissement tout près de moi. Il me fallut quelques instants pour comprendre qu'il provenait de ma propre gorge.

Thrance avait presque atteint les vestiges du vaisseau en ruine et les « dieux » semblaient bien disposés envers lui. L'idée me traversa l'esprit qu'il avait dû aller les voir dans le courant de la nuit et qu'il avait projeté de les conduire jusqu'à nous pour nous massacrer dans notre sommeil.

Mais la distance se réduisait rapidement entre nous ; aussi rapide que fût Thrance, la fureur du Vengeur emplissait mon âme et mes pieds prenaient à peine le temps de toucher le sol. Thrance obliqua brusquement sur la gauche au moment où il approchait du vaisseau dont il fit le tour sans ralentir son allure. Je le suivis et découvris plusieurs « dieux » rassemblés près de quelques tas de brindilles et de pierres peintes, autour de ce qui devait être l'autel élevé par les Irtimen dégénérés. Thrance fonça droit sur le petit groupe, écartant les dieux sans ménagement au passage, puis il s'engagea aussitôt sur un amas de pierres formant une sorte d'escalier.

Ce fut une grosse erreur de sa part, car il n'y avait rien d'autre que le précipice de l'autre côté de ce tas de rochers. Il s'était pris au piège tout seul.

Nous escaladâmes les rochers jusqu'en haut d'où il lui fut certainement possible de constater qu'il n'y avait plus à ses pieds que la couche de brouillard et qu'il était au bord du vide. Il s'arrêta ; il se retourna ; il regarda dans ma direction, attendant que je vienne à lui.

— Thrance ! grondai-je. Thrance, tu es une ordure !

Il me sourit.

Jusqu'à la fin, rien n'importa pour lui. Si, peut-être une seule chose : peut-être nous avait-il accompagnés jusque-là, parce qu'il voulait que la mort le prenne en ce lieu éminemment sacré. Soit, je réaliserai son souhait. D'un bond, je fus à sa hauteur mais il était prêt, les jambes bien plantées, arc-bouté sur la roche, comme le lutteur qu'il avait été, et j'entendis son ricanement. Puis ses bras se refermèrent en une étreinte dont un seul pouvait sortir vivant.

Il était fort. Il l'avait toujours été ; et je sentais sa puissance, celle du Thrance d'avant, encore présente dans ce corps hideusement déformé, le Thrance qui excellait dans tous les jeux, celui qui lançait le javelot plus loin qu'on ne l'avait jamais fait de mémoire d'homme, celui qui franchissait les haies hautes comme s'il avait des ailes. Et, l'espace d'un instant, je redevins le garçon aux yeux écarquillés qui suivait avec une admiration sans borne les prouesses du héros de ces jeux. Cet afflux de souvenirs me fit perdre de ma force ; et Thrance réussit à me faire pivoter et à me retourner de telle sorte que je me retrouvai face au vide, le visage dirigé vers le précipice, et je vis sous moi le brouillard blanc miroiter au clair de lune. J'eus presque l'impression de pouvoir discerner à travers le brouillard les crevasses et les flèches des pentes lointaines. Toujours souriant, Thrance continua d'incliner mon corps vers l'arrière... vers l'arrière...

Mais j'avais encore devant les yeux l'image de Thrance abattant son gourdin sur le corps frêle et délicat de Thissa ; et je puisai de nouvelles forces dans le souvenir de ce crime. Je pris plus solidement appui sur mes jambes, coinçant mon bon pied dans une fissure de la roche et appuyant l'autre contre une saillie, juste derrière moi, de sorte que Thrance ne parvenait plus à me pousser vers l'abîme. Nous restâmes un moment dans cette position, nous étreignant farouchement, incapables de faire bouger l'autre.

Puis je commençai à prendre l'avantage.

Je le fis pivoter et laissai glisser mes deux bras autour de ses hanches pour le soulever, de manière que sa jambe normale décolle du sol et que seule l'autre, grotesquement étirée et

déformée, reste en contact avec la roche. Tandis que je resserrais ma prise, il baissa les yeux vers moi, les lèvres toujours fendues d'un sourire, comme pour me mettre au défi d'accomplir l'irréparable. Changeant de prise pour passer les bras autour de sa poitrine, je le soulevai un peu plus.

Mais il avait toujours le point d'appui de sa jambe plus longue, fichée dans un creux de la roche. Je lançai mon pied contre elle en y mettant toute la force qui me restait et je parvins à la dégager. Puis, pivotant sur ma jambe torse, je le précipitai dans le vide du haut de la montagne. Un seul son sortit de sa gorge tandis que je le soulevais avant de le projeter au loin, mais je ne saurais dire si c'était un éclat de rire ou bien un cri de rage ou de terreur. Il sembla rester suspendu en l'air pendant un instant et j'eus l'impression qu'il avait l'air plus amusé qu'effrayé, puis je le vis commencer à tomber. Il plongea, s'enfonçant comme une pierre dans le brouillard. Son corps semblait émettre une sorte d'éclat qui me permit de suivre la première partie de sa chute ; je le vis frapper ici et là la paroi rocheuse, au moins deux ou trois fois, et rebondir. Puis les couches de brouillard se refermèrent sur lui et il disparut pour de bon dans les profondeurs brumeuses. Je l'imaginai tombant toute la journée, de l'aube jusqu'à midi, puis au soir, dévalant toute la hauteur du Mur, s'enflammant dans sa chute, jusqu'à ce que la dernière cendre vienne se poser au pied de la montagne, à la borne de Roshten, aux portes de notre village. Accroupi tout au faîte du Mur, je regardai par-dessus le bord comme si je pouvais suivre l'interminable chute de Thrance jusqu'au pied de Kosa Saag.

Quand je me relevai enfin, je regardai autour de moi, hors d'haleine, hébété, stupéfait par ce que je venais de faire.

Trois ou quatre des maladroites créatures bestiales que je continuais malgré tout d'appeler des « dieux » étaient visibles à une faible distance, dans les premières lueurs du jour. Elles avançaient lentement vers moi, mais il m'était impossible de savoir dans quel dessein, si c'était parce qu'elles me voulaient du mal ou simplement pour mieux voir quel genre d'être j'étais. Et, en les regardant approcher, eux que j'avais espéré être mes dieux, je compris que je venais de profaner le lieu le plus sacré

de tous, que j'avais commis un meurtre au Sommet même. Peu importait que Thrance eût mérité la mort pour son crime contre Thissa : il ne m'appartenait pas de la lui infliger.

En prenant conscience de cela, je sentis un voile de confusion et d'hébétude obscurcir mon esprit et, pendant quelques instants, j'oubliai totalement qui j'étais et ce que je faisais là. Je savais seulement que je m'étais rendu coupable du plus monstrueux des crimes et que je devais être châtié ; et les dieux venaient à moi pour me faire expier ma faute et subir un juste châtement.

Je les attendis avec joie. Je me préparai à m'agenouiller devant eux. Oui, malgré tout ce que j'avais appris sur eux, je me jetterais à leurs genoux.

Mais, quand ils ne furent plus qu'à quelques pas de moi, en considérant leur visage grossier et la bave coulant de leurs lèvres, en regardant au fond de leurs yeux ternes et vides, je compris que ce n'étaient pas des dieux, mais leurs descendants déchus, d'affreuses créatures cauchemardesques qui passaient pour des dieux. Je n'avais pas à me soumettre à eux et ils ne tenaient assurément pas ma vie entre leurs mains ; et, contrairement à ce que je croyais au commencement de mon Pèlerinage, l'endroit où ils vivaient était loin d'être sacré. Peut-être l'avait-il été jadis, mais ce n'était plus vrai aujourd'hui. Je n'avais donc rien à expier.

Maintenant, je comprenais ce que j'avais à faire. Mais j'eus un moment d'hésitation pendant lequel Hendy, surgissant de nulle part, s'approcha de moi.

Je me retournai vers elle et elle lut sur mon visage ce que je m'apprêtais à faire.

— Oui, Poilar ! s'écria-t-elle en m'encourageant de la tête. Vas-y ! Oui ! Fais-le ?

Elle avait dit oui. Elle avait dit *Fais-le*. Je ne demandais rien d'autre.

J'eus un élan de pitié pour les tristes créatures à la démarche traînante qui n'étaient que les vestiges des êtres d'exception grâce auxquels nous nous étions engagés dans la voie de la civilisation. Mais ma pitié se mua instantanément en mépris et en dégoût. Ils inspiraient l'horreur. Ils étaient monstrueux. Leur

seule présence en ce lieu était une honte. Je m'élançai et fonçai tête baissée sur eux. J'en saisis un et le soulevai comme s'il ne pesait rien du tout. Je le tins quelques instants en l'air, couinant, bavant, reniflant, puis le projetai au loin, dans le précipice. L'un après l'autre je les pris, tous ceux qui s'agglutinaient autour de moi, l'air consterné, et je les précipitai du haut de la falaise, le long des flancs du Mur, dans l'abîme insondable, et ils suivirent Thrance dans la mort. Puis je m'avançai jusqu'au bord, silencieux, l'haleine courte, sans rien voir, sans rien penser, sans rien éprouver. Rien.

C'est donc ainsi que s'acheva mon Pèlerinage, par le massacre de ces dieux que j'étais venu adorer.

Les deux soleils s'étaient maintenant levés, chacun jaillissant des deux points opposés du ciel et, à la lumière rosée de leurs deux éclats confondus, je vis mes compagnons se précipiter vers moi, Kilarion et Galli au premier rang, suivis de Talbol et Kath, d'Hendy, Grycindil, Narril, Naxa, puis de tous les autres. Ils m'avaient vu tuer les « dieux » et, quand ils furent rassemblés autour de moi, je leur racontai ce qui s'était passé entre Thrance et moi.

C'est alors que nous vîmes le reste des « dieux » sortir de leurs cavernes et s'avancer sur le plateau. Ils étaient moins nombreux que nous ne l'avions imaginé, pas plus d'une quinzaine ou d'une vingtaine, avec quelques femelles et des enfants. J'ignorais pourquoi ils venaient vers nous ; que ce fût pour nous tuer ou pour nous adorer, il m'était impossible de le dire. Leur regard terne et leur visage flasque n'exprimaient rien. Nous nous jetâmes sur eux, nous les portâmes jusqu'au bord de la falaise et nous les précipitâmes dans le vide, tous jusqu'au dernier, comme nous l'avions fait avec les dieux ailés des Fondus, sur le premier plateau, il y avait si longtemps. Cette fois, c'étaient nos propres dieux que nous exterminions. Le Sommet avait besoin d'être purifié. Ce lieu sacré d'un passé lointain avait été souillé ; et, jusqu'à notre venue, nul n'avait eu le courage, ou la présence d'esprit, ou encore la force d'accomplir ce qui devait être accompli. Mais nous le fîmes. Ils

hurtaient, ils gémissaient, ils couraient en tous sens, terrifiés, impuissants face à notre courroux.

Nous les détruisîmes tous et, quand ce fut terminé, nous allâmes voir dans leurs repères pour nous assurer qu'il n'en restait plus. Je n'essaierai même pas de décrire la saleté épouvantable de ces cavernes sordides. Nous en découvrîmes deux autres, tremblant et pleurant, cachés dans un recoin crasseux, les deux derniers de leur race. Sans hésiter, nous les fîmes sortir avant de les pousser par-dessus le bord de la falaise. C'est donc dans un bain de sang qu'il fut enfin mis un terme au temps des dieux vivant au sommet de Kosa Saag.

Maintenant que tout était fini, nous pouvions à peine parler. Nous nous tenions serrés les uns contre les autres, frissonnant dans le froid âpre, étourdis par les événements dont nous venions d'être les acteurs. Nous savions que ce qui venait de se passer était absolument nécessaire, que nous avions purifié non seulement notre âme, mais celle de tous ceux de notre race et que nous avions libéré les colons Irtimen établis sur le sol de notre Monde de la malédiction qui s'était abattue sur eux. Mais il était quand même pénible d'avoir fait tant de victimes et, encore sous le choc, nous ne savions pas vraiment que dire ni penser.

C'est à ce moment-là que les trois Irtimen sortirent de leur vaisseau. Ils descendirent l'échelle et restèrent juste au pied, serrés les uns contre les autres, l'air inquiet, leur petit tube mortel à la main, comme s'ils s'attendaient à moitié à ce que nous les attaquions avec la même folie furieuse que contre les autres. Mais nous n'avions aucune raison d'agir de la sorte et, en tout état de cause, la folie et la fureur nous avaient abandonnés.

Je m'avançai vers eux, épuisé, hébété, et me jetai à genoux devant eux. Par deux et par trois, mes compagnons m'imitèrent jusqu'à ce que nous soyons tous agenouillés, la tête baissée.

Puis l'Irtiman aux cheveux dorés leva sa petite boîte métallique et s'adressa à nous en parlant simplement et doucement, comme si elle aussi avait été vidée de toutes ses forces par la scène à laquelle elle venait d'assister.

— Nous n'avons plus rien à faire sur ce monde, dit-elle, et nous allons le quitter. Vous allez tous reculer, jusqu'à l'autre

bout du plateau, et vous resterez là-bas jusqu'à ce que nous soyons partis. Avez-vous compris mes paroles ? Du feu sortira de notre vaisseau ; si vous êtes trop près, vous serez brûlés.

Je lui dis que nous avions compris.

Elle poursuivit d'une voix plus douce en disant qu'elle nous souhaitait bonne chance et qu'elle espérait que l'intelligence et la sagesse ne nous feraient jamais défaut jusqu'à la fin de nos jours. Elle nous dit également que nous n'aurions plus jamais à redouter l'intrusion d'Irtimen sur notre planète.

Ce fut tout. Ils remontèrent dans leur vaisseau et nous nous retirâmes tout au bout du plateau.

Pendant un long moment, rien ne se passa ; puis nous vîmes la poussière se soulever autour du vaisseau cosmique et, un instant plus tard, une colonne de feu apparut sous l'engin et le poussa vers le ciel. Le petit vaisseau luisant demeura comme immobile devant nous, sur sa queue ardente, pendant un instant ou deux. Puis il s'évanouit. Il disparut à notre vue comme s'il n'avait jamais existé.

— C'étaient les vrais dieux, dis-je. Et ils viennent de nous quitter.

Là-dessus, sans qu'un seul autre mot fût prononcé, nous commençâmes à nous préparer pour redescendre du Sommet.

Avant de partir, nous creusâmes une tombe pour Thissa et élevâmes un tumulus au-dessus. Elle reposera à jamais dans l'honneur sur le toit du Monde. Nous élevâmes un autre tumulus pour Thrance, car, quels qu'aient été ses péchés, c'était malgré tout un Pèlerin et un homme de notre village, et nous lui devions cela. Puis nous formâmes un cercle serré et nous demeurâmes longtemps immobiles, serrés les uns contre les autres, et nous avions besoin de réconfort, car c'était la fin de notre Pèlerinage, la fin de tous les Pèlerinages, et nous savions que nous avions accompli quelque chose d'extraordinaire, sans très bien savoir ce que c'était. Je perçus des sanglots, tout près de moi. Il y eut d'abord Malti, puis Grycindil, ensuite Naxa et Kath ; d'un seul coup, je me rendis compte que je pleurais aussi, et Traiben, et Galli. Nous étions tous là, pleurant à chaudes larmes, nous, les survivants, nous qui étions toujours debout.

Jamais de ma vie je n'ai éprouvé tant d'affection pour quelqu'un qu'en cet instant, pour ces gens avec qui j'avais partagé tant d'épreuves. Au cours de ce long voyage, nous avons créé quelque chose : nous formions entre nous une Maison. Tout le monde en avait conscience et personne n'en parlait. Le moment était si solennel que nous n'osions même pas échanger des regards : nous gardions les yeux fixés sur le sol, nous respirions profondément, nous nous serrions les mains et nous laissions les larmes couler sur nos joues jusqu'à ce que la source en soit tarie. Quand nous relevâmes enfin la tête, nos yeux étaient brillants et nos visages illuminés par cette entente nouvelle dont nous ressentions tous la force, mais qu'il nous était impossible d'exprimer.

Nous rassemblâmes les quelques affaires qui nous restaient après tout ce temps et commençâmes à redescendre en silence par le chemin suivi à l'aller, laissant le Sommet derrière nous pour nous enfoncer dans la zone de brouillard glacial et traverser les territoires des vents et des orages qui menaient aux premiers Royaumes. Et nous poursuivîmes notre marche, nous poursuivîmes notre descente vers l'endroit d'où nous étions partis.

Ce qui nous arriva pendant la descente n'a pas d'importance et je ne m'y arrêterai pas. La seule chose qui compte est que nous avons réussi l'ascension de Kosa Saag, supporté les pires épreuves avant d'atteindre son Sommet, vu tout là-haut les choses qu'il y avait à voir, appris ce qu'il y avait à apprendre et que nous en sommes revenus avec un savoir un peu plus étendu. Ce dont j'ai fait le récit dans cet ouvrage pour vous donner à réfléchir et à apprendre.

Les dieux sont partis. Nous sommes seuls.

Nous savons maintenant que les changements opérés sur les nôtres, sur les pentes du Mur, ne sont pas d'origine divine, car ceux que nous tenions pour des dieux ont été eux aussi transformés, comme tant de Pèlerins. Ce qui provoque les transformations, j'en ai maintenant la conviction, ce n'est pas le pouvoir rayonnant des dieux, émis depuis le Sommet, mais la nature inhérente à l'air de la haute montagne, la lumière puissante du soleil et aussi cette force qui émane de la roche et

agit sur notre chair, la chaleur de ce feu du changement qui attise et exacerbe notre faculté innée de changer de forme. Je sais qu'il s'agit d'une hérésie, mais c'est ce que l'Irtiman nous a expliqué, ce dont je suis maintenant persuadé et nul ne peut rien y faire. À une époque, des êtres supérieurs vivaient sur la montagne – oui, des dieux, en vérité, ou des êtres quasi divins – mais ils n'étaient pour rien dans la magie exercée par le Mur sur les Pèlerins.

Et les Royaumes ? Que représentent-ils ?

Ce sont les différentes retraites de ceux qui n'ont pas réussi à retenir la leçon du Mur. Certains de ceux qui s'élancent à l'assaut de Kosa Saag périssent en chemin, quelques-uns atteignent leur but, mais perdent la raison, la majorité d'entre eux échouent, tout simplement. Ce sont eux qui ont créé les Royaumes, ces refuges disséminés sur les pentes, entre la forêt et les nuages. Il n'est question pour eux ni de regagner leur village ni de poursuivre l'ascension.

Il n'y a rien à leur reprocher. Il faut avoir le cerveau un peu dérangé pour vouloir vaincre tous les obstacles qui se dressent sur la route du Sommet, comme Traiben, Hendy et Thrance, à sa manière. Et comme moi. Les gens, pour la plupart, sont plus simples, moins exigeants, et ils renoncent en chemin. Les Royaumes sont faits pour eux. Nous, dont le destin est d'aller jusqu'au Sommet, nous sommes les seuls capables de persévérer aussi longtemps dans une telle entreprise.

Me voici maintenant de retour et ce que j'ai vu au Sommet, je le partage avec vous ; je porte dans ma chair les marques de la montagne et vous me considérez avec un mélange de crainte et d'admiration.

Voici ce que j'ai à vous dire. Ceci et rien d'autre :

La leçon du Mur est que nous ne pouvons continuer à attendre des habitants du Sommet ni réconfort ni connaissances. Il est temps de faire table rase de ces fadaises. Ce que nous avons pris pour nos dieux ne sont plus là pour nous aider sur le chemin de la vie.

Sans plus pouvoir espérer leur aide, il nous faut maintenant découvrir seuls les nouvelles choses qui doivent être découvertes et les mettre en pratique pour nous aider à en

découvrir d'autres. Il m'incombe, à moi et à ceux qui sont revenus avec moi, de vous faire retenir cette leçon, ce que personne n'a fait avant nous. Le sang du Premier Grimpeur coule dans mes veines et Son esprit m'a peut-être guidé pendant que je conduisais mes Quarante vers le Sommet.

Il nous faut ouvrir une nouvelle voie qui nous mènera à la fontaine d'où coule toute sagesse. Il nous incombera de construire des véhicules pour nous transporter entre les villages, puis des véhicules célestes et enfin des véhicules cosmiques qui nous transporteront dans le Ciel ; et, là, nous retrouverons les dieux. Mais, cette fois, nous serons leurs égaux.

Ces choses ne sont pas impossibles. Les Irtimeen les ont réalisées. Ils n'étaient jadis guère plus évolués que les singes de rocher et ils se sont transformés en dieux. Nous pouvons faire comme eux.

Nous pouvons le faire.

Nous pouvons être comme des dieux : telle est la vérité que vous offre Poilar Bancroche. Car nous n'avons pas d'autres dieux à portée de la main ; et, si nous ne faisons pas de nous-mêmes des dieux, il nous faudra vivre sans dieux, ce qui est une chose terrible. Telle est la sagesse que Poilar Bancroche a rapportée pour vous du Sommet de Kosa Saag. Voici son livre, qui raconte tout ce qui lui est arrivé sur la montagne, à lui et à ses compagnons. Voici le récit des choses que j'ai vécues, voici ce que j'ai appris, voici ce que je dois vous enseigner pour le bien de votre âme. C'est un savoir qui ne fut pas acquis dans la facilité ; mais je vous l'offre, de tout cœur. Il vous suffit de l'accepter et vous serez libérés. Écoutez maintenant. Écoutez et souvenez-vous.

FIN